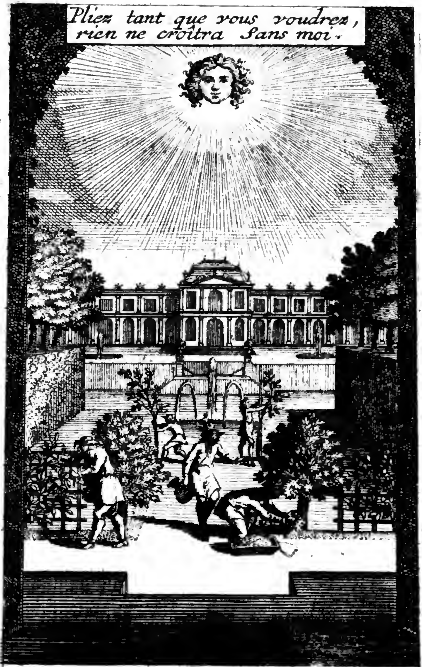
Questo libro [illegible] di [illegible] Colombo



Plions le bois pendant qu'il est jeune.

NOUVEAU TRAITTE' D'EDUCATION,

DIVISE' en DEUX PARTIES;

Dont la premiére contient

LE DEVOIR des PARENS,

Et la feconde,

LE DEVOIR des ENFANS,

Enrichi des Fables de divers Autheurs qui ont du raport aux Vertus & aux Vices dont on traitte.

PREMIERE PARTIE.

A AMSTERDAM,
Aux depens d'ESTIENNE ROGER, Marchand Libraire, chez qui l'on trouve un Afortiment general de Mufique.
M. D C C X V I.

PREFACE.

DE quelque côté qu'on confidere les avantages qu'on retire d'une bonne éducation, on la trouvera toûjours très utile, & même très neceſſaire; mais je doute ſi tout le monde la trouvera auſſi très difficille, & ſi diverſes Perſonnes ne s'imagineront point qu'avec un peu de ſoin & un peu de peine on y peut facilement reuſſir. Il eſt pourtant très certain que s'il y a choſe dans le monde qui demande de la capacité, & ſur tout beaucoup de ſoin c'eſt celle là.

Nous naiſſons avec les Talens renfermez qui paroîtront un jour ou demeureront enſevelis, ſi l'éducation, ou faute de cela, l'experience dans la ſuitte du temps, ne les developpe de l'ignorance

qui les couvre. J'avoue qu'il se rencontre des Personnes douées d'un si beau naturel que sans l'aide de l'éducation, ni d'autres secours étrangers, on les voit reussir dans tout ce qu'ils entreprennent. La beauté de leur Genie suplée richement à ce qui leur manque d'éducation, ou pour parler plus juste leur en sert. Le malheur est que ces beaux naturels sont si rares que les Parens sont très condamnables de s'y attendre, de se reposer entiérement la dessus & de negliger de donner les soins qu'ils doivent à ceux qui leur apartiennent.

On peut dire encore contre ces beaux naturels, qui n'ont point été perfectionnez par l'éducation, qu'il n'y a point de Personne si excellente qui n'ait son *Tic*; c'est à quoi l'éducation remedie; outre qu'en naissant, quelque mal partagé que puisse être un Enfant, il reçoit du moins quelques petits avantages de la nature; la grande difficulté est de les connoître, & sur tout de les connoître de bonne heure, & c'est pourtant ce qui est très necessaire & qui demande beaucoup de soin; car en les connoissant ces petits avantages, & s'attachant particuliére-
ment

ment à les cultiver, on en peut assez facilement faire des qualitez excellentes, parce que le naturel y contribue, au lieu que ne les connoissant pas on donne à gauche, & on perd ses soins & sa peine, en voulant faire reussir un Enfant dans des choses pour lesquelles il n'a nulle disposition.

J'ajoûte que quoi qu'il soit vrai que nul ne peut donner à un Enfant plus de fond d'esprit que la nature ne lui a donné de capacité d'en avoir, il n'en est pas de même du jugement qui croît à proportion qu'il est cultivé. Un Enfant d'un médiocre Genie, aidé par l'attention qu'on l'a acoutumé d'aporter à ce qu'il fait, devient un homme prudent. & si c'est une excellente qualité d'avoir beaucoup d'esprit, ce n'en est pas une moindre, de ne faire, ni ne dire point de sottises; ce qu'on remarque pourtant ariver à des Personnes très peu favorisées de la nature, mais qui par l'attention qu'elles prêtent à ce qu'elles font, sentant par là leur incapacité, ne s'exposent pas à sortir de leur Sphere.

Outre les autres avantages que le bon sens a par dessus l'esprit, celui de pouvoir s'acroître m'a paru si considerable que j'ai toûjours souhaitté d'en trouver

des moiens ſeurs. Je connois trop mon peu de lumiéres pour oſer me flatter d'avoir fait cette heureuſe decouverte, cependant comme *in magnis voluiſſe ſat eſt* j'ay tenté l'entrepriſe, gare la culbutte.

J'ai regardé le bon ſens comme la connoiſſance de la vérité de ce dont-il s'agit, entendant par ce mot de vérité la juſteſſe de ſentiment & d'expreſſion de la choſe dont on traitte. J'ai cru en même temps que qui acoutumeroit un Enfant de bonne heure à faire de petittes definitions, s'il ne lui donnoit pas cette entiére juſteſſe, qui fait le bon ſens, du moins il lui en donneroit un peu plus que les perſonnes encore jeunes n'en ont ordinairement. Qui feroit definir à un Enfant ce que c'eſt qu'une table, une pincette, un verre &c. l'acoutumeroit en badinant à penſer & s'énoncer juſte, & c'eſt-à mon gré la ſource du bon ſens. J'y voudrois ajoûter de lui faire dire à quoi les choſes ſervent, pour l'accoutumer imperceptiblement à diſtinguer l'utile de ce qui ne peut ſervir tout au plus qu'à l'ornement, ou au plaiſir. Si ce que j'ai dit peut-être utile à quelqu'un j'en ai dit aſſez, & ſi c'eſt une

une sottise passons vite elle en paroîtra moins.

Cet ouvrage est divisé en deux parties. La premiére regarde specialement les devoirs des Parens, & la seconde le devoir des Enfans. On trouvera pourtant dans la premiére des choses propres aux seuls Enfans, par exemple diverses Fables que le tour que je voulois donner à mon ouvrage demandoit que je plaçasse en ces endroits là. Je me suis servi des Fables parce qu'ordinairement la jeunesse les lit avec plaisir, & je les ai choisies de divers autheurs, afin de rendre mon livre plus divertissant par leur variété. Je les ai placées dans la seconde partie suivant l'ordre qu'on range les quatre vertus cardinales. C'est aux Parens qui connoissent le naturel do leurs Enfans, ou à ceux qui sont chargez de leur Education, de leur faire lire, ou plus souvent, ou plus attentivement, celles qu'ils croient leur devoir aporter plus d'utilité, observant que ce soient celles qui combattent leurs mauvaises inclinations.

J'estimerois mon temps très bien employé à cet ouvrage, si ce livre pouvoit aporter à ceux qui le liront autant d'uti-

lité que je le souhaitte. C'est ce dont je prie le Lecteur d'être très persuadé & puis pour du moins lui épargner l'ennui d'une longue Preface je lui souhaitte le bon soir & la bonne nuit.

TABLE

De la premiére Partie.

Fable

CHAP.

Fa-

NOU-

NOUVEAU TRAITTE' D'EDUCATION,

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE I.

De l'obligation où sont les Peres & les Meres de donner une bonne éducation à leurs Enfans.

L'Education des Enfans est de grande importance. De là dépend le bonheur non seulement des familles, mais même celui de l'Etat, qui sera d'autant plus florissant qu'il y aura plus de personnes élevées dans la vertu & dans les Sciences, & habiles en toutes sortes de professions.

C'est le devoir des Parens de procurer ce

 grand

grand avantage au public, en instruisant bien leurs Enfans, & les rendant capables de remplir avec honneur le rang qu'ils doivent tenir dans le Monde. Ils ne peuvent leur laisser un heritage plus excellent que celui d'une bonne éducation, ni joüir eux mêmes d'un plus grand contentement que de les voir en état de reussir dans les choses auxquelles ils les ont destinez. Mais combien y en a-t-il qui négligent le soin qu'ils devroient avoir de ceux à qui ils ont donné la vie, & qui les abandonnent à eux-mêmes & à leur propre corruption. Négligence qui vient souvent ou d'une ignorance grossiére de leurs propres obligations, ou d'une insensibilité contraire à la nature, qui a mis dans les bêtes même un instinct admirable qui les porte à élever leurs petits avec tant d'assiduité, & de prévoiance que rien ne leur manque de ce qui leur est necessaire, & de ce qui convient à leur espèce, ou enfin d'une indolence très condamnable. Cette conduite des bêtes condamne le mauvais naturel de ces parens, qui ne se mettent point en peine de leurs Enfans, & qui préferent à leur devoir leur paresse, leurs plaisirs, leurs intérêts, ou leur ambition; sacrifiant pour ainsi dire leurs Enfans à l'assouvissement de leurs passions. Ne vaudroit il pas mieux ne les avoir pas mis au monde, & ne leur avoir point donné la vie, que de ne leur pas donner ce qui devroit en être inseparable, & sans quoi elle ne sera peut-être que malheureuse.

L'homme a plus besoin d'éducation que tous les autres animaux; il naît dans une pro-

profonde ignorance, la foiblesse, la nudité est son partage; il ne peut sortir de cet abîme sans un secours assidu & sans une vigilance continuelle. Il semble que Dieu l'a ainsi permis, afin que les Parens comprissent la necessité qu'il y a, & la grande obligation où ils sont, de prêter leur assistance à ces foibles creatures, dont la grandeur & le merite ne paroîtra qu'à proportion de la peine qu'on prendra à déveloper les belles qualités de leurs âmes, qui sont comme cachées & ensevelies dans les sens. C'est donc une loi que la nature prescrit, que Dieu & la Religion commandent, & on ne peut sans injustice & sans crime tomber dans cette negligence envers ses Enfans. Elevez les, dit St. Paul, au Chapitre *6.* de l'Epitre aux Ephesiens, dans la discipline & dans la correction du Seigneur. S'ils étoient négligez, ils feroient peut-être un jour de sanglans reproches à leurs Peres & à leurs Meres, & refuseroient de leur obeïr parce qu'ils auroient manqué à leur procurer les biens & les avantages qu'ils en devoient attendre.

Une autre raison qui doit porter les Parens à prendre soin de leur éducation est que dans ces premiers momens tout fait impression sur l'esprit, sur le cœur, & sur le corps des enfans : leur esprit est semblable à une table d'atente sur laquelle on peut graver une infinité d'objets ; leur cœur prendra ordinairement des inclinations au vice ou à la vertu, suivant que l'un ou l'autre leur sera proposé, leur corps sera dispos, sain

& bien fait, ou au contraire grossier, maladif, & difforme, selon qu'il sera exercé & gouverné. Une cire molle est capable de prendre toutes sortes de figures, mais étant endurcie elle devient inflexible & ne peut plus recevoir les formes differentes qu'on voudroit lui donner. Il en est de même de l'enfance. L'éducation devient comme une seconde nature. Elevez vôtre enfant dans la vertu, elle lui deviendra comme naturelle, les bonnes inclinations croîtront avec lui, ses passions seront réglées, la crainte de Dieu & la piété seront l'ornement de sa vie, parce que Dieu comble ordinairement de benediction la bonne éducation que les Parens donnent à leurs enfans. Mais si vous élevez vôtre enfant avec négligence & sans assez de circonspection, qu'en arrivera t-il ? Peut-être que son esprit & son cœur déja corrompus par le péché, se corrompront encore d'avantage & que la malice & le déreglement se fortifiant tous les jours de plus en plus en lui, un jour viendra que vous connoîtrez que vous avez engendré un monstre & une vipere, dont vous éprouverez les premiers la malignité & la cruauté.

Ne vous confiez point sur le bon naturel d'un enfant, sur la bonté & la vivacité de son esprit ; plus il aura de bonnes qualitez, plus peut-être deviendra-t-il méchant si l'éducation lui manque. Le bien que vous voyez en lui se pourroit changer en mal, & plus il auroit d'esprit, s'il se tournoit au mal il n'en deviendroit que plus pernicieux. Les choses bonnes qui se corrompent contractent communément

munément une plus grande corruption. Si au contraire un Enfant a de mauvaises dispositions, vous devez encore moins le négliger, car si vous l'abandonnez, s'il n'est point corrigé, ni redressé, il ne se portera qu'à la méchanceté, & ce mauvais arbre ne produira point de bons fruits. Mais si vous avez soin de son éducation, quoi qu'il ait un mauvais naturel, qu'on y remarque des inclinations malheureuses, qu'il paroisse incorrigible, peut-être du moins empêcherez-vous qu'il ne devienne plus méchant, peut-être que vôtre assiduité surmontera toutes les difficultez, & qu'enfin Dieu aura égard à vos prieres, à vôtre patience, & à vôtre travail. Vous devez alors recourir sans cesse à ce grand Maître, qui tient les cœurs des hommes entre ses mains. Sans lui les soins des parens, toutes leurs instructions & toutes les corrections qu'ils feroient, ne serviroient de rien. C'est lui qui écoute la priere du juste & qui benit sa posterité, qui souvent au contraire fait éclater sa malédiction sur les impies & sur leurs enfans, qui deviennent semblables à leurs Peres & qui suivent leurs funestes exemples & les leçons pernicieuses qu'ils en ont reçuës ou qu'ils ont contractées à les voir faire.

La destinée malheureuse de ceux qui ont mal élevé leurs Enfans, devroit épouvanter les Peres qui ne sont point assez affectionnez à l'avancement de ceux que Dieu leur a donnez, & leur faire craindre le même malheur. Il n'y a personne qui n'ait devant les yeux plusieurs de ces exemples. Sans qu'il soit besoin d'en aller chercher dans les Histoires, je

me contenterai de raporter ici la vengeance que Dieu a tirée du Grand Prêtre Heli, par ce qu'il avoit négligé l'éducation de ses deux fils, qui étans devenus impies & méchans attirérent sur eux & sur leur pere, la colére & les châtimens de Dieu.

Ces deux fils d'Heli, que l'Ecriture apelle enfans de Belial, s'abandonnerent à la débauche & commirent toutes sortes de crimes; leur pere informé de ces excès, se contenta de leur faire quelque legere correction, & de leur donner quelques avertissemens, craignant de les offenser & de leur déplaire. „ Pourquoi, leur disoit il, faites vous de „ semblables choses, & pourquoi commettez vous des crimes qui scandalisent tout le „ peuple? Ne vous comportez point de la sorte mes Enfans, car vous vous faites une mauvaise reputation, & vous êtes une occasion „ de péché au peuple du Seigneur. Si vous „ n'offenciez qu'un homme, on pourroit „ chercher les moyens de l'apaiser & de le „ fléchir; mais c'est Dieu que vous offencez „ & que vous méprisez: qui pourra faire vôtre paix avec lui, & lui demander grace „ pour vous? Un tel avertissement ne fit sur eux aucune impression: „ Dieu vouloit, dit „ l'Ecriture, les punir & les faire mourir. Un „ Prophete envoïé de Dieu vint trouver Heli, „ & lui dit, voici ce que dit le Seigneur. „ Pourquoi as tu eû plus d'égard pour tes enfans que pour moi? Pourquoi leur as tu porté plus d'honneur qu'à moi? Il arrivera „ bien-tôt que je te punirai, toi, & ta famille; & pour marque de cela tes deux fils

„ Ophni

„ Ophni & Phinées mourront tous deux en „ un même jour. Ce qui arriva comme il avoit été prédit. Les deux fils d'Heli furent tuez le même jour dans un combat contre les Philiſtins. Heli lui même, apprenant la nouvelle de la perte de la bataille, de la priſe de l'arche du Seigneur, & de la mort de ſes fils, tomba de ſon ſiége à la renverſe auprès de ſa porte, & s'étant caſſé la tête il mourut, laiſſant aux Parens qui négligent l'éducation de leurs enfans, un terrible exemple des jugemens de Dieu. On peut voir par là qu'une mauvaiſe éducation attire ſouvent un grand malheur & ſur les Enfans déréglés, & ſur les Parens qui n'en ont point eu aſſez de ſoin. Mais on peut dire avec raiſon que les Peres ſont plus coupables que les Enfans qui ſe perdent faute d'éducation, & qu'ils ſont la cauſe non ſeulement des maux qu'ils commettent, mais auſſi de toutes les diſgraces qui leur arrivent dans la ſuite de leur vie. C'eſt ce que la fable nous aprend, ſi nous devons appeller fable ce que nous voions tous les jours n'être que trop veritable.

FABLE

D'un Enfant & de sa Mere.



UN jeune Enfant, ayant dérobé un livre à l'un de ses compagnons, le donna à sa Mere. Elle prit le livre sans faire aucune réprimande à son fils; au contraire elle l'embrassa & lui fit des caresses. Quand il fut plus grand, il s'acoutuma à dérober des choses d'une plus grande consequence. Un jour ayant été pris sur le fait, on le livra entre les mains de la justice, &

& il fut condamné à la mort. Sa Mere le suivoit en pleurant tandis qu'on le conduisoit au supplice.

Il demanda permission au Bourreau de lui parler en particulier. Elle approcha son oreille de sa bouche, il la mordit & l'arracha à belles dents. Sa Mere & tous les assistans se récrierent, & lui reprocherent sa cruauté ; lui disant, qu'il ne se contentoit pas d'être un voleur, mais qu'il avoit encore commis une impiété à l'égard de sa Mere. C'est elle seule, repliqua-t-il, qui est la cause de mon malheur : car si elle m'eût fait de serieuses remontrances, lorsque je lui portai la premiere fois un livre que j'avois volé, j'aurois discontinué de le faire, & je ne serois pas tombé dans le malheur où je me vois aujourd'hui.

SENS MORAL.

CEux que l'on ne punit pas d'abord pour de petites fautes en commettent de plus grandes dans la suite. De legeres punitions faites à propos peuvent garantir d'autres châtimens plus honteux. Le larcin a toûjours été regardé comme une chose odieuse & infame. Cependant les Lacédémoniens le permettoient pour dresser leurs jeunes gens & pour les accoutumer à être plus déliez & plus souples. Ils croioient que le bien qu'ils acqueroient en dérobant étoit legitimement acquis. Les autres Républiques ont puni avec rigueur le larcin ; mais il y a des voleries d'une autre espèce, que l'on tolére & qui sont cependant très punissables ; car elles ruinent le public. Les An-

ciens ont cru que Promethée & Mercure ont été les premiers inventeurs du larcin, cette croiance ne faisoit guere d'honneur au Messager de Jupiter. Ceux qui s'accoutument à voler de petites choses, se licentient insensiblement à en voler de plus considerables, comme Esope le montre dans cette fable. Si la Mere de cet Enfant l'eût réprimendé & châtié d'abord, elle n'auroit pas eu le déplaisir & la confusion de le voir finir tragiquement ses jours par la main du bourreau.

Rien n'est plus dangereux que l'habitude au
crime.
Pere trop indulgent qui sans punir ton fils,
Pendant ses jeunes ans lui laissas tout permis,
Il perit ; c'est toi seul qui l'as mis dans
l'abîme.

CHAPITRE II.

En quoi consiste l'Education des Enfans.

CE n'est pas assez de sçavoir qu'on doit l'éducation à ses Enfans, & que c'est un devoir que Dieu & la nature exigent des Peres & des Meres, il faut encore connoître ce que c'est que cette éducation, & en quoi elle consiste. Plusieurs s'en forment une fausse idée ; car les uns ne lui donnent point toute l'etenduë qu'elle doit avoir, & les autres lui en donnent une trop grande : Voici les bornes qu'il me semble qu'on se doit proposer. Premierement on doit avoir soin que rien ne manque aux Enfans des choses necessai-

faires à la vie & à l'entretien du corps & de la ſanté, tant dans les habits que dans la nourriture. C'eſt une éducation qu'on peut appeller animale, ſemblable en beaucoup de choſes à celle des bêtes. Secondement les Parens doivent porter plus loin leur attention, procurant à leurs Enfans de certaines inſtructions ſans leſquelles on ne peut vivre avec honneur dans le monde. On doit faire apprendre aux enfans à lire, à écrire, à bien parler; on les doit former dans les régles de la Civilité & de l'honêteté; on doit les faire paſſer par les exercices qui peuvent ſervir à leur donner de la bonne grace, & des agrémens qui pourront les faire conſiderer; comme ſont les armes, la danſe, la Muſique & autres choſes ſemblables. On peut appeller cela une éducation mondaine & politique. Troiſiémement on doit préferablement à toute autre inſtruction inſpirer de bonne heure aux Enfans de grands ſentimens de piété & de Religion, & leur donner une éducation Chrétienne, appliquant ces ſentimens à ce qui regarde le monde, en ſorte que leur cœur n'en ſoit point corrompu, ni leur conſcience intereſſée. Quatriémement il y a une autre éducation qu'on peut appeller philoſophique qui renferme les Sciences & les études auxquelles on doit appliquer un Enfant. Telles ſont les Langues, les Belles-lettres, la Philoſophie, la Theologie, les Mathématiques, l'Hiſtoire & les Arts Liberaux qui peuvent contribuer à rendre un homme ſçavant. Cinquiémement on peut encore ajoûter à cela l'éducation mécanique, qui regarde les Arts néceſſaires à un chacun ſuivant ſon état.

Il

Il faut encore remarquer que l'éducation que les Parens doivent donner à leurs Enfans, doit se rapporter & se terminer à leur établissement, qui en doit être consideré comme la fin prochaine. Ce seroit se tromper que de se proposer cette fin sans chercher les moyens qui y peuvent conduire. Il ne suffit point d'amasser de l'or & de l'argent pour établir sa famille, ni de destiner ses Enfans à des charges considerables, sans se mettre en peine de leur faire acquerir la politesse, la science & la vertu que demande l'état auquel on les destine. Un tel enfant, qui manqueroit de l'éducation qui lui est convenable, quand il seroit destiné à la Couronne seroit semblable au Singe de la fable élevé à la royauté sans en avoir les qualitez.

FA-

FABLE

Le Renard, le Singe & les Animaux.



Q. J. F.

LEs Animaux au decès d'un Lion,
En ſon vivant Prince de la contrée,
Pour faire unRoi s'aſſemblerent,dit-on.
De ſon étui la Couronne eſt tirée.
Dans une Chartre un Dragon la gardoit,
Il ſe trouva que ſur tous eſſayée,
A pas un d'eux elle ne convenoit.
Pluſieurs avoient la tête trop menuë
Aucuns trop groſſe, aucun même cornuë,

Le Singe aussi fit l'épreuve en riant,
Et par plaisir, la tiare essaiant,
Il fit autour force grimaceries,
Tours de souplesse, & mille Singeries:
Passa dedans ainsi qu'en un cerceau.
Aux Animaux cela sembla si beau
Qu'il fut élu: chacun lui fit hommage.
Le Renard seul regrettoit son suffrage,
Sans toutefois montrer son sentiment,
Quand il eut fait son petit compliment,
Il dit au Roi, Je sçais, Sire, une cache;
Et ne crois pas qu'autre que moi la sçache.
Or tout tresor par droit de Royauté,
Apartient, Sire, à vôtre Majesté.
Le nouveau Roi baaille après la finance.
Lui-même y court pour n'être pas trompé.
C'étoit un piége, il y fut atrapé.
Le Renard dit, au nom de l'assistance,
Pretendrois tu nous gouverner encor,
Ne sçachant pas te conduire toi même?
Il fut démis & l'on tomba d'accord
Qu'à peu de gens convient le Diadême.

Sans doute le Diadême, c'est à dire, le gouvernement & les Charges ne conviennent point à ceux qui n'y ont point les dispositions nécessaires. Si donc on y destine les Enfans, il faut tâcher de les rendre capables de s'en acquiter avec honneur & de se servir utilement des richesses qu'ils doivent un jour posseder.

Prenez garde au contraire qu'en voulant donner une bonne éducation à vos Enfans, vous ne les accabliez leur voulant faire apprendre tout d'un coup ce qu'ils ne peuvent apprendre que successivement & par ordre. Il ar-

arrive souvent que le grand nombre de maîtres, & les differens exercices auxquels on les applique les empêchent de profiter.

Evitez encore une autre extremité assez ordinaire à la plûpart des Parens qui ne se proposent d'élever leurs enfans qu'avec une étrange sévérité. Ils les tiennent dans une gêne, & dans une violence continuelle, ne leur laissent rien passer, & sont toûjours prêts d'exercer sur eux les corrections & les châtimens les plus rudes. Par cette éducation servile ils les abrutissent & les rendent incapables de quoi que ce soit.

Remarquez aussi qu'on doit consulter la raison dans l'éducation des Enfans & que les Peres ne doivent point les élever selon leurs passions ni selon leurs humeurs, comme il arrive assez souvent. C'est en suivant cet abus que les personnes d'une profession Mechanique, ou qui vivent à la campagne, se contentent de donner la nourriture & l'entretien à leurs Enfans. Les Marchands, & ceux qui sont engagez dans le commerce, se bornent souvent dans l'éducation de leurs enfans précisément à ce qui est nécessaire pour leur condition : lire, écrire, tenir un livre de compte, dit-on, c'en est assez pour lui. La Noblesse que la qualité remplit quelquefois d'orgueil & de vanité, ne se propose de donner aux Enfans qu'une éducation mondaine & politique, un peu de bon air, des maniéres civiles & honnêtes, de l'inclination pour les armes, de la bravoure & de la générosité, & rien au delà. Les Dévots mépriseront les devoirs de la vie civile & honnête pour appliquer uniquement leurs

leurs Enfans à la pieté & à la devotion. Un esprit ambitieux ne voudra pour son fils que les belles lettres & les sciences, ne se mettant point en peine s'il sera honnête homme, pourvû qu'il devienne sçavant. Un Avare n'aura en vûë que les richesses & tâchera d'inspirer à ses Enfans son avarice & un esprit avide & interessé. Ces personnes ne consultent que leurs inclinations & ne donnent pas assez d'étenduë à l'éducation qu'ils doivent à leurs Enfans.

Afin donc qu'on puisse éviter les défauts dont je viens de parler, & qu'on puisse donner aux Enfans une éducation convenable à leur état, à leur humeur & à la portée de leur esprit, je ferai voir dans cet ouvrage en détail, ce que les Parens doivent faire pour les gouverner, les instruire, les corriger & les établir, les règles qu'on doit observer & tout ce qui peut contribuer à former la jeunesse, à commencer depuis l'enfance jusqu'à l'âge de quinze à vingt ans. Les Peres & les Meres, les Maîtres & ceux qui ont soin de l'éducation des Enfans y trouveront ce qu'ils doivent faire & enseigner, & les Enfans ce qu'ils doivent apprendre & pratiquer. Nous avons déja dit que les avantages d'une telle éducation sont très grands, qu'il y a peu d'imperfections qu'avec le tems on ne détruise ou qu'on ne diminuë considerablement & qu'au contraire il n'y a presque point de bonnes qualités & de vertus qu'on ne puisse insensiblement inspirer à un Enfant. De sorte qu'il y aura autant de difference d'un Enfant bien élevé à celui qui sera négligé comme il y en a entre les deux chiens de la fable.

F A-

FABLE

L'Education.



LAridon & César, freres dont l'origine,
Venoit de chiens fameux, beaux, bien faits & hardis,
A deux Maîtres divers échûs au tems jadis,
Hantoient l'un les forêts, & l'autre la cuisine.
Ils avoient eu d'abord chacun un autre nom :
Mais la diverse nourriture
Fortifiant en l'un cette heureuse nature,
En l'autre l'alterant, un certain Marmiton,
Nomma celui-ci Laridon.
Son frere ayant couru mainte haute avanture,
Mis maint Cerf aux abois, maint Sanglier abatu,

Fut

Fut le premier César que la gent Chienné
ait eu.
On eut soin d'empêcher qu'une indigne maîtresse,
Ne fit en ses enfans dégénérer son Sang :
Laridon négligé témoignoit sa tendresse,
A l'objet le premier passant.
Il peupla tout de son engeance,
Tourne-broches par lui rendus communs en France,
Y font un corps à part, gens fuians les hazards,
Peuple antipode des Césars.
On ne suit pas toûjours ses ayeux, ni son Pere,
Le peu de soin, le tems, tout fait qu'on dégénére,
Faute de cultiver la nature & ses dons,
O combien de Césars deviendront Laridons.

On voit par cette fable ce que peut une bonne éducation ; & si elle a tant de vertu dans les bêtes même que ne peut-elle pas dans les Enfans ? On ne peut trop s'étudier à connoître leurs dispositions, afin de seconder leur bon naturel & détruire s'il est possible, leurs mauvais panchants. Je dis s'il est possible, car veritablement il y a des défauts incorrigibles, soit naturels ou autres, qu'il seroit inutile de combattre. Si par exemple on vouloit apprendre les Sciences à de certains esprits grossiers, stupides, & tout à fait bornez, ce seroit travailler en vain. Vouloir donner de la bonne grace à un corps contre-fait & infirme, dresser à la danse un boiteux & enseigner à chanter à celui qui a la voix fausse & inflexible, ce seroit du tems perdu & comme l'on dit laver la tête d'un Ethiopien. Les Parens

y doivent faire une ferieufe attention afin d'appliquer utilement leurs inftructions. Il y en a qui font fi aveuglez qu'ils croient leurs Enfans parfaits & s'imaginent qu'ils ont toutes les perfections qu'on peut fouhaitter. De-là vient qu'ils ne peuvent leur donner une bonne éducation. Ils doivent prendre garde à ce prejugé, s'ils ne veulent reffembler au Hibou qui trouvoit fes petits fi beaux que la peinture qu'il en fit fut caufe de leur perte.

FABLE

L'Aigle & le Hibou.



L'Aigle & le Chat-huant leurs querelles cefferent;

Et

Et firent tant qu'ils s'embrasserent.
L'un jura foi de Roi, l'autre foi de Hibou,
Qu'ils ne se goberoient leurs petits peu ni prou.
Connoissez vous les miens, dit l'oiseau de Minerve.
Non, dit l'Aigle. Tant pis, reprit le triste oiseau.
Je crains en ce cas pour leur peau.
C'est hazard si je les conserve.
Comme vous êtes Roi, vous ne considerez,
Qui, ni quoi: Rois & Dieux mettent, quoiqu'on leur die,
Tout en même categorie:
Adieu mes nourriçons si vous les rencontrez.
Peignez-les moi, dit l'Aigle, ou bien me les montrez:
Je n'y toucherai de ma vie.
Le Hibou repartit: mes petits sont mignons,
Beaux, bien faits, & jolis sur tous leurs compagnons.
Vous les reconnoitrez sans peine à cette marque.
N'allez pas l'oublier; retenez la si bien,
Que chez moi la maudite Parque
N'entre point par vôtre moïen.
Il avint qu'au Hibou Dieu donna geniture.
De façon qu'un beau soir qu'il étoit en pâture,
Notre Aigle apperçut d'avanture,
Dans les coins d'une roche dure,
Ou dans les trous d'une mazure,
(Je ne sçai pas lequel des deux,)
De petits monstres fort hideux,
Rechignez, un air triste, une voix de Mégére.
Ces Enfans ne sont pas, dit l'Aigle, à nôtre ami:

Cro-

Croquons-les. Le Galand n'en fit pas à demi.
Ses repas ne sont point repas à la légére.
Le Hibou de retour ne trouve que les pieds,
De ses chers nourriçons, helas! pour toute
chose :
Il se plaint, & les Dieux sont par lui suppliez
De punir le brigand qui de son deüil est cause.
Quelqu'un lui dit alors : n'en accuse que toi,
Ou plutôt la commune loi,
Qui veut qu'on trouve son semblable,
Beau, bien fait & sur tous aimable.
Tu fis de tes Enfans à l'Aigle ce portrait,
En avoient-ils le moindre trait ?

On peut dire encore de ceux qui ont une idée si avantageuse de leurs enfans, que cette prévention les expose eux mêmes à la raillerie de leurs amis, & leurs enfans au mépris de tous ceux qui les connoissent, devenans remplis d'une présomption insuportable par la bonne opinion qu'ils ont d'eux mêmes ; ces Peres & ces Meres ressemblent au Singe qui croioit ses petits les plus beaux de tous les Animaux.

FABLE.

Du Singe & de ses Petits.



JUpiter fit un jour assembler tous les Animaux devant son Tribunal, pour examiner lequel d'entr'eux auroit de plus beaux Enfans. Toutes les bêtes obeïrent à cet ordre. Les Oiseaux y vinrent, les Poissons parurent hors de l'eau pour voir décider cette question. Le Singe s'y rendit le dernier de tous. Toutes les bêtes en voyant les fesses ridicules des petits Singes, firent de grands éclats de rire. Vôtre jugement, dit le Singe, ne

ne décidera pas en cette matiére ; c'eſt à Jupiter à determiner ; & c'eſt à lui qu'apartient de donner le prix de la beauté à qui le meritera le mieux. Je trouve dans mes Petits tant d'agrémens qu'ils me ſemblent dignes d'être préférez à tous les autres. Jupiter même avec tout ſon ſérieux & toute ſa gravité ne put s'empêcher de rire, lorſqu'il entendit ce petit diſcours du Singe, qui paroiſſoit charmé de la beauté & de la bonne grace de ſes petits.

SENS MORAL.

LEs Peres & les Meres voyent par d'autres yeux la laideur & la difformité de leurs Enfans, & ils ſont moins fâchez de leurs défauts que les perſonnes indifferentes. L'amour aveugle qu'ils leur portent, fait ſur leur eſprit le même effet que le Microſcope fait ſur les yeux ; il groſſit les objets. Les moindres perfections de leurs enfans leur paroiſſent des talens rares ; & s'ils ont quelques agrémens en leur perſonne, ils les croient beaux comme des aſtres. C'eſt une foibleſſe dans les Peres & les Meres, & ils en peuvent d'autant moins revenir que même ils ne s'en apercoivent pas : les Icteriques croient que tous les objets ſont jaunes par l'humeur jaune qu'ils ont répandue dans la prunelle de l'œil. Les perſonnes que nous aimons nous paroiſſent bien plus accomplies que les perſonnes qui nous ſont indifferentes, parce que l'amour eſt fondé ſur l'eſtime. Voilà ce que fait la prévention des Peres & des Meres à l'égard de leurs enfans : & la rai-

raison pourquoi ils les trouvent si jolis, & si aimables, quoi quils n'aient ni agrément, ni merite. C'est ce qu'Esope a dépeint si ingenieusement dans la Fable du Singe qui trouve ses petits beaux & bien faits, quoi qu'ils soient peut-être les plus ridicules de tous les Animaux.

A cherir tes Enfans la nature te porte,
Mais crains de prendre d'eux des sentimens
trop hauts
Ton amitié les perd, quand elle est assez forte
Pour te déguiser leurs defauts.

CHAPITRE III.

Du Gouvernement des Enfans.

LE bon Gouvernement des Enfans merite toute l'application possible; car il ne s'agit souvent de rien moins que de leur procurer la beauté, la force & la santé du corps, non seulement pour le tems de leur jeunesse, mais pour tout le tems de leur vie. C'est pourquoi il n'y faut rien négliger. La plûpart des Enfans qui sont malsains & malfaits, n'ont souvent ces défauts que parce qu'ils ont été mal gouvernez pendant le tems de leur enfance & de leur premiere jeunesse: malheur qui arrive même plus ordinairement aux Grands & aux riches, qu'aux pauvres & aux personnes d'une condition mediocre; par ce que ceux cy veillent de plus près sur leurs Enfans & qu'ils prennent eux-mêmes le soin de les gouverner. Les Meres qui ne peuvent supor-

porter cette inquietude ni s'acquiter elles mêmes de ce devoir, ou qui croient que leur condition ne le leur permet pas, ou qui ont des raisons de bien-séance, de santé & de plaisir qui les en empêchent, dévroient du moins choisir des personnes propres à gouverner leurs Enfans, & à les preserver des tristes accidens que l'on voit tous les jours arriver par la négligence des personnes à qui on confie ce soin.

Il ne suffit pas d'avoir fait choix de personnes habiles, & capables de bien gouverner les Enfans : il faut aussi prendre garde à la maniére de les gouverner. Rien n'est plus contraire à leur santé que de les élever dans la mollesse & dans la delicatesse, qui sont une source de maladies, & d'infirmitez. La maniére naturelle & simple qui s'observe ordinairement parmi les personnes du commun, est préferable à tous les ménagemens dont on se sert chez les Princes, & chez les Grands, les Enfans n'en sont que plus sains, mieux faits & plus robustes.

Pour bien gouverner un Enfant il faut s'étudier à connoître son tempérament. Il y en a qu'il faut exciter & qui demandent de l'exercice, s'ils étoient sans mouvement & dans un trop grand repos, ils ne s'évertueroient jamais, & tomberoient dans une lenteur & une stupidité étrange. D'autres ont-ils trop de vivacité, il faut les tempérer, & modérer leur trop grand feu. Il y en a qui sont secs & bilieux, & qu'une humeur âcre entretient dans une langueur qui les abat & les empêche de profiter. D'autres trop humides & abondans

en phlegme profitent à la verité, mais cette plénitude leur cause des maladies qui ne sont pas moins dangereuses. On ne peut douter que ces tempéramens differens ne demandent aussi un gouvernement different.

Quant à la nourriture des Enfans, il y a bien des choses à observer. Il faut en sçavoir régler la quantité & la qualité. En donner trop, ou pas assez, sont deux extrémitez également à craindre. Le sommeil n'est pas moins nécessaire aux Enfans, il en faut ménager les heures & les momens. Pour leurs vêtemens ils doivent être conformes à leur âge, & faits en sorte qu'ils servent à leur former le corps; ce qui demande de l'attention & de l'expérience. Il n'est pas de moindre conséquence de connoître les maladies des Enfans & de sçavoir y aporter les remedes ordinaires & innocens dont on a coutume de se servir dans de telles rencontres. Car il n'est pas toûjours à propos dans un âge si tendre, de consulter la doctrine d'Hippocrate, qui en feroit plus mourir qu'elle n'en gueriroit. On doit aussi gouverner une Fille autrement qu'un Garçon soit pour le corps, soit pour les mœurs; à quoi on doit prendre garde dès les premiers commencemens. Enfin pour bien élever les Enfans & les gouverner comme il faut, on doit faire distinction des âges & changer insensiblement de maniére sans intéresser leur santé, & sans que le changement fasse de trop grandes impressions sur eux. On les gouvernera dans le berceau, ou lorsqu'ils commencent à marcher, tout autrement que lors qu'ils sont plus avancez & qu'ils sont capables de

re-

recevoir des instructions. Nous pouvons rapporter au gouvernement des Enfans le soin de leur apprendre à marcher, & à parler, & même de regler leurs mœurs par la pratique, & l'usage. Il ne faut pas manquer d'y apporter un soin particulier, & ne point laisser perdre le tems qui y est propre. On n'y réussit ordinairement que par un exercice continuel. Voilà les principales choses qu'il faut considérer dans le gouvernement des Enfans, & dont nous parlerons dans la suite avec un plus grand détail.

Je donnerai encore ici un avertissement aux Peres & aux Meres, c'est qu'ils doivent se comporter dans le gouvernement de leurs Enfans avec beaucoup de Zele, & d'égalité, sans les distinguer les uns des autres. Il arrive ordinairement qu'une préférence affectée est très nuisible aux Enfans, & quand ils sont trop chéris & mignardez, ils ont souvent le malheur du petit Singe qui fut étouffé par les embrassemens de sa Mere.

FABLE

Du Singe & de ses deux Petits.



Un Singe avoit deux petits jumeaux. Il en aimoit un passionément, & ne pouvoit souffrir l'autre. Le favori étoit fort agile, dansoit & sautoit avec une grande legereté & faisoit habilement toutes sortes de singeries. Mais un jour par malheur il se démit une jambe en sautant, & commença à jetter de hauts cris. Le Pere qui l'entendit accourut incontinent, le prit entre ses bras, & le serra d'une si étrange sorte qu'il l'étouffa à force de l'embrasser.

SENS

SENS MORAL.

LEs tendresses excessives des Peres envers leurs Enfans sont bien souvent la cause, de leur malheur & de leur perte. Le Singe dont il est fait mention dans cette fable, avoit deux petits dont l'un étoit hai, & l'autre éperduëment aimé : mais cet amour aveugle causa la perte de sa vie. Cette peinture exprime au naturel ce qui se passe tous les jours dans les familles. Les Peres & les Meres à force de caresser leurs Enfans les étouffent ; c'est-à-dire que l'indulgence qu'ils ont pour eux,& la négligence qu'ils apportent à les corriger de certains défauts, qui paroissent d'abord assez légers, mais qui dégénérent enfin en de grands vices, est la cause de leur perte. Ceux qu'ils chérissent le moins, & pour lesquels ils témoignent même de l'aversion, ce sont ceux qui réüssissent le mieux, par ce qu'ils ne les gâtent point par des caresses outrées, qui corrompent le plus souvent leur santé, aussi bien que leurs mœurs ; au lieu que ceux qu'on néglige, & qu'on maltraite, font des éfforts extraordinaires pour surmonter, par la vertu & par leur merite, l'aversion qu'on leur témoigne.

Aime tous tes Enfans en veritable Pere.
Tiens la Balance égale & ne t'aveugle pas,
Si ton cœur tout à l'un, aux autres le préfére ;
Tu croiras l'embrasser, & tu l'étoufferas.

CHAPITRE IV.

Des personnes qui doivent être emploiées au gouvernement des Enfans.

LA premiére personne, qui doit prendre soin de gouverner un Enfant, c'est sa propre Mere. Il se trouvera dificillement qu'une autre y puisse aussi bien réussir qu'elle. L'amour & l'inclination naturelle l'y doivent porter; elle y est la plus intéressée, & elle le fera avec plus d'autorité & avec moins de passion qu'aucune autre. La nature a établi cet ordre, & nous voions même parmi les animaux que les meres sont chargées du gouvernement de leurs petits. Dieu leur a donné un instinct, & un amour naturel pour leur procurer la nourriture nécessaire, la force & le courage pour les défendre, & une espéce de Sagesse & de prudence pour les conserver. Ce qui est si remarquable dans les bêtes brutes dévroit être bien plus fort dans une Mere à l'egard de son Enfant: puisque non seulement la nature lui donne cette inclination, mais aussi la raison lui conseille, & lui persuade ce devoir. Il est étonnant qu'il se trouve des Meres, qui étouffant ces sentimens, & resistant à cette inclination confient leurs Enfans à des étrangéres, & en abandonnent pour ainsi dire, le soin. Une étrangére n'aura sans doute jamais ni la tendresse, ni l'affection d'une Mere: elle n'aura ni la même compassion, ni la même attention: souvent son lait ne

ne ſera point convenable au tempérament de l'Enfant ; & ſi on conſidére le reſte de l'éducation, qui inſpirera mieux qu'une mere à cet Enfant, les premiers principes de la religion, de la vertu & de l'honnêteté? qui prendra plus garde qu'il ne lui ſurvienne quelque défaut de corps ou d'eſprit ? qui lui donnera plus facilement l'air, & les maniéres conformes à ſa condition ? peut-être qu'une autre n'aura que ſes propres intérêts en veuë qui la feront agir ; qu'elle cherchera plûtôt ſon avantage que celui de l'Enfant ; qu'elle n'aura d'autre attention qu'à complaire aux Parens, & à l'Enfant même, qu'elle ſera ou trop indulgente, ou trop ſévére, peu ſoigneuſe, ou trop inquiette ; enfin comme elle n'eſt point Mere, elle en aura rarement les qualitez. Celle qui nourrit elle-même ſon Enfant eſt exemte de ces défauts, elle ne cherchera que ce qui ſera convenable & néceſſaire pour le bien élever. Ces conſidérations ont ſouvent engagé des perſonnes, quoique d'une qualité très diſtinguée, à ſe faire un plaiſir de nourrir leurs Enfans. Une Mere ne dévroit jamais s'en diſpenſer que dans une extrême néceſſité, & lorſque ſes infirmitez ne le lui permettent point. Mais enfin s'il faut prendre une Nourriſſe, ou une Gouvernante, il en faut choiſir une qui puiſſe bien gouverner les Enfans & leur tenir lieu de Mere.

DE LA NOURRISSE.

UNe nourriſſe doit avoir entiérement le gouvernement de l'Enfant qu'on lui confie.

fie. Plus il y aura de personnes qui s'en mêleront, plus peut-être sera-t'il négligé. Les envies, les jalousies, les antipathies secretes, dont les femmes sont ordinairement susceptibles, font assez souvent que l'Enfant n'en est pas mieux. Ce que l'on voit tous les jours chez les Grands, où une Gouvernante distinguée par son emploi, s'attribuë toute l'autorité, & prétend que tout se fasse suivant ses ordres : d'où il arrive qu'une Nourrisse se trouve contrainte & gênée, & se laisse aller quelquefois à la crainte, au chagrin & à la colére, au préjudice de l'Enfant, à qui de semblables altérations sont très contraires. Il est donc plus expédient de lui en laisser la conduite & tout le gouvernement : & si quelqu'un a soin de l'Enfant avec elle, la Nourrice doit avoir l'autorité de commander & de se faire obéïr.

Soit que les Parens aient une Nourrisse auprès d'eux, soit qu'ils soient obligez de confier leurs Enfans à une personne qui ne demeure point dans leur maison, ils doivent en choisir une qui soit telle qu'ils puissent se reposer sur elle. Ce doit être une femme expérimentée dans le gouvernement & dans la nourriture des Enfans. On jugera de son habileté par ceux qu'elle aura déja nourris & élevez ; s'ils sont bienfaits, s'ils n'ont aucune infirmité qu'on puisse attribuer à sa négligence, s'ils sont d'un bon tempérament, qu'on la prenne. Il pourroit y avoir du danger de choisir une femme trop jeune, qui n'auroit point élevé ni nourri d'Enfans & qui par conse-

quent

quent n'auroit point d'expérience. Une Nourriſſe ne doit point auſſi être trop âgée, mais dans la force & la vigueur de ſon âge, c'eſt-à-dire au deſſus de vingt ans, & au deſſous de trente cinq; parce qu'alors le lait eſt plus épuré, & d'une nourriture plus ſolide. Il faut qu'une Nourriſſe ſoit d'un meilleur tempérament & d'une conſtitution plus forte que la Mere, car ſi la Mere étoit forte & d'une bonne ſanté, il ſeroit dangereux pour l'Enfant de lui donner une Nourriſſe qui fût plus délicate & moins robuſte, ou qui ne lui donnât point une nourriture ſuffiſante, ayant accoutumé d'en avoir d'avantage. On doit éprouver la qualité du lait de la Nouriſſe; il doit être doux, gras, ſucculent; ce ne doit point être un lait nouveau, ni trop vieux. Il eſt trop nouveau, s'il a moins de trois mois; & il eſt trop vieux, s'il a plus d'un an, quoi qu'alors il ſoit encore bon pour les Enfans qui l'auront pris plûtôt. On doit prendre bien garde à la ſanté d'une Nourriſſe; les maladies & les infirmitez qu'elle pourroit avoir, ſe communiqueroient facilement aux Enfans. Elle doit être auſſi d'une humeur gaye, douce & tranquille, elle ne doit être melancolique, ni chagrine, ni colére, ni trop vive, ni trop inquiette. L'expérience fait connoître que le tempérament mélancolique fait un lait trop groſſier; & que celui qui vient d'un tempérament trop vif & colére eſt brûlé & échaufé. Une Nourriſſe ne doit point demeurer dans l'oiſiveté & dans une tranquilité continuelle, le trop grand re-

repos ne feroit pas un bon lait. Il est bon qu'elle ait de l'occupation, comme elle pouvoit en avoir avant qu'elle nourrit. Le soin de gouverner elle même l'Enfant est un travail qui lui convient le mieux, & qui lui donnera assez de mouvement pour purifier son lait. Sa nourriture doit être solide & succulente: le pain, la soupe & la viande sont les plus propres. Elle doit prendre avec beaucoup de modération les fruits, & les autres choses aigres, cruës, & indigestes & sur tout quand elle n'y est pas accoutumée. Les Meres & les Nourrisses qui n'auront point de lait assez abondamment, l'augmenteront en mangeant du lait doux & nouveau qui sera boüilli. Elles pourront boire du Cidre, de la Biere, du vin tempéré avec beaucoup d'eau, suivant l'usage des lieux où l'on se trouve. Quelques unes usent de Caffé avec du Lait & remarquent par l'experience qu'il produit un bon effet. L'excès du vin, l'eau de vie & les liqueurs fortes ne peuvent que nuire à la Nourisse & à l'Enfant.

DE LA GOUVERNANTE DES ENFANS.

LOrsqu'un Enfant est hors des mains de la Nourisse, la Mere doit reprendre le soin de son éducation & de son gouvernement: ou si la qualité le demande, il le faut mettre sous la conduite d'une Gouvernante, & en choisir une qui soit sage & vertueuse, qui puisse prendre de l'autorité & de l'ascendant

dant

dant sur son esprit, & qui soit capable de le former & de l'instruire. Une Gouvernante ne doit point être sujette à des passions de colére & d'emportement. Elle ne doit avoir ni trop de complaisance, ni trop de sévérité ; ce ne doit point être l'ambition ni l'intérêt qui la fassent agir, mais un amour & un attachement sincére pour ceux qui se reposent sur elle, & qui lui confient ce qu'ils ont de plus cher au monde. Elle ne doit point être d'un âge trop avancé, ou d'une santé infirme : car elle a besoin de la force du corps, & de l'esprit pour se bien acquiter de son emploi. J'ai dit qu'elle doit être sage & vertueuse, parce qu'elle doit inspirer la sagesse & la vertu à celui dont elle est chargée ; qu'elle doit avoir de l'autorité & de l'ascendant sur l'esprit de l'Enfant qu'elle gouverne, afin de retenir & de corriger ses passions naissantes & sçavoir s'en servir pour le conduire au bien ; qu'elle doit être capable & bien instruite ; c'est-à-dire, avoir non seulement la spéculation, mais aussi la pratique & l'expérience, & la louange d'avoir déja donné une bonne éducation à ses propres Enfans ou à d'autres. J'ai aussi fait remarquer qu'il ne faut point qu'elle soit sujette à des passions qui pourroient faire impression sur l'esprit de l'Enfant, comme la colére, l'emportement, la sévérité ; qu'elle ne doit point aussi tomber dans une lâche complaisance, & dans une douceur indiscrete, en lui donnant une entiére liberté, fomentant ses petites humeurs & ne corrigeant point ses

vices & ses imperfections. C'est là le défaut où tombe ordinairement une Gouvernante interessée & ambitieuse ; elle croit par ce moïen se concilier les bonnes graces & la faveur de l'Enfant qu'elle éleve, & gagner son amitié ; quoi qu'ordinairement il arrive tout le contraire, & que souvent cette indulgence ne lui attire que le mépris & l'indignation de celui qu'elle vouloit se rendre favorable. La vanité & l'orgueïl produisent quelque-fois un autre mauvais effet dans une Gouvernante, en lui faisant rechercher sa propre gloire aux dépens de l'honneur & de la reputation de l'Enfant qu'elle gouverne : s'il profite & fait quelque progrès, elle insinuë adroitement que ce n'est que par son application & par son adresse ; s'il manque à quelque chose, ou qu'il fasse paroître quelque défaut considérable, elle s'excuse avec grand soin, elle exagére les mauvaises qualitez de cet Enfant & ne craint point de l'abaisser pour s'élever elle-même. Une telle vanité est sans doute oposée à la bonne politique, & ces maniéres ne doivent point plaire à des Parens judicieux. Afin donc qu'une Gouvernante s'acquite de son devoir avec honneur & avec satisfaction, elle ne doit point avoir d'autre but, ni d'autre intention que de régler l'esprit de l'Enfant qui lui est confié, de lui apprendre la vertu & la religion & de former son corps & ses maniéres, ensorte qu'il ait bonne grace & qu'il jouisse d'une bonne santé. Ce sont là les principaux avantages d'une bonne éducation & d'un bon gouvernement.

Il

Il faut remarquer qu'on ne doit point mettre auprès des Enfans, tant qu'il est possible, de vieilles femmes, ou d'autres personnes trop âgées ; sur tout elles ne doivent point coucher avec eux, ni les avoir continuellement entre leurs bras ; parce que leur assiduité est contraire à la santé des Enfans, qui ne profitent point alors, mais qui desseichent plûtôt, & deviennent languissans par la diversité de tempérament. On doit encore avoir grand soin d'éloigner des Enfans les domestiques déreglez & libertins. Ce sont des pestes capables de corrompre & de détruire par leurs mauvais exemples & par leurs discours pernicieux, tout le fruit qu'on auroit pû faire en beaucoup de tems & avec beaucoup de peine. Il est même dangereux de laisser approcher des Enfans de qualité, certains flateurs, qui leur inspirent l'orgueïl, & l'ambition, qui aprouvent leurs passions, & leurs petits déreglemens. Ils en imposent facilement à un cœur qui a déja beaucoup de panchant au mal. Ces flatteurs sont semblables au Renard de la fable, qui par les flatteries qu'il fit au Corbeau, & par les louanges affectées qu'il lui donna, l'obligea de laisser tomber le fromage qu'il tenoit dans son bec. C'est l'intérêt qui fait agir de la sorte ces personnes, ils repaissent l'esprit d'un Enfant de vaines idées & d'imaginations, & lui font perdre le bien & la vertu qu'on avoit commencé de lui apprendre, pour s'etablir eux-même & pour se servir à leur avantage, de ses passions, qu'ils ont soin d'entretenir & de fortifier à mesure qu'il avance en âge.

FA-

FABLE

Du Corbeau & du Renard.



MAître Corbeau sur un arbre perché,
Tenoit en son bec un fromage.
Maître Renard par l'odeur alléché
Lui tint à peu près ce langage.
Et bonjour Monsieur le Corbeau,
Que vous êtes joli! que vous me semblez beau!
Sans mentir si votre ramage,
Se raporte à votre plumage,
Vous êtes le Phénix des hôtes de ces bois.

A ces mots le Corbeau ne se sent pas de joye:
Et pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proye.
Le Renard s'en saisit & dit, mon bon Monsieur,
Apprenez que tout Flatteur,
Vit aux dépens de celui qui l'écoute.
Cette leçon vaut bien un fromage sans doute.
Le Corbeau honteux, & confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendroit plus.

CHAPITRE V.

Des Enfans au berceau.

L'Usage & l'experience en apprennent d'avantage sur le gouvernement des Enfans qu'on n'en peut écrire. Je rapporterai seulement ici les choses les plus nécessaires & les plus remarquables qui conviennent au gouvernement de tous les Enfans soit des riches, soit des pauvres; car je ne croi point que dans ce premier âge, on doive traiter les uns autrement que les autres, leur besoins étans égaux, & ayant tous les mêmes infirmitez.

Je commence par les habillemens des petits enfans. C'est la premiére chose à quoi il faut pourvoir dès les premiers momens de leur naissance. On les met dans le maillot envelopez d'une couche & d'un, ou de plusieurs langes selon que le païs est plus chaud, ou plus froid. On se sert ordinairement d'une ou de

de deux bandes pour leur tenir le corps droit & ferme. Il y a des endroits où l'on ne s'en sert point, & l'on remarque que les Enfans n'en sont pas moins bienfaits. Pendant les dix ou quinze premiers jours on doit emmailloter aux Enfans les bras, que l'on tient étendus, de chaque côté un peu en arriére, pour leur faire la taille, & leur hausser, & dégager la poitrine; à quoi on doit bien prendre garde. On leur donne ensuite la liberté de leurs mains. Il faut aussi prendre soigneusement garde que leurs pieds & leurs jambes soient droites & ne soient point trop serrées par les bandes, ce qui seroit capable de les incommoder considérablement. On emmaillote ainsi les Enfans pendant six ou sept mois, suivant qu'ils ont plus ou moins de force & de vigueur. Alors on leur donne la robe. Il faut les y accoutumer peu à peu; d'abord pendant deux ou trois heures par jour; à quelque tems de là pendant quatre à cinq heures, & continuer de même pendant un ou deux mois. Il n'y a rien à observer sur la forme de cette premiére robe, il faut seulement avoir soin que le corps de baléne soit juste, & fait exprès, & le changer à mesure que l'enfant profite & croît. Ce corps doit le tenir droit & ferme par derriére où la baléne doit être plus forte : il doit être juste par le bas, sans trop serrer, mais le devant de la poitrine doit être large sans gêner l'Enfant en aucune maniére. Il se fait de la même façon pour les Garcons & pour les Filles. Les habits des Enfans ne doivent point les blesser : dans un âge aussi tendre & aussi délicat, il faut peu de chose pour les rendre infir-

mes

mes tout le tems de leur vie. Il faut couvrir la tête des Enfans plus ou moins selon que la saison, & le païs le demande: la coutume en cela doit servir de régle. Observez aussi de couvrir & d'habiller toûjours également les Enfans, & de les préserver du trop grand froid & du trop grand chaud. Rien n'est plus dangereux que les deux extrémitez, & rien n'empêche davantage qu'ils ne profitent: au lieu que si on les éleve en les entretenant dans un juste tempérament & dans l'égalité dont je viens de parler, on les verra sensiblement croître, & se fortifier, comme une plante qui est dans un bon terroir & qui a tout ce qu'il faut pour son accroissement. Vouloir alors accoutumer un Enfant à supporter les rigueurs du froid, ou les ardeurs de la chaleur, c'est l'exposer à de grandes maladies, & peut-être à des infirmitez habituelles qui deviendront incurables, du moins c'est empêcher que le corps n'ait la force & l'accroissement qu'il doit avoir. On fait sagement dans les païs chauds de laver les pieds, les mains, & même tout le corps des Enfans avec de l'eau froide pour les rafraîchir, les humecter, & ouvrir les pores, pour faciliter la transpiration. Dans les païs froids au contraire, il faut les tenir chaudement, & seichement, si on veut les conserver dans un bon tempérament.

On a coutume d'emmailloter les Enfans pendant la nuit, jusqu'à un an, ou un an & demi après qu'ils ont la robe, ou plus long tems si leur foiblesse l'éxige. Lors qu'on les couche il ne les faut point toûjours mettre du même côté, mais tantôt d'un côté, tantôt d'un

au-

autre, & un peu ſur le dos. Ils ne doivent point avoir la tête trop élevée, & il faut qu'une partie du corps, & les épaules portent auſſi ſur l'oreiller, afin qu'ils prennent une poſture droite, & qu'ils ne deviennent point boſſus, ou contre-faits. Le berceau doit être placé dans un lieu commode, diſpoſé de ſorte que l'Enfant ne ſoit point obligé de tourner la tête, ou les yeux pour voir le jour, & ce qui ſe fait dans la chambre. Pour l'empêcher de regarder, il faut le tenir couvert du côté où l'on ne veut point qu'il porte la vûë. Quand on parle ſouvent aux Enfans à la tête du berceau on leur fait tourner la vûë & ordinairement ils en deviennent louches. La coutume de bercer les Enfans eſt ancienne, il y en a qui ne le font point, & c'eſt une choſe qui paroît aſſez indifférente, chacun peut en uſer comme il juge à propos. Mais quand on a une fois commencé à bercer, on doit continuer. Le chant divertit les Enfans, les éveille, & les rend d'une humeur gaïe, rien n'eſt plus propre pour les appaiſer, les réjouïr, & même les endormir. Les Enfans qui ont été excitez par des chanſons, ſont beaucoup plus prompts à apprendre à parler, & ont l'eſprit plus ouvert que les autres. On ne doit point négliger de leur procurer ce divertiſſement qui eſt preſque le ſeul qui faſſe impreſſion ſur eux.

La premiére nourriture des Enfans eſt le lait de leur Meres, ou de leurs Nourriſſes. On a coutume auſſi de leur donner de la boüillie, deux ou trois fois le jour, juſqu'au dix-huitiéme, ou vintiéme mois. Cette nourriture eſt con-

convenable à leur boiſſon, & il ſemble qu'on ne peut rien donner de meilleur à un Enfant. A huit ou dix mois on doit commencer à leur faire manger un peu de ſoupe. On ne peut rien régler ſur la quantité; celui qui mange peu, & ſe porte bien, n'a point beſoin d'une nourriture plus abondante, de même celui qui mange davantage, & qui ſe porte bien auſſi, doit être entretenu de la même maniére, & il lui faut donner plus qu'à un autre, parce que ſa nature, & ſon tempérament le demandent. On pend ordinairement au cou des Enfans un hochet qui eſt fait d'or ou d'argent, & quelquefois d'un morceau d'yvoire, de cryſtal, ou de corail enchaſſé dans une poignée d'or ou d'argent, avec trois ou quatre petites ſonnettes pour les amuſer. Ils portent à la bouche la pointe de ce bijou qui leur ſert beaucoup lorſque les dents leur viennent, & qui diminuë la douleur qu'ils reſſentent aux gencives.

Lorſque les Enfans ne peuvent encore ſe plaindre des maux qu'ils ſouffrent, il faut tâcher de connoître leurs maladies, & ce qui les incommode. Les tranchées leur ſont aſſez ordinaires. Quand ils en ſont tourmentez il faut les tenir chaudement; il eſt bon de les agiter un peu, & de les tenir de tems en tems renverſez, comme s'ils étoient couchez ſur le ventre. On peut leur donner une petite cuillerée d'huile d'amandes douces, ou de l'eau de de fenoüil, ou quelques liqueurs ſemblables un peu chaudes. Vne goute de vin eſt auſſi quelque fois un fort bon remede.

Si

Si un Enfant eſt trop reſerré, on le ſoulagera en mettant un peu de ſucre dans ſa boüillie. Lors qu'il a ordinairement les mains chaudes & brûlantes, c'eſt ſouvent une marque qu'il a beſoin d'une nourriture plus forte que celle qu'on a coutume de lui donner. S'il a le ventre gros & dur & qu'il ne profite point, quoi qu'il mange beaucoup, c'eſt une marque que la nourriture qu'on lui donne eſt trop abondante, on doit alors lui en retrancher peu à peu.

De peur qu'un Enfant ne porte ſes mains à ſa bouche, & à ſes yeux, & qu'il ne ſe déchire le viſage, on lui attache les manches avec des épingles ſans lui laiſſer la liberté de ſes mains lors même qu'il eſt couché.

Les yeux des Enfans ſont très délicats; il faut prendre garde qu'ils ne regardent fixement le Soleil, ou une trop grande lumiére; rien n'eſt plus dangereux ſur des yeux tendres que cette lumiére exceſſive.

Le trop grand bruit peut auſſi bleſſer les organes de l'Enfant, au lieu qu'un bruit doux & modéré l'éveille, & l'excite comme nous avons déja remarqué que faiſoient les airs & les chanſons.

On ne doit point laiſſer trop crier un Enfant; les efforts qu'il fait en criant lui pourroient cauſer une décente, ou quelqu'autre fâcheux accident.

Il y a pluſieurs autres maladies & infirmitez de cette premiére enfance, qui ſont presque ſans remedes, & il eſt ſouvent plus dangereux d'en donner aux Enfans, que de les en priver. La propreté, & l'aſſiduité ſont pour eux les remedes les plus certains, & qui leur conſerve-

veront, ou procureront une bonne santé.

Pour donner des remedes aux Enfans, il faudroit connoître leurs maladies, & en être bien assûré, autrement on tomberoit dans de grandes méprises, & on leur donneroit souvent des remedes contraires. Comment la Medecine jugera-t-elle de la maladie d'un Enfant qui ne peut dire son mal, puisque, si nous en croions la fable, souvent elle ne peut porter un jugement solide des maux qu'on lui fait assez connoître & qu'elle n'y peut apporter de remede.

FABLE

D'un Malade, & d'un Médecin.



UN Malade interrogé par ſon Médecin, ſur l'état de ſa ſanté, & de quelle maniére il avoit paſſé la nuit, lui répondit qu'il avoit extrémement ſué. C'eſt un bon ſigne, lui repliqua le Médecin. Il fit le lendemain les mêmes queſtions que le jour précédent, au Malade, qui lui dit que le froid l'avoit tellement ſaiſi, qu'il en avoit penſé mourir. Ce pronoſtic eſt encore fort bon

lui

lui repartit le Médecin. Enfin le troisiéme jour le Médecin ayant demandé au Malade comment il se portoit, & le Malade lui ayant répondu qu'il devenoit hydropique, tant mieux repliqua ce Charlatan, cette crise est une marque de santé, & vous serez bien-tôt tiré d'affaire. Après que le Médecin se fut retiré, l'un des amis du Malade lui demanda en quel état il se trouvoit. Helas! mon ami, lui repliqua-t'il, on dit que je me porte bien, & cependant je sens que je vais mourir.

CHAPITRE VI.

Des Enfans jusqu'à l'âge de quatre à cinq ans.

On ne peut déterminer précisément le tems de sévrer un Enfant, & de le retirer de la Nourrisse. C'est une chose que sa force, & sa santé doivent régler. On sévre ordinairement les Enfans à un an, ou à quinze mois, mais on les retient plus longtems à la mammelle s'ils sont trop foibles & trop délicats, ou s'ils ne peuvent prendre d'autre nourriture. Dès le huitiéme, ou le dixiéme mois il faut les accoutumer à manger un peu plus, & à tetter moins, il arrive quelquefois qu'un Enfant se févre de lui-même lors qu'il est accoutumé à manger, & alors le changement ne l'incommode point, & il n'est pas même nécessaire de le séparer de sa Mere pour

pour le févrer, car il eft facile de le dégoûter de la mamelle. Après qu'un Enfant eft févré, on doit changer infenfiblement fa nourriture & l'augmenter.

Il faut continuer à lui donner de la boüillie comme auparavant, car un entier changement feroit contraire à fa fanté; la foupe doit fupléer au lait de la Mere ou de la Nourriffe. On pourra auffi lui donner de tems en tems quelques œufs frais, ou autre chofe qui foit de facile digeftion, un peu de pain, quelques fruits cuits, ou bien mûrs; mais il ne lui faut point donner de viande avant qu'il ait trois ou quatre ans, & lors qu'on commence à en donner aux Enfans ce doit être en très petite quantité. Il faut les accoutumer à manger plus de pain que de viande, parce que le pain eft la nourriture la plus folide.

Pour rafraîchir un Enfant nouvellement févré, s'il étoit échauffé ou malade, on peut faire boüillir de l'eau dans le poëlon dans lequel on a fait cuire fa boüillie en y laiffant le gratin, & lui donner à boire cette efpéce de tifanne. Il y en a qui prennent un poulet qu'ils font boüillir dans de l'eau, & lors qu'elle eft refroidie, ils en tirent la graiffe, & ils donnent à boire cette eau à l'Enfant, ce qui lui eft très falutaire.

Il faut foigneufement éviter de donner aux Enfans trop d'eau cruë, trop de pain fec, & trop de fruits cruds & indigeftes. Cette maniére de les gouverner les rends maigres & mal fains. Il y a des païs où l'on donne beaucoup de viande aux Enfans ce qui

leur

leur gâte l'estomac. Le beurre, le fromage, les viandes cruës & salées, & le poisson qu'on donne aux Enfans en quelques autres endroits ne sont pas une nourriture qui fasse un bon tempérament. Je ne dis point qu'il faille les élever avec trop de delicatesse, mais seulement qu'il faut éviter l'excès. Il est bon d'accoûtumer peu à peu un Enfant à manger de toute sorte de chose, & de diversifier sa nourriture, prenant plus garde à la quantité qu'à la qualité. Il mangera de tout ce qu'on lui donne, si on le lui presente avec discretion, sans le trop violenter, & sans trop consulter son goût. Le boire d'un Enfant est l'eau avec un peu de Vin, du Cidre ou de la Biere, suivant les lieux

On doit observer qu'il ne faut pas coucher un Enfant aussi tôt qu'il a mangé, mais du moins une demi heure après; on ne doit point aussi le trop charger de nourriture le soir; il se portera beaucoup mieux s'il mange peu: on peut lui donner une petite soupe, de la boüillie, de l'orge mondé, un œuf, quelques fruits cuits, & continuer ce regime jusqu'à ce qu'il ait quatre à cinq ans. On doit coucher un Enfant de bonne heure, le sommeil ne contribuant pas moins à sa santé & à son accroissement que la nourriture. Il n'y a rien de particulier à dire sur les habits des Enfans de cet âge que ce que nous en avons dit. Au reste il est nécessaire que les Enfans soient tenus chaudement, & proprement: la chaleur & la propreté, avec une nourriture bonne & reglée, ne peuvent manquer de les rendre forts & vigoureux.

Ce que j'ay dit de la nourriture, des habits, & du sommeil des Enfans a assez de rapport à ce qu'en écrit *Monsieur Locke.* Je n'avois point lû son livre de l'Éducation des Enfans lors que j'ai composé cet ouvrage, car je me serois fait un plaisir d'appuier en plusieurs choses mon sentiment de son autorité; mais pour y supléer, j'insérerai, autant qu'il me sera possible, ce qu'il a dit sur chaque article; voici comme il parle au sujet des habits, de la nourriture, & du sommeil des Enfans.
„ *Les habits des Enfans ne doivent jamais*
„ *être étroits, & sur tout, autour de la*
„ *Poitrine.* Laissons à la Nature le soin de
„ façonner le Corps comme elle le trouve
„ à propos. Elle agit avec trop d'exac-
„ titude pour que nous puissions la diriger:
„ & si les Femmes façonnoient elles-mê-
„ mes dans leurs flancs les Corps de leurs
„ Enfans, comme elles tâchent souvent de
„ corriger leur taille lorsqu'ils sont nez,
„ il n'y auroit pas moins d'Enfans mal
„ faits, qu'il y en a peu de bien faits, par-
„ mi ceux dont on tâche de former la tail-
„ le par des habits étroits, ou autrement.
„ Cette considération dévroit, ce semble,
„ empêcher (je ne dirai pas les Tailleurs, &
„ des Nourrices ignorantes) mais bien d'autres
„ personnes de se mêler d'une chose qu'ils
„ n'entendent point. Ces gens-là dévroient
„ craindre de détourner la Nature de son
„ but, en voulant façonner le Corps, dont ils
„ ignorent entierement la structure de la
„ moindre petite partie. Pour moi, j'ai vû
„ tant d'exemples d'Enfans qui ont reçu de

gran-

„ grandes incommoditez pour avoir été trop
„ serrez, que je ne sçaurois m'empêcher d'en
„ conclurre, qu'il y a d'autres Créatures que
„ les Singes, qui, n'étant guere plus sages
„ que ces Animaux, perdent leurs Enfans
„ par une passion insensée, & les étouffent,
„ pour ainsi dire, en les embrassant trop
„ fortement.

„ Ce qui arrive naturellement, & presque
„ toûjours aux Enfans, à qui on fait porter
„ des Corps trop forts, & des habits trop
„ étroits, c'est que leur Poitrine se rétrecit;
„ que leur haleine devient courte & puan-
„ te; qu'ils gagnent des maux de poûmon;
„ & deviennent tout voutez: de sorte que
„ le moïen dont on se sert pour leur rendre
„ la taille fine & déliée, ne sert precisé-
„ ment qu'à la leur gâter. Et en effet, il ne
„ peut qu'y avoir de la disproportion dans
„ les parties, lorsque les alimens préparez
„ pour differentes parties du corps, à la
„ nourriture desquelles ils sont propres, ne
„ peuvent être distribuez selon la destination
„ de la Nature. Ainsi, il ne faut pas s'éton-
„ ner si l'aliment s'introduisant où il peut
„ dans quelque endroit qui ne soit pas si com-
„ primé, il arrive qu'une Epaule ou un
„ Côté soit plus haut ou plus gros que la
„ juste proportion ne demande.

„ Pour venir maintenant à la nourriture
„ des Enfans, il faut qu'elle soit fort com-
„ mune & fort simple; & si j'en étois crû,
„ on ne leur donneroit point de chair pen-
„ dant qu'ils portent la robe, ou du moins,
„ qu'ils n'eussent passé l'âge de deux ou trois

 ans.

„ ans. Leur santé en seroit sans doute bien
„ meilleure, & leur tempérament plus vi-
„ goureux, tant dans ces premiéres années,
„ que durant tout le reste de leur vie. Mal-
„ gré cela, je doute fort que les Parens puis-
„ sent se resoudre à suivre cet avis. Séduits
„ par la coûtume qu'ils ont prise de manger
„ beaucoup de chair, ils seront portez à
„ craindre pour leurs Enfans, ce qu'ils ap-
„ préhenderoient pour eux-mêmes, qu'ils ne
„ périssent faute de nourriture, s'ils ne man-
„ geoient de la chair, tout au moins deux
„ fois par jour. Une chose dont je suis très-
„ assûré, c'est que les dents viendroient aux
„ Enfans avec beaucoup moins de danger;
„ que dans leur bas âge ils seroient moins
„ valétudinaires; & qu'ils se feroient pour
„ l'avenir une constitution plus saine & plus
„ vigoureuse, si leurs Meres trop passionnées,
„ ou de sottes servantes, ne leur remplissoient
„ point tant l'estomac qu'elles ont accoûtu-
„ mé de faire, & qu'on ne leur donnât ab-
„ solument point de chair durant les trois
„ ou quatre premiéres années de leur vie.

„ Mais si l'on veut, à quelque prix que
„ ce soit, donner de la chair aux Enfans,
„ qu'on prenne garde au moins de ne leur en
„ donner qu'une fois par jour, & d'une seule
„ sorte par repas, bœuf, veau, mouton,
„ &c. sans autre sauce que l'appétit. Il faut,
„ d'ailleurs, avoir grand soin, qu'ils man-
„ gent beaucoup de pain, ou tout seul, ou
„ avec quelque autre chose: & il faut les obli-
„ ger à bien mâcher tout ce qu'ils mangent
„ de solide. Nous autres *Anglois* péchons or-
di-

„ dinairement par cet endroit ; & de là viennent tant d'indigeſtions, & autres grands „ inconveniens.

„ Pour le déjeûné & le ſoupé, du lait ſimple ou en ſoupe, de la boüillie faite de farine d'orge, du potage avec du gruau d'avoine, & des raiſins ſecs, & autres ſemblables mets communs en *Angleterre*, tout cela eſt fort bon pour les Enfans. Il faut ſeulement prendre garde que ces viandes ſoient fort ſimples & ſans grand mêlange. On doit, ſur tout, ſe reſſouvenir de n'y mettre pas beaucoup de ſucre, ou plûtôt point du tout. Pour les *épiceries*, & autres choſes propres à échauffer le ſang, il s'en faut entierement paſſer. On doit auſſi avoir ſoin de ne mettre pas grand ſel dans les viandes deſtinées aux Enfans; & de n'en mettre même abſolument point dans les mets qui ſont d'un goût relevé. Nôtre palais aime dans les viandes le goût auquel il s'accoûtume d'abord : & outre qu'un uſage immodéré du ſel irrite la ſoif, & fait boire exceſſivement, il produit pluſieurs autres mauvais effets dans le Corps. Pour moi, je croi qu'un bon morceau de pain bis, bien pêtri & bien cuit, avec du beurre ou du fromage, & quelquefois tout ſeul, ſeroit ſouvent le meilleur déjeûné qu'on pût donnner aux Enfans. Je ſuis ſûr que cela, outre qu'il eſt ſain, les rendroit auſſi vigoureux que des mets plus délicats; & ſi on les y accoûtumoit, ils y trouveroient du plaiſir. Un Enfant demande-t-il à manger entre les repas; il ne lui faut donner

„ du pain sec. Si c'est la faim plûtôt que
„ la friandise qui le sollicite à manger, il
„ mangera bien le pain seul: & s'il n'a point
„ de faim, il n'est pas nécessaire qu'il man-
„ ge. On tirera de là ces deux avantages, le
„ premier qu'on accoûtumera les Enfans à
„ aimer le pain; car, comme je viens de
„ dire, nôtre palais & nôtre estomac se plai-
„ sent aux viandes auxquelles nous sommes
„ accoûtumez; le second avantage qu'on
„ retirera de cette méthode, c'est qu'on
„ engagera par là les Enfans à ne pas man-
„ ger trop, & plus souvent que la Na-
„ ture ne demande. Je ne croi pas que
„ tout le monde puisse manger égale-
„ ment; les uns ont l'estomac plus fort, &
„ les autres plus foible; mais je suis per-
„ suadé qu'il y a des gens *friands* & *glou-*
„ *tons* par coûtume, qui ne l'auroient pas
„ été naturellement.

„ On ne sçauroit croire combien grande
„ est la force de la coûtume. Je croi au
„ reste, que la plus grande partie des ma-
„ ladies que nous avons en *Angleterre*,
„ viennent de ce que nous mangeons quan-
„ tité de chair, & trop peu de pain.

„ Pour les repas des Enfans (j'appelle ainsi
„ le dîner & le souper) je croi qu'il est mieux,
„ autant qu'on peut le faire commodément,
„ de ne pas les fixer à une certaine heure
„ réglée, non plus que leur déjeûné, mais
„ d'en changer le tems presque tous les
„ jours. Car si les Enfans ont accoûtumé
„ par une pratique constante de manger à
„ certains tems précis, leur estomac at-
„ ten-

„ tendra sa réfection à l'heure ordinaire :
„ & toutes les fois que cette heure passera
„ sans qu'ils ayent mangé, ou une faim
„ excessive les rendra chagrins & de mau-
„ vaise humeur, ou ils seront abbatus de
„ langueur faute d'appetit. Que si vôtre
„ Enfant veut manger entre les repas, don-
„ nez lui de bon pain sec, toutes les fois
„ qu'il demandera à manger. Certaines gens
„ pourront objecter que c'est là un mets
„ bien rude & bien mince pour un Enfant :
„ mais il est certain qu'un Enfant ne sera
„ jamais en danger de mourir, ou de sé-
„ cher faute de nourriture, si avec de la
„ viande pour son diner, & quelque mets
„ liquide, ou autre chose d'équivalent, pour
„ son souper, il a d'ailleurs du pain & de
„ la biere aussi souvent que son estomac en
„ desirera : car après avoir examiné la cho-
„ se de nouveau, je croi que c'est ainsi
„ qu'on dévroit régler la nourriture des En-
„ fans. En général le matin est destiné à
„ l'Etude, à quoi un estomac chargé de
„ nourriture n'est pas une fort bonne pré-
„ paration. Le pain sec, quoi que le meil-
„ leur des alimens, est celui qui tente le
„ moins ; & quiconque aura quelque soin
„ de l'Esprit, & du Corps d'un Enfant,
„ & souhaitera qu'il ne soit ni stupide ni
„ mal-sain, n'aura garde de lui remplir
„ l'estomac à déjeûné. Et qu'on n'aille
„ pas se mettre dans l'Esprit qu'un tel trai-
„ tement ne convient guere à un Enfant
„ de bonne maison, & d'une condition au
„ dessus du commun. En tout tems un

„ Il n'y a point de régle générale pour
„ modérer ce desir ; car je ne sçaurois entrer
„ dans le sentiment de ceux qui voudroient
„ défendre entierement le fruit aux Enfans,
„ comme une chose qui leur est tout-à-fait
„ pernicieuse. Ils ne font par là que rendre
„ les Enfans plus avides de fruit, & les en-
„ gager à manger tout celui qu'ils peuvent at-
„ traper, bon ou mauvais, mûr ou non mûr.
„ Je serois d'avis qu'on interdît absolument
„ aux Enfans les *Melons*, les *Pêches*, la plu-
„ part des *Prunes*, & toute sorte de *Raisins*
„ qui croissent en *Angleterre*. Tous ces Fruits,
„ quoi que d'un goût fort prévenant, ont un
„ suc si mal sain, qu'il faudroit, s'il étoit
„ possible, que les Enfans n'en vissent ja-
„ mais, ou ne sçussent pas même qu'il y eût
„ de tels fruits. Pour les *Fraises*, les *Cerises*,
„ & les *Groseilles*, lors qu'elles sont bien
„ mûres, je croi qu'on leur en peut donner
„ sûrement, & même en grande quantité,
„ pourvû qu'ils les mangent avec ces pré-
„ cautions : premiérement, que ce ne soit
„ pas après le Repas, comme on fait ordi-
„ nairement, lorsque l'estomac est déja
„ plein d'autre nourriture. Je serois d'avis
„ qu'ils les mangeassent plûtôt devant, ou
„ entre les Repas ; & qu'on leur en donnât
„ pour leur déjeûné. Il faut, en second lieu,
„ qu'ils mangent ces fruits avec du pain,
„ & enfin lorsqu'ils sont parfaitement mûrs.
„ A les manger de cette maniére, je m'i-
„ magine qu'ils sont plutôt utiles que con-
„ traires à la santé. Comme les Fruits d'E-
„ té ont du rapport à la chaleur de la sai-

 „ son

„ ſon, ils ſont propres à rafraîchir nos
„ eſtomacs, que la chaleur abbat & rend
„ tout languiſſans. Par cette raiſon je ne ſe-
„ rois pas ſi rigide ſur ce point, que quel-
„ ques-uns le ſont envers leurs Enfans, qui
„ étant ſi fort bridez à cet égard, au lieu
„ d'une quantité raiſonnable de bons fruits
„ qu'on leur auroit donné, & dont ils ſe
„ ſeroient contentez, en paſſent leur en-
„ vie, mangeant ſans retenuë, & comme on
„ dit à ventre déboutonné, tout le méchant
„ fruit qu'ils peuvent attraper, ſoit qu'ils en
„ trouvent par hazard, ou qu'ils obligent
„ quelque Domeſtique à leur en donner.

„ Pour les *Pommes* & les *Poires* qui ſont
„ bien mûres, & qui ont été cueillies de-
„ puis quelque tems, je croi qu'on en peut
„ manger ſans crainte, en quelque tems
„ que ce ſoit, & en grande quantité, ſur
„ tout des Pommes, qui après le mois d'Oc-
„ tobre, n'ont jamais, que je ſçache, fait
„ du mal à perſonne.

„ Les Fruits ſecs ſans ſucre, ſont auſſi
„ fort ſains, ſi je ne me trompe. Mais on
„ doit s'abſtenir de toute ſorte de *Confitures*,
„ dont il n'eſt pas aiſé de dire, ſi elles incom-
„ modent plus celui qui les fait, que celui qui
„ les mange. Laiſſons donc aux Dames tous
„ ces mets ſucrez, l'une des plus folles dépen-
„ ſes dont la vanité ce ſoit encore aviſée.

„ De tout ce qui paroît moû & efféminé,
„ il n'y a rien que l'on doive permettre aux
„ Enfans avec plus d'indulgence que le *Som-
„ meil.* En cela ſeul, il faut les laiſſer ſe
„ ſatisfaire pleinement, car il n'y a rien

„ qui

„ qui contribue plus que le sommeil à l'ac-
„ croissement & à la santé des Enfans. La
„ seule chose qu'on doit faire à cet égard,
„ c'est de déterminer quelle partie des vingt-
„ quatre heures qui composent le jour ils
„ doivent employer à dormir ; ce qu'il est
„ aisé de résoudre par cette seule remar-
„ que, QU'IL *est très avantageux aux En-
„ fans de s'accoutûmer à se lever de bon ma-
„ tin.* Il n'y a rien en effet de meilleur
„ pour la santé : & celui qui par un usage
„ constant se sera fait une habitude de se lever
„ matin sans peine, durant sa jeunesse, n'au-
„ ra garde de dissiper la meilleure & la
„ plus considerable partie de sa vie à dor-
„ mir, ou à se dorloter dans un lit, lorsqu'il
„ sera homme fait. Or si vous voulez que
„ vos Enfans se lévent de bon matin, il
„ faut que vous leur fassiez prendre la coû-
„ tume de s'aller coucher de bonne heure.

Quelque soin qu'on puisse prendre d'un Enfant, il est bien difficile d'empêcher qu'il n'ait de tems en tems quelque maladie. On ne doit alors se servir que de remedes innocens pour le guerir, & il n'est souvent pas à propos à cet âge d'avoir recours à la medecine. Une Mere, & une Gouvernante habile, qui ont de l'expérience sçauront appliquer à propos les soulagemens nécessaires aux differentes maladies des Enfans.

Lorsque la tête fait mal aux Enfans il faut leur bander le front avec un linge ou avec un bandeau fait exprès & les faire dormir. S'ils sont incommodés des Vers, ce qui paroît lorsqu'ils sont pâles & défaits, &

qu'ils se frottent les narines, il faut leur donner à jeun un peu de vin éventé qui est un remede souverain pour ce mal. Quand ils sont trop échaufez ou resserrez, il faut leur donner une nourriture rafraîchissante & un peu plus qu'à l'ordinaire, car c'est souvent une marque qu'ils en ont besoin. Au contraire lorsqu'ils sont pleins d'humeurs, ce que l'on connoît, comme nous avons dit lorsqu'ils ont le ventre dur & tendu, il faut leur diminuer peu à peu de la nourriture, jusqu'à ce qu'on ait trouvé leur juste temperament. Il arrive quelquefois que les Enfans ont des rhumes fâcheux, & qui leur incommodent beaucoup la poitrine; on les soulagera, en frottant un morceau de papier gris de suif de chandelle, qu'on presentera au feu après avoir rappé dessus de la muscade, & qu'on appliquera tout chaud sur leur poitrine & sur leur estomac avec une serviette ou un linge chaud par dessus. On les couchera avec ce remede qui a beaucoup de vertu pour le rhume & pour la toux.

Lorsque les dents sont venues aux Enfans il faut en avoir soin de bonne heure, & les accoutûmer à les laver tous les matins avec un peu d'eau tiede, en les frottant légerement: l'eau froide, ou extrêmement chaude gâte les dents.

Quand ils sont incommodez de feux, de dartres, ou de semblables venins qui poussent en dehors, il ne les faut point arrêter, mais leur laisser avoir un cours naturel, afin que le corps se purge, & que la force du sang chasse au dehors la corruption qui est au

au dedans. Il faut alors leur faire changer souvent de linge & les tenir proprement. Si le mal vient de chaleur, ou d'une trop grande sécheresse, on pourra leur donner une nourriture rafraîchissante, & les priver de ce qui pourroit les échauffer. Mais si l'abondance d'humeurs est la cause de la maladie, il faut leur retrancher de la nourriture, & leur donner des viandes séches & moins succulentes, & par l'observation de ces remedes innocens on détruira peu à peu la cause du mal, & on rendra insensiblement & sans danger la santé aux Enfans: souvent ceux qui emploient d'autres remedes les font plutôt mourir qu'ils ne les guerisent, & les rendent infirmes & malsains.

Les personnes prudentes, dans les grandes maladies des Enfans, laissent agir la nature, & n'usent point d'autre remede pour les guerir qu'un grand soin, & un bon gouvernement. Il y en a qui dans l'extrémité risquent une petite saignée; & quelques remedes doux & tempérés qui souvent ont un bon succès. C'est à la prudence des Parens & des Médecins à régler ce qu'ils jugeront alors expédient, tenant toûjours pour certain qu'on ne doit point donner beaucoup de remedes aux Enfans.

Ce que nous avons dit ne regarde que le corps, & c'est peu de chose que de procurer seulement à un Enfant ces avantages extérieurs. La beauté & la santé ne servent de rien, ou ne sont pas de grands biens, si elles ne sont accompagnées des bonnes qualitez de l'esprit. On doit s'appliquer da-

vantage à cultiver celui des Enfans, & à remplir leur tête de bonnes instructions, qu'à former leur corps, à moins qu'on ne veuille faire de leur tête, la tête de la fable qui n'a que l'apparence, & rien au dedans.

FABLE

Du Loup & de la Tête.



UN Loup étant entré dans la boutique d'un sculpteur, trouva une tête de relief fort bien travaillée; il la tourna de tous côtés, & la contempla à loisir sans qu'elle proferât une seule parole.

O la belle tête ! s'écria-t'il ; que cet ouvrage eſt admirable ! c'eſt grand dommage qu'elle n'ait point de cervelle, & qu'elle ne puiſſe donner aucun ſigne de vie.

SENS MORAL.

IL ne faut pas toûjours juger du mérite des hommes par l'extérieur, ni ſe laiſſer ſéduire par de belles apparences. La beauté du corps eſt de moindre prix que celle de l'ame. La fleur de la jeuneſſe, la vivacité du teint, les belles couleurs paſſent bien tôt, une maladie, la vieilleſſe, des accidens imprévûs flêtriſſent cette beauté qui rend ordinairement les femmes ſi fiéres ; mais la beauté de l'ame eſt plus durable, & beaucoup moins ſujette au tems, & aux divers accidens qui dérangent la matiére, & qui ruinent les proportions que les parties diverſes doiuent avoir entr'elles pour faire un bel effet. Quoi que l'eſprit s'uſe pour ainſi dire, & s'affoibliſſe cette imperfection doit s'attribuer au défaut des organes, & non pas à l'eſprit même, qui agiroit toûjours avec une égale force s'il ne dépendoit point de la matiére. Mais il eſt inutile de vouloir prouver la prééminence de la beauté de l'eſprit par deſſus celle du corps. Il ſuffit de dire comme le Loup de la fable, ô la belle tête ſi elle avoit un cerveau ! Voulant donner à entendre par cette expreſſion, que la beauté, quelque grande qu'elle ſoit, eſt fort peu de choſe, ſi elle n'eſt ſoûtenuë par le mérite de l'eſprit.

On

On cherche avec ardeur à briller au dehors ,
Sans que pour le dedans aucun soin nous enflame,
Mais que sert la beauté du corps,
Si l'on n'a pas celle de l'ame?

CHAPITRE VII.

Comment il faut apprendre aux Enfans à parler & à marcher, & leur donner les premiéres instructions.

AUssi-tôt que les Enfans sont un peu forts, il faut avoir soin de leur apprendre à marcher, ce qu'on ne doit point négliger. On commence ordinairement d'abord qu'ils ont la robe, & il faut les y accoûtumer peu à peu. Les premiers jours il ne faut point les fatiguer ni les tenir long-tems, mais dans la suite on doit être assidu à leur donner cet exercice, car plus ils seront exercez, plus ils marcheront promptement. On les tiendra avec des lisiéres, qui doivent être attachées en sorte qu'ils soient droits, & qu'ils n'ayent point le corps panché, comme il arrive lorsque les lisiéres les tiennent par le milieu du corps, ce qui peut les incommoder, & leur gâter l'estomac & la poitrine. Quand les Enfans commencent à se bien soûtenir, & à marcher il y en a qui les mettent dans une petite cage qu'ils peuvent faire aller de côté & d'autre, par le moïen de quatre petites roulet-

lettes. Cette cage ne doit point être trop élevée, afin que l'Enfant puisse s'appuier dessus, & ne soit point obligé de lever trop haut les bras, mais qu'il les ait dans leur situation naturelle. Il faut prendre garde de bonne heure qu'il porte les pieds un peu en dehors & non point en dedans. On donne encore aux Enfans qui commencent à marcher, un bourrelet garni de crin, couvert de velours, ou d'étoffe, de peur qu'ils ne se blessent en tombant.

S'il ne faut point beaucoup d'industrie pour faire marcher les Enfans, il faut pourtant y apporter une grande assiduité, comme nous avons dit. Mais il faut un plus grand soin & plus d'application pour leur apprendre à parler, & pour profiter de la facilité naturelle qu'ils ont alors pour les Langues. Cette facilité est si grande, que, lorsqu'on sçait ménager ces heureux momens, on peut en même tems leur apprendre plusieurs Langues à la fois, & ils les prononceront toutes comme leur Langue naturelle, avec tous les accens, & toutes les proprietez de ces Langues: ce qui ne se pourroit faire dans la suite qu'avec des peines incroiables, lorsque ce premier âge est passé.

Il faut premiérement apprendre à un Enfant à appeller son Pere & sa Mere, & lui répéter souvent les mots les plus en usage, & quand il en sçaura une grande quantité, on trouvera insensiblement, & dans peu de tems, qu'il sçaura parler. Ce n'est pas assez d'apprendre à parler aux Enfans, il faut

leur

leur apprendre à bien parler, & pour y réüssir, il ne faut mettre auprès d'eux, s'il est possible, que des personnes qui soient capables de leur donner une bonne prononciation, & de bonnes expressions, soit qu'ils n'apprennent que la Langue du Païs, soit qu'on leur en enseigne d'autres en même tems. On remarque que les Enfans retiennent non seulement les accents de ceux qui les gouvernent, & qui les enseignent, mais aussi leur maniére de parler, & le tour des phrases dont ils se servent. Cette premiére éducation donne quelquefois aux Enfans une éloquence naturelle, qui est un des plus beaux ornemens de la vie. On doit aussi les dresser, & leur apprendre à se servir de paroles civiles & honnêtes en toutes rencontres, ce qu'ils feront avec une facilité surprenante pour peu qu'on y apporte de soin. Le grand secret, pour apprendre à parler aux Enfans, c'est de leur parler continuellement. Il n'y a que l'usage, & la fréquente répétition qui imprime les paroles dans leur mémoire, & dans leur imagination. Les régles sont alors inutiles, & qui voudroit en donner, perdroit tout, & mettroit le trouble & la confusion dans leurs idées simples & naturelles. Comme les Enfans sont très susceptibles de tout ce qu'ils entendent, & qu'ils retiennent presque tout ce qu'on dit en leur présence, on doit être tout à fait circonspect devant eux, & on n'y doit rien dire qui ne soit suivant les régles de la modestie & de la bien-séance.

Tout ce que les Enfans apprennent jusqu'à

qu'à l'âge de cinq ans, ils le doivent apprendre librement, & sans contrainte, si on vouloit les forcer, on les empêcheroit d'avancer, & même quand ils feroient quelques progrès en de certaines sciences, comme dans l'Histoire & dans la Géographie, cela ne leur serviroit de rien, & souvent leur nuiroit beaucoup. Il suffit de leur enseigner les choses qu'ils pourront entretenir par un usage continuel.

Une des premiéres applications des Parens doit être d'apprendre à leurs Enfans à prier Dieu, & les principes de la Religion, ce qui se doit faire sans menace & sans rigueur, se contentant pendant un long-tems de leur faire reciter mot à mot les priéres qu'ils doivent sçavoir, comme l'Oraison Dominicale, les Commandemens de Dieu. On leur fera reciter de même la bénédiction de la table, & les actions de graces d'après le repas. Il se trouvera enfin qu'ils auront appris tout cela insensiblement & sans s'en appercevoir. On peut leur apprendre de la même maniére le Catéchisme en les interrogeant, & en leur faisant répondre ce qu'on veut qu'ils sçachent. C'est ainsi qu'on doit leur apprendre qu'il n'y a qu'un Dieu, qui est le createur de toutes choses. On leur dira que Dieu est par tout; qu'il voit, & qu'il connoît tout; que le Ciel est pour les bons & pour les élûs, & l'Enfer pour les méchans; que Dieu les punit, & les fait brûler dans des feux éternels. C'est ainsi qu'on inspire aux Enfans des sentimens de crainte de Dieu. On leur rendra sensible le mysté-

re

re de notre Redemption, en leur disant que Jesus-Christ le fils unique de Dieu est venu au monde pour racheter les hommes; qu'il est mort pour eux; qu'il leur a ouvert la porte du Ciel qui avoit été fermée par le péché du premier homme. On leur fera entendre que ceux qui gardent les commandemens de Dieu seront sauvez; qu'on doit l'aimer de tout son cœur; qu'il faut le servir préférablement à toutes les créatures; qu'il faut obéir à ses Parens; qu'il ne faut faire mal à personne; qu'on doit toûjours dire la vérité; que les menteurs sont les Enfans du Diable; qu'il faut être humble, charitable, & avoir de la douceur. Voilà à peu près les véritez qu'on doit tâcher d'inspirer continuellement aux Enfans. C'est une Théologie qui fera le fondement de leur vertu & de leur piété, & peut-être de leur bonheur éternel. Heureux ceux qui apprennent à servir Dieu dès leur enfance, & à qui l'on enseigne de bonne heure, à porter le joug de Jesus Christ.

Tous les Enfans n'ont pas la même disposition à apprendre: il faut de la prudence & de la discretion pour les conduire, & ne les point rebutér. Il y a des tempéramens vifs, qui sont pénétrans, qui retiennent tout avec une facilité surprenante, & semblent être des prodiges; ces esprits ont besoin d'un grand ménagement, il faut les borner à ce qui est de leur portée: souvent on les gâte en voulant leur en faire trop embrasser. Ils peuvent dans ces premiéres années, comme nous l'avons déja remarqué, apprendre

les

les Langues avec une facilité qui ne se trouve point dans un autre âge, Dieu leur a donné pour cela une admirable mémoire. On peut donc les y appliquer avec succès, & garder les choses plus relevées pour un âge plus avancé. Il y a encore une autre sorte d'esprits, lents, & tardifs, qui apprennent avec plus de peine, & même les Langues. L'expérience fait voir que ce sont quelque fois les meilleurs esprits, & dans la suite les plus propres aux sciences. Mais il faut aussi y apporter une grande vigilance, & les ménager sans les presser trop vivement. Si ceux-ci apprennent plus dificilement que les autres, ordinairement aussi retiennent ils mieux, & n'oublient point si promtement ce qu'ils ont une fois appris. Il faudra leur répéter souvent la même chose, afin de vaincre leur dificulté, & afin qu'ils puissent avec le tems, & par le travail, se mettre dans l'esprit, ce qu'un autre plus vif aura d'abord retenu sans qu'on y ait pris aucune peine, ce qui ne vient que de la diversité du tempérament. Il ne faut donc point accabler le premier, parce qu'il apprend facilement; ni trop presser l'autre, par ce qu'il a de la peine, & par cela même de la répugnance à apprendre. Un esprit vif qui est accablé tombe quelquefois dans la stupidité, & devient incapable de tout, & de même un esprit lent qui est poussé, & contraint, conçoit quelque fois du dégoût & de l'aversion pour tout ce qui peut servir à son gouvernement. C'est ainsi que par indiscretion on perd les Enfans, & qu'on rend inutiles les bonnes qualitez qui sont en eux.

Vou-

Voulez vous donner une bonne instruction à votre Enfant, enseignez le plus par votre bonne conduite & votre bonne vie, que par vos paroles. Les mauvais exemples qu'on donne aux Enfans détruisent les bonnes leçons qu'on peut leur faire, & en effet comment pourroit-on leur apprendre à marcher droit, si on mene soi-même une vie opposée à la régularité & à la droiture. Je renvoye à la fable des deux Ecrevisses les Peres & les Meres qui détruisent par leurs actions ce qu'ils enseignent par leurs paroles.

FABLE

De deux Ecrevisses.



UNe Ecrevisse faisoit des leçons à l'une de ses petites pour lui apprendre à marcher ; elle lui reprochoit qu'elle alloit toûjours de travers, & qu'elle ne faisoit aucun pas sans se détourner à droite, ou à gauche. La jeune écrevisse ne fut pas fort touchée des remontrances de sa mere. Pour toute réponse, elle lui dit ; ma mere, marchez devant moi, & je vous suivrai.

SENS

SENS MORAL.

SI nous voulons que nos avis ſoient utiles, il faut pratiquer nous mêmes ce que nous enſeignons aux autres. Cette maxime regarde principalement les Peres & les Meres : car ils ſont obligez de corriger leurs Enfans, & de les avertir de leurs défauts ; mais leurs corrections, & leur remontrances, ne ſervent de rien, s'ils ne leur donnent eux mêmes de bons exemples. Comment pourront ils leur donner un bon pli, & les mettre dans le droit chemin, s'ils font préciſément le contraire de ce qu'ils diſent ? Les jeunes gens font beaucoup moins d'attention aux paroles, qu'aux actions. Les plus hautes ſpéculations, les plus belles maximes de Morale, les plus beaux préceptes de ſageſſe, debités d'un air emphatique, font moins d'effet, que les exemples d'une vie vertueuſe. Ainſi ceux qui ſe contentent de donner de bons conſeils à leurs Enfans, & qui prétendent les rendre vertueux par de beaux diſcours, tandis qu'ils vivent eux-même dans le deſordre, ſe mécomptent. Les Peres & les Meres qui donnent de mauvais exemples à leurs Enfans, ſont les premiers auteurs de leur ruine, car on ſe porte naturellement à imiter ceux que l'on aime, & que l'on reſpecte, & on ſe croit en quelque maniére autoriſé à faire ce qu'ils font. Outre que l'on a encore plus de panchant à imiter le mal que le bien. Il ſemble que les Peres & les Meres ne ſoient point en droit

droit de reprocher à leurs Enfans les vices où ils tombent, quand ils leur en donnent l'exemple. Ils peuvent leur dire la même chose que les petites écreviſſes diſoient à leur mere, marchez devant nous, & nous vous ſuivrons.

Tes Enfans vivent mal, mais pourquoi te plains-tu,
De les voir corrompus, fourbes, pleins d'injuſtice ?
S'ils t'avoient vû pratiquer la vertu,
Ils ne marcheroient pas dans le ſentier du vice.

CHAPITRE VIII.

Des jeux des Enfans.

LEs Enfans ne reſpirent ordinairement qu'après les plaiſirs & les divertiſſemens, & ils ſe donnent tous entiers aux jeux. Ils aiment à être dans un mouvement continuel, & cette agitation ſert à les dégager, à leur former le corps, à les rendre adroits, à conſerver leur ſanté, & même à exciter leur eſprit, & à leur donner de l'ouverture. On peut juger par ces avantages que les jeux ſont néceſſaires aux Enfans, & qu'on doit les leur procurer. Ils ne ſont point d'abord capables de grands jeux ; une boule, une noix, une bagatelle leur ſervira quelquefois d'amuſement, le ſon d'un ſifflet les tiendra attentifs. Il faut peu de choſe pour les divertir & les occuper, mais à meſure qu'ils deviennent grands, ils cher-

chent de nouveaux jeux ; c'eſt à ceux qui les gouvernent à les proportionner à leur force & à leur âge, & à choiſir ceux qui leur conviennent. Les Enfans prennent un grand plaiſir aux Contes, aux Fables, & aux Hiſtoires qu'on leur recite d'une maniére ſimple & naturelle, ce qui demande une grande précaution, dont nous parlerons dans la ſuite. Je ne rapporte point en détail les différentes ſortes de jeux qu'on peut permettre aux Enfans, ils ſont aſſez connus. Je ne dis rien auſſi de la maniére qu'ils doivent ſe comporter dans leurs petits jeux. On doit alors veiller avec ſoin ſur leur conduite, car c'eſt dans ces occaſions qu'ils feront paroître leur humeur, & leur naturel, bon, ou mauvais. Il faut leur faire comprendre que l'intérêt, & les paſſions ne doivent point ſe mêler avec le jeu ; qu'il ne faut ni s'attriſter, ni ſe fâcher de la perte ; qu'il ne faut point joüer, ou qu'il faut s'attendre à toutes les ſuites du jeu ; que les jeux ſont faits pour divertir, & non pour en faire un métier ; qu'on y peut emploïer quelques momens, mais qu'on n'en doit point faire une occupation continuelle. Ainſi il faut accoûtumer les Enfans à ſe retirer du jeu, & à ne s'y appliquer qu'autant qu'on le leur permet. Car ſi les jeux ſervent à leur rendre l'eſprit vif, lors qu'ils ſont modérez & bien réglez, ils ſervent auſſi ſouvent à les rendre libertins, & à leur gâter l'eſprit & le cœur, lors qu'ils s'y portent avec paſſion, & avec fureur. Le grand ſecret de l'éducation, c'eſt de connoître les mauvai-

ſes

ſes inclinations des Enfans, & de les corriger de bonne heure : quand ils ſeront grands, & qu'ils auront pris un mauvais pli, il ne ſera plus tems de vouloir les changer & les corriger ; ils deviendront inflexibles, & indociles comme le Taureau de la Fable.

FABLE

Du Laboureur & du Taureau.



UN Laboureur avoit dans ſon étable un Taureau indocile, qui ne pouvoit ſouffrir le joug, ni être lié ; mais

mais pour l'empêcher de frapper de ses cornes, comme il avoit accoûtumé de faire, il s'avisa de les scier fort près du crane, & l'attacha à une charruë, dont il tenoit le manche. Le Taureau ne pouvant plus frapper de ses cornes, pour se venger en quelque façon de son maître, qui l'avoit mis sous le joug, lui remplissoit la bouche & les yeux de poussiére, qu'il faisoit voler avec sa tête & ses pieds.

SENS MORAL.

LEs naturels indociles & revêches ne se peuvent guére corriger quelque soin qu'on prenne pour les réduire. Ceux qui sont accoûtumez à mener une vie libre, & qui ont contracté une certaine habitude au libertinage, se révoltent quand on veut les réduire à mener une vie plus réguliére. C'est ce qu'on remarque principalement dans les Enfans, à qui on a laissé prendre un peu trop de liberté dans leur premiére jeunesse. On a toutes les peines du monde à les faire rentrer dans leur devoir, quand on veut les réduire, & les obliger à se captiver davantage. Le Laboureur dont il est parlé dans cette fable, fut obligé de couper les cornes de son Taureau pour le rendre plus docile, & pour le mettre sous le joug, encore regimboit-il autant qu'il pouvoit, & il faisoit tous ses efforts, pour rompre les liens qui l'attachoient malgré lui à la charruë. C'est ainsi que la jeunesse indocile emploïe toutes sortes d'efforts pour s'affran-

franchir d'un joug qui lui pese ; mais ceux qui ont le soin de sa conduite, ne doivent jamais se relâcher de leur exactitude, & de leur sévérité.

Il est des Esprits indociles,
Que rien ne peut ni dompter ni fléchir.
C'est un joug bien terrible, & dont les plus habiles,
Avec tout leur sçavoir, ont peine à s'affranchir.

CHAPITRE IX.

De la manière de gouverner les passions des Enfans.

L'homme naît avec ses passions, qui à la vérité ne se font pas sentir aussi-tôt, mais qui peu à peu se déclarent, & se font connoître. Il semble que la tristesse soit la premiére qui s'empare du cœur d'un Enfant, & qui est la cause de ses cris, & de ses pleurs, pendant deux ou trois mois. Après ce tems, il devient susceptible de joie, & de divertissement, de sorte qu'enfin il s'y porte avec ardeur & avec empressement. L'expérience fortifiant ses organes, ses passions aussi s'augmentent, & il fait paroître successivement l'amour, la crainte, la colére, la honte, l'orgüeil, l'opiniâtreté, le mensonge, l'envie, la gourmandise, selon que son tempérament, & les occasions l'excitent. Ces mouvemens qui sont com-

me naturels, & qui ne sont peut-être alors qu'indifférens, se tourneront au bien, ou au mal, selon la bonne, ou mauvaise, éducation qu'il aura reçûë. C'est à quoi il faut donner une attention particuliére, afin de bien ménager ces passions, corrigeant ce que la nature, corrompuë par le péché, a apporté de vicieux. Si on néglige ce premier panchant d'un Enfant, & qu'on ne releve point d'abord ses défauts, il est à craindre que la fin n'en soit mauvaise, & qu'il ne devienne déréglé; qu'au lieu de chercher des plaisirs honnêtes, il ne s'addonne au libertinage; qu'il ne préfére à la sagesse, le vice, & le péché; qu'il ne perde sa crainte naturelle, & qu'elle ne se change en hardiesse, & en témérité; que sa honte ne cede à l'effronterie; que sa colére ne le rende impatient, violent, vindicatif; que son orgüeil ne le fasse devenir indifférent, & méprisant; que son opiniâtreté ne soit suivie de la desobéissance à ses parens, & à ses maîtres; & qu'enfin il ne soit envieux, ou gourmand, ou menteur. Ne croïez pas qu'après que l'enfance sera passée, il sera tems de corriger votre fils, vous vous tromperiez facilement; car alors la rigueur même, & les châtimens, ne feroient peut-être que l'irriter, & le rendroient pire. Si au contraire on sçait manier ses passions, & qu'on sçache les porter du bon côté, on aura lieu d'esperer qu'on le rendra doux & modéré, qu'il aura du respect, & de l'attachement pour ses parens, que son amour & sa crainte s'accorderont pour ne les point offencer, qu'il

qu'il n'aura honte que du mal, qu'il sera vif & résolu à faire le bien, qu'il sera patient, humble, obéissant, familier, caressant, communicatif, tempérant dans le boire & dans le manger, libéral, & bienfaisant, ennemi du mensonge, & de la duplicité.

Ce doit être particuliérement le soin d'une Mere, ou d'une Gouvernante, de conduire un Enfant de cette maniére, ce qu'elle peut faire sans lui donner trop d'instructions, & sans lui faire des corrections continuelles, ce qui accableroit son esprit foible, & pourroit le jetter dans la stupidité, & dans une timidité insurmontable, ou le porter, peut-être, à une insensibilité qui feroit que dans la suite il se moqueroit des châtimens les plus sévéres. Rien n'est plus délicat que ce ménagement, il y faut une grande circonspection, mais il n'y faut point d'artifice, ni d'affectation. Voici en général les principes les plus sûrs que les Parens, & ceux qui gouvernent les Enfans, puissent suivre; & l'expérience nous apprend que ceux qui se sont comportez de cette maniére, dans l'éducation de leurs Enfans, y ont réüssi. On doit donc, Premiérement, les élever avec douceur pendant les cinq premiéres années, & n'user d'aucun châtiment, si ce n'est dans la desobéissance, & le mensonge, & cela rarement & avec modération: Secondement, éloigner d'eux la tristesse, autant qu'il est possible, & leur procurer la joïe, & les divertissemens de l'enfance: Troisiémement, faire en sorte qu'ils soient affectifs, & qu'ils cherissent

leurs Parens, & ceux qui les gouvernent; & ne leur rien accorder que ce qu'ils demandent par amitié & par priéres: Quatriémement, les loüer, & les caresser lors qu'ils font bien, & qu'ils en donnent sujet, mais les tenir dans la crainte, dans la honte & dans le mépris lors qu'ils font mal: Cinquiémement, ne jamais contenter leurs passions, leur colére, leur envie, leur opiniâtreté; mais, au contraire, leur faire sentir que leurs emportemens ne servent de rien, pour obtenir ce qu'ils souhaittent: Sixiémement, les rendre civils, & honnêtes à tout le monde; ce sera le moïen qu'ils soient humbles, & d'un tempérament doux & obligeant: Septiémement, ne point suivre leur volonté dans le boire & le manger, mais faire ensorte qu'ils se contentent de ce qu'on leur donne: Huitiémement, les accoûtumer à donner tout ce qu'on leur demande, & à recevoir ce qu'on leur donne, lors qu'on leur commande de donner, ou de recevoir.

Il y a peu de points qui regardent l'éducation des Enfans qui soit plus négligé que celui-ci: non seulement on ne régle point leurs passions, mais il semble qu'on prend plaisir à les dérégler. Ce que Mr. Locke prouve par plusieurs exemples qu'il rapporte, où il fait voir qu'on doit avoir un soin tout particulier pour réduire les inclinations & les fantaisies des Enfans; qu'on ne doit point les charger de régles, & de préceptes; mais qu'il faut leur faire pratiquer ce qu'on souhaite d'eux, & ce qu'on veut leur apprendre. Voici comme il parle.

„ Si nous observons la maniére dont on

„ con-

„ conduit ordinairement les Enfans, nous
„ aurons tout ſujet d'être ſurpris, qu'au
„ milieu de ce déreglement de mœurs, dont
„ on ſe plaint par tout, il reſte encore
„ quelque trace de vertu dans le Monde.
„ Car peut-on nommer un vice, dont le
„ goût ne ſoit communiqué aux Enfans, ou
„ par leurs Parens, ou par leurs Nourri-
„ ces, & dont on ne jette les ſemences dans
„ leur ame dès qu'ils ſont capables de les
„ recevoir? Je ne dis pas par les exemples
„ qu'on leur met devant les yeux; qui ce-
„ pendant doivent contribuer à les encou-
„ rager au mal. Ce que j'ai deſſein de vous
„ faire remarquer ici, c'eſt que ceux qui
„ ſont auprès des Enfans, leur enſeignent
„ directement le Vice, & les éloignent ac-
„ tuellement du chemin de la Vertu. Ne
„ leur inſpirent-ils pas, par exemple, la
„ violence, l'Eſprit de vengeance & de
„ cruauté avant qu'ils puiſſent marcher?
„ *Donne-moi un coup afin que je le lui rende*,
„ c'eſt la leçon qu'on répéte chaque jour à
„ la plûpart des Enfans. On compte cela
„ pour rien, parce que leurs mains n'ont
„ pas la force de faire du mal. Mais, je
„ vous prie, n'eſt-ce pas là le vrai moïen
„ de leur gâter l'Ame, & de leur inſpirer
„ la violence? Car ſi, lorſqu'ils ſont pe-
„ tits, on leur apprend à faire du mal aux
„ autres, à les frapper, à les battre, pour
„ ainſi dire, par député, ſi on les exhor-
„ te à ſe réjouïr du mal qu'ils leur ont pro-
„ curé, & à ſe faire un plaiſir de les voir
„ ſouffrir, ne les diſpoſe-t-on pas par mê-

,, me moïen à recourir eux-mêmes à ces
,, voïes de fait, lorsqu'ils seront assez forts
,, pour faire sentir la pesanteur de leurs
,, bras, & pour frapper tout de bon ?

,, Les habits, qui ne doivent servir natu-
,, rellement que pour la modestie, pour te-
,, nir le corps chaud, & le défendre,
,, sont, par la sottise ou le déréglement des
,, Parens, recommandez aux Enfans pour
,, d'autres usages bien différens. Ils leur en
,, font un sujet de vanité & d'émulation.
,, On inspire à un Enfant de la passion pour
,, un habit neuf, en lui faisant espérer que
,, ce sera un bel habit : & dès qu'une jeu-
,, ne fille est parée d'une robe, ou d'une
,, coëffure neuve, sa Mere lui apprend à
,, s'admirer elle-même, en l'appellant sa *pe-
,, tite Reine*, sa *Princesse*. Ainsi, les Enfans
,, sont instruits à tirer vanité de leurs ha-
,, bits, avant que de pouvoir les mettre
,, eux-mêmes. Et pourquoi ne continuë-
,, roient-ils pas à s'enorgüeillir d'une paru-
,, re à la mode, qu'ils doivent au Tailleur
,, ou à la Coëffeuse, puisque leurs Parens
,, le leur ont appris de si bonne heure ?

,, On dresse les jeunes gens à mentir, à
,, se servir d'équivoques, & d'excuses peu
,, différentes du mensonge. Si les Appren-
,, tifs, & les Enfans emploïent à propos ces
,, tours d'addresse pour le profit de leurs
,, Maîtres, ou de leurs Parens, on les en
,, loüë. Quelle apparence, qu'après qu'on les
,, a dispensez de respecter la Vérité, & qu'on
,, les a même encouragez à la corrompre,
,, quand c'est pour l'avantage d'un bon Maî-
,, tre,

,, tre, tout confit en dévotion, quelle apparence, dis-je, que dans l'occasion ils n'usent pas du même privilége pour leur propre profit ?

,, Ce n'est que la pauvreté qui met les gens du commun hors d'état de porter leurs Enfans à l'intempérance, en leur donnant des mets délicats, ou en les sollicitant à boire & à manger au delà du nécessaire ; car lors qu'ils se trouvent en lieu où ils peuvent se satisfaire, ils montrent bientôt par leur exemple, que ce n'est point par aversion pour l'yvrognerie & la gourmandise qu'ils sont sobres, mais par pure nécessité. Si vous observez après cela ce qui se passe dans les Maisons de ceux qui sont un peu plus à leur aise, vous trouverez qu'on y fait si fort consister le bonheur, & la principale affaire de la vie, à manger & à boire, qu'on croiroit les Enfans négligez s'ils n'y avoient leur bonne part. On leur donne des sausses, des ragoûts, des viandes déguisées avec tout l'art imaginable pour ranimer leur appetit après qu'ils ont déja le ventre bien plein ; & alors de peur que leur estomac ne soit surchargé, le prétexte est tout prêt de leur donner encore un verre de vin, pour aider à la digestion, quoi qu'en effet cela ne serve qu'à la reculer.

,, Un Enfant est-il indisposé, la premiére question qu'on lui fait, c'est, *que veux-tu donc manger, mon ami ? que te donnerons-nous ?* Et aussi-tôt, on le pres-

„ se de manger & de boire ; & chacun est
„ après à imaginer ce qu'on pourra lui pre-
„ senter qui soit assez friand, & assez délicat
„ pour vaincre le dégoût que la Nature
„ donne sagement dans le commencement
„ des maladies, comme un moïen pour em-
„ pêcher qu'elles n'augmentent ; afin que
„ délivrée du soin ordinaire de digérer la
„ nouvelle nourriture, dont on se chargeroit
„ l'estomac sans cela, elle puisse avoir le
„ loisir de corriger, & de dompter les hu-
„ meurs peccantes.

„ Mais lors même que les Enfans ont le
„ bonheur d'avoir des Parens qui par pru-
„ dence les éloignent de leur table, & les
„ font nourrir sobrement de mets fort sim-
„ ples & fort communs, il est encore très-
„ difficile que leur Esprit se préserve de la
„ contagion. Car quoi que durant tout le
„ tems qu'ils sont sous la direction de quel-
„ que sage personne, ils puissent être assez
„ en sûreté par rapport à leur santé, le
„ moïen que leur cœur ne soit pas corrom-
„ pu par les discours qu'on leur fait sur
„ cette espece d'Epicureisme ? De tous cô-
„ tez ils entendent loüer la bonne chere :
„ qui ne voit que tous ces éloges doivent
„ bientôt leur faire aimer une table bien
„ servie, & leur inspirer le desir d'en faire
„ la dépense dès qu'ils en auront le moïen ?
„ Tenir bonne table, c'est ce que tout le
„ monde appelle *bien vivre*, *se bien traiter*,
„ *vivre noblement*, ceux-là même qui font
„ profession de censurer le Vice, parlent
„ ce langage : comment voulez-vous après
„ cela

„ cela que la triste Raison entreprenne de
„ s'opposer à la voix publique ? Quelle ap-
„ parence qu'on l'écoute si elle nomme *luxe*
„ ce qui est si fort applaudi dans le mon-
„ de, & si généralement autorisé par la
„ pratique des personnes du premier rang ?

„ C'est à present un vice si établi, &
„ qui a de si puissans défenseurs, que je ne
„ sçai si déja il ne se pare point du nom de
„ Vertu, & si la liberté de le censurer ne
„ passera point pour folie, ou ignorance du
„ monde. Pour moi, je craindrois fort que
„ ce que je viens d'en dire ici, ne fût cen-
„ suré comme une petite Satire hors de pro-
„ pos, si je ne le proposois dans la vûë
„ d'exciter les Parens à veiller soigneuse-
„ ment à l'éducation de leurs Enfans, puis-
„ qu'ils voïent ces foibles Créatures envi-
„ ronnées de tous côtez non seulement de
„ tentations propres à les corrompre, mais
„ même de précepteurs de débauche, &
„ cela, peut-être, dans les lieux où ils les
„ croïoient le plus en sûreté.

„ Je ne veux pas insister davantage sur
„ ce sujet, ni m'étendre à faire voir, arti-
„ cle par article, le soin qu'on prend de gâ-
„ ter les Enfans, & de leur inspirer de mau-
„ vais principes. Mais je prie les Parens
„ de considérer sérieusement s'il y a un dé-
„ faut, ou un vice, qu'on n'enseigne visible-
„ ment aux Enfans : & s'il n'est pas de
„ leur devoir, & de leur sagesse, de leur pro-
„ curer d'autres instructions.

„ C'est, à mon avis, une chose très-
„ évidente, que le principe de toutes les

„ Vertus, & du véritable Mérite, consiste à
„ pouvoir vaincre ses propres desirs, lorsqu'ils ne sont pas autorisez par la Raison. Cette puissance s'acquiert, & se perfectionne par la coûtume, à qui tout devient facile & familier, lors qu'on s'y applique de bonne heure. C'est pourquoi, si j'en étois crû, je conseillerois, que contre ce qu'on fait ordinairement, on accoûtumât les Enfans à dompter leurs desirs, & à n'avoir point de fantaisies, même dès le berceau. La premiére chose qu'il faudroit leur apprendre, c'est qu'ils ne doivent pas avoir une chose, quelle qu'elle soit, parce qu'elle leur plaît, mais parce qu'on a jugé qu'elle leur est utile. Ainsi après leur avoir fourni tout ce qui leur seroit absolûment nécessaire, si on ne leur donnoit jamais ce qu'ils auroient demandé en pleurant, ils apprendroient à s'en passer, ils n'auroient garde de criailler, & de se dépiter pour se faire obéir, & ne seroient pas par conséquent la moitié si incommodes à eux-mêmes, & aux autres, qu'ils le sont, pour n'avoir pas été conduits de cette maniére dès leur premiére Enfance.

„ Souvenez-vous de ne donner à votre Enfant qu'aussi peu de régles que vous pourrez, & plûtôt moins qu'il ne faut, que d'en donner qui ne semblent pas absolûment nécessaires. Car si vous le chargez de quantité de régles, il arrivera nécessairement l'une de ces deux choses, ou que votre Enfant sera châtié fort sou-

„ vent;

„ vent ; ce qui eſt d'une dangereuſe conſé-
„ quence , parce que le châtiment devient
„ par là trop fréquent , & trop commun :
„ ou que vous ſerez obligé de lui voir vio-
„ ler quelques-unes de vos régles ſans l'en
„ punir ; ce qui fera que dans la ſuite il les
„ regardera avec mépris , & ne tiendra au-
„ cun compte de votre autorité. N'impo-
„ ſez donc à vos Enfans que peu de loix ;
„ mais aïez ſoin qu'elles ſoient bien ob-
„ ſervées , dès qu'elles ſont une fois éta-
„ blies. A un Enfant qui n'a que peu d'an-
„ nées , il ne lui faut donner que peu de
„ régles ; & à meſure qu'il avance en âge ,
„ lors qu'il eſt confirmé dans la pratique
„ d'un précepte , dont vous l'avez char-
„ gé , vous pouvez lui en donner un nou-
„ veau.

„ Enfin n'oubliez pas , je vous prie ,
„ qu'il ne faut point inſtruire les Enfans par
„ de ſimples régles , qui leur échapperont
„ inceſſamment de la mémoire. Mais ce
„ que vous jugez qu'il eſt néceſſaire qu'ils
„ faſſent , attachez-vous à le leur faire
„ pratiquer exactement , auſſi ſouvent que
„ l'occaſion s'en préſentera ; & s'il eſt poſ-
„ ſible , faites-en naître les occaſions. Cela
„ produira en eux des habitudes , qui , étant
„ une fois établies , agiront d'elles-mêmes
„ facilement & naturellement , ſans le ſe-
„ cours de la mémoire. Mais ici permet-
„ tez-moi de vous donner deux avis : l'un
„ eſt de ne porter vos Enfans à la pratique
„ des choſes auxquelles vous voulez les ac-
„ coûtumer , que par des paroles douces ,

„ &

„ & des exhortations modérées, comme
„ aïant plûtôt dessein de leur remettre dans
„ l'Esprit ce qu'ils oublient sans y penser,
„ que de les quereller, ou de les censurer
„ rudement, comme s'ils négligeoient mali-
„ cieusement de le faire. La seconde chose
„ à quoi je vous conseille de prendre gar-
„ de, c'est de ne pas entreprendre de les
„ dresser à trop de choses à la fois, de
„ peur que la diversité des idées ne mette
„ du désordre dans vos instructions, & ne
„ vous empêche de rien apprendre parfai-
„ tement à vos Enfans. Mais quand par une
„ constante habitude, une chose leur sera
„ devenuë facile & naturelle, & qu'ils la
„ pratiqueront sans le secours d'une ré-
„ flexion particuliére, vous pouvez alors
„ les exercer sur quelque autre chose.

„ Cette methode d'instruire les Enfans,
„ non par quelques régles, confiées à leur
„ mémoire, mais en leur faisant répéter
„ plusieurs fois une même action, sous les
„ yeux & la direction de leur Gouverneur,
„ jusqu'à ce qu'ils aïent acquis l'habitude
„ de la faire comme il faut, a de si grands
„ avantages, de quel côté qu'on la consi-
„ dére, que je ne sçaurois assez m'étonner
„ qu'elle ait été si fort négligée, si l'on
„ pouvoit s'étonner d'une chose, quelque
„ mauvaise qu'elle soit, lorsqu'elle a été
„ une fois consacrée par la Coûtume.

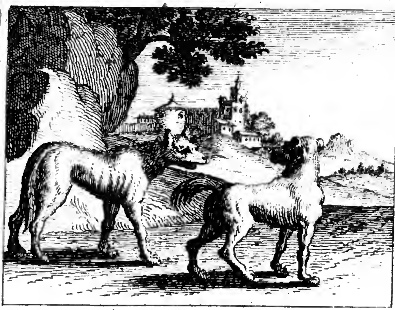
Comme rien n'est plus nécessaire que ce ménagement des passions des Enfans, il est à propos de parler en particulier des principales, sçavoir de l'amour, de la crainte,

de

de la honte, de la colére, de l'opiniâtreté, de l'orgüeil, du mensonge & de la gourmandise des Enfans, ce que nous ferons dans la suite. On ne peut guere leur procurer un plus grand avantage, que de les affranchir de l'esclavage de ces passions, qui les rendroient esclaves, & semblables aux bêtes, qui ne se conduisent que par les impressions, que les objets extérieurs font sur leurs sens. Quelque considérable qu'un homme puisse être dans le monde, & de quelque qualité qu'il soit, s'il est dominé par ses passions il n'aura ni la complaisance ni les égards qu'il doit avoir pour ses égaux, ni la retenue nécessaire, pour rendre sa domination douce à ceux qui lui sont soumis. Souvent même il s'attirera des malheurs très fâcheux, qui lui seront dautant plus sensibles, s'il y fait reflexion, qu'il connoîtra certainement qu'il auroit pû les éviter. Bref en ne pouvant maîtriser ses passions & goûter par là le bonheur de la véritable liberté, il sera plus méprisable, & plus malheureux, que le plus pauvre, & le plus infortuné des hommes, qui s'en sera rendu maître. C'est ce que nous apprend la Fable du Loup maigre qui s'estime plus heureux que le Chien gras qui est à l'attache.

FABLE

Du Loup & du Chien.



UN Loup rencontra par hazard un Chien dans un bois, au commencement du jour. Il se mit à le caresser, & à lui demander de ses nouvelles; il le questionna sur son embonpoint. Le Chien lui répondit que les bontez de son Maître, & les soins qu'il prenoit de lui, l'avoient mis dans le bon état où il le voïoit; car il me nourrit, ajoûta-t'il, des mets de sa table, & des viandes dont il mange lui même

me : outre cela je dors dans un lieu couvert, & tous ceux dela maison me font tout le bien qu'ils peuvent. Ce discours inspira l'envie au Loup de s'attacher au Maître du Chien. Que je serois heureux, lui dit-il, de servir un Maître si commode ! si cela m'arrivoit, je croirois que ma condition seroit préférable à celle de toutes les autres bêtes. Le Chien s'offrit de le conduire à son Maître, & de le solliciter en sa faveur, pourvû qu'il se relâchât un peu de sa cruauté naturelle. Le Loup y consentit. Leurs conventions ainsi faites, ils se mirent en chemin : le jour étoit déja grand. Le Loup voïant que le cou du Chien étoit tout pelé, lui en demanda la cause. Cela n'est rien, repliqua le Chien : pendant la nuit j'ai la liberté toute entiére, & l'on me lâche pour abboïer aux voleurs; mais pendant le jour on me tient à l'attache, de peur que je ne morde ceux qui entrent dans la maison de mon Maître. Ce discours ralentit l'ardeur du Loup ; il ne témoigna plus le même empressement pour aller trouver le Maître du Chien. Adieu, lui dit-il, je ne veux point acheter à si haut prix l'amitié de ton Maître ; j'aime mieux jouir de ma liberté que de faire bonne chere dans l'esclavage.

SENS MORAL.

ON a bien de la peine à se déterminer sur le choix des conditions ; quand on compare les biens, & les maux qu'on y trou-

ve.

ve. Esope a inventé cette Fable, pour exprimer les douceurs qui accompagnent la liberté. Il en pouvoit parler avec une pleine connoissance, parce qu'il avoit passé dans la servitude plus de la moitié de ses jours. Il préfére la liberté à tous les autres avantages de la vie ; mais il est peu d'hommes qui vivent dans une entiére indépendance. Les malheureux sont obligez de servir, & de se captiver pour vivre. Les autres qui sont dans une condition plus heureuse, ont au dessus d'eux des Supérieurs, qui leur font sentir durement leur supériorité. Si les hommes vouloient se donner le mot, ils ne seroient pas obligez de s'assujettir au caprice, & à la bisarerie de certaines gens, qui leur vendent cher les bons offices qu'ils leur rendent ; mais il faut ramper, dépendre, & faire bien des bassesses, pour contenter son ambition. Ceux qui croient vivre dans une entiére liberté, dépendent de l'autorité des Magistrats ; mais cette dépendance est utile & nécessaire, pour maintenir le bon ordre de la République. Ce n'est point cette espece de dépendance que blâme Esope dans cette Fable ; mais il censure ceux qui pouvant vivre dans une liberté honnête, se font esclaves, pour contenter leurs passions & leur ambition ; & se condamnent à essuier les rebuts, & les caprices de ceux dont ils ont besoin. Un homme libre qui peut se passer des autres, a grand tort de sacrifier sa liberté pour amasser du bien, dont il n'a pas besoin. C'est ce qu'Esope a voulu nous representer en faisant dire au Loup, qu'il aimoit mieux vivre

en pleine campagne, que d'aller chez le Maître du Chien pour se faire mettre au collier.

Tu prétens être libre, & tu compte ce bien,
Pour le plus grand bonheur où l'homme sage aspire,
Mais de tes passions quand tu souffre l'empire,
Cet esclavage n'est il rien ?

CHAPITRE X.

De l'amour des Enfans.

COmme l'amour naturel porte les Peres & les Meres à avoir soin de leurs Enfans, & à les pourvoir de tout, il y a aussi dans les Enfans un amour réciproque, qui oblige les Enfans à avoir de la reconnoissance, & de l'attachement pour leurs Parens, comme ne pouvant subsister sans eux, & sans leur assistance. Quelque fort que soit cet amour des Parens, il se trouve quelquefois des hommes si aveuglez par leurs passions, qu'ils étouffent, & affoiblissent en eux-même les sentimens de la nature, comme on le voit en ceux qui fondant leur esperance sur un aîné, ou sur quelqu'un de leurs Enfans, se laissent aller à l'indifférence, & quelquefois à la haine envers les autres. D'où vient que les Enfans, de leur côté, ne trouvant point dans leurs Parens cet amour, & cette affection naturelle, tombent aussi dans la haine, & dans l'indifférence pour eux, & même ne leur rendent point l'honneur, & l'obéïssance qu'ils leur doivent, si

ſi ce n'eſt, peut-être, que la terreur, & la ſévérité, les retiennent pour un tems, mais tôt ou tard ils éclateront en reproches, & en mépris. Les Peres & les Meres qui veulent régler les paſſions de leurs Enfans, doivent premiérement régler les leurs propres, & commencer par l'amour & la tendreſſe. Vos Enfans vous aimeront ſi vous les aimez ; votre amour ſera la régle du leur. Que ſi vous avez pour eux de mauvaiſes diſpoſitions, ils ne ſeront pas long-tems ſans s'en appercevoir, & peut-être, ſans avoir de pareils ſentimens pour vous. Aimez les d'un amour véritable, & d'inclination, qui vous les rende tous égaux, & qui ſoit ſelon Dieu. Lorſque l'amour d'un Pere a ces conditions, il ne manquera point de s'attirer celui de ſes Enfans, & il ſera capable de régler leur amour. On y doit travailler dès la premiére Enfance. Les Peres & les Meres qui n'aiment leurs Enfans que d'un amour folâtre, & aveugle, n'en doivent point eſpérer de bon ſuccès. Ils recevront, peut-être d'abord, quelques careſſes de leurs Enfans, qui païeront par là l'amitié qu'on a pour eux, mais peu à peu ces careſſes s'évanoüiront, & quelque jour il ne reſtera à ces Enfans qu'un eſprit de libertinage, d'indépendance, & de mépris, qui fera la croix & l'afliction de leurs Parens. Afin donc de régler l'amour des Enfans, il faut faire en ſorte qu'il ſoit reſpectueux, obéïſſant, accompagné de crainte, de confiance, & d'eſpérance. Un Enfant aimera ſes Parens d'un amour reſpectueux, ſi d'abord on l'accoûtume à leur ren-

rendre le respect, & l'honneur qu'il leur doit, en lui apprenant à se servir de paroles civiles, lorsqu'on lui donne, ou qu'il reçoit quelque chose, lorsqu'il approche, ou qu'il se retire, lorsqu'on l'interroge, ou qu'il demande ce qu'il veut avoir. On doit encore l'accoûtumer à saluer, & à se tenir découvert, jusqu'à ce qu'on lui ordonne de se couvrir. Si l'on prend de bonne heure ce soin; l'amour, & le respect des Enfans envers leurs Parens, leur deviendra naturel. On les rendra obéïssans & soûmis, si on sçait loüer leur obéïssance, les caresser lorsqu'ils sont dociles, & leur faire sentir de l'indifférence & du mépris, lorsqu'ils desobéïssent. Le desir de gagner l'amitié de leurs Parens fera qu'ils se porteront avec plaisir à leur obéïr. Lorsqu'un Enfant sent que ses Parens l'aiment parce qu'il fait bien, & que le mal qu'il fait, lui attire leur indignation, son amour devient craintif, il a peur de leur déplaire, & cet amour accompagné de crainte, est un puissant motif pour entretenir ses bonnes inclinations. Cet Enfant sera rempli de confiance & d'espérance, si on lui fait sentir, que tout lui vient de ses Parens, s'il reçoit immediatement d'eux, ce qui lui est nécessaire, s'ils ne lui accordent ce qu'il desire, que lors qu'il le demande d'une honnête maniére, & s'ils lui refusent tout ce qu'il demande avec empire, avec colére, & sans raison. Il faut accoûtumer les Enfans à ces refus, qui se doivent faire sans rigueur, & sans menace, mais tranquillement, & sans bruit, quoi qu'ab-

qu'absolument, & sans indulgence. On peut juger de là combien il est avantageux que les Peres & les Meres aient eux-mêmes soin de leurs Enfans, afin de leur inspirer cet amour, & de les y former. Il arrive assez souvent, lorsqu'ils sont élevez par des étrangers, qu'ils n'ont point cette affection, qui ne se produit que par la presence, par la familiarité, & par l'usage. Les Peres ne doivent pas prendre moins de peine à inspirer à leurs Enfans l'amour de Dieu, & doivent sur tout leur representer souvent combien il est aimable. On leur inspire ces bons sentimens de Dieu, en leur apprenant à le prier, à recevoir de sa providence leur nourriture avec action de grace, à recourir à lui dans leurs besoins, à se servir de certaines maniéres Chrétiennes de parler, comme grace à Dieu j'ai fait telle chose, j'irai là s'il plaît à Dieu, si Dieu me fait la grace de vivre, & d'autres semblables. Quand on a soin en la presence des Enfans de rapporter tout à Dieu, à sa bonté, à sa miséricorde, à sa justice, à sa providence, à sa sagesse, les Enfans s'accoûtument insensiblement, quoi que sans réflexion, à dire & à penser de même, ce qui ne contribue pas peu, avec le secours de la grace, à les porter à l'amour de Dieu. Les merveilles que Dieu a faites autrefois en faveur des Elus, & sur tout les Histoires de la Sainte Ecriture, où les bien-faits de Dieu paroissent avec éclat, toucheront le cœur des Enfans, & les exciteront à l'aimer, & à desirer ses faveurs & sa protection. Il faut aussi jetter les fon-

demens

demens de l'amour du prochain dans le cœur d'un Enfant, & lui faire pratiquer les régles de la charité, autant que les Enfans en sont capables. On doit les rendre civils, & leur mettre dans la bouche les paroles obligeantes, & les complimens que l'honnêteté demande, suivant les occasions, comme de remercier ceux qui leur donnent quelque chose, de prier ceux à qui ils demandent, de ne se fâcher contre personne. En gouvernant un Enfant de cette maniére, il aimera Dieu, ses Parens, son Prochain, & se fera considérer, & chérir de tout le monde.

On voit un autre amour qu'il faut tâcher de détruire dans les Enfans, sçavoir l'amour propre, qu'il faut combattre continuellement; en leur représentant leurs défauts, & en leur faisant comprendre que celui qui n'aime que lui même, qui est rempli d'amour propre, ne mérite ni l'estime, ni l'amitié de personne; & que souvent on se flatte sottement, aimant en soi ce qu'on devroit mépriser. On fait comme le Cerf de la Fable, il aimoit son bois, parce qu'il lui paroissoit beau, & méprisoit ses jambes, qui ne lui paroissoient point assez proportionnées en grosseur, à la grandeur de sa taille, quoi que ses jambes vites & legeres lui fussent bien plus nécessaires que son bois.

FABLE
D'un Cerf, & d'un Chasseur.



UN Cerf se regardant dans une fontaine, fut charmé de la beauté de son bois, mais ses jambes grêles, & d liées, ne lui plurent nullement. Pendant q 'il se contemploit, & qu'il raisonnoit en lu même, un Chasseur survint tout à coup, a compagné de Chiens, & sonnant du cors. C bruit obligea le Cerf à prendre promte nent la fuite. Il devança les Chiens de bi n loin en rase campagne, à la faveur de la

la légéreté de ses jambes. Mais le Chasseur le poursuivant toûjours, le Cerf se cacha dans une forêt, où ses cornes demeurerent embarrassées aux branches des arbres. Alors il reconnut son erreur, & il comprit combien ses jambes déliées, & souples, lui étoient utiles, pour le délivrer de ceux qui le poursuivoient, & combien son bois, dont il avoit tant admiré la beauté, lui étoit funeste, puis qu'il étoit la cause de sa Mort.

SENS MORAL.

Ce que nous admirons le plus, & ce qui nous donne le plus de plaisir, n'est pas toûjours le plus utile. La principale perfection des Cerfs consiste dans la légéreté de leurs jambes. Si le bois, dont leur tête est ornée, les pare; il les embarasse. Esope a voulu par cette Fable, apprendre aux hommes qu'ils ne doivent pas juger du mérite des choses par les apparences; & que ce qu'ils desirent, & ce qu'ils aiment avec plus de passion, est souvent l'origine de leur perte. Ces honneurs, ces dignitez qu'ils briguent avec tant d'ambition, les exposent à la jalousie des personnes envieuses, qui mettent tout en œuvre pour les détruire. Mille gens se sont perdus dans une fortune considérable, qui auroient vêcu tranquilement dans une fortune médiocre. Si tôt que nous sommes dans la prospérité, que nous avons quelque chose qui nous donne du lustre, & du relief, nous sommes en bute aux traits de l'envie. Ainsi il ne faut pas toûjours recher-

cher ce qui éclate d'avantage. Le bon sens veut qu'on préfére l'utile, à ce qui flatte le plus nôtre vanité. Le Cerf de la Fable, qui avoit contemplé avec tant de complaisance le bois, dont sa tête étoit ornée, & qui avoit eu du chagrin en voïant ses jambes, qui lui parurent mal-faites, raisonna tout autrement, quand il se vit exposé aux javelots des Chasseurs. Ses jambes l'avoient sauvé; au lieu que son bois, qui lui avoit paru si beau fut cause de son malheur.

Ton mérite, à tes yeux par l'amour propre offert,
Te porte pour toi-même à trop de complaisance,
Ce mérite qui n'a qu'une fausse apparence,
Est bien souvent ce qui nous perd.

CHAPITRE XI.

De la Crainte des Enfans.

TOus les Animaux naissent avec la crainte; c'est une passion que Dieu leur a imprimée pour leur conservation. Sans cette terreur naturelle ils se perdroient, & ils ne pourroient long-tems subsister. Cette crainte est excéssive dans les Enfans, & rien n'est plus difficile que de la régler, souvent si on néglige de la vaincre, un Enfant sera lâche, & timide, & si on veut la dissiper, il arrivera qu'il deviendra hardi, téméraire, & audacieux. C'est ainsi qu'il se porte à des extrémitez opposées, sui-

ſuivant les impreſſions qu'on lui donne dans ſon enfance, & c'eſt à quoi il faut prendre garde, afin de diſſiper la crainte dans de certaines rencontres, & de la conſerver dans d'autres. Il faut ôter la crainte aux Enfans, & leur donner de la confiance, & de la liberté dans leurs actions, & dans leurs divertiſſemens, les accoûtumant à ſe produire, & à parler à toutes ſortes de perſonnes, quand on le leur ordonne, & toûjours avec modeſtie, & avec bienſéance, rien n'étant d'un plus mauvais augure, que l'effronterie dans un Enfant. Lors qu'il ne veut point que quelqu'un le touche, ou l'approche, qu'il s'enfuit, ou qu'il refuſe de venir, quand on l'appelle, on ne doit point entretenir, ni ſouffrir cette timidité, peu à peu l'expérience la diſſipera. S'il lui reſte de la crainte, ce doit être pour s'éloigner du mal, car il ne peut en avoir trop d'appréhenſion, & trop d'averſion. Les Peres & les Meres doivent ménager cette crainte avec grand ſoin, & faire enſorte que leurs Enfans l'aïent, lorſqu'il s'agit de mal faire. Il faut qu'un regard, & qu'une parole, les retienne dans leur devoir, & les empêche de commettre aucune faute; & s'ils l'ont commiſe, il faut qu'ils n'oſent paroître, & qu'ils appréhendent le châtiment. On doit de bonne heure entretenir cette crainte, car s'ils viennent une fois à la perdre, il n'y a preſque plus moïen qu'elle revienne; ſouvent la rigueur, & la ſévérité, n'y ſerviroient de rien, au contraire, elles rendroient alors les Enfans farouches, rebelles, inſenſibles, cachez, diſ-

simulez, & capables, dans la suite, de toute sorte de lâcheté, & de bassesse. Lors qu'on a manqué à leur donner cette premiére attention, il vaudroit mieux dissimuler, que de vouloir les redresser avec trop d'austérité; il en faut tirer ce que l'on peut par amour, & par tendresse.

On doit encore inspirer aux Enfans les principaux motifs de la crainte de Dieu. On leur dira, que c'est lui qui défend le péché, qui commande la vertu, qui punit les méchans, qui les abandonne, & qui après leur mort, les condamne à brûler éternellement dans l'Enfer; que même dès cette vie souvent les impies sont malheureux, & ne prospérent point.

Il y a des Parens qui impriment à leurs Enfans une continuelle appréhension, lors qu'ils sont en leur présence, ce qu'ils appellent respect, & devoir. C'est particuliérement chez les personnes de distinction, que les Enfans sont élevez dans cette gêne, rien toutefois ne leur est souvent plus pernicieux, parce que cette contrainte les rend stupides, & incapables non seulement des sciences, mais aussi de toute sorte de bonne éducation: au lieu qu'ils profiteroient tout autrement, s'ils avoient une honnête liberté, & si on faisoit en sorte qu'ils eussent plus d'amour que de crainte. Cette agréable liberté dissipera peu à peu, par l'usage du monde, toute leur timidité: car l'usage, & l'expérience, sont un secret admirable contre la crainte: c'est ainsi que le Liévre de la Fable devint hardi, aïant remarqué qu'il faisoit peur aux grenoüilles.

EA-

FABLE

Le Liévre & les Grenoüilles.



UN Liévre en son gîte songeoit ;
(Car que faire en un gîte, à moins que l'on
 ne songe ?)
Dans un profond ennui le Liévre se plon-
 geoit :
Cet animal est triste, & la crainte le ronge.
 Les gens de naturel peureux,
 Sont, disoit il, bien malheureux.

Ils ne sçauroient manger morceau qui leur profite,
Jamais un plaisir pur : toûjours assauts divers.
Voilà comme je vis : cette crainte maudite,
M'empêche de dormir si non les yeux ouverts.
Corrigez-vous, dira quelque sage cervelle.
Et la peur se corrige-t-elle ?
Je crois même qu'en bonne foi,
Les hommes ont peur comme moi.
Ainsi raisonnoit nôtre Liévre,
Et cependant faisoit le guet.
Il étoit douteux, inquiet,
Un souffle, une ombre, un rien, tout lui donnoit la fiévre,
Le mélancolique animal,
En rêvant à cette matiére,
Entend un leger bruit : ce lui fut un signal
Pour s'enfuir devers sa taniére.
Il s'en alla passer sur le bord d'un étang.
Grenoüilles aussi-tôt de sauter dans les Ondes.
Grenoüilles de rentrer en leurs grottes profondes.
Oh, dit-il, j'en fais faire autant,
Qu'on m'en fait faire! ma présence,
Effraïe aussi les gens, je mets l'allarme au camp ?
Et d'où me vient cette vaillance ?
Comment des animaux qui tremblent devant moi ?
Je suis donc un foudre de guerre.
Il n'est, je le voi bien, si poltron sur la terre,
Qui ne puisse trouver un plus poltron que soi.

J'ajouterai ici, à ce que j'ai dit de la crainte des Enfans, ce qu'en écrit Mr. *Locke*,

ke, voici comme il en parle. „ Ceux qui
„ prétendent gouverner les Enfans, doi-
„ vent commencer à les tenir soûmis à leur
„ volonté pendant qu'ils sont jeunes. Vou-
„ lez-vous avoir un Fils qui vous soit obeïs-
„ sant après être sorti de l'Enfance ? Fai-
„ tes valoir auprès de lui vôtre autorité de
„ Pére aussi-tôt qu'il sera capable de soû-
„ mission, & qu'il pourra comprendre de
„ qui c'est qu'il dépend. Si vous souhaitez
„ qu'il ait du respect pour vous, imprimez
„ lui ce respect pendant son Enfance ; & à
„ mesure qu'il deviendra homme, traitez-
„ le plus familierement. Par ce moïen il
„ vous sera entierement soûmis, comme il
„ est juste, durant tout le tems de son En-
„ fance ; & il deviendra vôtre bon ami,
„ lorsqu'il sera homme fait. Car ceux-là se
„ mécomptent beaucoup, à mon avis, qui
„ pleins d'indulgence pour leurs Enfans, &
„ fort familiers avec eux lorsqu'ils sont jeu-
„ nes, les traitent fort sévérement, & n'ont
„ plus de communication avec eux, lorsqu'ils
„ sont devenus grands. La liberté, & l'in-
„ dulgence ne sçauroient faire du bien à de
„ jeunes Enfans : leur peu de jugement est
„ cause qu'ils ont besoin d'être sous la dis-
„ cipline, & comme tenus en bride. Au-
„ contraire vous ne sçauriez plus mal faire
„ que de les traitter d'une maniére sévére, &
„ imperieuse, lorsque devenus hommes ils
„ ont leur propre Raison pour leur servir
„ de guide ; à moins que vous ne vouliez
„ obliger vos Enfans à se dégoûter de vous
„ lorsqu'ils seront grands, & à dire secret-

„ tement en eux mêmes, *Quand mourrez-*
„ *vous donc, mon Pere?*

„ Je pense que tout le monde trouvera
„ raisonnable, que les Enfans étant petits,
„ considérent leurs Parens, comme leurs
„ Seigneurs, & leurs Maîtres absolus, &
„ qu'en cette qualité ils aïent une crainte
„ respectueuse pour eux; mais qu'étant par-
„ venus à un âge plus mûr, ils les regar-
„ dent comme leurs meilleurs amis, & les
„ aiment, & les respectent sous cette idée.
„ Or pour faire naître ces sentimens dans
„ le cœur des Enfans, il n'y a point d'au-
„ tre voïe, si je ne me trompe, que celle
„ que je viens d'indiquer. Nous devons con-
„ sidérer que nos Enfans devenus grands sont
„ entiérement semblables à nous, qu'ils ont
„ les mêmes passions, & les mêmes desirs.
„ Nous sommes bien aises de passer pour des
„ Créatures raisonnables, & d'être les Maî-
„ tres de nôtre conduite: nous n'aimons
„ pas à être obligez d'essuïer à toute
„ heure des censures, & des mépris: nous ne
„ pouvons souffrir d'être exposez continuel-
„ lement à la mauvaise humeur de ceux que
„ nous fréquentons, ni qu'ils prétendent
„ nous tenir dans un grand respect. Un
„ homme fait, qui se voit traité de cette ma-
„ niére, cherche aussi-tôt une autre com-
„ pagnie, fait de nouveaux amis, & se lie
„ à une autre société, où il puisse joüir de
„ quelque douceur.

„ Si donc on a soin de tenir d'abord de-
„ court les Enfans, ils seront aisez à gou-
„ verner durant leur bas âge, & se soûmet-
„ tront

„ tront sans murmure à ce traitement, n'en
„ connoissant point d'autre: & lorsque, dans
„ la suite, ils commenceront à faire usage
„ de leur Raison, si le Pere relâche un peu
„ de sa sévérité, à mesure qu'ils s'en ren-
„ dront dignes, & qu'il se communique
„ plus familiérement à eux, la contrainte
„ où il les aura tenus auparavant, ne ser-
„ vira qu'à augmenter leur amour pour lui;
„ parce qu'ils reconnoîtront alors, qu'on ne
„ les traittoit ainsi que par amitié, & dans la
„ vuë de les rendre dignes de l'affection de
„ leurs Parens, & de l'estime du reste des
„ hommes.

„ En voilà assez pour ce qui regarde en
„ général la maniére dont vous devez éta-
„ blir vôtre autorité sur vos Enfans. C'est
„ en leur inspirant de la crainte, & du res-
„ pect, que vous devez commencer à pren-
„ dre de l'empire sur leurs Esprits: & lors-
„ qu'ils seront parvenus à un âge plus mûr,
„ il faut que l'affection & l'amitié qu'ils au-
„ ront pour vous-même, vous maintienne
„ dans ce premier droit. Car enfin il doit
„ venir un tems auquel il faut que les En-
„ fans soient à l'abri des châtimens & des
„ réprimandes: & alors, si l'affection qu'ils
„ ont pour vous, ne les rend pas obéissans
„ & fermes dans leur devoir: si l'amour de
„ la Vertu, & de l'Honneur ne les engage
„ pas à se bien conduire, par quel nouveau
„ motif, je vous prie, pourriez-vous les
„ y obliger? La crainte d'avoir une moin-
„ dre portion de vos biens, s'ils viennent à
„ vous déplaire, pourra bien les porter à

„ se contraindre, pour ne rien perdre de ce
„ qu'ils espérent de vous : mais en par-
„ ticulier ils n'en seront ni moins mé-
„ chans, ni moins déréglez ; & d'ail-
„ leurs, cette contrainte ne durera pas
„ toûjours. Il faut tôt ou tard que les hom-
„ mes soient abandonnez à eux-mêmes, & à
„ leur propre conduite. Celui qui est hon-
„ nête-homme, & vertueux, il faut l'a-
„ voir rendu tel réellement, & dans l'inté-
„ rieur ; c'est-pourquoi l'on doit avoir soin
„ de lui inspirer de bonne heure, par le
„ moïen de l'éducation, ces dispositions à
„ la vertu, qui doivent avoir une si grande
„ influence, sur tout le reste de sa vie ; de
„ sorte que ce soient autant d'habitudes,
„ transformées, pour ainsi dire, en sa pro-
„ pre nature, & non pas de fausses appa-
„ rences, & des dehors plâtrez, que la crain-
„ te lui fait revêtir, dans la seule vûë de
„ ne pas irriter un Pere qui pourroit le des-
„ hériter.

„ J'ai parlé si fortement du soin qu'il
„ faut prendre de tenir de court les Enfans,
„ qu'on s'imaginera peut-être par avance,
„ que je n'ai pas assez consideré les égards
„ qu'on doit avoir pour la tendresse de leur
„ âge, & pour la foiblesse de leur com-
„ plexion. Mais ce soupçon se dissipera
„ bientôt, si l'on fait réflexion sur ce que je
„ vais dire. Bien loin de conseiller qu'on
„ traitte durement les Enfans, je suis fort
„ porté à croire qu'en fait d'éducation,
„ les châtimens rudes ne sçauroient produire
„ que fort peu de bien, & qu'ils causent,
„ au

„ au contraire, beaucoup de mal; & je suis
„ persuadé qu'à tout prendre, on trouvera
„ que les Enfans, qui ont été fort châtiez,
„ deviennent rarement gens de bien. Tout
„ ce que je dirai pour le présent sur ce su-
„ jet, c'est que, quelque sévérité qu'on soit
„ obligé d'emploïer, il y faut avoir recours,
„ avec d'autant moins de peine, que les En-
„ fans sont plus jeunes; & que si après l'a-
„ voir exercée avec toutes les précautions
„ requises, elle produit son effet, il faut
„ la modérer, & prendre insensiblement
„ des maniéres plus douces.

„ Si les Enfans sont accoûtumez à la soû-
„ mission, & à l'obéïssance, par la conduite
„ ferme de leurs Parens, avant qu'ils puis-
„ sent se ressouvenir du tems auquel on leur
„ a imposé cette néceſſité, cet état leur pa-
„ roîtra naturel; & comme s'il l'étoit
„ effectivement, ils ne s'aviseront jamais
„ de s'opposer le moins du monde à ce
„ qu'on leur ordonnera. La seule chose à
„ quoi il faut bien prendre garde, c'est de
„ commencer de bonne heure à inspirer cet-
„ te soûmission aux Enfans, & de ne se re-
„ lâcher jamais en la moindre chose, jus-
„ qu'à ce que la crainte & le respect leur
„ soient comme familiers, & qu'il ne pa-
„ roisse plus dans leur soûmission, & dans
„ leur obéïssance, aucune ombre de contrain-
„ te. Lors qu'on leur a fait prendre cette
„ habitude (à quoi, je le répéte, il faut tra-
„ vailler de bonne heure; car autrement on
„ ne sçauroit en venir à bout qu'avec peine,
„ & à force de coups, & toûjours plus dif-

„ ficilement à mesure qu'on différera plus
„ long-tems à s'y appliquer) lors, dis-je,
„ que les Enfans ont pris ces sentimens res-
„ pectueux, c'est à la faveur de ce respect,
„ tempéré toûjours par une indulgence pro-
„ portionnée au bon usage qu'ils en feront,
„ & non pas par des coups, des répriman-
„ des, ou d'autres châtimens serviles, qu'il
„ faut les conduire dans la suite, à mesure
„ qu'ils deviennent plus sensez, & plus rai-
„ sonnables.

„ Qu'il faille en user ainsi, c'est ce qu'on
„ reconnoîtra sans peine „ si l'on considére
„ seulement ce qu'on a en vûë, lors qu'on
„ veut bien élever un Enfant, & à quoi
„ tout cela se réduit.

„ I. Supposons un Enfant qui n'a pas la
„ force de se rendre maître de ses passions,
„ & qui ne sçauroit résister à l'impression
„ d'un plaisir présent, ou endurer de la
„ peine, quoi que la raison le lui conseil-
„ le. N'est il pas visible que dans cette
„ situation, il n'a ni de veritables princi-
„ pes de vertu, ni les dispositions nécessai-
„ res pour se pousser dans le monde; &
„ qu'il est en grand danger de n'être jamais
„ bon à rien? Quel autre moïen de préve-
„ nir cet inconvenient, que d'exciter de
„ bonne-heure dans les Enfans ces senti-
„ mens de respect & de soûmission dont je
„ viens de parler, qui sont si opposez à un
„ naturel abandonné à lui-même? Comme
„ c'est proprement de cette soûmission res-
„ pectueuse que dépend toute l'habileté, &
„ tout le bonheur, où les Enfans peuvent par-

„ venir

„ venir un jour, il faut la leur inspirer aussi-
„ tôt qu'on peut, dès le moment même
„ qu'ils commencent d'avoir quelque raïon
„ de connoissance ; ceux auxquels le soin
„ de leur éducation est commis, doivent
„ mettre tout en usage pour les confirmer
„ dans cette disposition.

„ D'un autre côté si on humilie trop les
„ Enfans, si on leur abbat l'esprit, en les
„ tenant dans une trop grande soûmission,
„ ils perdent toute leur vivacité, & toute
„ leur industrie, & tombent dans un état pire
„ que le précédent. Car il arrive quelque-
„ fois que de jeunes étourdis, pléins de feu
„ & d'esprit, sont ensuite de fort honnê-
„ tes gens, & deviennent de Grands Hom-
„ mes; mais ces Ames foibles, lâches, &
„ timides, ces Esprits bas & rampans, ne s'é-
„ levent qu'avec peine, & s'avancent ra-
„ rement. Pour éviter ces deux écüeils
„ opposez, il faut beaucoup d'art: & celui
„ qui a trouvé le moïen de maintenir l'esprit
„ d'un Enfant dans une certaine activité
„ aisée, & dégagée de toute contrainte ;
„ mais cependant de le détourner en même
„ tems de plusieurs choses, auxquelles il a
„ de l'inclination, & de le porter à d'au-
„ tres qui lui sont desagréables, celui là,
„ dis-je, qui sçait accorder ces oppositions,
„ apparentes, a trouvé, à mon avis, le véri-
„ table secret de l'education.

CHA-

CHAPITRE XII.

De la Honte des Enfans.

IL y a dans les Enfans un reste d'innocence qui les éloigne du Mal, & qui leur donne un sentiment de honte, & de confusion, lorsqu'ils ont commis quelque faute, ou qu'ils s'apperçoivent de leur ignorance, ou de leur impuissance à dire, & à faire, ce qu'on demande d'eux. Ce sentiment n'est point égal en tous les Enfans, il s'en trouve qui sont beaucoup plus honteux que les autres, ce qui est une marque de bon naturel. Cette honte est comme une fleur qui donne de bonnes Espérances, & c'est la source de la pudeur, & de la Modestie. Lors qu'elle est excessive, il se faut donner de garde de vouloir la détruire tout d'un coup, elle se dissipera peu à peu en excitant un Enfant,& l'encourageant par la douceur,& par de petites loüanges, qui lui feront vaincre sa trop grande timidité. On lui fera connoître ce qu'il peut, & on lui donnera de la résolution par l'usage, & par l'expérience, comme nous l'avons déja dit de la crainte. Quand il lui resteroit quelque peu de répugnance, & qu'elle paroîtroit sur son visage, en le faisant rougir, lors qu'il est obligé de se produire, de parler, ou de faire quelque chose qui paroisse, cette rougeur lui sera bien-seante, & sera un témoignage de pudeur, & de bon naturel. La honte ne se doit point aussi corriger par la rigueur, car il ne faut ja-

jamais violenter le naturel d'un Enfant : on peut se servir de toute autre voïe, & artifice, on ne réüssiroit point par les châtimens, il n'en deviendroit que plus honteux, & plus timide : ce qu'il feroit alors, ne seroit point fait de bonne grace, ni d'une maniére naturelle ; mais gênée, & contrainte. Il faut donc prendre patience, le tems fera ce que l'adresse ne peut faire, insensiblement on verra que la honte se dissipera d'elle même, en prenant ces précautions.

Ceux qui élevent leurs Enfans dans une trop grande hardiesse, & dans une trop grande assûrance, leur gâtent souvent le cœur & l'esprit ; ils jettent dans leur ame la sémence de l'orgüeil, & de la vanité, de la présomption & de la témérité, & quelquefois de l'impudence, & de l'effronterie.

Du moins on doit être extrêmement attentif à ne pas diminuer la honte, qu'un Enfant peut avoir du Mal. Il est bon qu'il en porte toute la confusion, avec prudence pourtant, car il pourroit arriver qu'un trop grand mépris lui feroit perdre ce tresor. S'il rougit, il ne faut point faire semblant de le voir, il est bon quelquefois de dissimuler ; de fermer les yeux, & de ne faire la correction qu'avec une grande délicatesse. Un Enfant, qui a de la pudeur demande un grand ménagement, & comme ces sortes de naturels sont ordinairement doux, & soûmis ; il est facile aux Parens de les gouverner avec modération, & avec retenuë. C'est particuliérement dans l'éducation des filles, qu'on doit prendre un grand soin de ménager la modestie, & la pudeur naturelle, qui

fait.

fait leur plus bel ornement. Une Mere ne doit jamais, tant qu'il lui sera possible, laisser une fille éloignée de sa présence, elle doit l'accoûtumer à cela, dès sa premiére Enfance.

Tout l'extérieur d'une Fille doit être composé dans la bien-séance, ses yeux, ses gestes, ses paroles doivent respirer l'honnêteté. On doit prendre garde à ceux qui approchent d'elle, ou qu'elle fréquente. La honte, & la timidité lui conviennent: ce qui ne doit pourtant point empêcher qu'on ne cultive son esprit, & qu'on ne lui donne une éducation convenable à sa qualité.

La honte, dont nous avons parlé, est le fondement de l'humilité, & produit dans l'homme deux effets admirables, le premier est de faire attention à ses propres défauts, & d'en avoir une confusion, qui l'empêche de s'enorgüeillir; & le second est de fermer les yeux aux défauts du Prochain, les estimant toûjours moindres que les siens, & n'en considérant que les bonnes qualitez. Celui qui n'a point cette honte naturelle, est hardi, téméraire, & tout rempli de soi même, ne trouvant en soi que des avantages, & des perfections, & dans les autres des imperfections, & des défauts; semblable au Paon de la Fable, qui se glorifie de ses belles plumes, & reproche à la gruë sa laideur, au lieu d'admirer les belles perfections de cet oiseau, & de connoître ses propres défauts, dont il devroit rougir, n'aïant de beau que la vaine apparence.

FA-

FABLE

Du Paon, & de la Gruë.



LE Paon étant allé à un répas, & s'y trouvant avec la Gruë, faisoit la roüe & étaloit ses plumes avec beaucoup de faste; il méprisoit la Gruë, & se mettoit infiniment au dessus d'elle, que tu es laide, lui disoit il, d'une maniére insolente, & que la beauté de mon plumage est agréable! Mais la Gruë, pour confondre la vanité du Paon, se mit à voler, & lui dit en l'in-

l'insultant ; que je suis légére, & que tu es pesant !

SENS MORAL.

IL est ridicule de se vanter des belles qualitez naturelles que nous avons, & de mépriser ceux qui ne sont pas si bien partagez que nous. La nature a donné à chaque animal des talens particuliers pour la perfection de son être, l'Aigle a la force en partage ; les Oiseaux de proïe volent avec une rapidité, & une légéreté incroïable ; le Rossignol charme par la beauté de son chant ; le Paon par la variété de son plumage ; mais il ne devoit point pour cela s'enorgüeillir, ni mépriser la Gruë ; car si ses plumes sont moins belles que celles du Paon, elle vole avec bien plus de légéreté que lui. Cela doit apprendre aux hommes à ne se point glorifier, s'ils ont quelques rares qualitez ; bien moins doivent-ils mépriser les autres, quoi qu'ils les croïent moins parfaits, car chacun a ses talens particuliers ; ainsi ce qui manque d'un côté, est remplacé par un autre endroit. Ce n'est pas la marque d'un grand mérite que d'avoir beaucoup de vanité. Ces personnes si orgüeilleuses qui se mettent à si haut prix, qui se croient uniques en leur espèce, & qui se vantent à tout propos, sont souvent bien éloignées de leur compte : leurs rares qualitez sont balancées par des défauts essentiels, qui en diminuent le prix. Ceux qui n'ont pas des talens rares, ou un genie sublime, ne doivent

vent point être méprisez pour cela, car ils ont d'autres perfections plus utiles, & plus nécessaires pour la Société civile. La beauté du plumage du Paon est une perfection sterile, & qui n'est pas d'une grande resource; & il avoit grand tort de mépriser la Gruë, qui est à la vérité moins belle, mais en récompense qui vole avec plus de légéreté.

Ne t'enorgueillis point sur quelque qualité,
Qui paroît en toi sans égale,
Regarde tes défauts, & si ta vanité
Ne t'aveugle point trop, voi ce qui te ravale.

CHAPITRE XIII.

De la Colere, & de l'Opiniâtreté des Enfans.

SI la crainte, & la honte, des Enfans ne sont point d'un mauvais présage, parce qu'étant bien ménagées, elles conduisent à la vertu, il n'en est pas de même de la colére, & de l'opiniâtreté, qui ne semblent venir que d'un fond de malice, & qui ne produisent ordinairement que de mauvais effets. C'est pourquoi on doit travailler à les combatre, & à les détruire entiérement, s'il est possible. Ces vices sont communs à tous les Enfans; & ils ne sont pas long-tems sans donner des marques de ces passions violentes. A la vérité il y en a qui y ont beaucoup plus de penchant que les autres, & qui y sont portez par leur tempérament vif

&

& bilieux. Mais de quelque cause que vienne la colére, & l'opiniâtreté, il ne faut point desespérer de les vaincre, & de les corriger. Le moïen le plus sûr pour rendre un Enfant doux & obéïssant, c'est d'agir avec lui, dès les commencemens, d'une maniére absoluë, sans consulter ses volontez, & ses inclinations, l'accoûtumer à recevoir ce qu'il doit avoir, à donner ce qu'on lui demande, à être refusé, lors qu'il veut avoir ce qui lui seroit contraire, & nuisible. Il faut aussi l'accoûtumer à une vie réglée, à être levé, & couché à une certaine heure, à être habillé, & deshabillé à de certains tems, & à prendre réguliérement sa nourriture: ces maniéres fermes, constantes, & uniformes le rendront souple, & flexible. Il ne sera point non plus colére, ni opiniâtre, si l'on a trouvé le secret de le rendre sensible à l'amour, & si on sçait le conduire par la douceur. Il y a des Naturels qui demandent ce ménagement, & de qui on obtiendra par amitié tout ce qu'on souhaitera d'eux, au lieu qu'on n'en pourroit rien obtenir par d'autres moïens. Il faut que ce soit l'expérience qui fasse connoître ce qui convient aux tempéramens des Enfans. Si la modération ne suffit pas, pour arrêter la colére, & les emportemens des Enfans, il sera nécessaire d'user de sévérité, & de leur faire sentir, par quelque petite rigueur, qu'ils ne doivent point suivre cette passion. Lorsqu'un Enfant, par exemple, par un mouvement de colére, frappe, ou léve la main pour frapper; ou sa Mere, ou sa

Nour-

Nourrisse, ou ceux qui le gouvernent, il faut réprimer ces premiers mouvemens par un petit coup sur la main, qui lui fera connoître, ou plutôt sentir par expérience qu'il fait mal. Il faut éviter soigneusement un certain divertissement que quelques uns prennent à exciter les Enfans à frapper, ou à menacer les domestiques, ou d'autres personnes ; c'est leur apprendre ce qu'ils ne sçauront que trop tôt, & ce qu'il sera peut-être bien difficile de leur faire oublier. On peut aussi, lorsque les Enfans sont opiniâtres, se servir de quelque sévérité, & d'une correction moderée, si on remarque qu'on les rende obéïssans par ce moïen. Mais si ni la rigueur, ni la douceur ne font rien pour surmonter la colére & l'opiniâtreté qui leur est naturelle, il faut user d'artifice, & d'autorité, ce qui se peut faire, comme nous l'avons déja dit, de cette maniére. Si un Enfant ne veut point donner ce que vous lui demandez, & qu'il le refuse opiniâtrément, il ne faut point s'amuser à disputer avec lui, ni à le prier, il faut le lui ôter par force, & l'en priver. S'il s'entête à vouloir avoir ce qu'on ne veut point qu'il ait, il ne le lui faut point donner. S'il ne veut point venir, lorsqu'on l'apelle, il faut le prendre, & l'apporter. Enfin s'il veut aller où on ne veut point qu'il aille, il faut le retenir ; & faire de même dans toutes les autres rencontres, en combattant, par cette contrariété, ses passions. Vous verrez bien-tôt cet Enfant doux, obéïssant, & réduit à vôtre volonté, sans

ri-

rigueur, & sans châtimens. Si son naturel est si mauvais qu'il ne veüille se rendre ni à l'amitié, ni à la rigueur, ni à la contrarieté dont on s'est servi pour le soûmettre, il faut alors se servir de dissimulation. La passion se fortifieroit par la contradiction & par la resistance, si on l'obligeoit à faire malgré lui ce qu'il ne veut point absolûment faire. Cette obéïssance forcée ne serviroit qu'à le rendre plus difficile, & plus opiniâtre. Il faut donc dissimuler, & faire semblant de vouloir ce qu'il veut, & même quelque fois de lui procurer de la satisfaction. On est souvent obligé d'en venir à cette extrémité, quand on a d'abord usé d'une trop grande indulgence, & qu'on n'a point emploïé les voïes de douceur, de rigueur, & de contradiction, qui deviennent inutiles dans la suite. Les Parens trop indulgens exposent leurs Enfans à mille dangers, & ils s'attirent à eux-mêmes mille chagrins; car cet Enfant deviendra peut-être volontaire & libertin, & suivant le feu de son enfance, il s'engagera dans plusieurs fâcheuses occasions, & se mettra en danger de se blesser, ou de se rendre malade, & ses maladies seront peut-être incurables. A cause de son opiniâtreté, il refusera les remedes, & les soulagemens les plus nécessaires: on ne pourra l'obliger à prendre un boüillon, ou une Médecine; il voudra être découvert, lorsqu'il devroit se couvrir; ainsi son entêtement sera la cause de sa perte, & de sa mort. Mais soit que le naturel d'un Enfant soit la cause de son obstination, soit

que

que la trop grande indulgence des Parens y ait donné lieu ; lorſqu'ils s'apperçoivent qu'ils n'y peuvent remedier, & que leur humeur leur devient inſupportable, le dernier remede c'eſt d'attendre qu'il commence à avoir plus de raiſon, c'eſt à dire qu'il ait atteint l'âge de 8. à 9 ans, & alors de l'éloigner d'eux pour quelque tems, & de le mettre ſous la conduite d'un Maître ſage & prudent. On remarque qu'il arrive aſſez ſouvent par ce changement, que les Enfans les plus indociles & les plus opiniâtres, deviennent les plus doux & les plus traitables. Les Parens doivent profiter de cet avis, car s'ils laiſſent paſſer le tems, le mal pourra devenir incurable, & un Enfant qui ſe ſera fortifié dans cette humeur, ne ſera plus capable de changer, & ne donnera peut-être toute ſa vie à ſes Parens, que des ſujets de triſteſſe & de mécontentement. Le vice, que le tems lui a rendu naturel, lui reſtera toûjours, & ſes inclinations lui demeureront. Le Renard de la Fable ne put ni changer les ſiennes, ni les cacher.

FABLE

Le Loup & le Renard.



LE Renard dit au Loup, notre cher, pour
tous mets,
J'ai ſouvent un vieux cocq, ou de mai-
gres poulets,
C'eſt une viande qui me laſſe.
Tu fais meilleure chere avec moins de ha-
zard.
J'approche des maiſons, tu te tiens à l'écart,
Apprens moi ton métiér, Camarade, de
grace.

Rens

Rens moi le premier de ma race,
Qui fournisse son croc de quelque mouton gras,
Tu ne me mettras point au nombre des ingrats.
Je le veux, dit le Loup : Il m'est mort un mien frere.
Allons prendre sa peau, tu t'en revêtiras.
Il vint, & le Loup dit ; voici comme il faut faire,
Si tu veux écarter les mâtins du troupeau.
Le Renard aïant mis la peau
Répétoit les leçons que lui donnoit son maître.
D'abord il s'y prit mal, puis un peu mieux, puis bien,
Puis enfin il n'y manqua rien.
A peine il fut instruit autant qu'il pouvoit l'être,
Qu'un troupeau s'approcha. Le nouveau Loup y court,
Et répand la terreur dans les lieux d'alentour.
Tel vêtu des armes d'Achille,
Patrocle mit l'allarme au camp, & dans la ville.
Meres, Brus & Vieillards au temple couroient tous.
L'Ost au peuple bêlant crut voir cinquante Loups,
Chien, Berger & Troupeau, tout fuit vers le village,
Et laisse seulement une brebis pour gage.
Le Larron s'en saisit. A quelque pas de là,
Il entendit chanter un cocq du voisinage;

Le disciple aussi-tôt droit au cocq s'en alla,
Jettant bas sa robe de chasse,
Oubliant les brebis, les leçons, le Regent,
Et courant d'un pas diligent.
Que sert-il qu'on se contre-fasse ?
Prétendre ainsi changer, est une illusion :
L'On reprend sa premiére trace,
A la premiére occasion.

CHAPITRE XIV.

De l'Orgüeil & du Mensonge des Enfans.

LEs passions se déclarent dans un Enfant par degrés, & elles se succédent les unes aux autres. La joïe & la tristesse, comme nous l'avons dit, sont les premiéres qui le frappent, parce qu'elles ont un sentiment plus vif, & qui dépend davantage des affections du corps. Lorsque l'esprit commence à discerner les objets, & à distinguer le bien du mal, la honte & la crainte lui viennent ; peu à peu ses fraïeurs & sa timidité se dissipent ; la colére & l'opiniâtreté prennent la place ; l'orgüeil & le mensonge suivent de près, & ne sont point long-tems, sans se faire voir. Tous les Enfans y sont sujets ; les riches & les pauvres y sont portez. Mais avec cette différence, que le pauvre a le remede avec soi contre l'orgüeil ; car la pauvreté, qui le tient dans l'humiliation, lui fera bientôt sentir ce qu'il est, & lui fera connoître qu'il n'y a point en lui de fondement de s'élever.

lever. Ce n'eſt pas qu'on ne trouve auſſi ſouvent des pauvres orgüeilleux & ambitieux, qui font tous les efforts imaginables pour ſortir de leur baſſe condition ; & qui ſuivant les mouvemens de l'orgüeil, ſe ſervent de l'injuſtice & du crime, pour contenter cette paſſion. On ne doit donc point s'étonner, ſi les Enfans des riches & des grands, qui ſe trouvent plus expoſés que les autres à ce qui peut exciter & flatter l'orgüeil, y ſont auſſi plus ſujets, & ſi ce vice leur eſt plus ordinaire. Je ſuppoſe que les Parens, & ceux qui ſont chargez de l'éducation des Enfans, ſont convaincus que l'orgüeil attire la haine de Dieu & des hommes, & qu'il n'y a rien au monde qui ſoit plus funeſte, & qui expoſe l'homme à de plus grands malheurs ; qu'on ne peut trop tôt déraciner ce vice, qui eſt le plus pernicieux & le plus deteſtable de tous ; ni donner des ſentimens & des maniéres trop humbles à un Enfant. Il faut lui apprendre à ne parler jamais avec hauteur, & à traiter tout le monde avec civilité ; lui mettre dans la bouche des paroles obligeantes, ſoit qu'il parle aux étrangers, ſoit qu'il s'entretienne avec les domeſtiques ; l'accoûtumer à agir de même, avec les autres Enfans de ſon âge, quoique d'une condition différente, & beaucoup inférieure à la ſienne. Lorſqu'il ſera capable d'inſtruction, on pourra lui faire entendre, que les biens & la condition ne rendent point un homme eſtimable ; que Dieu n'a donné ces avantages temporels que pour le bien du prochain;

 qu'il

qu'il y a des pauvres vertueux, qui sont préférables à des Rois méchans & orgüeilleux. S'il a des défauts, il lui faut faire sentir que par cela même, il est inférieur à plusieurs. S'il a de l'esprit & de belles qualitez, on lui dira qu'il y en a parmi les plus pauvres du peuple, qui le surpassent, & qu'il ne s'en doit point glorifier, qu'il a reçu de Dieu tout ce qu'il y a en lui de bien, & qu'il lui rendra compte de l'usage qu'il en aura fait. On lui enseignera que l'humilité est la vertu du Chrétien; qu'elle fait sa véritable grandeur; qu'elle est plus nécessaire aux riches qu'aux pauvres; & que comme elle est plus rare dans la prospérité, aussi y est elle plus admirable.

Le Mensonge n'est pas moins à craindre dans un Enfant que l'orgüeil. Ce sont deux vices qui se trouvent souvent ensemble; & lors qu'ils se rencontrent, ils font un homme hypocrite, traître, flateur, infidèle, & parjure. On doit juger par là, avec quel soin il faut de bonne heure tâcher d'en exemter les Enfans.

Il y a des Mensonges qui naissent quelquefois d'une autre source que de l'orgüeil, comme de la honte, de la crainte, & de l'ignorance; ce qu'il faut bien distinguer, afin de ne point agir indiscretement, & d'y apporter des remedes convenables. Lorsqu'un Enfant a mal fait, souvent la honte le fait mentir, afin déviter la confusion. La crainte du châtiment lui fait quelquefois prendre ce parti. Pour empêcher qu'un Enfant ne devienne menteur, il est bon d'épar-

pargner sa honte, & de ne le point obliger à mentir, lors qu'on s'apperçoit de sa confusion. S'il est timide, il ne le faut point châtier lors qu'il avoüe ingenuëment sa faute; se seroit le porter à cacher une autre fois la vérité, afin d'éviter le châtiment. On ne doit point accuser facilement un Enfant, ni vouloir qu'il soit coupable sur de simples soupçons; si l'on n'est point certain de la chose, il vaut mieux dissimuler que de lui donner occasion de mentir. Il y en a qui pour adoucir la honte, & la confusion d'un Enfant, lui font dire que c'est un autre qui a fait le mal. C'est lui apprendre un mensonge le plus pernicieux de tous. Lors qu'un Enfant ne veut point avoüer le mal qu'il a fait, & dont on est certain, cette opiniâtreté, soit qu'elle vienne de la honte, ou de la crainte, ou de l'orgüeil, doit être punie & mérite le châtiment.

Pour les Mensonges que les Enfans font par ignorance, & qui ne sont que l'effet de la vivacité de leur imagination, si ce sont des badineries qui n'offencent personne, qui ne partent point d'un principe de malice, & qui ne tendent à aucune mauvaise fin, il faut y fermer les yeux. D'ailleurs en corrigeant les autres mensonges, on corrigera ceux ci dont ils ne tirent aucun profit ni aucun plaisir. Les mensonges qui viennent d'un mauvais esprit, & qui sont un effet d'orgüeil & de méchanceté, ne doivent jamais être impunis. On connoît ces mensonges par la malice qui y paroît. Tels sont ceux dont nous avons parlé, comme par exemple,

ple, lorsqu'un Enfant accuse faussement, qu'il suppose quelque chose pour se venger, qu'il rejette sur un autre le mal qu'il a fait lui même. La mollesse & l'indulgence en cette occasion seroit cruelle & même criminelle. On ne peut trop insinuer aux Enfans la droiture & la simplicité ; s'ils ont de l'adresse & de la prudence, il faut prendre garde qu'ils n'y mêlent ni mensonge ni tromperie. On les fera souvenir que rarement le menteur réussit, que la tromperie conduit souvent à une mauvaise fin, comme nous l'apprenons de la Fable du Renard & du Chat.

FABLE

Du Renard & du Chat.



DAns une diſpute que le Renard eut avec le Chat, il ſe vantoit d'être le plus ruſé de tous les animaux, & de mettre lui ſeul plus de fineſſe en pratique, que tous les autres enſemble. Le Chat lui répondit, qu'il n'en ſçavoit pas tant, mais qu'il avoit de bonnes griffes; que ſon agilité lui tenoit lieu de fineſſe, & le tiroit de toute ſorte d'embarras. Lorſque le Renard s'apprêtoit à lui repliquer, on entendit tout à

coup plusieurs Chiens abboïer, & qui venoient fondre sur eux; le Chat sans marchander davantage grimpa promtement sur un arbre, où il demeura en sûreté; mais le Renard qui ne put se sauver si vîte, fut pris & devoré par les chiens malgré toutes ses finesses.

SENS MORAL.

C'Est la meilleure de toutes les finesses, que d'avoir assez d'habileté pour pouvoir éviter les embûches de ses ennemis. Une conduite prudente, & pleine de naïveté, est préférable aux finesses & aux ruses, dont se servent ceux qui n'agissent pas de bonne foi. Les personnes généreuses ne veulent point devoir à l'artifice, l'heureux succès de leurs entreprises. C'est le chemin le plus court pour réüssir; car on se tient en garde contre ceux dont on se défie, ainsi toutes leurs finesses deviennent inutiles. Il faut ajoûter que les personnes artificieuses s'embarassent souvent elles mêmes dans les piéges qu'elles tendent aux autres. On peut prouver cette vérité par l'exemple des Républiques de Rome & de Carthage. Il est certain que les Carthaginois faisoient une profession ouverte de ruse & de finesse. Les Romains agissoient de meilleure foi, & avec plus de grandeur d'ame. Leur République remporta de grands avantages sur l'autre, & la renversa à la fin. Les Politiques les plus rafinez, & qui ont fait profession de n'être point esclaves de leur parole,

role, se sont rendus suspects & odieux, & n'ont pas toûjours eu tous les succès qu'ils attendoient de leurs subtilitez, semblables au Renard de cette Fable, qui fut devoré par les Chiens malgré toutes ses ruses & toutes ses finesses.

Si tu crois t'échapper en fourbant, tu t'abuse,
Quand tu t'expose trop, tu peux être surpris.
La fortune se rit des plus subtiles ruses.
Et souvent les plus fins sont pris.

Ce que Monsieur Locke dit sur le Mensonge des Enfans, mérite d'être rapporté ici tout au long. „ Il me reste, dit-il, à parler d'un défaut dont on conviendra sans „ peine qu'il faut tâcher de corriger les Enfans. C'est le Mensonge. Comme rien „ n'est si propre à couvrir promtement „ & sans embarras une faute qu'on vient de „ commettre, que de mentir ; & que cet „ expédient est si fort à la mode parmi toute sorte de personnes, il est très difficile „ qu'un Enfant évite le mensonge ; voiant „ l'usage qu'on en fait en toutes rencontres. Aussi, à peine peut-on, sans un „ grand soin, l'empêcher d'y tomber. Mais „ d'autre part, le mensonge est si odieux ; „ il est la source de tant de maux, qu'il „ cache sous son ombre, après leur avoir „ donné naissance, qu'on dévroit faire concevoir aux Enfans une extrême horreur „ pour ce vice. Il en faudroit toûjours parler devant eux, lorsque l'occasion s'en „ presenteroit, comme de la chose la plus

„ exécrable du monde, comme d'une quali-
„ té si indigne d'un homme de bonne Mai-
„ son, qu'il n'y a personne qui soit en
„ quelque estime dans le monde, qui puisse
„ souffrir qu'on l'accuse de mentir, en un
„ mot, comme d'un Vice qui deshonore
„ entiérement un homme, qui le dégrade,
„ & le met au rang de ce qu'il y a de plus
„ bas, & de plus méprisable parmi la plus
„ vile Populace, & qui par conséquent ne
„ peut être souffert dans une personne qui
„ veut fréquenter d'honnêtes gens, ou qui
„ a quelque réputation à ménager. Après
„ cela, la premiére fois que vous surpren-
„ drez vôtre Enfant en quelque mensonge,
„ il vaut mieux en paroître étonné comme
„ d'une chose tout-à-fait étrange & mons-
„ trueuse, que de l'en censurer comme d'u-
„ ne faute ordinaire. Si cela ne suffit pas
„ pour l'empêcher d'y retomber, il faut
„ qu'il essuïe une rude réprimande; & que
„ par une suite nécessaire il soit regardé
„ avec indifférence, & avec mépris par son
„ Pere, par sa Mere, & par tous ceux
„ qui étant dans la maison ont pris con-
„ noissance de ce qu'il vient de faire. Et
„ si cela ne suffit pas pour le corriger de cet-
„ te mauvaise inclination, il en faut venir
„ aux coups : car après qu'un Enfant a été
„ ainsi averti par dégrez de ne point men-
„ tir, une menterie préméditée doit toû-
„ jours être considérée comme une vraie
„ obstination, qu'il ne faut plus laisser im-
„ punie.

„ Les Enfans appréhendant qu'on ne voie
„ leurs

„ leurs défauts à decouvert, feront portez
„ comme le reste des Enfans d'Adam, *à*
„ *les couvrir de quelque excuse.* C'est un vice
„ qui pour l'ordinaire approche du Men-
„ songe, & y conduit insensiblement; &
„ auquel par conséquent il ne faut pas per-
„ mettre qu'ils s'abandonnent. Cependant,
„ il feroit plus à propos de les corriger en
„ leur en faisant honte, qu'en les traittant
„ rudement. Lors donc qu'on examine un
„ Enfant sur quelque chose, s'il commen-
„ ce par une excuse, il faut l'exhorter dou-
„ cement à dire la vérité; après quoi s'il
„ persiste à se tirer d'affaire par une fausse-
„ té, il le faut châtier. Mais s'il confesse
„ la chose sans détour, ne manquez pas de
„ le loüer de son ingenuité, & de lui par-
„ donner sa faute, quelle qu'elle soit; &
„ souvenez-vous sur tout de la lui pardonner
„ absolûment sans la lui reprocher, ni lui
„ en parler jamais plus. Car si vous vou-
„ lez lui faire aimer la sincerité, & le por-
„ ter à s'en faire une habitude par une pra-
„ tique constante, vous devez non seule-
„ ment prendre soin qu'elle ne lui cause ja-
„ mais la moindre incommodité, mais en-
„ core joindre à l'entiére impunité, qui
„ doit toûjours accompagner cette confes-
„ sion libre de ses fautes, quelques mar-
„ ques d'approbation, pour l'engager à
„ continuer d'en user de la même maniére.
„ Que s'il se rencontre que son excuse soit
„ de telle nature que vous n'y puissiez rien
„ reconnoître de faux, prenez la pour vé-
„ ritable, sans témoigner en aucune ma-

„ niére qu'elle vous soit suspecte. Car il
„ est de la derniére importance qu'il main-
„ tienne sa réputation auprès de vous, dans
„ un degré aussi parfait qu'il est possible,
„ parce que, s'il vient une fois à s'apper-
„ cevoir que vous n'avez plus bonne opi-
„ nion de lui, vous perdez aussi-tôt un des
„ meilleurs moïens de le conduire à vôtre
„ fantaisie. Ne lui donnez donc pas sujet
„ de croire qu'il passe pour un Menteur dans
„ votre Esprit; tant que vous pourrez l'é-
„ viter sans le flatter. Et s'il lui échappe
„ quelques petits mensonges, laissez les
„ passer, sans faire semblant d'y prendre
„ garde. Mais du reste si vous le reprenez
„ une fois d'avoir dit une menterie, resol-
„ vez-vous à ne lui en plus pardonner au-
„ cune, dès que vous le trouverez en fau-
„ te, & que vous le lui donnerez à con-
„ noître. Car comme le Mensonge lui a
„ été défendu, & que c'est un Vice qu'il
„ peut fort bien éviter, s'il ne s'y porte
„ volontairement; y retomber, c'est opi-
„ niâtreté toute pure, qui mérite par con-
„ séquent une peine proportionnée à la
„ grandeur de la faute.

CHAPITRE XV.

De la gourmandise des Enfans.

LEs Enfans donnent ordinairement, dès leur plus tendre jeunesse, des marques de ce qu'ils feront un jour & de leurs passions dominantes. La gourmandise est un vice

vice, qui leur eſt aſſez commun, & dont ils ſe corrigent très difficilement. Cette inclination eſt d'un mauvais préſage, & on doit faire enſorte de ne la point entretenir par trop de complaiſance. Pendant les trois premiéres années ils ne la font point beaucoup paroître, & il eſt aiſé de la régler. Il faut les accoûtumer dès lors à ſe contenter de ce qu'on leur donne, & ſi dans la ſuite on continue à ne point conſulter leurs volontés, ils s'accoûtumeront à la tempérance, ſi au contraire on ſuit leur deſirs, & qu'on leur accorde tout ce qu'ils demandent, ils deviendront inſatiables & exceſſifs, & pour la quantité & pour la qualité des viandes. On connoît ce foible dans un Enfant, lors qu'il ne ſe rebute jamais de manger, qu'il en demande continuellement, & qu'il s'incommode par ces excès, aiant ſouvent des indigeſtions & des vomiſſemens. Cette gourmandiſe intéreſſera beaucoup ſa ſanté, ſi l'on n'y prend garde, & elle le rendra maigre & ſec, parce que l'abondance de nourriture ſe tourne en bile & en une certaine humeur acre qui excite, & entretient cette faim continuelle & déréglée, d'où il arrive que plus il boit & plus il mange, plus il veut boire & manger; & il tombe dans une eſpèce d'hydropiſie, qui l'empêche de profiter. Les Enfans qui ſe rempliſſent trop de nourriture, ſont fort ſujets à cette maladie; ils ont ordinairement le ventre enflé par les mauvaiſes humeurs, qui ſe répandent par tout le corps, qui les rendent pâles, & qui ſouvent après leur avoir cauſé beaucoup de lan-

langueur & d'infirmitez, leur donne la mort. Il faut ajoûter à cela que souvent un tempérament gourmand, se porte dans la suite à la débauche, & entraine après soi toute sorte de malheurs ; ce qui doit engager les parens, à éloigner leurs Enfans de ce vice grossier, autant qu'il leur sera possible. Afin d'y réussir, il faut remarquer qu'on doit seulement donner aux Enfans suffisamment de la nourriture, & régler le tems de leurs repas, & la quantité des viandes qu'on leur donne ; ce qu'on doit particuliérement observer à l'égard de ceux qui sont gourmands : il faut même les rétrancher peu à peu, & les accoûtumer à la tempérance, leur ôter les occasions d'excès. S'il leur arrivoit de manger en cachette, ce qu'on leur auroit défendu, il seroit à propos quelquefois de les corriger, & de les châtier à cause de leur intempérance.

La gourmandise des Enfans, & la complaisance qu'on a de suivre leur volonté, les entretiennent quelquefois dans un grand dégoût pour de certaines viandes, & ils en ont une si grande aversion, qu'ils la conservent toute leur vie. On en voit qui ne boivent point de vin, qui ont horreur du poisson, qui ne peuvent souffrir de certaines légumes, & d'autres choses semblables. Ce défaut vient de ce que l'on a trop consulté leur goût dans les commencemens. Il falloit plutôt leur faire manger de tout, ne point entretenir leur délicatesse, & leur ôter ces répugnances, qu'on ne pourra peut-être pas vaincre dans la suite. Cela se doit faire

sans

ſans violence & ſans rigueur. La gourmandiſe eſt un défaut très conſidérable, qu'il faut corriger abſolùment : & lorſqu'un Enfant ſera capable d'entendre raiſon, il faudra lui inſinuer de bonne heure, que ſouvent elle a de funeſtes ſuites. Le Chat gourmand de la Fable lui doit ſervir d'Exemple.

FABLE

Du Chat & des Rats.



UN gros Matou Tiran d'une Province,
Se plaiſoit tant à la chaſſe des Rats,
Qu'il fit déſence à tous les autres Chats,
D'al-

D'aller chaſſer ſur les plaiſirs du Prince.
Les Chats domeſtiques & doux,
Petits minets, Chates, Matoux:
Et tous enfin, hormis les Chats ſauvages,
Qui comme hobereaux des villages,
Sans la chaſſe mourroient de faim,
A ſon commandement obéïrent ſoudain.
Mais mal advint d'une telle défence,
Car les Chats juſqu'alors étoient fort bien nourris;
Des Dames même ils étoient favoris,
Parce qu'ils défendoient le grenier, la dépenſe,
Des aſſauts des rats & ſouris,
Dont quand on vit multiplier l'engeance,
Ils tombérent dans le Mépris.
On les chaſſa des maiſons & des villes,
Comme des bouches inutiles.
La race des Rats cependant,
Etant un peuple fort peuplant,
En fit avoir telle fourmilliére,
Que le Tiran Matou ne trouvoit pas,
Dans le ſerrail de ſa goutiére,
Un ſûr aſile à prendre ſes ébats.
Au même tems la premiére ratiére,
Et les premiers crieurs de mort-aux-Rats,
Parurent en lumiére.
Quand ces appas pleins de poiſon,
Furent ſemez en chacune maiſon,
Nôtre Tiran friant de ſa nature,
Dans un hachis par hazard en trouva:
Il en prit ſi bonne meſure,
Qu'incontinent il en creva.

Cette

Cette Fable apprend qu'il arrive
Toûjours quelque malheur qui met en desaroi,
Le gros glouton qui n'est bon que pour soi,
Parce qu'il faut que tout le monde vive.
Et que Dieu souvent a permis,
Que le méchant trébuche,
Dans une embûche,
Qu'on dressoit à ses ennemis.

CHAPITRE XVI.

Du Gouvernement des Enfans depuis 5. jusqu'à 15. ou 18 ans.

LOrs qu'un Enfant aura été gouverné de la maniére que j'ai dit jusqu'à l'âge de cinq ans, on le trouvera disposé à recevoir une bonne éducation. On pourra alors se servir avec plus d'avantage de la voïe d'instruction & de correction pour former ses mœurs; & pour lui apprendre ce qui regarde la vertu & les devoirs de la vie Civile & Politique. Voici à peu près ce qu'il est bon d'observer dans son gouvernement.

Depuis l'âge de cinq ans jusqu'à dix, il faut régler à quatre repas, la nourriture des Enfans. Il y en a qui leur font manger trois fois le jour de la soupe, sçavoir le matin, à diner avec un peu de viande boüillie, & le soir à souper sans y rien ajoûter. Il faut leur donner à déjeuner & à goûter un peu de pain avec du beurre, ou du fromage, ou des fruits crus ou cuits, ou quel-

que-

que chose semblable, qu'on a coûtume de donner aux Enfans, aïant soin de diversifier, car la continuation d'une seule sorte de nourriture, si elle étoit mauvaise, pourroit les rendre mal sains. Si, par exemple, on ne leur donnoit ordinairement que du beurre, ils seroient à la fin incommodez de la bile : le fromage pourroit leur gâter l'estomach ; les fruits leur causeroient des cruditez, des coliques, des Vers ou quelque autre maladie. Mais la diversité fait qu'une nourriture corrige ce qu'il y peut avoir de mauvais dans une autre. On donnera à boire aux Enfans la boisson qui est en usage dans le païs où l'on se trouve. On ne leur donnera point le matin d'eau cruë, si ce n'est lorsqu'ils sont échauffez, & après qu'ils auront mangé. Lors qu'on leur donne du vin, pour leur boisson ordinaire, il ne doit point être pur. Observez de ne leur point donner du tout de vin au goûter ; de l'eau pure leur sera salutaire, & aidera à la digestion, & dans les lieux où l'eau n'est point bonne, ni naturelle, il ne leur faut donner au lieu d'eau qu'une boisson fort légére, comme de la petite biére, du demi-vin, du Cidre à l'eau, de la Ptisanne. Dans les lieux où le vin n'est point commun, il seroit bon d'en donner aux Enfans un verre tous les huits jours, ou tous les quinse jours le matin ; il leur serviroit de remede, & seroit un préservatif contre plusieurs maladies.

Depuis dix ans, jusqu'à quinze ou dix-huit, les Enfans ont besoin d'une nourriture plus forte. On peut leur donner le midi

di avec la ſoupe un peu de boüilli, & quelques fruits à la fin du repas; le ſoir un peu de viande rôtie, ou en ragoût qui ſoit ſimplement apprêté, & ſans beaucoup d'épiceries, à quoi on peut ajoûter auſſi quelques fruits cuits, ou bien meurs. Il ne leur faut point donner de viandes trop groſſiéres & indigeſtes, ou ne leur en donner qu'en ſi petite quantité, qu'ils n'en puiſſent être incommodez. On pourra obſerver au déjeuner & au goûter ce que nous avons dit pour les Enfans depuis cinq ans, mais il y a des perſonnes qui accoûtument leurs Enfans après l'âge de dix ans, à ne prendre ordinairement le matin, que du pain ſec, à quoi quelques uns ajoûtent un verre de vin; l'après-midi à goûter, ſeulement du pain avec de l'eau s'ils ont ſoif. On remarque que ce gouvernement rend les Enfans forts, robuſtes, & d'une bonne ſanté.

Le dormir eſt néceſſaire aux Enfans. Il faut d'abord qu'ils ſont nez, leur en donner autant qu'ils en veulent; depuis cinq ans juſqu'à dix, on peut les laiſſer au lit pendant 10 & onze heures; & même l'Hiver pendant douze heures. Après dix ans juſqu'à dix-huit, c'eſt aſſez de les laiſſer dormir pendant neuf heures en Eſté, & en Hiver pendant dix.

Il n'y a rien à dire de particulier ſur les habits des Enfans: ils doivent être honnêtes ſuivant leur condition. On doit laiſſer ordinairement le corps de baléne aux Garçons juſqu'à dix ans, ou même plus longtems s'ils ſont foibles & délicats. On doit chan-

changer ce corps aux filles de six mois en six mois, ou au moins tous les ans, jusqu'à l'âge de quatorze à quinze ans, afin de leur former la taille. Le linge & la propreté sont nécessaires pour la santé des Enfans. Il faut les accoûtumer de bonne heure à se tenir proprement, & à ne point salir leurs habits & leur linge ; c'est assez qu'ils en changent deux fois la semaine. Il faut avoir aussi soin qu'ils apprennent à s'habiller eux-mêmes.

Les jeux des Enfans doivent être réglez & modérez. Il faut que dès l'âge de cinq ans leurs études & leurs exercices les occupent la plus grande partie de la journée. Il ne faut pas toutefois les tenir dans une application continuelle, mais on peut deux ou trois fois le jour, leur donner le tems & la liberté de se divertir.

Quant aux maladies qui arrivent aux Enfans après cinq ans, si elles sont les mêmes dont nous avons parlé, on pourra se servir des mêmes remedes. Dans les grandes maladies il faut avoir recours aux Médecins. Ils ne doivent ordonner aux Enfans, que des remedes doux & innocens, & des purgations qui ne soient point violentes, la Manne & la Rhubarbe sont les plus convenables à cet âge, le Sené & d'autres Médecines fortes ne peuvent faire en eux qu'un mauvais effet.

Les filles de qualité sont ordinairement sous la conduite de leur Gouvernante, jusqu'à l'âge de huit ou dix ans. Les Meres & les Gouvernantes doivent tenir les filles toûjours auprès d'elles, & les y accoûtumer de bonne heure. Il faut les tenir dans une occupation

con-

continuelle, & dès l'âge de cinq ans on doit commencer à leur apprendre à filer & à coudre, on ne peut leur inspirer trop tôt l'inclination au travail. Il est très dangereux de flatter leur vanité dans les habits & dans les maniéres, on doit plutôt les exhorter à la modestie & à la simplicité. Celles à qui Dieu a donné de la beauté en partage, doivent plus estimer celle de la vertu, que celle du corps, & que tous les vains ornemens. Après qu'elles auront appris à lire & à écrire, on peut les élever à faire toutes sortes d'ouvrages de dentelles, de tapisseries, de broderies &c. Une Mére & une Gouvernante habiles leur en pourront donner les premiers commencemens. Lorsqu'une fille a atteint l'âge de douze à treize ans, si son esprit est formé, & qu'elle soit bien instruite, il ne faut plus la gouverner que par la présence & par la vigilance, afin de la maintenir dans la modestie & dans la vertu, dans laquelle elle a été élevée. On peut dès lors lui confier quelque soin du ménage, & lui faire connoître ce qui est nécessaire pour la bonne conduite de la maison : une fille ignorante sur cet article, & qui n'en a point l'expérience, en est bien souvent la ruine & la destruction, au lieu que celle qui est ménagére l'établit.

Les Parens qui sont obligez d'envoïer leurs Enfans aux Colléges, ou dans des pensions pour les y faire élever dans les Sciences, doivent faire ensorte qu'ils y soient gouvernez de la maniére que nous avons dit; soit pour la Nourriture, soit pour le dormir, soit

soit pour la propreté, & même pour les divertissemens modérez. Nous verrons dans la suite quelles doivent être les qualitez des Maîtres qu'on doit choisir pour leur confier le gouvernement & l'éducation des Enfans.

Les Enfans sont exposez à de grands dangers, & à de grands inconvéniens soit dans la maison de leurs Parens, soit dans les Colléges, ou dans les Pensions. Ils trouveront par tout des occasions dangereuses, & de mauvaises compagnies. L'Emulation des Ecoles publiques & des Pensions est très avantageuse à de certains esprits, qui ne réussiroient jamais dans la maison de leurs Parens. Il faut pourtant avoüer que l'Education domestique est ordinairement la meilleure & la plus assûrée pour la vertu, pour la politesse, & même pour la science, lorsqu'on a le bonheur de rencontrer un Gouverneur ou un Précepteur propre à l'éducation des Enfans, & qu'on peut faire la dépense d'en tenir un continuellement auprès d'eux. Les Parens feront sagement de n'envoier leurs Enfans hors de leurs maisons, qu'après qu'ils auront éprouvé, que l'instruction domestique ne leur est point suffisante. Mais en quelque endroit qu'on éleve les Enfans, il faut faire en sorte d'éloigner d'eux, tout ce qui peut corrompre leurs mœurs, & les porter au libertinage. Il y en a peu dans ce tems qui se préservent de la contagion générale du vice, & qui démeurent vertueux au milieu des mauvais exemples & des tentations qui se trouvent presque par tout, heureux celui qui peut s'en exemter. La Fable de

la

la Cigogne fait voir combien il est funeste de se trouver avec ceux qui font mal.

FABLE

Du Laboureur & de la Cigogne.



UN Laboureur fâché de voir que les Gruës & les Oyes sauvages mangeoient ses bleds dans ses champs, tendit des filets pour les prendre. Il prit aussi avec elles une Cigogne qui le pria très instamment de la remettre en liberté; lui représentant qu'elle n'étoit ni Gruë, ni Oye sauvage, & qu'elle ne lui avoit jamais fait de dégât, puisqu'elle ne mangeoit ni her-

 bes

bes ni grains. Elle lui dit encore pour l'attendrir, qu'elle servoit ses Parens avec une piété sans exemple, & qu'elle les secouroit charitablement dans leur extrême vieillesse. Le Laboureur sans faire attention aux remontrances de la Cigogne, se mit à soûrire. Je conviens de tout ce que tu dis, repliqua-t-il, mais puisque tu es prise avec les autres Oiseaux, il faut que tu meures aussi avec eux.

SENS MORAL.

IL est dangereux de se trouver avec les méchans, car souvent l'innocent est puni pour le coupable. Les Jurisconsultes ont déclaré que celui qui est pris en la compagnie d'un homme qui a commis un crime, doit être puni comme le criminel, quoi qu'il n'y ait point trempé, & qu'il ne l'ait aidé ni d'effet, ni de ses conseils. C'est la Jurisprudence ordinaire, & c'est ainsi que les Juges se comportent, dans ces circonstances. Esope a proposé cette Fable, & représenté le malheur de la Cigogne, pour apprendre aux hommes à bien choisir les personnes qu'ils veulent pratiquer, & à prendre toutes les précautions possibles pour ne se trouver jamais en mauvaise compagnie, à cause des accidens & des malheurs qui en peuvent arriver. Quand on voit souvent des gens vicieux, on prend insensiblement la teinture de leurs vices. Outre que quand on a une véritable probité, on ne doit guére trouver de plaisir à voir des méchans, à cause de la dispro-

proportion de l'humeur & des sentimens. Les bienséances & la néceſſité du commerce obligent quelquefois à voir des gens qui n'ont pas un grand fond de probité, & dont la réputation eſt attaquée; mais il ne faut point lier avec eux de ſociété qui ſoit de durée; il ſe faut ſouvenir que la Cigogne perdit la vie; non pour ſes méchantes actions, mais pour s'être trouvée dans la compagnie des Gruës & des Oyes ſauvages, à qui le Paiſan, en vouloit, pour le ravage qu'elles avoient fait dans ſes bleds.

Les méchans ont des bons cent fois cauſé la perte,
Nous en avons mille exemples fameux,
Quoiqu'à la vertu ſeule on t'ait vû l'ame ouverte,
Hante des Scelerats tu périras comme eux.

CHAPITRE XVII.

De l'inſtruction des Enfans.

CE que nous avons dit de l'obligation des Parens de bien élever leurs Enfans, prouve celle où ils ſont de leur donner de bonnes inſtructions, qui eſt le principal devoir de l'éducation. C'eſt ce que St. Paul a particulierement en vûë dans le commandement qu'il fait aux Parens d'élever leurs Enfans *dans la diſcipline & la correction du Seigneur*. Dans le Livre de la loi, Dieu après avoir donné toutes les ordonnances qu'il vouloit être obſervées par les

Iſraëlites, leur commande d'en inſtruire leurs Enfans. Voici comme il leur parle. „ Ecoutez Iſraël mes Ordonnances & mes „ Loix, que je vous enſeigne, afin que vous „ viviez. Vous n'ajouterez rien à cette pa- „ role, que je vous commande, & vous „ n'en ôterez rien... Vous les garderez donc „ & les obſerverez, car c'eſt votre ſageſſe. „ N'oubliez point ce que vos yeux ont vû, „ afin que cela ne ſorte point de votre cœur, „ tout le tems de votre vie, & que vous le „ faſſiez connoître à vos Enfans, & aux En- „ fans de vos Enfans. „ Dans un autre endroit Dieu ordonne à Moyſe d'aſſembler le peuple. „ Je leur ferai ouir, dit-il, mes „ paroles qu'ils apprendront, afin qu'ils me „ craignent tous les jours qu'ils vivront ſur „ la terre; & qu'ils enſeignent la même cho- „ ſe à leurs Enfans. „ Au 6. Chap. du Deuterônome Dieu dit à ſon peuple. „ Ces pa- „ roles que je vous recommande aujour- „ d'hui, ſeront en votre cœur, vous les ré- „ citerez à vos Enfans, vous en parlerez „ quand vous ſerez dans votre maiſon, „ quand vous ſerez en chemin, quand vous „ vous coucherez, quand vous vous léverez, „ vous les lierez ſur vos mains pour vous „ ſervir de Signe, vous les écrirez ſur l'en- „ trée de la porte de vôtre maiſon.... „ Quand votre Enfant vous demandera un „ jour, quels ſont ces commandemens & ces „ ordonnances? vous lui direz alors; le „ Seigneur nous a commandé de faire tou- „ tes ces ordonnances & de le craindre, par- „ ce qu'il eſt le Seigneur nôtre Dieu, afin

„ que

„ que nous ſoions toûjours bien, & que nous „ vivions comme aujourd'hui. „ Moyſe dit auſſi au Chapitre 32. du même Livre. „ Prenez à cœur toutes les paroles dont je „ vous rends aujourd'hui témoignage, afin „ que vous recommandiez à vos Enfans de „ les garder, de faire & d'accomplir tout „ ce qui eſt écrit de cette loi, parce que „ ces choſes ne ſont point commandées en „ vain, mais afin que chacun vive en elles.

Il eſt dit dans l'Eccleſiaſtique : *avez vous des Enfans ? Inſtruiſez-les.* Il eſt de l'intérêt des Parens d'y apporter tout le ſoin poſſible, parce que ces Enfans mal inſtruits n'attireroient peut-être ſur eux mêmes, & ſur toute leur famille, que l'opprobre & la confuſion. *Inſtruiſez votre Enfant*, dit le Sage, & *il vous apportera du repos, & il donnera de la joye à votre ame.* Non ſeulement il donnera de la joïe & du repos à ſes Parens, mais auſſi de l'honneur & de la gloire, comme il eſt marqué dans le Chap. 29. des Proverbes. *On donnera des Loüanges à un Pere qui inſtruit ſon fils, il aura ſujet de ſe glorifier dans ſa famille de l'inſtruction qu'il lui a donnée.* Il en aura de la conſolation & de la ſatisfaction, non ſeulement pendant ſa vie, mais il mourra content & ſans triſteſſe, parce que, comme il eſt dit dans l'Eccleſiaſtique Chap. 30. *il paſſera* de cette *vie comme s'il ne mouroit point, laiſſant après lui un Enfant qui le répreſente, laiſſant à ſa maiſon un défenſeur & un protecteur.*

Rien n'eſt plus capable d'exciter les Parens à donner de bonnes inſtructions à leurs

Enfans, que les exemples des saintes écritures; où l'on voit que les Enfans, bien instruits & bien élevez ont été heureux, ont prosperé & ont fait le bonheur & la consolation de leurs Parens, & pendant leur vie & à l'heure de leur mort.

Le Patriarche Abraham, que Dieu a loüé du zêle qu'il avoit de bien instruire ses Enfans & sa maison, n'a-t-il pas eu la joïe de voir son fils Isaac, le modelle de l'obéïssance, comblé de benedictions, & n'est il pas mort content dans une belle vieillesse & plein de jours ? Le Roi David éleva son fils Salomon avec grand soin, & lui donnoit continuellement de bonnes instructions, comme Solomon lui même nous l'apprend dans ses Proverbes. „ J'étois dit-il, un Enfant très-cher „ à mon Pere, fils unique & aimé tendre„ ment de ma Mere. Il m'instruisoit & me „ disoit que ton cœur reçoive mes paroles, „ garde mes préceptes & tu vivras: je veux „ que tu possede la sagesse & la prudence; „ n'oublie point mes paroles & mes in„ structions. „ Sa Mere n'étoit pas moins assiduë à lui donner des leçons de sagesse, se servant des paroles les plus fortes & les plus tendres, pour la lui faire aimer. „ Ecoute „ mes paroles, lui disoit elle, O mon cher „ fils, qui es l'objet de mes esperances & „ de mes vœux. Aussi eut elle la consolation de voir ce fils qu'elle aimoit si tendrement, être le plus grand Roi qui ait jamais été au monde, qui fut rempli de Justice & de sagesse, & qui devint l'admiration de toute la terre. Josias Roi d'Israël étant pré-

préservé du massacre que la cruelle Athalia fit de ses freres, & aïant été caché dans le Temple par sa Tante, qui eut soin de lui faire donner de bonnes instructions, fut un Prince Religieux, & ne suivit point les mauvais exemples de ses prédécesseurs. Il n'étoit qu'un Enfant quand il commença à regner; & il fit paroître toute sa vie son zêle & sa religion, qui furent comme les fruits de sa bonne éducation. La plus grande partie des autres Rois d'Israël, & de ceux de Juda, étant sortis de Peres impies & méchans, & n'aïant point eu l'avantage d'être bien instruits, ont été aussi méchans & impies que leurs Peres; ils ont regné malheureusement, & ont attiré sur eux & sur leurs roiaumes toute sorte de malediction. Le Prophete Daniel attribuë la piété de la chaste Susanne au soin que ses parens avoient eu de la bien élever. Le bon homme Tobie au milieu de son afliction & de sa pauvreté, s'appliqua sur tout à bien instruire son fils, & lui apprit dès son enfance à craindre Dieu, & à s'abstenir de tout péché. Ce fils ne fut il pas aussi le bonheur & la consolation de sa famille ? l'éducation que Mardochée donna si soigneusement à sa niece Ester, qu'il avoit adoptée pour sa fille, & les saintes leçons qu'il lui fit, ne la rendirent elle pas digne d'être élevée à la royauté ? Dieu la choisit pour délivrer & Mardochée & toute la nation des Juifs de la mort. Je ne puis passer sous silence la générosité de la Mere des Macabées, qui aïant donné à ses Enfans l'instruc-

tion de la crainte de Dieu, eut la constance de les instruire jusqu'à la mort, se trouvant glorieuse de voir ses Enfans mourir pour la loi de Dieu. Elle les animoit par ses exhortations vives & pressantes, ne hésitant point elle même à mourir pour la Religion.

Ces Autorités & ces exemples semblent ne prouver que l'obligation d'instruire les Enfans dans la piété & dans la vertu, mais si on examine de près les mêmes écritures, on trouvera que l'instruction que les Peres doivent à leurs Enfans, a des obligations plus étenduës & qu'elle renferme même les sciences & les devoirs de la vie civile & politique. C'est ce qu'on doit entendre par la Sagesse que l'Ecriture conseille, & dans laquelle elle veut que les Parens élevent leurs Enfans. On n'a qu'à lire la description de la Sagesse, qui se trouve au 7 & 8 Chapitre du Livre de la Sagesse, pour être convaincu que par la Sagesse on doit entendre, non seulement la piété, mais toutes les sciences & toutes les bonnes disciplines. „ Je l'ai „ préférée, dit le Sage, [cette Sagesse] aux „ Sceptres & aux Trônes, & j'ai estimé les „ richesses comme rien en comparaison d'el- „ le, je ne lui ai point comparé les pier- „ res précieuses, car tout l'or du monde, „ est au prix d'elle comme un grain de sa- „ ble, & toût l'argent comme de la bouë. „ Je l'ai plus aimée que la santé & que la „ beauté; j'ay proposé de l'avoir pour me „ servir de lumiére, parce que sa lumiére „ ne peut s'éteindre. Tous les biens me sont „ venus avec elle : elle apporte avec soi une „ in-

„ infinité de gloire & d'honneur. J'ai eu du
„ contentement en toute chose, parce que
„ cette Sagesse me précédoit, & je ne sçavois
„ point qu'elle est la mere de tout bien.
„ Je l'ai apprise sans me cacher, & je la
„ communique sans envie, & je ne Cache
„ point ses avantages. Elle est aux hommes un
„ tresor infini; ceux qui l'ont euë ont été
„ participans de l'amitié de Dieu, & re-
„ commandables par la grace des bonnes
„ instructions.... Car c'est Dieu qui con-
„ duit notre sagesse..... C'est lui qui m'a
„ donné la Science de tout ce qui est. Il
„ m'a fait sçavoir la disposition du monde,
„ la vertu des Elemens, le commencement,
„ la fin & le milieu des tems, les vicissi-
„ tudes des Astres, le changement des sai-
„ sons, le cours de l'année, l'ordre des étoi-
„ les, la nature des animaux, les passions des
„ bêtes, la force des vents, les pensées des
„ hommes, les différences des arbres, les
„ vertus des simples; je sçai beaucoup de cho-
„ ses cachees & évidentes, par ce que c'est
„ la Sagesse qui fait tout, qui ma instruit.
„ Je l'ai aimée & je l'ai recherchée dès ma
„ jeunesse, j'ai cherché à la prendre pour
„ mon épouse, & je suis devenu amateur de
„ sa beauté. Elle rend la noblesse glorieuse,
„ elle enseigne la Science de Dieu.... La
„ Sagesse fait les choses anciennes elle, pen-
„ se à celles qui sont à venir, elle connoît
„ la subtilité des discours & la solution
„ des argumens, elle prévoit les signes &
„ les prodiges avant qu'ils arrivent, les évé-
„ nemens des tems & des siecles &.

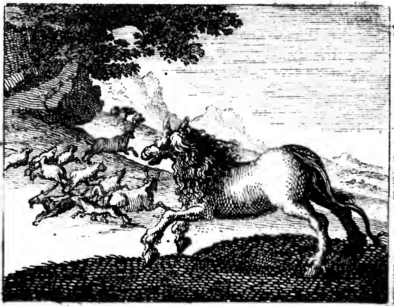
D'où il faut conclure qu'il est très avantageux d'instruire les Enfans en toutes sortes de sciences, & quand l'Ecriture ne parleroit point de cette instruction, on pourroit dire qu'elle suppose que les hommes sont assez soigneux de leurs propres intérêts pour la procurer à leurs Enfans. Les lumiéres de la raison les y engagent. Il y a peu de personnes qui ne soient convaincues de l'utilité des arts & des sciences; le soin que l'on a eu de tout tems de les cultiver & de les augmenter montre leur excellence. Tous les peuples & toutes les nations les estiment, Ces deux choses sont l'appui & le soutien des Royaumes. La guerre, la justice, la Médecine, le Commerce, la Navigation, les Manufactures ont atteint leur perfection ou ce qu'elles ont de meilleur, par les sciences. Tout le monde sçait combien l'Eloquence, les Langues, la Philosophie, les Mathematiques y sont nécessaires. De là viennent ces découvertes merveilleuses & ces secrets qui font l'objet de nôtre admiration. Sans les belles lettres le monde ne seroit il pas dans une étrange Barbarie, & privé des grands avantages qu'elles ont produits? Tout ce qu'il y a eu de grands hommes ne se sont distinguez & ne se sont élevés que par ces exercices & par leur application aux sciences. Ceux qui ont négligé cette occupation, & qui ont manqué d'instruction dans leur jeunesse, sont demeurés dans l'oubli, & ont souvent perdu les avantages de la fortune, que l'expérience, l'adresse & la science de leurs Ancêtres, leur avoient acquis. Rien n'est

plus

plus incertain que les richesses, elles se perdent facilement ; mais l'instruction qu'on reçoit dans sa jeunesse est un bien assûré, qui ne peut être ôté, & avec lequel il est difficile qu'un homme puisse manquer, du moins on l'estimera toûjours dans le monde, & il vivra avec honneur. Ajoûtez à cela que la science & les arts sont les moïens les plus certains pour conserver la fortune & même pour l'augmenter. Les Charges & les emplois qu'on peut exercer dans l'état, & dont un Enfant peut devenir capable, doivent encore engager les Parens à ne rien oublier pour son instruction ; & quelque confiance qu'ils puissent avoir aux biens de la terre, ils ne doivent point le priver de celui-ci, qui est le plus grand de tous : car quand ils lui destineroient la possession des plus grandes richesses & des emplois les plus considérables, il seroit toûjours vrai de dire, qu'il en sera indigne, s'il manque d'éducation & d'instruction. Tous les avantages extérieurs seront à celui qui n'a point le mérite & la capacité, ce que la peau du Lion étoit sur le dos de l'Ane. Ce sera toûjours un Ane couvert d'une peau qu'il peut perdre ; & il fera connoître tôt ou tard ce qu'il est, quelque soin qu'il prenne de se cacher.

FABLE

L'Ane couvert de la Peau du Lion.



UN Ane aiant trouvé par hazard la peau d'un Lion, s'en couvrit le dos sur le champ, & se para de cette dépoüille: les autres bêtes qui le virent en cet équipage en furent alarmees & se mirent à fuir de toutes leurs forces. Le Maître à qui appartenoit l'Ane, le cherchoit de tous côtez, & fut tout étonné quand il le vit déguisé de cette sorte. L'Ane accourut vers son Maître & se mit à braire; sa voix, & ses longues

gues oreilles, qu'il n'avoit point cachées, le firent connoître malgré son déguisement; son Maître le prit & le condamna à son travail ordinaire.

SENS MORAL.

LEs honneurs qu'on a usurpez injustement, & que l'on ne mérite point, ne sont pas de longue durée. L'Ane épouvanta d'abord les autres bêtes & les mit en fuite, parce qu'il s'étoit paré des dépoüilles du Lion. Mais ses longues oreilles découvrirent sa fourberie. Cette Fable représente assez naturellement le sot orgüeil de ces personnes présomptueuses qui veulent se faire valoir à la faveur de quelque déguisement, mais quand on les connoît à fonds, on les méprise, comme les autres animaux mépriférent l'Ane, quand ils eurent apperçu ses Oreilles, & qu'ils l'eurent entendu braire. La même chose arrive à peu près à de certaines gens, que l'on considére pour leur magnificence, pour la splendeur de leur équipage, pour le grand nombre de Valets qui les environnent, pour le respect dû à leurs Charges, mais quand ils viennent à parler, s'ils ne disent que des puérilitez & des sottises, on ne peut s'empêcher de les regarder avec mépris. C'est ce qui arriva à un grand Seigneur, qui étant entré chez un fameux Peintre de l'antiquité, considéra attentivement plusieurs beaux ouvrages sans rien dire; enfin il se mit à discourir à tort & à travers, estropiant les termes de l'art, qu'il plaçoit mal à propos, & comme un homme qui n'avoit

nulle teinture de l'art. Alors le Peintre le regardant avec un souris moqueur, tandis que tu n'as point parlé lui dit-il, ton silence ma fait soupçonner que tu te connoissois en peinture, mais depuis que tu as voulu parler, & que tu as fait connoître ton ignorance, tous mes Eleves te siflent & se mocquent de toi. C'est ainsi que l'Ane fut mocqué par les autres animaux, quand ils eurent reconnu que cette peau de Lion, dont il s'étoit paré, n'étoit qu'un ornement emprunté.

Pour cacher ce qu'on a de honteux & de bas,
En vain d'un beau dehors on prend les apparences,
Quelque endroit mal couvert, où l'on ne songeoit pas,
Se montrant tout à coup, trahit nos espérances.

CHAPITRE XVIII.

Des Personnes à qui on peut confier l'éducation des Enfans.

LEs Parens doivent être les premiers Maîtres de leurs Enfans, & ils ne doivent jamais abandonner le soin de leur éducation. Ils les instruiront donc, & par leurs paroles, & par leurs exemples. Une parole d'un Pere, dite à propos à son Enfant, fera une leçon qu'il n'oubliera jamais, & qui fera plus d'impression sur lui, que tout

ce

ce qu'un autre pourroit lui enseigner.

Il y a plusieurs choses qu'on peut lui insinuer insensiblement & sans affectation. Si on loüe, par exemple, en sa présence la piété & l'honnêteté, il aimera ces vertus; si on témoigne dans les occasions du respect & de l'attachement, pour les commandemens de Dieu, on lui en donnera une haute idée; le récit qu'on lui fera du bonheur de l'autre vie lui en fera venir le desir; la représentation des peines de l'Enfer, & des jugemens de Dieu contre les méchans, lui donneront une sainte crainte, & lui feront appréhender de tomber dans le péché, qui est la cause d'un malheur si terrible. Les avertissemens d'un Pere & d'une Mere, pourront de même dresser un Enfant en ce qui regarde la bien séance & la civilité, & en tout ce que demande la vie Chrétienne, & le devoir d'un honnête homme. Les bons exemples fortifieront beaucoup ces instructions, & rien n'est plus propre à persuader la vertu aux Enfans; comme rien n'est plus pernicieux pour eux, que les mauvais exemples qu'ils reçoivent de leurs Parens.

A l'instruction domestique que les Peres, & les Meres donnent à leurs Enfans, il faut joindre celle des Maîtres, qui est nécessaire pour les former. On ne doit point les abandonner à toutes sortes de personnes, & il est bon d'examiner de prez les qualitez de ceux à qui on les confie; tout dépend de ce choix. Un bon Maître est un des grands avantages qu'on puisse procurer

à

à un Enfant : quelques bonnes dispositions qu'il ait, s'il tombe en de mauvaises mains, il est à craindre que jamais il ne réussisse ; au contraire, quand il n'auroit qu'un esprit médiocre, s'il est sous la conduite d'un Maître sçavant & experimenté, il pourra exceller, & se distinguer dans les sciences & dans les arts, qu'on lui enseigne. On ne doit pas pourtant en imputer aux Maîtres la faute, si quelques uns ne font pas de grands progrès, ou même n'avancent point du tout. Il y a des esprits extrémement bornez ; d'autres ont une si étrange aversion, & un éloignement si surprenant pour l'étude, & pour tout ce qui demande de l'application, & de la contention d'esprit, qu'il est presque inutile d'emploier son tems & sa peine à les enseigner. Il est de la prudence des Parens de ne pas toûjours violenter leurs Enfans, mais de consulter sans prévention, leurs dispositions, & ce qui leur convient, pour les appliquer à des exercices conformes à leur tempérament, & au panchant que la nature leur a donné. Tel qui peut réussir aux sciences, ne sera point propre aux exercices de la guerre, ni au commerce ; & celui qui aura de l'aptitude pour le commerce, ou pour la guerre, souvent ne fera rien dans une autre condition. Il faut donc tâcher de connoître le génie d'un Enfant, afin de lui donner les Maîtres qui lui conviennent. Or à quelque science & à quelque exercice qu'on le destine, il lui faut toûjours, comme je l'ai dit, chercher les meilleurs Maîtres, & qui aïent les qualitez qu'ils doivent

avoir;

avoir. Il y en a quatre qu'on doit particuliérement considérer dans un maître, la vertu, la capacité, l'expérience, & l'autorité.

I. Un Maître doit être vertueux. Il faut que ses mœurs soient irréprochables, de peur qu'il ne nuise plus aux Enfans par ses mauvais exemples, qu'il ne leur profiteroit par ses instructions. Il doit être sage, modeste, honnête, doux, modéré: il ne doit point non plus être jureur, yvrogne, débauché, médisant, colére, suffisant, afin qu'il n'autorise point dans un Enfant les mêmes passions & les vices, auxquels il est sujet. Qu'un Maître ait donc une bonne réputation, que sa vie lui ait attiré l'estime & l'approbation publique; à quoi on doit encore faire plus d'attention, lors qu'on donne un Précepteur, ou un Gouverneur à un Enfant pour l'instruire, & pour être toûjours avec lui. Un homme d'une vie déréglée pourroit corrompre les mœurs de celui qu'on lui auroit confié, ou du moins ne seroit point capable de le corriger, ni de le former à la vertu, qui est le premier point que les Parens doivent considérer dans l'éducation & l'instruction de leurs Enfans.

II. Un Maître doit avoir de la science, & de la capacité, & exceller, pour ainsi dire, dans ce qu'il enseigne. Ce n'est point assez, par exemple, qu'un Maître montre à lire & à écrire; il en faut choisir un, qui puisse montrer à bien lire, & à bien écrire, qui sont deux choses bien différentes; il en est de même des Langues, c'est

peu

peu d'apprendre à parler, ou à écrire une langue, si l'on n'apprend à la bien parler & à la bien écrire. On doit dire la même chose de toutes les autres disciplines ; il faut toûjours chercher les meilleurs Maîtres.

III. Outre la science, un bon Maître doit encore avoir de l'expérience. Plusieurs, quoique très habiles, ne réüssissent pas toûjours, soit manque d'avoir une certaine facilité d'expliquer, & d'insinuer les leçons qu'ils font, ou parce qu'ils n'ont point l'ordre, la netteté, & la patience qui sont nécessaires pour inculquer dans l'esprit, par une répétition fréquente & faite à propos, ce qu'ils enseignent. Il arrive quelquefois que celui qui n'est pas des plus habiles, mais qui a une bonne methode, & qui apporte beaucoup de soin & d'assiduité à enseigner ses écoliers, fera faire plus de progrès à un Enfant, qu'un autre, qui aura beaucoup plus de talent plus & d'acquis mais qui n'aura pas cette expérience, qu'on doit beaucoup estimer dans un Maître, & qui est une de ses principales qualitez.

IV. Un Maître doit encore avoir l'autorité pour contenir les Enfans dans le respect. Sans cette autorité ses enseignemens feroient peu d'impression ; la légéreté & la dissipation, qualitez naturelles à la plus grande partie des Enfans, feroient qu'ils ne s'appliqueroient point à ce qu'on voudroit leur enseigner ; & ces défauts venant insensiblement à s'augmenter les rendroient indociles, & incapables d'aucune bonne instruction. Il est vrai qu'ordinairement la plus part

part des Maîtres prennent assez d'autorité, & que même ils la portent trop loin, se comportant avec une sévérité si excessive, qu'ils accablent les Enfans, & qu'ils les rebutent. Ils leurs ôtent par là une certaine liberté, qui est nécessaire pour leur faire aimer l'étude, & profiter de ce qu'on leur enseigne. Un Maître trop austére donne de la timidité & de la défiance à un Enfant, il le rend stupide, & quelquefois méchant & opiniâtre; parce qu'il l'endurcit aux châtimens, & aux injures. L'Autorité d'un Maître doit être tempérée de douceur : il doit tenir la place des Peres & des Meres; & par consequent aimer les Enfans qu'on lui confie, & s'étudier à s'en faire aimer. On ne doit leur faire paroître de la sévérité que pour punir leurs petits déréglemens, leurs Mensonges, & leurs desobéïssances. Il doit donc également se faire craindre, & se faire aimer : la crainte contiendra les Enfans dans leur devoir, & arrêtera leur grande légéreté, & l'amour les rendra dociles. Fuïez les Maîtres qui se sont gaté l'esprit, par des maniéres grossiéres, & par une affectation impertinente; dont les corrections sont ridicules, & semblables à celle du Maître d'école de la Fable, qui faisoit à un Enfant de fades remontrances, lorsqu'il lui falloit donner un promt secours.

FABLE

L'Enfant, & le Maître d'Ecole.



DAns ce recit je prétens faire voir,
D'un certain sot la remontrance vaine.
Un jeune Enfant dans l'eau se laissa cheoir,
En badinant sur le bord de la Seine:
Le Ciel permit qu'un saule se trouva,
Dont le branchage, après Dieu, le sauva;
S'étant pris, dis-je, aux branches de ce saule:
Par cet endroit passe un Maître d'école;
L'En-

L'Enfant lui crie, au fecours, je peris:
Le Magifter fe tournant à fes cris,
D'un ton fort grave, à contre tems s'avife
De le tancer, ah le petit babouin!
Voyez, dit-il, où la mis fa fottife!
Et puis prenez de tels fripons le foin:
Que les Parens font malheureux qu'il faille,
Toûjours veiller à femblable canaille!
Qu'ils ont de maux! & que je plains leur
fort!
Aïant tout dit, il mit l'Enfant à bord.
Je blame ici plus de gens qu'on ne penfe,
Tout Babillard, tout Cenfeur, tout Pédant,
Se peut connoître au difcours que j'avance:
Chacun des trois, fait un peuple fort grand;
Le Créateur en a beni l'engeance.
En toute affaire ils ne font que fonger.
Aux moïens d'exercer leur langue.
Hé, mon ami, tire moi du danger,
Tu feras après ta Harangue.

Monfieur Locke: s'étend beaucoup fur le Choix qu'on doit faire d'un bon Maître & d'un bon Gouverneur; & fur les qualitez qu'il doit avoir: je rapporterai ici ce qu'il écrit fur ce fújet. „ De tout ce qui „ regarde l'Education des Enfans, il n'y a „ rien à quoi l'on prenne ordinairement „ moins de garde, ou qui foit d'un plus „ difficile examen que ce que je m'en vais „ dire, c'eft que dès que les Enfans com- „ mencent à parler, on devroit tenir auprès „ d'eux une perfonne fage, retenuë & ha- „ bile qui prît foin de leur donner de bon- „ nes impreffions, & de les préferver de „ toute forte de vices, & fur tout de la con-

„ contagion des mauvaises compagnies. Je
„ croi que cet emploi demande beaucoûp de
„ prudence, de sobriété, de tendresse, de
„ diligence, & de discernement, qualitez
„ qui se trouvent difficilement ensemble,
„ & sur tout dans les personnes qu'on peut
„ avoir pour les petits appointemens qu'on
„ a accoûtumé de donner à un Gouverneur.
„ Pour ce qui est de la dépense que vous
„ ferez pour cela, vous ne sçauriez, ce me
„ semble, emploier de l'argent pour vos En-
„ fans d'une maniére qui puisse leur être
„ plus avantageuse: & si vous dépensez à
„ cela plus qu'on n'a accoûtumé de faire,
„ cette dépense ne doit pas vous paroître
„ trop forte. Celui qui, à quelque prix
„ que ce soit, procure à son Enfant un cœur
„ droit, enclin à toutes les choses vertueu-
„ ses & utiles, & rempli de sentimens hon-
„ nêtes, & dignes d'une personne bien éle-
„ vée; celui-là, dis-je, qui n'épargne rien
„ pour orner l'Ame de son Enfant de tou-
„ tes ces excellentes qualitez, lui fait une
„ meilleure acquisition, que s'il ajoûtoit de
„ nouvelles Terres au fonds qu'il doit lui
„ laisser en héritage. Epargnez, tant qu'il
„ vous plaira, en bijoux, en joûets, en
„ belles étoffes de soïe, en rubans, en den-
„ telles, & autres dépenses inutiles, mais
„ n'épargnez rien lors qu'il s'agit d'une
„ chose aussi importante que celle-ci. Vous
„ ne sçauriez vous aviser d'un plus mauvais
„ ménage, que de travailler à faire un grand
„ établissement à vôtre Enfant, & de né-
„ gliger d'enrichir son Ame d'une bonne
„ qua-

„ qualité. J'ai souvent été surpris de voir
„ des gens, qui font pour leurs Enfans des
„ dépenses excessives en habits somptueux; qui
„ se piquent de leur donner des appartemens
„ magnifiques, de leur tenir une table splen-
„ dide, de les faire suivre d'un cortege inu-
„ tile de valets; & qui dans le même tems
„ ne songent point du tout à leur cultiver
„ l'esprit; & ne prennent aucun soin de
„ couvrir la plus honteuse de leurs nuditez,
„ je veux dire leurs défauts naturels, leurs
„ inclinations déréglées, & leur ignoran-
„ ce. Pour moi, je ne puis m'empêcher de
„ croire qu'en cela ces personnes sacrifient
„ à leur propre vanité; car une telle con-
„ duite est plutôt une preuve de leur or-
„ güeil, que d'un sincere desir de faire du
„ bien à leurs Enfans. Voulez-vous faire
„ voir que vous avez une véritable tendres-
„ se pour vos Enfans? Mettez tout en usa-
„ ge pour leur perfectionner le Cœur &
„ l'Esprit. Quoi que vous diminuiez par-là
„ l'heritage que vous leur destinez, vous ne
„ sçauriez donner une plus belle preuve de
„ l'affection que vous avez pour eux. Un
„ homme qui a de l'habileté & de la ver-
„ tu, ne manque guére d'être regardé com-
„ me un homme considérable & heureux,
„ ou du moins d'être tel effectivement.
„ Mais un homme fou ou dereglé ne peut
„ être estimé des autres hommes, ou être
„ heureux en lui-même, quelques biens qu'il
„ hérite de ses Parens. Et en effet, n'ai-
„ meriez-vous pas mieux que vôtre Enfant
„ ressemblât à certaines personnes qu'il y a
„ dans

„ dans le monde, & n'eut que cinq cens
„ livres de rente, que s'il en avoit cinq
„ mille, & qu'il ressemblât à d'autres que
„ vous connoissez ?

„ La considération de la dépense qu'il
„ faut faire pour tenir un Gouverneur au-
„ près des Enfans, ne doit donc pas décou-
„ rager ceux qui peuvent soûtenir cette dé-
„ pense. La grande difficulté consiste à trou-
„ ver une personne capable de se bien acquiter
„ de cet emploi; car des jeunes-gens, des gens
„ d'un mérite & d'une vertu mediocre, n'y
„ sont point propres; & pour les person-
„ nes qui ont de plus excellentes qualitez,
„ on a de la peine à en trouver qui veuil-
„ lent se charger d'un tel emploi. C'est
„ pourquoi, il faut les chercher de bonne
„ heure, & de tous côtez, car il y a de tou-
„ te sorte de gens dans le monde. Sur quoi
„ il me souvient que *Montagne* rapporte dans
„ ses *Essais*, que le sçavant *Castalion* fut con-
„ traint de faire des tranchoirs à *Basle*, pour
„ s'empêcher de mourir de faim; que son
„ Pére auroit donné une somme considéra-
„ ble pour avoir un semblable Gouverneur
„ auprès de son Enfant; & que *Castalion*
„ auroit pris volontiers cet emploi à des
„ conditions raisonnables; mais qu'il se vit
„ réduit à l'extrémité qu'on vient de mar-
„ quer, faute d'être connu.

„ Si vous avez de la peine à rencontrer
„ un Gouverneur tel que celui que je viens
„ de décrire, vous ne devez pas en être sur-
„ pris. Tout ce que je vous puis conseiller,
„ c'est de n'épargner ni soin ni argent pour
„ le

„ le trouver. Toutes les choses du monde
„ s'acquierent à ce prix-là ; & j'ose bien
„ vous assurer par avance, que si vous ren-
„ contrez un bon Gouverneur, bien loin
„ d'avoir jamais regret à vôtre argent,
„ vous aurez le plaisir de penser que c'est
„ l'argent que vous employez le plus à pro-
„ pos. Mais tenez pour maxime de ne pren-
„ dre personne pour Gouverneur de vôtre
„ Enfant, sur le rapport de vos Amis, ou
„ par charité, ou en vûë des grandes re-
„ commandations dont il est chargé. Vous
„ ne devez pas non plus vous déterminer en
„ faveur d'un homme, sur la réputation
„ qu'il a d'être sobre, & savant, qui est
„ tout ce qu'on demande ordinairement dans
„ un Gouverneur. En un mot, vous devez
„ être aussi circonspect à choisir un Gouver-
„ neur pour vôtre Enfant, que s'il s'agis-
„ soit de lui choisir une Femme : car vous
„ ne devez pas compter de faire essai d'u-
„ ne personne pour en prendre une au-
„ tre dans la suite, si vous n'en êtes pas
„ satisfait, ce qui seroit une grande incom-
„ modité pour vous & plus grande encore
„ pour vôtre Enfant. Quand je pense aux
„ scrupules que je fais naître dans vôtre Es-
„ prit, & aux précautions où je vous enga-
„ ge à l'occasion du choix que vous devez
„ tâcher de faire d'une personne propre à
„ bien élever vos Enfans, il me semble que
„ tout ce que je viens de vous dire, ne tend
„ qu'à vous conseiller une chose pour vous
„ la proposer simplement, sans avoir dans
„ le fonds aucun dessein de vous la faire met-

„ tre en pratique. Mais ſi l'on conſidére
„ combien l'emploi d'un habile Gouverneur
„ eſt different de l'idée qu'on s'en fait or-
„ dinairement ; & combien il y en a peu
„ qui en ſoient capables parmi ceux-là mê-
„ me qui s'y deſtinent, on conviendra peut-
„ être avec moi qu'on ne trouve pas partout
„ des gens propres à bien former l'Eſprit
„ d'un Enfant de bonne Maiſon ; & qu'on
„ doit par conſéquent apporter plus de ſoin
„ qu'on ne fait d'ordinaire, au choix d'un
„ habile Gouverneur, ſi l'on ne veut s'ex-
„ poſer à perdre tout l'avantage qu'on pré-
„ tend recueillir d'un tel choix.

„ Ce que tout le monde attend d'un Gou-
„ verneur, c'eſt, comme je viens de dire,
„ qu'il ſoit ſobre & ſavant. Généralement
„ parlant, on croit que cela ſuffit ; & pour
„ l'ordinaire, les Parens ne ſe mettent point
„ en peine d'autre choſe. Mais, je vous
„ prie, après qu'un tel homme aura rem-
„ pli la tête de ſon Diſciple de tout le La-
„ tin & de toute la Logique qu'il a appor-
„ tée de l'Univerſité, ce Diſciple en ſera-t-il
„ plus accompli ? ou pour mieux dire,
„ peut-on eſperer, qu'il ait plus de poli-
„ teſſe, plus de connoiſſance du monde,
„ qu'il ſoit mieux inſtruit des véritables
„ fondemens de la Vertu & de la Généro-
„ ſité, que ſon jeune Gouverneur ?

„ Pour qu'un jeune homme de bonne
„ Maiſon puiſſe être bien élevé, il faut
„ que ſon Gouverneur ſoit bien élevé
„ lui-même, qu'il ſache ſon monde, qu'il
„ entende les régles de la civilité dans tou-

„ te

„ te leur étenduë par rapport aux tems,
„ aux lieux & aux Personnes, & qu'il en-
„ gage son Disciple à les observer constam-
„ ment autant que son âge le requiert. C'est
„ un Art qu'on ne peut ni apprendre ni en-
„ seigner par le moïen des Livres. Il n'y a
„ que les bonnes compagnies & de serieu-
„ ses reflexions sur ce qui s'y passe qui puis-
„ sent en procurer la connoissance.

„ Le Gouverneur de vos Enfans doit non
„ seulement être bien élevé, il faut enco-
„ re qu'il connoisse bien le monde, c'est-à-
„ dire le genie, les caprices, les folies, les
„ fourberies & les défauts de son siécle, &
„ sur tout du Pais où il vit. Il faut qu'il
„ puisse faire voir toutes ces choses à son
„ Eleve, à mesure qu'il l'en trouve capa-
„ ble. Il doit lui apprendre à connoître les
„ hommes & leurs differens caractéres, les
„ lui montrer tels qu'ils sont, en leur ôtant
„ le masque dont leurs differentes profes-
„ sions, ou divers prétextes les obligent à
„ se couvrir; & lui faire discerner ce qui
„ est caché veritablement sous ces fausses
„ apparences; afin qu'il ne lui arrive point,
„ comme à la plûpart des jeunes gens sans
„ experience, de prendre une chose pour
„ une autre, de juger par l'exterieur, &
„ de se laisser tromper par de beaux sem-
„ blans, & par des maniéres flatteuses &
„ insinuantes. Il devroit l'instruire à obser-
„ ver les desseins de ceux avec qui il a à
„ faire, sans être ni trop soupçonneux ni
„ trop credule: & selon que son naturel le
„ fait plus pancher d'un côté que de l'au-

„ tre, le redresser & lui faire prendre la
„ route opposée. Il devroit l'accoûtumer,
„ autant qu'il est possible, à juger saine-
„ nement des hommes par les marques qui
„ servent le mieux à faire connoître ce qu'ils
„ sont, & à découvrir leur interieur qui
„ bien souvent se montre dans de petites
„ choses, sur tout lorsqu'ils ne sont pas sur
„ leurs gardes & pour ainsi dire sur le théâ-
„ tre. Il faut qu'il ait soin de lui faire une
„ peinture fidelle du Monde ; & de le dis-
„ poser à ne pas se figurer les hommes meil-
„ leurs ou pires, plus sages ou plus fous
„ qu'ils ne sont effectivement. Par ce moïen
„ il passera insensiblement & sans danger de
„ l'état d'Enfant à celui d'Homme ; qui
„ est le pas le plus dangereux qu'il ait à
„ faire dans tout le cours de sa vie. C'est
„ donc un point qu'il faudroit ménager avec
„ tout le soin possible.

„ La grande affaire d'un Gouverneur,
„ c'est de donner à son Eleve des maniéres
„ polies ; de lui former l'esprit ; de lui fai-
„ re prendre de bonnes habitudes ; de lui
„ inspirer des principes solides de vertu &
„ de sagesse ; de lui apprendre insensible-
„ ment à connoître les hommes : & de l'en-
„ gager à aimer & à imiter ce qui est ex-
„ cellent & digne d'estime, mais avec ce
„ dégré de vigueur, d'activité & d'appli-
„ cation dont il a besoin pour en venir heu-
„ reusement à bout. Que s'il l'attache à
„ quelques Etudes particuliéres, ce n'est
„ que pour mettre en œuvre les Facultez,
„ de son Esprit, & lui faire employer son
„ temps ;

„ tems ; pour le détourner de l'oisiveté ;
„ pour le rendre capable d'application ;
„ pour l'accoûtumer au travail, & lui don-
„ ner quelque goût pour les choses qu'il doit
„ ensuite apprendre plus exactement de lui-
„ même. Car il ne faut pas attendre, que
„ sous la direction d'un Précepteur un jeu-
„ ne homme devienne jamais savant Criti-
„ que, habile Orateur, ou parfait Logi-
„ cien; qu'il apprenne à fond la Metaphy-
„ sique, ou la Physique, ou les Mathema-
„ tiques, ou la Chronologie, ou l'Histoi-
„ re. On doit pourtant lui enseigner quel-
„ que chose de chacune de ces Sciences ;
„ mais seulement, afin qu'il commence,
„ si j'ose ainsi dire, à faire connoissance a-
„ vec elles sans en venir à une familiarité
„ fort étroite, jusque-là qu'un Gouverneur
„ seroit blâmable d'attacher trop long-tems
„ l'Esprit de son Disciple à la plûpart de
„ ces Sciences, & de l'y engager trop a-
„ vant. Il n'en est pas de même de la Po-
„ litesse, de la Connoissance du monde,
„ de la Vertu, de l'application au travail,
„ & de l'amour de la Réputation: ce sont
„ des choses dont un jeune homme ne sau-
„ roit être surchargé. Et s'il possede une
„ fois ce précieux trésor, il ne sera pas
„ long-tems privé de toute la connoissance
„ qui lui est nécessaire, ou qu'il souhaitera
„ d'avoir.

„ Au reste, je sai fort bien qu'on ne trou-
„ ve pas tous les jours des Gouverneurs du
„ caractére que je viens de décrire, ou du
„ moins qu'on ne sauroit en avoir de tels

„ pour le prix qu'on a accoûtumé de don-
„ ner. Mais ce que j'en dis, c'est afin que
„ ceux qui sont en état de faire cette de-
„ pense, n'épargnent ni recherche ni argent
„ pour une chose si importante; & que ceux
„ qui ne peuvent exceder le prix ordinaire,
„ sachent pourtant ce qu'ils doivent sur tout
„ avoir en vûe dans le choix de la person-
„ ne à qui ils veulent confier l'éducation
„ de leurs Enfans, & sur quoi ils devroient
„ principalement avoir l'œuil eux-mêmes,
„ tandis qu'ils prennent soin de leur con-
„ duite, & toutes les fois qu'ils ont occa-
„ sion de les observer; au lieu de se figu-
„ rer que tout le secret de l'éducation con-
„ siste à faire apprendre à leurs Enfans le
„ Latin & le François, ou quelque maigre
„ Systême de Philosophie.

CHAPITRE XIX.

Du discernement des Sciences qui Conviennent aux Enfans.

UN des principaux soins que les Parens doivent avoir dans l'éducation de leurs Enfans, c'est de faire un juste discernement des Sciences, & des exercices, auxquels ils doivent les appliquer, & qui conviennent à leur esprit, à leur condition, & à l'établissement auquel on les destine. Il y a des génies propres à toutes sortes de sciences & de disciplines: il y en a d'autres qui sont si bornez & si peu ouverts,

verts, qu'à peine peut-on leur faire concevoir les choses qu'ils doivent savoir indispensablement, à plus forte raison seroit il inutile de vouloir leur faire apprendre autre chose, car il arriveroit qu'en voulant trop embrasser, ils ne retiendroïent rien, & perdroient leur temps. Il seroit aussi fâcheux qu'un bon esprit demeurât inculte, & qu'on ne lui donnât point toute l'instruction qu'il peut recevoir. Quelquefois la condition est un empêchement qui fait que les Parens ne peuvent avancer leurs Enfans, & qu'ils sont obligez de se contenter de leur procurer une éducation mediocre, la fortune ne répondant point aux avantages que la nature a donné à ces Enfans. Ceux qui ont reçû de Dieu des biens suffisans, ne doivent rien épargner pour les faire élever, non seulement selon leur condition, mais aussi selon l'étenduë de leur génie. S'ils ont de la vivacité & de l'ouverture, il ne faut point manquer à seconder leurs heureuses dispositions, si tout au contraire, ils ne donnent point de si grandes espérances, il suffira de leur donner une éducation commune & ordinaire, proportionnée à leur esprit, & convenable à l'établissement qu'on a en vûë de leur procurer. On instruira tout autrement un Enfant pour l'Eglise, que pour la guerre, autrement pour la robe, pour la Magistrature, pour là Médecine, pour le trafic, & enfin autrement pour les arts, & les Méchaniques.

Il y a une instruction générale, nécessaire à tous, & qui convient à toutes les con-

ditions, sçavoir l'instruction sur la Religion, & sur la vertu : les Parens comme nous avons dit la doivent donner par eux-mêmes. Les Pasteurs des Eglises y sont aussi obligez par le devoir de leurs Charges, & par le Ministére que Dieu leur a confié : ils doivent veiller que les pauvres ne soient point privez de cet avantage, les instruisant eux mêmes, ou leur procurant les moïens d'être instruits.

On doit encore enseigner aux Enfans à lire & à ecrire. Il est vrai que cette instruction n'est pas si nécessaire que la premiére ; elle est pourtant utile, & convenable à tout le monde. On devroit la procurer, généralement à tous les Enfans, & il seroit à souhaiter que tous les pauvres pussent avoir ce secours, qui souvent seroit capable de les tirer de la pauvreté. Ce qui se pourroit faire en établissant par tout des Ecolles de charité, pour y enseigner les Enfans, jusques à l'âge de 14 à quinze ans, en leur fournissant même les Livres, & le papier, dont ils auroient besoin ; & en obligeant les Parens de les envoïer à ces écoles. On pourroit ajoûter à la lecture, & à l'écriture, le Catechisme, & l'Arithmetique. On voit en plusieurs endroits de semblables établissemens, qui ont été fondez par des personnes de pieté.

La troisiéme sorte d'instruction qu'on peut donner aux Enfans, est celle qui regarde les sciences, & les arts. Il n'y a que les personnes qui en ont le moïen qui puissent y pousser leurs Enfans, & qui ne se doivent ordi-

ordinairement point borner à ce qui regarde la Religion, l'écriture & la lecture. Mais ils doivent y joindre la Civilité, les Langues étrangéres, la Latine, & la Grecque, la Rhétorique, la Philosophie, les Mathématiques, l'Histoire & la Géographie. On peut même joindre à cela quelque connoissance, de la Théologie, de la Jurisprudence, de la Médecine, du Commerce, des Manufactures, afin de les rendre habiles, & de ne leur laisser rien laisser ignorer de ce qu'ils peuvent apprendre.

On voit quelque fois des Enfans qui ont beaucoup d'ésprit, & de très bonnes qualitez, mais qui ont une extrême répugnance, pour de certaines études & qui y font peu, ou point de progrès. L'étude des Langues cause ordinairement ce dégoût à la plupart, mais particuliérement l'étude de la Latine, & de la Grecque. Plusieurs n'y réussissent jamais, quelques efforts qu'ils fassent. Les Parens qui s'apperçoivent de cette indisposition, après en avoir fait l'experience, pendant deux ou trois ans, doivent les retirer de cette étude, car il arriveroit ce qu'on voit arriver assez souvent, qu'ils n'apprendroient ni les Langues, ni les autres choses, qu'il est à propos qu'ils apprennent, & qu'ils deviendroient peut-être incapables de tout. Le Latin, quelque avantageux qu'il soit, à toute sorte de conditions, aux Princes & aux particuliers, n'est pas absolûment nécessaire. On ne doit point y appliquer les Enfans, s'ils n'y sont propres, ni les y forcer s'ils y ont trop de répugnance. Lors qu'on

retire un Enfant de la Langue Latine, on doit éviter un défaut très commun ; qui est de le laisser sans occupation, & sans autre instruction ; ou, ce qui est ordinaire aux personnes de qualité, de ne leur faire apprendre que des bagatelles, qui ne peuvent contribuer à les perfectionner, ni à les porter à la vertu, ou à la Science. Qu'on retranche donc le Latin s'il le faut absolûment, mais qu'on ne retranche point l'étude de la Rhétorique, de la Philosophie, des Mathématiques, de l'Histoire, de la Théologie, de la Jurisprudence, de la Médecine, du Commerce, & des Manufactures qui peuvent s'apprendre avec beaucoup de perfection, & même de plaisir, sans la Langue Latine. Il ne s'agit donc que de choisir des Maîtres propres à donner ces instructions dans le tems, l'ordre, la netteté & l'étenduë convenable, jusqu'à l'âge de quinze, ou de dix-huit ans. Si l'on avoit toûjours cette discretion, il n'y auroit pas tant de personnes dans des Charges, & des emplois, auxquels ils ne sont point propres ou même dont ils sont tout à fait indignes. On ne les appliqueroit point, contre leurs dispositions naturelles, à des études pour lesquelles ils ne sont point nez. Il faut convenir qu'il y a quelque fois des raisons d'intérêt, qui portent les Parens à en agir ainsi. Il y aura dans une famille une Charge considérable, qui doit être l'Héritage, & la succession d'un Enfant, on veut qu'il y parvienne à quelque prix que ce soit, & on prend toutes les mesures imaginables pour

l'en

l'en rendre digne, mais s'il n'a point de disposition aux Sciences que cette profession demande, comme on ne peut forcer la nature, il n'en deviendra peut-être jamais capable. On agiroit alors plus prudemment de ne point conformer l'éducation des Enfans à la fortune, à moins que leur esprit n'y eût du rapport. Mais plutôt de conformer la fortune à leur génie. Le point sera de discerner quel doit être l'établissement d'un Enfant, & en quoi il pourra exceller. Nous parlerons dans la suite de ce discernement, il nous reste seulement à voir ici quelles sont les Sciences qui conviennent à chaque profession.

Premierement toutes les Sciences conviennent aux personnes, riches & puissantes, lors que leur génie le permet. Si ces personnes sont destinées au gouvernement de l'Etat, elles en seront plus capables par les connoissances, & par la suffisance qu'elles auront acquise. Si elles doivent vivre en particulier, & en personnes privées, elles pourront plus facilement, qu'aucune autre, cultiver les belles Lettres & enrichir le public des productions de leur esprit, comme ont fait plusieurs personnes illustres, dont nous avons divers exemples. Il y en a même qui au milieu des plus grandes occupations, & des emplois les plus considérables, ont laissé d'éternels monumens de leur grand sçavoir. On doit donc porter un Enfant à toutes les Sciences dont j'ai parlé, en rétranchant celles qui répugnent à

son Naturel & à ses inclinations.

II. Un Enfant destiné à l'Eglise, pour peu de facilité qu'il ait pour les langues doit apprendre à fond le Latin, le Grec, & même l'Hébreu. Il doit aussi apprendre, la Rhétorique, la Philosophie, la Théologie, & l'Histoire Ecclésiastique ; on peut ajoûter à cela, l'Arithmétique, les principes de la Géométrie, & une teinture du Droit, & de la Médecine.

III. Ceux qui sont destinez à la Magistrature, & au Barreau, doivent étudier à fond le Latin, la Rhétorique, la Philosophie, le Droit, & l'Histoire Politique, & joindre à cela un peu de Théologie, de Mathématiques, & de Médecine, pour être instruits des principes de la Religion, & pour se divertir, & se delasser l'esprit, des occupations serieuses.

IV. La profession de Médecine demande de l'érudition, & de tout tems elle s'est signalée par l'étude des langues Latine, & Greque, & par la Philosophie. Ce qui est propre à cette profession qui veut un grand exercice, & une application très serieuse, puis qu'il s'agit de faire vivre, ou de faire mourir les hommes. Un peu d'Histoire, beaucoup de Phisique & de Religion convient aux Médecins.

V. Ceux qu'on destine au Négoce ou au maniment des affaires publiques doivent être bien exercez à écrire. Il faut les y perfectionner, en les faisant commencer de bonne heure, & continuer pendant un long tems. Les langues étrangeres leur feront plus uti-

utiles, que la Latine, quoique celle-ci leur soit aussi très avantageuse, lorsqu'ils ont la facilité de l'apprendre. De plus il est à propos d'enseigner aux jeunes gens, qu'on destine au commerce, les sciences qui y ont du rapport. Ils ne doivent rien ignorer de l'Arithmétique, ils doivent apprendre à tenir les livres, la Géographie, la Navigation, l'Histoire du Commerce, le prix des marchandises, les poids, les mesures, les monoïes, le change & la valeur des métaux. Quand ils ont assez d'ouverture d'Esprit, on peut leur faire apprendre un peu de Rhétorique, de Philosophie, de Théologie, & de Mathématiques; sur tout, s'il y en a quelque partie qui ait relation au Trafic auquel on les destine.

VI. On peut donner le même avis à ceux qui veulent se pousser dans les Métiers & dans les Manufactures. Ils doivent apprendre à lire, à écrire & à dessiner les ouvrages de leur profession: Ils peuvent joindre à leur métier, & à la connoissance de leur art, les principes des autres professions qui sont nécessaires pour la perfection de la leur, comme l'architecture, la sculpture, la gravûre la peinture &c. Ceux qui en ont les moïens, & le tems ne doivent rien négliger pour se rendre parfaits dans leur métier, & dans leur profession.

Quelque régle qu'on puisse donner sur les différentes instructions des Enfans, il est difficile de marquer précisément à quoi on doit s'en tenir, & jusqu'où on doit les pousser. C'est aux Parens à ajoûter,

ter, ou à retrancher, ce qu'ils croient à propos, suivant leur pouvoir, & leur fortune; & suivant le génie & le naturel de leurs Enfans. Vouloir passer ces bornes & entreprendre de forcer les inclinations de ceux qu'on éleve, ce seroit les exposer à la honte & à la confusion. Il en est des Sciences & des Arts comme de la Poësie, dans laquelle on ne réussit point comme on dit *invitâ Minervà*, puisque bien loin de réussir ceux qui s'approchent de trop près du Parnasse sans disposition, reçoivent souvent un coup de pied du Cheval Pégase qui leur trouble autant la Cervelle que le Mulet de la Fable la troubla au Loup ignorant, qui n'étant propre qu'à être boucher vouloit pourtant exercer la Chirurgie.

FABLE

Du Loup & du Mulet.



LE Mulet voïant un Loup venir à lui, & craignant d'en être dechiré, feignit d'avoir une épine au pied, & d'être fort tourmenté du mal qu'elle lui causoit. Helas ! mon cher ami, dit-il en s'adressant au Loup, je ne puis résister à la violence de la douleur que je sens; Mais puisque mon malheur veut que je sois bien tôt devoré par les Oiseaux de proïe, je te prie avant que je meure de m'arracher cette épine

ne que j'ai au pied, afin que j'expire plus doucement. Le Loup consentit à lui rendre ce bon office, & se mit en posture pour le faire. Alors le Mulet lui donna un si grand coup de pied, qu'il lui enfonça le crane, lui cassa les dents, & puis s'en fuit. Le Loup se voïant dans un état si pitoiable, ne s'en prit qu'à lui-même. Je le mérite bien, dît il ; car de quoi est ce que je me mêle ? pourquoi ai-je voulu m'ingerer mal à propos de faire le Chirurgien, moi qui ne suis que boucher ?

SENS MORAL.

On ne réussit jamais quand on veut se mêler d'un métier qu'on ne sait point faire. Le Sage Esope condamne, en cette Fable, ceux qui négligent leurs talens naturels, & qui veulent se jetter dans des emplois, dont ils ne sont nullement capables. Ces sortes de gens hazardent en cela leur reputation, & ruinent leurs affaires. Ce mauvais choix qu'ils font est un effet de leur présomption & d'une vanité ridicule, qui leur fait accroire qu'ils ont des talens merveilleux, & qu'ils sont capables de tout ; mais on n'est pas long-tems sans s'appercevoir de leur foiblesse, & de la médiocrité de leur génie. Ce défaut est assez ordinaire dans le monde. On ne se rend point justice, & peu de gens connoissent précisement le degré de leur esprit & de leur capacité. Voilà ce qui fait que tant de gens se mêlent de parler de matiéres qu'ils n'entendent

pas,

pas, & qui sont au dessus de leur portée. Bien loin d'acquerir de la réputation & de se faire estimer, on les regarde comme des ridicules, & l'on ne peut s'empêcher de rire des discours impertinens qu'ils débitent. Il faut que chacun se renferme dans ses talens, sans s'ingerer de décider sur des points que l'on ignore.

N'entreprens jamais rien, si d'un concours égal
Tu ne t'y vois aidé par l'Art & la Nature;
Qui se mêle de tout n'agit qu'à l'avanture.
Et bien souvent s'en trouve mal.

CHAPITRE XX.

De la Curiosité, de la Mémoire, & de la Crédulité des Enfans.

A Peine les Enfans sont-ils sortis de la premiére enfance, c'est à dire vers l'âge de cinq à six ans, qu'on s'aperçoit qu'ils ont un grand desir de sçavoir, & une curiosité naturelle qui fait qu'ils s'informent de tout & qu'ils cherchent à s'en éclaircir: tout les frappe; & leur imagination est si susceptible, que les objets qui se sont une fois presentez, demeurent si fortement imprimez, que jamais ils ne s'éfacent de leur memoire. Cette inclination à apprendre, & cette facilité de retenir sont accompagnées d'une crédulité surprenante. Un Enfant croit tout ce qu'on lui dit, on lui

lui persuade le mensonge comme la verité, & n'étant point capable de discernement, il est pour ainsi dire à la disposition entiére & à la discretion de ceux qui l'élevent. C'est à eux à conduire & à gouverner ses passions, & à jetter les fondemens de toute sa vie. Nous avons déja vû comment on doit ménager la honte & la crainte des Enfans, comment on doit corriger leur colére & leur opiniâtreté, leur orgueil & leurs mensonges. Ce sont des soins qu'il faut continuer tout le tems de la jeunesse. Les Maîtres & les Parens doivent se conformer à ce que nous en avons dit. La curiosité, la Memoire & la crédulité des Enfans ne demandent pas un moindre ménagement. Elles sont la source de toutes les connoissances qu'ils pourront acquerir un jour, si on les cultive de bonne heure, & si on a soin de les fortifier par l'usage. Plus un Enfant a de vivacité, plus sa curiosité est grande; il faut la satisfaire, & même l'exciter & l'entretenir. C'est un feu qui s'allume davantage par la grande agitation, pourvû qu'on n'acable point l'esprit, en le chargeant des choses inutiles, & prématurées, qui ne s'insinuent point d'une maniére aisée. Quand on voit cette vivacité jointe à une heureuse Mémoire qui retient tout, on en est d'abord charmé, on s'applique à seconder ces beaux talens & à remplir cette Mémoire de mille objets, de Fables, d'Histoires, de vers &c. Mais souvent lorsqu'après cela on veut faire étudier un Enfant, & l'assujetir à des leçons réglées, il ne fait plus aucun progrez, il sem-

femble avoir perdu toute fa conception & tout fon efprit: fa vivacité a paru tout d'un coup comme la lueur d'un feu nouvellement allumé, mais qui étant étouffé avant que d'être embrafé, ne peut plus fe rallumer, & s'éteint tout à fait. Il y en a qui font plus lents, leur curiofité n'eft point fi ardente, leur mémoire ne retient point tant de chofes, & leur efprit ne paroît point fi pénétrant, ce qui fait qu'on en tire fouvent un mauvais augure & ce retardement afige quelquefois les Parens. Que ne fait on pas alors pour les animer, & pour leur faire entrer quelque chofe dans la tête; on emploie même les châtimens & la violence, croiant par là en venir à bout; Mais fouvent au contraire ou achéve de les accabler. Il falloit plutôt prendre patience; on auroit vû que cet efprit fe feroit peut-être développé peu à peu, que cette lenteur fe feroit diffipée. Il ne falloit point la contraindre, il y avoit un milieu & des mefures à prendre. Voici les Régles Générales qu'on peut fuivre dans l'inftruction des Enfans, fi l'on veut s'y comporter prudemment.

I. On ne doit jamais prévenir ni laiffer paffer le tems propre à l'inftruction des Enfans.

II. Une Inftruction hors de la portée d'un Enfant, le rend fouvent incapable de profiter des autres, & même celle qu'on lui donne lui devient inutile.

III. Dans l'inftruction des Enfans on doit aller fucceffivement & en obfervant un ordre naturel on peut faire de grands progrés.

IV. Il ne faut point en faire trop entrepren-

prendre à un Enfant, s'il eſt vif & s'il avance beaucoup il faut le retenir, afin que ce qu'il aprend s'imprime mieux. S'il eſt lent il ne le faut point trop preſſer, prenez patience & vous verres le bon ſuccès de vôtre attente.

V. Il faut ſe contenter de faire aprendre à un Enfant ce que les autres enfans ont coutume d'aprendre à ſon âge : on évitera par là le danger de lui gâter l'eſprit & il y aura toûjours aſſez de quoi l'occuper, au lieu qu'en lui enſeignant ce qu'il n'eſt point encore tems qu'il ſache on neglige ſouvent ce qu'on devroit lui faire apprendre.

Ces regles ſont propres à menager la curioſité des Enfans & à conſerver leur memoire ſans l'accabler. Cette memoire n'eſt point capable d'artifice avant l'âge de ſept à huit ans, & tout ce qu'on aprend aux Enfans avant ce tems là doit s'enſeigner ſans affectation, & par de frequentes repetitions.

C'eſt de cette maniére qu'on doit leur aprendre à prier Dieu, les principes de la Religion, à lire & à ecrire. On peut auſſi leur aprendre pluſieurs choſes par uſage & par experience en leur faiſant remarquer ce qui ſe preſente & ce qui le merite ſans qu'ils s'en apperçoivent.

A ſept ou huit ans la memoire eſt plus forte & ſi on fait s'en ſervir à propos elle ſera propre à recevoir les principes des langues qu'on voudra aprendre aux Enfans. A dix ou onze ans on peut beaucoup l'exercer, & ſi on a ſoin de la cultiver elle deviendra fort étenduë. Quand un Enfant a la memoi-

re

re heureuſe & qu'il a apris quelque choſe, il ne faut point ſe fier à cette facilité, mais il le lui faut faire repeter très ſouvent & même ce qu'il ſait avec le plus d'aſſurance: ſans cette repetition frequente, il oublira avec autant de facilité qu'il aprent. Si au contraire il a la memoire difficile, il ne faut pas le charger dans les commencemens, mais augmenter peu à peu & lui faire repeter ſouvent & long temps ce qu'il aura apris. Il arrivera qu'une memoire très ingrate bien exercée deviendra bonne, aſſurée & facile. Si la memoire des Enfans avoit été negligée on pourra reparer ce defaut en commencant tout de nouveau à l'exercer par degré.

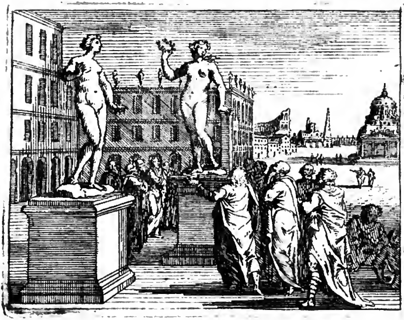
Quand à la credulité des Enfans il n'en faut jamais abuſer. On ne doit point leur faire acroire des chimeres qui n'aboutiſſent qu'à un vain amuſement. Les recits des romans, les hiſtoires de magie, les contes & les viſions des revenans & de ſemblables badineries tiendroient la place de meilleures choſes qui pourroient ſervir à former & à inſtruire les Enfans. Je ne mets point de ce nombre les Fables d'Eſope & de ſemblables choſes, mais on doit joindre au recit de ces fables l'explication & la morale. On leur enſeignera par là les principales maximes des vertus & la nature & les proprietés des animaux. Les Fables Poetiques propoſées de la même maniére & avec les mêmes précautions leur ſeront utiles. On leur fera entendre que ce ne ſont point des verités, mais des Fables inventées ou par ſuperſtition,

ou

ou pour l'instruction des hommes. On peut pourtant plus utilement entretenir les Enfans d'histoires veritables & choisies gardant dans le recit qu'on en fera la simplicité de la Fable, raportant le fond de l'histoire sans s'atacher à toutes les circonstances, & sans s'embarrasser des noms propres des personnes & des lieux, retenant seulement ceux qui sont absolûment necessaires. On aprendra de cette maniére l'histoire à un Enfant & il prendra un grand plaisir à ces sortes de recits. On peut lui raconter de cette maniére encore les plus belles Histoires de l'Ecriture sainte, & la vie des hommes les plus illustres. Ces Narrations simples & naturelles seront très avantageuses aux Enfans: elles leur donneront le goût pour l'Histoire, & le desir d'aprendre plus à fond ce qu'ils n'auront apris que superficiellement. C'est aux maitres à proportionner toutes ces choses à l'âge & à la capacité des Enfans. On peut dire avec verité qu'il en arrivera d'eux comme il arriva aux deux Sculpteurs de la Fable, dont l'habile fit une belle statuë, & du même marbre l'ignorant n'en fit qu'une figure fort grossiére.

FABLE

Du Sculpteur habile & du Sculpteur ignorant.



ON fait de même Chair,
Suivant le cuisinier bonne ou mauvaise Soupe,
Et le Tailleur suivant sa diferente Coupe,
Fait l'habit ridicule, ou lui donne un bon air.
Un même mot aussi que d'un ton dissemblable,
Dit un homme Civil, ou profere un brutal,
Plaît, ou se rend desagreable,

Se

Selon qu'on s'en sert bien ou mal.
Tout le succès depend d'un certain sçavoir faire,
Soûtenu par des airs affables, engageans,
Que la nature ou l'art donne à certaines gens,
Et tout le mal vient du contraire.
La chose paroîtra plus claire,
Par l'exemple oposé de ces deux Artisans.
Jadis les beaux Arts dans la Grece,
Etoient poussez au plus haut point,
La Sculpture sur tout en force, en hardiesse,
En genie, en delicatesse,
Aux autres ne le cédoit point.
Par tout du Ciseau Grec on vantoit la noblesse :
Ce n'est pas que tout ouvrier,
Y fût parfait, il est en tout païs des Anes,
On trouve en justau-corps, en manteaux, en soutanes,
Gens à cerveaux paîtris d'un levain fort grossier,
Qui ne peuvent jamais apprendre leur metier.
L'un c'est manque d'attache, & l'autre c'est bêtise,
Celui-ci par Orgüeil est toûjours ignorant,
Celui-là par fainéantise,
Et l'autre dissipé par son esprit errant,
Ne pouvant se fixer à ce qu'il doit apprendre.
Venons au fait. Parmi les Sculpteurs fut Mentor,
Sculpteur d'une Science exquise,
Lycophron au contraire en avoit peu d'acquise,
Et

Et de tous les butors, étoit le plus butor,
Mais orgüeilleux, & tel que le sont d'ordinaire,
Les gens à tête de baudet,
Ou comme l'est au (*) Catelet,
Le gros Messire Jean, Juge à prestance fiére,
Qui croiant tout sçavoir & sçachant peu pourtant,
Semblable à ces Mulets qui portent la farine,
D'un pas grave, & l'oeil haut, marche en homme important,
Et montre à sa superbe mine,
Jusqu'à quel point il est de soi même content.
Mais laissons là l'écart & suivons nôtre Histoire,
Mentor voulut tailler une Divinité,
C'étoit une Venus dans toute sa beauté,
Car à tailler des Dieux, Païens mettoient leur gloire;
Et Lycophron de son côté,
Malgré son ignorance & toute sa rudesse,
Entreprit de tailler cette même Déesse.
Ils prirent à leur volonté,
De l'Isle de Paros même Marbre apporté,
De pareille blancheur, de semblable finesse,
Mêmes Cizeaux,
Mêmes Marteaux,
Et chacun à l'envi travailla sur sa piece;
Mentor dans son esprit rassemblant tous les traits,
Qu'il veut donner à son ouvrage,
Et recherchant de l'Art les plus rares Secrets,
Sur un modelle exact compasse son image,

(*) *Petite ville de Picardie*,

Sous les coups mesurez du cizeau delicat.
Du Marbre on voit sortir la figure naissante,
Et tout ce qu'une main sçavante,
Lui peut donner de vif, y brille avec éclat.
Un attrait merveilleux, une noble attitude,
Une tendre douceur s'y mêle à la fierté,
Et l'ensemble accompli n'offre à l'œil enchanté,
Rien d'estropié ni de rude.
Du dernier coup enfin l'ouvrage est achevé;
Et ce chef-d'œuvre heureux de l'art & du genie,
Etant aux yeux des Grecs sur la place élevé,
Tous confessent qu'il est d'une beauté finie.
Que fait cependant Lycophron ?
Sans regle, sans mesure, il travaille, il se tue
Et ne produit que l'avorton,
D'une miserable Statuë.
Dans la confusion tête, bras, jambe, pié,
Tout semble taillé pour déplaire,
Tout y paroît estropié,
Et rien ne fait ce qu'il doit faire.
Les membres peu corrects, trop gros ou trop petits,
Une attitude dereglée,
Une tête mal encolée,
Et tous les traits mal assortis,
Aussi quand au peuple d'Athenes,
Il montra, ce fruit de ses peines,
Ce ne fut que siflets; tels qu'on les prepara,
Quand après la mort de Baptiste,
Ceux qui vouloient suivre sa piste,
Donnerent au public un nouvel Opera.
C'est ainsi que tous deux sur semblable matiére,

Fi-

Firent l'un mal & l'autre bien,
La raiſon en eſt familiére,
Celui-ci ſçavoit tout, l'autre ne ſçavoit rien.

CHAPITRE XXI.

Du quelle maniére on doit apprendre aux Enfans la Religion & la vertu.

LA premiére & la plus importante de toutes les Leçons qu'on doive donner aux Enfans, eſt comme je l'ai dit, celle qui regarde la vertu & la Religion. Le Salut eſt la grande & l'unique affaire qu'il faut préférer à toutes les autres, & qu'il faut rechercher avant tout. Qu'un homme ait tous les biens & tous les avantages du monde, s'il néglige cette importante affaire, de quoi tout le reſte lui ſervira-t'il ? Tout paſſe, la mort vient, l'éternité ſuit, bienheureuſe pour ceux qui auront vêcu dans la pieté, ou malheureuſe pour les impies & les infidèles. Les Maîtres, qui inſtruiſent la jeuneſſe, doivent être convaincus de cette verité, & ſe propoſer d'enſeigner la Religion aux Enfans, avec beaucoup d'application & de diligence ; s'ils y manquoient, ils en ſeroient reſponſables devant Dieu.

Voici la Methode de laquelle on peut ſe ſervir pour leur donner ces inſtructions. Il y faut garder un ordre & une regle qui ſoit commune à tous, avec cette différence, que les eſprits les plus peſans doivent être tenus plus long-tems ſur chaque Article, & qu'il

ne faut point les trop presser, ni les contraindre. Nous avons déja remarqué qu'aussi tôt qu'un Enfant commence à parler, on doit lui donner de vive voix, les premiéres impressions de Religion, sans preuves trop recherchées, & sans raisonnemens difficiles; lui apprendre dès lors à connoître Dieu, à l'aimer, à le craindre, à le prier. Lorsqu'il aura ateint l'âge de cinq ans & qu'il commencera à lire, on lui doit enseigner un petit Catéchisme court & facile, par demandes & par reponses: à neuf ou dix ans on lui fera apprendre par cœur un autre Catéchisme plus long & plus étendu, qui contienne en abrégé la Religion. Ce n'est point encore assez, on doit alors inculquer par des paroles vives & persuasives les véritez de la Religion. Dès que les Enfans apprennent le petit Catéchisme, on peut leur rapporter les exemples & les Histoires de la Ste. Ecriture, qui ont du raport aux Articles de la foi, comme sont, les punitions des méchans, les bienfaits & la protection de Dieu envers les bons; on leur décrira les Mystéres de l'incarnation & de la naissance de nôtre Sauveur, ses miracles, sa Mort; sa résurrection, son ascension, la descente du St. Esprit; on leur fera la peinture du Ciel & de l'enfer; on leur racontera la parabole du mauvais riche, la sentence du jugement dernier; on leur fera remarquer l'institution des sacremens & autres choses semblables. Lors qu'ils auront atteint l'âge de dix à onze ans on peut leur donner des instructions plus fortes; & joindre à chaque Ar-

ticle

ticle non seulement l'Histoire & les exemples, mais les principales preuves de la religion tirées de la Ste. Ecriture, afin de rendre les Enfans capables de rendre raison de leur foi. On peut se servir de cette sorte d'instruction pendant tout le tem[illegible] les jeunes gens sont sous la conduite des [illegible] Ce doit être une Theologie claire & fa[illegible]gagée des précisions, des subtilités & des disputes Scolastiques, mais qui ne doit point être moins solide. Elle disposera à l'Etude de la Theologie ceux qui sont destinés à l'Eglise; elle rendra sçavans & bien instruits ceux qui ne vont point aux Universitez & aux Colleges. Comme la Religion est nécessaire à tout le monde, chacun doit nécessairement s'y appliquer & l'apprendre. Il faut enseigner de même aux Enfans les vertus Chrétiennes, & Morales. Les Commandemens de Dieu les renferment toutes en général. Il ne faut pas se contenter de leur faire apprendre par cœur ces commandemens, il faut en exiger d'eux une fidelle pratique : on leur en donnera l'explication par des exemples & par l'autorité de l'Ecriture. On pourra aussi dans la suite leur proposer un détail facile des vertus & des vices; & ce détail se rapportera aux quatre vertus Cardinales, & aux vertus Theologales, qu'on établira par des maximes tirées de l'Histoire Sacrée & Prophane, des Fables, des Emblêmes &c. On peut voir dans la seconde partie les Fables d'Esope rapportées aux 4 vertus Cardinales : on peut faire la même chose de l'Histoire, & des Fables Poëtiques, ce qui ne servira

pas peu à la jeuneſſe pour l'étude de l'Hiſtoire.

Afin de faire pratiquer aux Enfans les Commandemens de Dieu & la Vertu même, des l'âge de cinq ans ou plutôt ſi leur [illegible] [illegible]ermet, il faut les y porter & leur [illegible]r les occaſions pour en faire l'expe[illegible] les y accoûtumant de bonne heure. L'[illegible]itude qu'on leur fera contracter eſt la plus belle de toutes les inſtructions. A l'âge de dix ans on peut joindre à la pratique, des Régles & des Maximes qu'on leur inſinuera peu à peu juſqu'à ce qu'ils ſoient entiérement formez. Ne ſeroit il pas honteux à un Chrétien de ſçavoir toute autre choſe & d'ignorer ce qui doit être ſon principal devoir ? Le tems qu'un Maître emploie à cette inſtruction eſt précieux ; il n'en doit jamais laiſſer paſſer l'occaſion lors qu'elle ſe preſente. On lira ſouvent aux Enfans la Ste. Ecriture & principalement le nouveau Teſtament, les Pſeaumes, les Proverbes, les Hiſtoires les plus remarquables. Ils y trouveront les principes de la plus ſolide pieté, les Hiſtoires des Martirs leur feront auſſi utiles & feront impreſſion ſur leur eſprit. Il eſt de la prudence des maîtres de choiſir ce qu'il y a de meilleur. *Eprouvez toutes choſes* dit l'Apotre, *& retenez ce qui eſt bon.* Or rien n'eſt meilleur que la Religion & la vertu, d'où le ſalut dépend. Il faut donc s'y attacher & abandonner plutôt toutes les eſperances du monde, qui ſont vaines & trompeuſes que de s'en éloigner en aucune façon. On ne doit jamais laiſſer

laiſſer le bien certain pour l'incertain & quand nos paſſions nous voudroient detourner de la pieté & que cette pieté nous paroîtroit un petit bien, par l'éloignement de ſa recompenſe, mais qui eſt très certaine, on doit faire comme le Pêcheur de la Fable qui préféra ce qu'il avoit d'aſſuré, à l'eſperance que le poiſſon lui propoſoit.

FABLE

Du Pêcheur & du Poiſſon.



UN petit poiſſon pris par un Pêcheur, le prioit inſtamment de le rejetter dans l'eau, diſant qu'il ne faiſoit que de

 ſortir

sortir du ventre de sa Mere; qu'étant si peu de chose, il ne lui pouvoit pas beaucoup profiter, & que lors qu'il seroit plus grand, il reviendroit dans le filet de son bon gré. Mais le Pêcheur inexorable à tous ses discours lui dit, mon ami, je ne suis point d'avis de me laisser échaper des mains une prise assûrée quelque petite qu'elle puisse être. Je sçai ce que j'ai, mais non pas ce que je dois avoir, & je n'achete jamais l'esperance à prix d'argent.

DISCOURS MORAL.

TOus les hommes sont d'accord avec ce Pêcheur que pour les choses périssables, il ne faut pas quitter un petit gain qui est assuré, dans l'esperance d'un incertain quelque grand & avantageux qu'il puisse être. Le Soldat le plus ambitieux du monde, n'abandonnera pas une charge de Capitaine assurée, pour attendre avec incertitude celle de Maréchal de Camp, ou de Colonel. L'amant aura de la peine à quitter la possession d'une beauté médiocre, lors qu'elle voudra se donner à lui, pour en attendre une plus belle. Le Marchand en fera de même touchant son negoce, & se tiendra très volontiers au gain présent, plutôt que d'aller chercher une avanture incertaine, & courir après la conquête d'un bien inconnu. Enfin parcourons tous les états, les âges & les conditions des hommes: & nous trouverons qu'on a plus de plaisir à s'assurer la possession d'un gain Médiocre, qu'à s'égarer

rer après une entreprise incertaine. Mais nul n'est de cet avis pour la possession du Ciel. Il y a peu de gens qui veüillent, pour s'assûrer le repos éternel, qu'on nous y prepare, quitter des prétensions, non seulement petites, mais encore mal assûrées. Nous croions assez que les dons du Ciel ne se corrompent jamais; nous sçavons qu'il y a là haut une félicité qui surpasse toutes les autres, qu'elle est incapable de fin, de dégoût & de rallentissement; nous sommes encore assûrez qu'on l'acquiert sans peine, puis qu'il n'y en a point à servir Dieu. Au contraire nous éprouvons tous les jours que les biens temporels sont d'une penible acquisition : il faut suer, courir, combatre, se choquer l'un l'autre, offencer plusieurs personnes, flatter, se distraire de la vertu, pour les acquerir. Qu'au reste la possession en est certainement limitée par la mort, joint qu'on ne les garde pas toûjours jusque là; & toutefois, ô malheur déplorable au Siecle où nous sommes! il ne se trouve presque personne qui élise le meilleur parti & qui pour embrasser la certitude des choses éternelles, abandonne le soin des périssables, si quelques uns le font, on peut dire que le nombre en est petit, en comparaison de la multitude des aveugles & des mauvais Marchands. Miserables Mortels où courez vous ainsi follement? Où vous conduit vôtre fureur précipitée? Y a-t-il dans le monde quelque chose qui vous plaise assez pour la préférer au Ciel? Aimez vous la vengeance? Elle appartient à Dieu. Vous

sçavez qu'il se l'est réservée ; elle est juste en lui, en vous elle est vicieuse : il ne la peut faire que bonne, & vous que mechante : vous êtes intéressez, il est libre. Vous êtes partie il est juge. D'ailleurs la vengeance n'est point un bien solide, ni qu'il faille chercher avec tant d'ardeur ; ce n'est qu'une action qui vous semble douce, mais qui vous remplit d'amertume. Si vous vous êtes vengé vous devez attendre le retour ; on se vengera de vos vengeances, ce ne sera pas seulement un homme, mais peut-être toute sa famille & tous ses amis qui vous attaqueront, comment pourrez vous résister ? Est ce là un bien préférable aux promesses de Dieu, qui offre le pardon si vous pardonnez, & vous prepare des douceurs infinies, si vous abandonnez celle là qui est de courte durée & qui vous cause mille remords ? De plus avec la certitude que vous croïez avoir de vous repentir ici bas de votre vengeance, & d'en obtenir le Pardon, ce qui pourtant est très incertain, dites moi, je vous prie, êtes vous assûrez de la pouvoir exécuter ? Ce faux bien que vous recherchez n'est-il pas aussi dificile à acquerir que sa durée est courte ? Est il impossible que celui que vous voulez tuer, ou que vous voulez perdre ne vous tue ou ne vous perde pas vous même ? Ne peut il pas se garantir contre votre haine & contre vos entreprises ? Quand même vous l'attaqueriez en trahison & avec perfidie, ce qui est indigne d'un homme de cœur, ne peut il pas éviter le mal que vous voulez lui faire ? Combien en voions nous tous

les

les jours qui s'échapent contre toutes les apparences humaines ? Mais venons à vos autres passions. Qu'est ce qui vous charme tant dans le monde ? Est ce l'amour d'une femme ? O Miserable ! pouvez vous vous assûrer de la conquerir ? Si vous n'êtes point riche, elle aimera peut-être mieux les pistoles. Si vous êtes riche & beau elle aura peut-être pour vous une aversion naturelle. Si vous joignez à tous ces avantages le bonheur de lui plaire, peut-être qu'elle sera chaste & qu'elle modérera l'amour par la continence. Mais supposons que vous la possédiez, croiez vous que ce plaisir vous dure long tems sans être altéré par le degoût ou par sa légéreté ? Y eut-il jamais une intelligence, depuis qu'on aime, qui ait continué jusqu'à la mort, quand on a vêcu longtems. Et quand cela seroit, cette durée quelque longue qu'elle fût, pourroit elle être appellée un moment au prix de l'éternité ? Non sans mentir, & cette seule considération doit suffire, pour vous faire haïr une chose que vons aimez avec trop de passion.

Venons maintenant aux richesses & aux charges ; Quand vous les prétendez c'est par merite ou par bonne fortune. Si c'est par ce premier, difficilement y pourrez vous parvenir, puis qu'aujourd'hui on donne tout à la faveur & rien au mérite, & qu'il semble que ce soit un obstacle au bien que d'en être digne. Voiez dans la poussiére une infinité de gens, dont la gloire dévroit monter jusqu'au ciel. Voiez porter la pique, dans les Compagnies, à des Soldats plus

aguerris que leurs Mestres de Camp. Voiez plusieurs bons esprits exposez à la risée publique, déchirez, persecutez, nécessiteux: enfin voiez presque par tout la probité sans honneur & sans récompense, & si vous prétendez à ces charges par vôtre bonne fortune, sçavez vous si elle ne se rendra point mauvaise, & contraire à vos projets trop ambitieux & trop vastes ? N'avez vous pas oüi dire qu'elle a le visage doux & sévére aussi ? Quel sujet avez vous d'esperer qu'elle aura plutôt l'un que l'autre ? N'est-ce pas se flatter que de le croire trop facilement ? Mais je suppose que vous soiez assûré d'avoir la charge où vous aspirez ; il ne faut que le moindre caprice d'un grand, de qui vous releverez, pour vous mettre aussi bas qu'auparavant. Vous pouvez manquer de conduite & être dépossedé; & quand cela ne feroit point, la fortune n'est elle pas assez puissante pour vous ôter vôtre bien ? Malavisé que vous êtes! Il ne faut qu'un embrasement pour réduire vos belles maisons en cendre. Le débordement d'un ruisseau vous peut ôter vos héritages : les procès & les faux témoins sont capables de vous ruiner. Si donc les moindres accidens vous privent de ce que vous aimez le plus, comment pourrez vous croire la possession de vôtre grandeur certaine & la préférer à celle de l'éternité ? Que desirez vous encore ô insensez ? Quelle sera la chose assez précieuse, pour vous faire éloigner du Ciel ? Je voi bien qu'il me reste à detruire le principal de vos Charmes qui est la gloire. Ne l'appelle t'on pas vanité ?

nité ? Que me direz vous pour excuse: vôtre aveuglement ? Est ce qu'on peut l'acquerir avec certitude, parce qu'elle accompagne la vertu ? Est elle de longue durée à cause qu'elle survit à nôtre mort ? Je trouve l'une & l'autre de ces excuses aussi frivoles que la gloire. Car pour la premiére, sçavoir la certitude, ne voiez vous pas une infinité de bonnes actions, à qui l'on ne donne aucune louange ; aulieu qu'il y en a quantité de méchantes, que l'on vante comme si la mémoire en devoit être immortelle ? Les injustes conquêtes des Royaumes, les Usurpations illégitimes & les grands brigandages des plus puissans sont tous les jours paiez par des Triomphes, des Obelisques, des Arcs de Triomphe, des Temples, des Himnes, des Odes & des Histoires; au contraire la véritable honnêteté n'est récompensée que de mépris & de blâme.

D'ailleurs combien pensez vous qu'on ait ignoré de belles choses, qui seront à jamais inconnues à la mémoire des hommes ? Combien a t'on supprimé de mots remarquables & d'illustres actions ? Il n'est pas croiable que de tant de milliers de personnes qui depuis la création du monde, ont vêcu en Europe & dans ses autres parties, il n'y en ait eu que cette poignée d'honnêtes gens dont les Historiens nous ont parlé. Croiez moi, tous les grands hommes n'ont point été connus parmi nous, non pas même tous les grands Royaumes. Il y en a de beaux & de bien policez que le soleil voit tous les jours dont nous ignorons peut-être

le nom ; à plus forte raiſon donc en ignorons nous les hommes particuliers. Si cela eſt qui peut dire que la gloire ſoit infaillible à la vertu ? Je laiſſe à part la malice des calomniateurs, les brigues & les partis qui ſe font pour étouffer les belles actions, l'envie des concurrens, les corruptions des Hiſtoriens & une infinité d'autres choſes qui peuvent toutes nous priver d'une legitime gloire. Venons à ſa durée. Ne la perd on jamais pendant ſa vie ? ne peut on pas décheoir de ſa réputation ſans avoir failli ? N'eſt elle pas journaliére comme une beauté que le moindre accident peut changer & détruire ? Nous accompagne t'elle juſqu'au tombeau ? Certes plus elle eſt grande, plus elle eſt ternie au moindre ſujet que nous en donnons. Il en eſt d'elle comme des belles glaces & des Criſtaux que la moindre vapeur obſcurcit plus que qu'elle ne fait les médiocres & les communs. Suppoſons neanmoins qu'elle vive autant que nous vivrons ; C'eſt une très petite choſe qui dure peu, mais après la mort ce n'eſt rien du tout. On a beau ſe piquer de rendre ſon nom immortel en dépit des Parques & des ténèbres : Tous ces contes ſont poetiques & fabuleux, la vraye gloire n'eſt durable qu'au ciel, & par conſequent celle du monde n'eſt à proprement parler qu'une ombre & une fumée. Puis donc que la poſſeſſion des biens Céleſtes eſt incomparablement plus certaine que celle des temporels, jugeons maintenant à quoi nous ſommez obligez par le devoir de vrais chrétiens, & par tant de hau-

tes

tes promesses que Dieu nous a faites, au prix desquelles toutes les douceurs du monde ne sont qu'amertume.

CHAPITRE XXII.

De ce qu'il faut observer pour apprendre à lire & à écrire aux Enfans.

IL y auroit beaucoup de choses à dire pour montrer quels sont les grands avantages qu'il y a de sçavoir lire & écrire. La vie civile & politique roulent presque toute sur ces deux points, & c'est ce qui tient en régle tant les affaires particuliéres que les publiques. Ceux qui ne sçavent ni l'un ni l'autre peuvent difficilement faire aucune fortune, ou conserver celle dans laquelle ils se trouvent. Il faut qu'ils s'abandonnent à la bonne foi de tout le monde, qu'ils s'exposent souvent à l'envie & à la perfidie des hommes avares & ambitieux, qui ne cherchent qu'à dépoüiller l'innocent, & le pauvre. Ils sont privez d'une des plus grandes consolations qu'on puisse avoir, qui est de pouvoir s'instruire soi-méme, de s'occuper à la lecture, & de s'édifier, d'avoir avec ses amis éloignez & absens d'agreables & d'utiles entretiens, comme s'ils étoient présens, car l'écriture est la voix des absens & même des morts, qui parlent aux vivans par les écrits qu'ils ont laissez à la posterité. Il y a peu de personnes qui ne soient persuadées que rien n'est plus nécessaire à la vie civile,

&

& qui ne conviennent qu'il faut soigneusement y appliquer les Enfans. La providence de Dieu pourvoit à cette éducation laissant les Enfans dans ces premiéres années inutiles & incapables de tout autre chose, afin que les parens ayent le tems de lès en faire instruire : & ce seroit une négligence criminelle de ne leur point procurer cet avantage, à moins qu'une excessive pauvreté n'en empêchât. On commence ordinairement à l'âge de cinq ans à apprendre à lire aux Enfans, ce seroit assez inutilement qu'on préviendroit ce tems, il pourroit arriver, si on le faisoit, qu'on les décourageroit avant que de commencer, comme on le voit assez souvent lorsqu'on les fatigue dès l'âge de deux ou trois ans, à leur faire connoître les lettres. Ces premiers moments sont pour apprendre à parler ; depuis cinq ans jusqu'à sept pour apprendre à lire ; depuis sept jusqu'à neuf ou dix pour apprendre à écrire. Quand ils n'ont point entendu parler de lettres ils s'y portent avec plus d'ardeur & de plaisir, que lorsqu'ils en sont déja rebutez, la curiosité naturelle, & leur imagination fraîche & dégagée leur feront recevoir dans leur mémoire avec plus de succès les figures & les noms des lettres. Premiérement il faut leur apprendre l'A,B,C, & le répéter jusqu'à ce qu'ils le sçachent entiérement & avec assûrance. Aussi-tôt qu'un Enfant a appris à connoitre ses lettres pour former les mots, on le fait d'abord épeller. La maniére commune d'épeller retarde beaucoup les Enfans & les empêche

pêche de bien lire. Il vaut mieux leur faire épeller une, deux, ou trois Lettres, & former seulement les Sillabes, que de leur faire repeter le mot entier après avoir nommé les Sillabes. Ainsi aulieu de dire, par exemple N, o, No; t, r, e, tre; Notre. p, e pe; r, e, re, Pere, il suffit de dire seulement N, o, No, t, r, e, tre. P, e, Pe, r, e, re. Quand ils Sçavent épeller, il faudra commencer à les faire lire, leur donnant le tems d'épeller tout bas, & de ne prononcer que les Sillabes, disant, par exemple. No, tre, Pe, re, qui, es, aux, ci, eux.

Il ne faudra point tarder aussi-tôt qu'un Enfant assemblera les Sillabes avec un peu de fermeté, de lui faire faire attention aux Virgules & aux points, & à y faire les pauses convenables; ce qui ne contribuera pas peu à le faire lire de bonne grace; & à lui faire comprendre ce qu'il lit. Lors qu'un Enfant sera plus avancé, on pourra le faire lire dans les contracts & dans les écritures difficiles, & l'y exercer jusqu'à ce qu'il y soit assûré & qu'il en ait l'habitude formée. Ce qu'on doit observer dans tout ce qu'on enseigne aux Enfans, c'est qu'on ne doit jamais cesser les mêmes instructions qu'ils n'aient contracté cette habitude, & une grande assûrance. On remarquera ici très souvent, ce que nous avons déja dit, beaucoup de différence dans les Enfans pour apprendre à lire & à écrire. Il y en a qui apprennent bien plus facilement que d'autres; ce qui vient de leur vivacité & de la force de leur ima-

imagination. Celui qui avance sans peine dans la lecture, oublie aussi assez facilement, parce qu'il n'aprend point par jugement, aulieu qu'un autre qui n'a point tant d'imagination, mais qui est plus judicieux, retiendra beaucoup mieux ce qu'il aura une fois appris.

Les Maîtres doivent se conformer aux tempéramens, attendre celui qui n'est point si vif, & arrêter celui qui a trop de feu; les fortifiant l'un & l'autre par une longue & frequente répétition. Le même remede guerira ces deux defauts opposez.

Les Parens doivent veiller, que les Maîtres ne soient point trop sévéres aux Enfans pour leur apprendre à lire. C'est une cruauté de maltraiter un Enfant de cinq ou six ans pour lui faire apprendre par force, ce qu'il apprendroit avec plaisir, si l'on prenoit un peu de patience. S'il n'a point l'esprit assez arrêté, ou s'il l'a trop pesant, pourquoi exiger avec rigueur ce qui surpasse les forces de son imagination? Les coups ne peuvent que le rebuter & lui donner horreur de ce qu'on lui veut faire apprendre. Cette rigueur est peut-être la cause qu'il n'apprend point, peut-être lui en donne t'on trop à la fois, & on feroit mieux de ne demander que successivement ce qu'on voudroit exiger tout d'un coup. S'il ne peut point retenir toutes les lettres, il ne lui en faudra proposer que la moitié, ou même seulement trois ou quatre & en peu de tems il viendra au point que l'on desire. Il ne faut pas faire épeller beaucoup, deux ou trois feüil-

feüillets suffisent, une page même bien apprise servira plus qu'un livre tout entier qu'on aura parcouru légérement, tout le secret consiste dans la frequente répétition, les châtimens & les menaces n'y servent de rien, & les Maîtres qui apprennent à lire, ne s'en doivent servir que pour contenir les Enfans dans la docilité, dans le respect & dans la modestie en leur présence. Remarquez encore qu'il ne faut point laisser passer le tems de cinq à six ans, pour commencer à faire lire les Enfans; plus on attendra, plus la lecture leur deviendra difficile; & il n'y a pas moins d'inconveniens d'attendre trop tard, que de commencer trop tôt.

Lors qu'un Enfant sçait lire avec assûrance, on commencera à le faire écrire: quelques uns sont en état de commencer dès l'âge de six ans; d'autres seulement à sept ou à huit, soit à cause des maladies, ou par la lenteur de leur esprit. Il faut d'abord enseigner aux Enfans à bien former leurs lettres: c'est le fondement d'une bonne écriture. Il y faut aller d'ordre & de suite, sans les trop presser. Il y a d'habiles Maîtres qui commencent par faire former les lettres i. & o. qui servent à en former plusieurs autres; ensuite on recommence par la Lettre a & on prend toutes les Lettres de suite ne quittant point une Lettre qu'un enfant ne la forme bien; & lors qu'il apprend à en former une nouvelle, il faut lui faire aussi tous les jours écrire celles qu'il sçait déja pour se perfectionner, & ne point oublier ce qu'il aura

ap-

appris. Il faut user de la même discretion & avoir la même patience pour l'écriture, que pour la lecture. Le tems & l'ordre surmonteront toutes les difficultez que quelques-uns pourroient avoir. Il y a des Enfans qui écrivent d'abord bien, & parce qu'ils quittent trop tôt, ils ne sont pas long-tems sans se gâter la main. Le moïen le plus certain pour réussir, c'est de faire écrire de bonne heure les Enfans, & de les tenir à cet exercice pendant deux ou trois ans sans discontinuer. Il y en a qui font écrire leurs Enfans jusqu'à l'âge de quatorze à quinse ans. On ne sçauroit trop approuver cette maniére qui ne fait aucun préjudice aux autres études de la jeunesse. On peut même faire écrire aux Enfans des choses utiles, & qu'ils pourront conserver tout le tems de leur vie avec plaisir. Les premiéres années on pourra leur faire écrire de belles sentences par ordre & avec Méthode touchant la Religion & les vertus. On commencera par ce qui regarde Dieu, & on trouvera dans l'Ecriture sainte tout ce qu'il faut pour remplir cet Article. Voici l'ordre qu'on peut garder. 1. Qu'il y a un Dieu. 2. Ce que c'est que Dieu. 3. Sa bonté, sa Miséricorde, sa patience. 4. Sa puissance, sa force, sa justice. 5. Son éternité, son immensité, sa felicité, &c.

Aprés ce qui regarde Dieu on pourra faire écrire à un Enfant ce qui regarde les quatre fins de l'homme, la Mort, le jugement, le Paradis & l'Enfer. En troisiéme lieu on traitera des trois vertus Theologales, de la Foi,

Foi, de l'esperance & de la charité, tirant simplement des sentences de l'écriture sainte.

En Quatriéme lieu on proposera les vertus cardinales avec les vices qui leur sont contraires. On peut ensuite faire écrire les principales régles de la civilité. Quand ils seront tout à fait formez on peut leur faire copier même quelque livre imprimé ou plutôt un manuscrit, écrit de la main d'un maître dont le sujet peut-être, par exemple ou un abregé de l'Histoire generale, ou l'Histoire d'un Royaume, ou un traité de Geographie qui contienne tout ce qu'il y a de plus remarquable & de plus merveilleux dans le monde.

On doit aussi pratiquer la même chose, lors que les Enfans commencent à comprendre ce qu'ils lisent. Alors il ne leur faut mettre en main que de bons livres & ce ne seroit pas assez, si on se contentoit de leur retrancher les mauvais. Je ne prescris point quels sont les livres dont on peut se servir, la seconde partie de ce traité pourroit d'abord être utile aux Enfans, les principales histoires de l'Ecriture sainte, comme celle du Deluge, d'Isaac, de Jacob, de Joseph, de Samuel, de Saul, de David, de Salomon, de Job, de Tobie, de Daniel, de Susanne, d'Esther, de Judith, des Macabées &c. seroient propres à exercer les Enfans.

Il faut faire attention à tout, dans un âge où tout fait impression. On voit par ce que nous avons dit que la discretion est la

la mere des ſciences & qu'une moderation reglée & continuelle ſera plus profitable à un Enfant qu'une precipitation inconſiderée. Il faut imiter la lenteur de la Tortue & ne ſe point trop fier à la legereté de la courſe du Lievre. La Tortue qui va toûjours, quoique lentement, avance plus que le Liévre qui ſeur de la viteſſe de ſa courſe, conte qu'il la fera toujours bien & par là la fait trop tard.

FABLE

Du Lievre & de la Tortuë.



LE Lievre conſiderant la Tortuë qui marchoit d'un pas tardif & qui ne ſe trainoit qu'avec peine, ſe mit à ſe

se moquer d'elle & de sa lenteur. La Tortuë n'entendit point raillerie & lui dit d'un ton aigre qu'elle le defioit, & qu'elle le vaincroit à la course quoi qu'il se vantât fiérement de sa legereté. Le Lievre accepta le defi. Ils convinrent ensemble du lieu où ils devoient se rendre & du terme de leur course. Le Renard fut choisi par les deux parties pour juger ce different. La Tortuë se mit en chemin, & le Lievre à dormir, croiant avoir toûjours du temps de reste, pour atteindre la Tortuë & pour arriver au but avant elle. Mais enfin elle se rendit au but avant que le Lievre fût éveillé. Sa nonchalance l'exposa aux railleries des autres animaux. Le Renard en juge équitable donna le prix de la course à la Tortuë.

SENS MORAL.

LA Presomption & la nonchalance gâtent souvent de bonnes affaires. On ne doit jamais rien négliger avec les ennemis qui paroissent les moins redoutables. Le Lievre se confiant en sa vitesse crut qu'il pouvoit dormir tout à son aise & laisser prendre les devans à la Tortuë, qui se defiant d'elle même se mit d'abord en chemin & trompa le Lievre par sa vigilance.

Il n'est pas temps de dormir quand on a des affaires de consequence à terminer. Il ne faut pas même trop compter sur ses talens personnels, ni sur le peu de merite de l'ennemi qu'on a en tête, car enfin l'adresse, la vigi-

gilance, les soins qu'on se donne peuvent supléer au defaut des talens comme on le voit par la victoire que la Tortuë remporta sur le Liévre. Il ne sert de rien d'avoir de belles qualitez si l'on n'en fait un bon usage au besoin. La vitesse du Lievre lui fut inutile parce qu'il s'amusa à dormir pendant que sa rivale malgré sa lenteur & sa pesanteur naturelle doubloit le pas pour arriver au but.

Pour faire reussir une entreprise,
Il ne faut rien precipiter,
Dans ces occasions la lenteur est de mise,
Et l'on perd le succès que l'on veut trop hâter.

Ce que Monsieur Locke écrit touchant la maniére d'aprendre à lire & à écrire aux Enfans merite d'être raporté ici.

„ Lors qu'un Enfant sait parler, il est
„ tems qu'il commence d'apprendre à lire.
„ Mais ici permettez-moi de vous répéter
„ une chose qu'on peut oublier fort aisé-
„ ment, c'est, Qu'il faut n'épargner aucun
„ soin pour faire en sorte que la lecture ne
„ soit pas une occupation à son égard, &
„ qu'il ne la considére point comme une
„ tâche à fournir nécessairement. Naturel-
„ lement nous aimons la liberté; cette pas-
„ sion naît avec nous, comme je l'ai déja
„ remarqué : c'est pourquoi nous avons de
„ l'aversion pour plusieurs choses, par la
„ seule raison qu'elles nous sont comman-
„ dées. Pour moi, j'ai toûjours crû, qu'on
„ pourroit engager les Enfans à se faire un
„ plaisir & un divertissement d'apprendre
„ tout ce qu'on voudroit leur enseigner, &

à

„ à souhaiter d'être instruits ; si on leur
„ proposoit l'Etude comme une chose ho-
„ norable, agréable & divertissante par
„ elle-même, ou bien comme une ré-
„ compense qui leur seroit accor-
„ dée pour avoir fait quelque autre chose,
„ & qu'on eût soin de ne les jamais que-
„ reller ou châtier pour avoir négligé de s'y
„ appliquer.

„ Lors que par ce moyen il connoîtra
„ les Lettres, il peut, en les assemblant,
„ apprendre à lire, sans savoir comment il
„ le fait, & sans avoir été jamais querel-
„ lé ou chagriné pour cela : & enfin sans
„ contracter aucune aversion pour les Livres
„ à cause des rudes traitemens qu'ils lui ont
„ attirez. Si vous observez les Enfans,
„ vous verrez qu'ils prennent beaucoup de
„ peine pour apprendre plusieurs jeux, qu'ils
„ regarderoient comme une occupation &
„ qu'ils prendroient dès-là en aversion, si
„ on leur ordonnoit de s'y appliquer. Je
„ connois une Personne de grande qualité,
„ plus illustre par son Savoir & par sa Ver-
„ tu, que par sa Naissance & par le haut rang
„ qu'elle tient dans l'Etat, qui s'étant a-
„ visée de coler les six Voyelles de l'Al-
„ phabet (car l'Y est une voyelle dans la
„ Langue Angloise) sur les six faces d'un
„ Dé, & les dix-huit consones qui restent
„ sur les faces de trois autres Dez, a fait
„ avec ces Dez un jeu pour ses Enfans, où
„ celui-là gagne qui dans un coup jette plus
„ de mots avec ces quatre Dez ; & par-là
„ le plus âgé de ses Fils, portant encore

„ la Robe, en eſt venu juqu'à épeller les
„ Lettres avec une extrême ardeur, ſans
„ avoir été querellé pour cela, ou ſans y
„ avoir été pouſſé par force.

„ On pourroit inventer vingt autres Jeux
„ avec des Lettres, que ceux qui approu-
„ vent cette methode, pourront imaginer
„ ſans peine, & appliquer à cet uſage,
„ s'ils en ont envie. Mais pour moi je croi
„ que l'invention des quatre Dez dont nous
„ venons de parler, eſt ſi aiſée à pratiquer,
„ & ſi utile, qu'il ſeroit difficile d'en trou-
„ ver une meilleure; & qu'à peine peut-il
„ arriver qu'il ſoit néceſſaire d'en employer
„ quelque autre.

„ En voilà aſſez ſur la methode que vous
„ pouvez obſervez pour apprendre à lire à
„ vôtre Enfant. Du reſte, ne l'y obligez
„ jamais par force, ou en le querellant.
„ Servez-vous, ſi vous pouvez, de quel-
„ que artifice pour l'y engager, mais ayez
„ ſoin de ne lui en pas faire une occupa-
„ tion. Il vaut mieux qu'il employe un an
„ de plus à apprendre à lire, que ſi par ce
„ moyen il prenoit la lecture en averſion.
„ Si vous avez quelque démêlé avec lui,
„ que ce ſoit ſur des choſes importantes,
„ qui regardent la Verité & les bonnes
„ mœurs; mais ne vous amuſez pas à le
„ chagriner ſur l'a, b, c. Employez toute
„ vôtre adreſſe à faire en ſorte que ſa Volonté
„ ſe ſoûmette à la Raiſon. Apprenez-lui à ai-
„ mer l'Honneur & la veritable Louange,
„ à craindre fortement d'être regardé avec
„ mépris ou avec indifférence, ſur tout par
„ vous

„ vous & par sa Mére: cela posé, tout le
„ reste viendra aisément de lui-même. Pour
„ cet effet vous devez éviter, à ce que je
„ croi, de le charger & de l'accabler de
„ régles sur des choses indifférentes, ou de
„ le censurer pour chaque petite faute qu'il
„ fera, ou peut-être pour d'autres qui pour-
„ roient paroître fort considérables à d'au-
„ tres personnes. Mais j'ai déja parlé assez
„ au long sur cet Article.

„ Lors que par ces moyens doux & faci-
„ les un Enfant commence à savoir lire, il
„ faut lui mettre entre les mains quelque
„ joli Livre proportionné à sa capacité,
„ dans lequel il trouve des choses qui puis-
„ sent l'attacher, & le récompenser de la
„ peine qu'il prend de le lire, mais qui ne
„ soient pourtant pas de telle nature qu'el-
„ les lui remplissent la tête d'idées tout-à-
„ fait creuses, de principes corrompus, ou
„ de pures bagatelles. Dans cette vûe, je
„ crois qu'on ne peut lui donner un meil-
„ leur Livre que les *Fables d'Esope*, qui
„ étant propres à divertir & à occuper l'Es-
„ prit d'un Enfant, peuvent pourtant four-
„ nir de bonnes réflexions à un homme fait.
„ Et s'il les conserve dans sa memoire tout
„ le reste de sa vie, il ne sera pas fâché
„ qu'elles lui reviennent dans l'Esprit, lors
„ qu'il sera dans un âge mûr. Si, outre ce-
„ la, chaque Fable est représentée par une
„ figure dans le Livre qu'on lui donnera,
„ cela lui plaira beaucoup plus, & l'encou-
„ ragera à lire, parce qu'elle servira à lui en
„ faire mieux comprendre le sujet. Car c'est

K 2 „ en

„ en vain qu'on parle aux Enfans de ces
„ sortes d'Objets visibles : ils ne sont point
„ touchez de ces discours, & n'y prennent
„ aucun plaisir pendant qu'ils n'ont aucune
„ idée des Objets mêmes : & ces idées ne
„ peuvent être excitées dans leur Esprit par
„ le son des paroles, mais par les choses el-
„ les-mêmes, ou par leurs images. Je se-
„ rois donc d'avis que, dès qu'un Enfant
„ commence à épeller, on lui fit voir au-
„ tant de Figures d'Animaux qu'on en
„ pourroit trouver avec leurs noms impri-
„ mez tout auprès ; ce qui l'engagera à
„ lire, & lui donnera en même temps oc-
„ casion de vous faire des questions, &
„ d'apprendre quelque chose.

„ Au reste, si ceux qui sont auprès d'un
„ Enfant, lui parlent souvent des contes
„ qu'il a lûs, & qu'ils les lui entendent ra-
„ conter ; outre plusieurs autres effets que
„ produira cette methode, elle inspirera à
„ l'Enfant une plus forte passion pour la
„ lecture, qui lui procurera par ce moyen
„ de l'utilité & du plaisir, deux choses que
„ les Ecoliers n'y rencontrent, je pense,
„ que fort tard, suivant la methode ordinai-
„ re ; d'où il arrive qu'ils ne regardent les
„ Livres que comme des amusemens auto-
„ risez par la mode, ou comme des em-
„ barras frivoles qui ne sont bons à
„ rien.

„ Pour ce qui est de la *Bible*, dont on
„ se sert ordinairement pour exercer les
„ Enfans à la lecture & pour les y rendre
„ plus habiles, je crois qu'il est si peu utile
„ de

„ de leur faire lire indifféremment ce Livre
„ tout de ſuite, chapitre par chapitre,
„ ſoit pour les perfectionner dans la lectu-
„ re, ſoit pour leur enſeigner les principes
„ de leur Réligion, qu'il n'y a peut-être
„ rien qui y ſoit moins propre. Car quel
„ plaiſir peut prendre un Enfant à lire dans
„ un Livre je ne ſai combien d'endroits où
„ il n'entend rien. Or combien peu de choſes
„ y a-t-il dans les *Loix de Moïſe*, dans le *Can-
„ tique* des *Cantiques*, dans les *Propheties du
„ Vieux Teſtament*, dans les *Epîtres* & dans
„ l'*Apocalypſe du Nouveau*, qui ſoient propor-
„ tionnées à la capacité d'un Enfant? Et
„ quoi que dans les quatre *Evangiles*, &
„ dans les *Actes des Apôtres* il y aît quel-
„ que choſe de plus aiſé à comprendre, ce-
„ pendant à tout prendre ces Livres ſont
„ fort au deſſus de l'intelligence des En-
„ fans. A la verité, les Principes de la
„ Réligion doivent être tirez de ces Livres,
„ & dans les propres termes qu'ont employé
„ leurs divins Auteurs: mais on ne devroit
„ propoſer aux Enfans aucun principe de
„ Religion, qui ne ſoit proportionné à la
„ capacité de leur Eſprit. Cela étant, il
„ s'en faut bien qu'un Enfant doive lire tou-
„ te la Bible pour s'exercer à la lecture.
„ Car quel étrange cahos de penſées ne
„ doit-il pas y avoir dans l'eſprit d'un En-
„ fant, (ſuppoſé qu'il ait une idée entiére-
„ ment juſte de quelque point particulier de
„ Religion) s'il lit dans ſa tendre jeuneſſe
„ tous les endroits de la Bible indifférem-
„ ment, comme la Parole de Dieu, ſans

„ cune autre distinction ? Pour moi, je suis
„ fort tenté de croire que ç'a été là la ve-
„ ritable raison pourquoi certaines gens
„ n'ont eû, de leur vie, des pensées clai-
„ res & distinctes de la Religon.

„ Mais puis que je suis tombé par hazard
„ sur ce sujet, permettez-moi de vous dire
„ qu'il y a quelques parties de l'Ecriture
„ Sainte, très-propres à être mises entre les
„ mains des Enfans pour leur faire aimer la
„ lecture : telle est l'Histoire de *Joseph* &
„ de ses Fréres, celle de *David* & de *Go-
„ liath*, de *David* & de *Jonathan*, &c. &
„ d'autres choses qu'on devroit leur faire
„ lire pour leur instruction, comme est,
„ par exemple, cette maxime de JESUS-
„ CHRIST, *Agissez envers les hommes, com-
„ me vous voudriez qu'ils agissent envers vous;*
„ & tels autres Préceptes de Morale, clairs
„ & faciles à comprendre, qui étant choi-
„ sis à propos peuvent être souvent employez
„ tant pour l'instruction des Enfans que pour
„ les exercer à la lecture : car par là ces
„ préceptes venant à se fixer entiérement
„ dans leur memoire, l'on pourra dans la sui-
„ te, à mesure qu'un Enfant est assez judi-
„ cieux pour les bien comprendre, les lui incul-
„ quer dans des occasions convenables, com-
„ me les Régles constantes & sacrées de sa
„ vie & de ses actions. Mais que des Enfans li-
„ sent toute l'Ecriture indifféremment, c'est,
„ je croi, ce qui n'est propre qu'à les embar-
„ rasser, jusqu'à ce qu'ayant été instruits de
„ ce qu'elle renferme de plus essentiel, ils
„ ayent en quelque sorte une idée générale

„ des

„ des choses qu'ils doivent principalement
„ croire & pratiquer ; quoi qu'au reste il
„ soit, je pense, absolument necessaire qu'ils
„ reçoivent ces choses dans les mêmes ter-
„ mes qu'elles sont exprimées dans l'Ecri-
„ ture Sainte.

„ Lors qu'un Enfant sait bien lire, il est
„ temps de lui apprendre à écrire ; & pour
„ cet effet on devroit lui enseigner, avant
„ toutes choses, à bien tenir la Plume, &
„ il faudroit même qu'il le sût faire par-
„ faitement, avant que de lui permettre de
„ tracer aucun caractére sur le Papier. Car
„ non seulement les Enfans, mais toutes les
„ personnes qui veulent faire bien une cho-
„ se, ne devroient jamais se trop hâter de
„ la faire d'un seul coup, ni entreprendre
„ de se perfectionner en même tems dans
„ les deux parties d'une chose, s'il est pos-
„ sible de les apprendre separément. Lors
„ qu'un Enfant a appris à bien tenir la Plu-
„ me, c'est-à-dire, comme je croi, entre
„ le pouce & le doigt d'après seulement ;
„ mais sur ce point vous ferez bien de con-
„ sulter quelque habile Maître à écrire, ou
„ une autre personne qui écrive bien & vî-
„ te : Lors, dis-je, qu'un Enfant sait bien
„ tenir la Plume, il faudroit lui apprendre
„ à bien dresser son Papier, & comment il
„ doit placer son bras & tout le reste du
„ corps, par rapport à la situation du Pa-
„ pier. Quand il est stilé à tout cela, le
„ moyen de lui apprendre à écrire sans beau-
„ coup de peine, c'est d'avoir une planche
„ où soient gravez les caractéres que vous

„ aimez le mieux : mais souvenez-vous de
„ faire faire la lettre un peu plus grosse que
„ celle dont il doit écrire ordinairement ,
„ car naturellement on s'accoûtume peu à
„ peu à écrire en caractéres plus menus que
„ ceux qu'on avoit d'abord apris à former,
„ & jamais en caractéres plus gros. Cette
„ planche étant gravée comme je viens de
„ dire , il en faut tirer , avec de l'encre
„ rouge, plusieurs exemplaires sur des feuil-
„ les de bon Papier à écrire, de sorte que
„ l'Enfant n'ait autre chose à faire que de
„ passer sur ces caractéres rouges une Plu-
„ me bien taillée, trempée dans de l'encre
„ noire. Par ce moyen sa main sera bien-
„ tôt accoûtumée à former ces caractéres ,
„ si d'abord on lui montre par où il doit
„ commencer , & comment il doit former
„ chaque lettre. Et quand il saura bien fai-
„ re cela , il faut qu'il commence à écrire
„ sur de beau Papier. Voilà comment vous
„ pouvez le dresser sans peine à écrire en
„ tel caractére que vous voudrez.

„ Lors qu'un Enfant écrit bien & vîte ,
„ je croi qu'il feroit à propos , non seule-
„ ment qu'il continuât de s'exercer à écri-
„ re , mais qu'il s'appliquât aussi à la Pein-
„ ture, qui en plusieurs occasions est d'une
„ grande utilité à un Gentilhomme ; & sur-
„ tout, s'il voyage : car par le moyen de
„ la Peinture on peut représenter en
„ peu de traits assemblez avec art ce qu'on
„ ne sauroit exprimer & rendre intelligible
„ par un assez long discours. Combien un
„ Voyageur ne voit-il pas de bâtimens, de
„ ma-

,, machines, & d'habits particuliers, dont
,, il peut facilement conserver, & faire con-
,, noitre aux autres la figure, s'il a quelque
,, adresse à peindre ? au lieu qu'en se con-
,, tentant de représenter ces choses par de
,, simples paroles, il est à craindre qu'on
,, n'en perde l'idée, ou du moins qu'on n'en
,, conserve que des images fort imparfaites,
,, par les plus exactes descriptions qu'on en
,, pourra faire. Mon dessein n'est pourtant
,, pas de vous persuader de faire de vôtre
,, Fils un Peintre parfait ; car pour par-
,, venir à une connoissance fort médiocre de
,, cet Art il faut consumer beaucoup plus
,, de tems qu'il n'en reste à un jeune hom-
,, me de bonne Maison, après qu'il s'est
,, appliqué à ses autres occupations plus
,, importantes. Mais je croi qu'en peu de
,, tems il pourra savoir autant de Perspec-
,, tive & de Peinture qu'il lui en faut pour
,, représenter passablement sur le Papier
,, tout ce qu'il voit, excepté les visages ;
,, sur tout, s'il a du genie pour ces choses.
,, Car, pour le dire en passant, lorsque le
,, genie manque à un Enfant, à moins qu'il
,, ne s'agisse de certaines choses auxquelles
,, il est absolument nécessaire qu'il soit ins-
,, truit, il vaut mieux le laisser passer dou-
,, cement par dessus une chose, que de le
,, chagriner inutilement pour l'obliger à la
,, faire. C'est pourquoi en ceci, comme en
,, tout ce qui n'est pas d'une absolue né-
,, cessité, il faut s'en tenir inviolablement
,, à la Régle qui ordonne de *ne rien faire en*
,, *dépit de son genie*, nihil invitâ Minervâ.

CHAPITRE XXIII.

De la Civilité qu'on doit apprendre aux Enfans.

ON fera convaincu de l'utilité d'une bonne éducation si on fait attention à la difference qu'il y a entre celui qui l'a reçuë & un paisan, qui manquant de ce secours n'a que ce que la nature lui a donné & n'est pas fort éloigné des bêtes, étant également ignorant & brutal, au lieu que celui qui a été bien élevé, fait voir par tout une conduite raisonable & plaît à tout le monde par ses maniéres polies, civiles, & honnêtes.

La Civilité s'enseigne ordinairement mieux aux Enfans en leur faisant pratiquer ce qui est de la bienseance qu'en leur donnant beaucoup de regles, c'est aux Parens & aux Maîtres de leur inspirer insensiblement des sentimens d'honneur, des maniéres prevenantes & à se servir de paroles obligeantes & respectueuses, qui sont trois choses enquoi consiste la civilité, & dont on se sert pour marquer au Prochain qu'on l'aime, qu'on l'estime, & qu'on est porté à lui faire du bien. Ces demonstrations plaisent à tout le monde, car il n'y a personne qui ne desire d'être aimé, d'être estimé & d'avoir des personnes disposées à lui faire du bien. Les mêmes démarches attirent à celui qui les fait, l'amour, l'estime & les bons offices des

des autres. Voici des maximes qui font le fondement de la vraie Civilité.

I. Ne point faire aux autres ce que nous ne voudrions point qu'on nous fit à nous-même.

II. Fermer les yeux aux defauts du prochain, n'y point faire d'attention & sur tout ne les lui jamais reprocher.

III. Rendre justice à la vertu & se faire un plaisir de louër le bien & de l'aprouver, ne medisant jamais de personne soit present ou absent.

IV. Avoir un bon cœur pour soufrir les injures, les medisances & les mauvais services sans en temoigner de ressentiment, opposant la douceur à ceux même qui cherchent à nous nuire & à nous offencer.

V. Avoir des sentimens humbles de soi-même, ne se point regarder superieur à aucun homme dans quelque élevation qu'on puisse être, l'élevation de fortune ne donnant point le degré d'une veritable prééminence qui n'est dû qu'à la vertu.

VI. Ne faire jamais aucune brutalité, ne meprifer jamais personne, ne se servir point de raillerie, de contradiction, de ceremonies, d'affectation, & sur tout d'une lâche politique qui approuve le mal & qui louë des choses qui ne sont point dans les personnes à qui on donne ces loüanges.

De là on peut juger que la veritable Civilité demande un bon cœur, de la sincérité, de l'humilité, de la patience, de la prudence, & une grande Charité. Toute la difficulté est d'appliquer ces vertus aux ac-

tions & de faire en sorte quelles soient inseparables des maniéres & des paroles, qu'en quelque lieu que l'on soit & en tout tems on rende à chacun, suivant sa condition, non seulement ce qu'on lui doit, mais tout ce qui lui peut faire plaisir, en lui marquant de l'amitié, de l'estime, du respect, & de la bonne volonté. Un Enfant ne peut à la verité d'abord être capable d'une Civilité bien étenduë, la plupart des regles mêmes qu'on en pourroit donner ne le regardent point encore, car il y a bien des choses qui ne conviennent qu'à un âge plus avancé & dont on ne doit point embarasser celui-ci. L'experience du monde & les Compagnies que les Enfans frequenteront leur apprendront insensiblement ce qu'il y a de plus delicat dans cette Science, qui ne se perfectionne & ne s'aquiert même que par l'usage.

On fera donc pratiquer à un Enfant ce qui le regarde, sans lui donner de preceptes. On reglera premierement ses paroles à l'egard de ses Parens, des Domestiques & des Etrangers. On l'accoutumera lors qu'il parle à ses Parens à se servir de termes respectueux, de paroles tendres & obligeantes.

Il ajoûtera toûjours à ses demandes & à ses reponses, Mon Cher Pere, Ma Chere Mere, Ma bonne &c. Il ne demandera jamais absolûment, mais avec ces termes ou de semblables, s'il vous plaît, vous plaît il, je vous prie, permettez moi, faittes moi la grace, je vous remercie, il parlera naturellement de cette maniére quand il y sera éle-

vé.

vé. On obligera de même les Enfans à traiter honnêtement leurs freres, leurs sœurs & tous leurs Parens, se servant toûjours de ces mots, mon frere, ma sœur, mon Oncle, ma tante &c. lors qu'ils leur parlent. Le matin quand ils se levent on les accoutumera à saluër leur Pere & leur Mere, à leur souhaitter le bon jour, à leur demander l'état de leur santé. Le soir avant que de se coucher, ils leur donneront le bon soir & leur souhaitteront une bonne nuit. On leur mettrâ dans la bouche les paroles qu'on veut qu'ils disent & ils s'y feront sans peine, si l'on s'y prend bien & de bonne heure, mais si on le fait trop tard on n'y réussira peut-être jamais. Il ne faut point soufrir que les Enfans soient meprisans & dificiles aux Domestiques, ni qu'ils leur parlent avec hauteur; mais toûjours honnêtement sans les tutoier, les injurier, & leur commander imperieusement, mais en se servant des termes s'il vous plaît, je vous prie, donnez moi s'il vous plaît, je vous prie de m'aporter, &c.

Ce n'est point assez d'élever les Enfans dans cette civilité domestique, il faut aussi les rendre honnêtes aux Etrangers & les accoutumer à parler obligeamment aux moindres personnes & aux plus pauvres mêmes. Quand aux personnes de consideration & de qualité ils les traiteront avec respect & on pourra leur apprendre à faire dans les occasions de petits complimens à propos & par ce moien on dissipera leur timidité & on les rendra agréables & complaisans.

Il faut encore faire en ſorte de donner aux Enfans des maniéres polies & civiles, en les aſſujettiſſant de bonne heure à de certaines formalitez ſur leſquelles tout le monde eſt delicat, comme de ſe decouvrir, de ſaluer en aprochant de quelqu'un, ou en ſe retirant, & en paſſant devant lui, de prendre la derniére place, de ne point paſſer devant les perſonnes & de ſemblables ceremonies dont il eſt dificile de donner des regles particuliéres. Quand les Parens obligent un Enfant à leur rendre ces petits devoirs il ne ſera point dificile de l'obliger à en faire de même aux étrangers, il y ſera tout diſpoſé aulieu qu'on ne pourra que difficilement l'y accoutumer ſi on le laiſſe trop libre, & vivre ſans aucun reſpect. On doit exiger de lui d'être toûjours prêt de voir & d'être vû. On le fera manger de même, en recevant avec remerciment ce qu'on lui donne. Après neuf ou dix ans il ne faut point qu'un Enfant manque à aucune choſe qui regarde la civilité, s'il n'avoit point été bien élevé juſqu'à ce tems là, il ne faudra point tarder à l'inſtruire, plutôt par la Pratique que par les Livres. Cette inſtruction eſt très néceſſaire, & ſouvent lors qu'on l'a négligée, les Enfans demeurent toûjours groſſiers & incivils, & on ne peut jamais reparer cette négligence, aulieu que ceux à qui on a donné ces ſoins s'en reſſentent tout le tems de leur vie. Les Parens & les maîtres doivent y faire une ſerieuſe attention ne pouvant ignorer que la Civilité eſt un des premiers devoirs de l'homme & que celui

qui

qui manque d'honnêteté ne s'atire que du mepris & du deshonneur dans le monde. Combien y en a-t-il qui s'offencent si l'on n'observe point envers eux toutes les mesures de bienseance : il faut faire distinction des personnes. Les obligations sont differentes selon la difference du rang & de la qualité, il faut s'étudier à les connoître si l'on ne veut point tomber dans le malheur du Renard de la Fable qui voulant embrasser un buisson se blessa. Il y a de même des personnes qu'il ne faut point approcher de si près & qui demandent plus de circonspection & de mistére. Un autre Renard mieux instruit se tira aussi bien mieux d'affaire à la cour du Lion, il savoit les regles de la Civilité & de la Politique.

FABLE.

Du Renard & des Buissons.



UN Renard pour éviter le peril dont il étoit menacé se sauva dans une haye toute herissée d'épines qui lui percerent les pieds de tous côtez. Ces blessures l'obligerent à jetter de hauts cris, & à se plaindre de la haye en lui reprochant qu'il s'etoit refugié auprès d'elle pour y trouver un azile, & que cependant elle lui avoit fait un traitement très cruel. Mon ami, lui repondit le buisson, vous vous êtes

êtes trompé ; vous avez voulu me prendre mais c'eſt moi qui ai accoutumé de prendre les autres.

SENS MORAL.

ON ne doit pas agir par tout également,
La qualité des gens veut de la difference.
S'il eſt ſur avec l'un d'en uſer librement,
Un autre s'en fait une offence.

FABLE

La Cour du Lion.



SA Majeſté Lionne un jour voulant connoître ;
De quelles nations le Ciel l'avoit fait maître,

Il manda donc par deputez,
Ses vassaux de toute nature,
Envoyant de tous les côtez,
Une circulaire écriture,
Avec son Sceau. L'écrit portoit,
Qu'un mois durant le Roi tiendroit,
Cour pleniére dont l'ouverture,
Devoit être un fort grand festin,
Suivi des tours de Fagotin.
Par ce trait de magnificence.
Le Prince à ses sujets étaloit sa puissance.
En son Louvre il les invita.
Quel Louvre! un vrai Charnier, dont l'odeur se porta,
D'abord au nez des gens. L'ours boucha sa narine:
Sa grimace deplut. Le Monarque irrité.
L'envoya chèz Pluton faire le dégoûté.
Le Singe approuva fort cette severité,
En flateur excessif il loüa la colere,
Et la griffe du Prince & l'antre & cette odeur.
Il n'étoit ambre, il n'étoit fleur,
Qui ne fût ail au prix. Sa sotte flaterie
Eut un mauvais succès, & fut encor punie.
Ce Monseigneur du Lion là,
Fut parent de Caligula.
Le Renard étant proche: Orça lui dit le Sire,
Que sens tu? dis-le moi: parle sans deguiser.
L'autre aussi-tôt de s'excuser,
Alleguant un grand rume: il ne pouvoit que dire,
Sans odorat; bref il s'en tire,
Ceci vous sert d'enseignement.

Ne

Ne soyez à la Cour, si vous voulez y plaire
Ni fade adulateur, ni parleur trop sincére ;
Et tâchez quelquefois de repondre en Normant.

CHAPITRE XXIV.

Des Langues qu'on peut enseigner aux Enfans.

IL y a de deux sortes de Langues qu'on peut apprendre aux Enfans, sçavoir les Langues vivantes & les Langues mortes. On appelle Langues vivantes celles qui sont en usage comme le François, l'Alemand, l'Anglois, l'Espaguol, l'Italien & Langues mortes celles qui ne sont plus particuliéres à aucun païs, mais qui s'apprennent par regle & par methode comme le Latin & le Grec.

Dès les premieres années un Enfant peut apprendre plusieurs langues vivantes toutes à la fois, je dis dès les premieres années, c'est à dire dès qu'il commence à parler & à marcher, sçavoir à deux ou à trois ans. Si l'on attend qu'il ait six ou sept ans il apprendra ces Langues avec plus de dificulté & moins de perfection, mais après quinze ou dix-huit ans on n'apprend jamais à bien parler une Langue & rarement on en prend l'accent & la veritable prononciation quand même on en auroit apris toutes les regles & toute la sintaxe avec la derniére exactitude. Dieu a mis dans les Enfans cette facili-

cilité pour les Langues lors qu'ils ne sont encore capables de rien, comme s'ils devoient uniquement s'y appliquer, parce qu'en effet rien ne leur est plus nécessaire & plus avantageux.

Les Langues mortes s'apprennent communement par régle, on pourroit aussi les apprendre par l'usage, comme les Langues vivantes, si on y apportoit les soins nécessaires, quoique cela ne se puisse faire qu'avec de plus grandes difficultés, la Langue Latine & la Greque aiant beaucoup de diversités. On peut pourtant abreger la methode de l'école, & après avoir fait apprendre à un Enfant les noms, les pronoms & les verbes, leur enseigner le reste par l'usage en très peu de tems, comme j'en ai fait plusieurs fois l'experience.

Il n'est point necessaire de prouver l'utilité des langues tant vivantes que mortes, il n'y a personne qui puisse en ignorer les avantages, puisque c'est le seul moyen dont on se sert pour entretenir la Societé & avoir des relations avec les païs étrangers. Elles conviennent à toutes sortes d'états & de professions, elles sont utiles à la noblesse & aux Magistrats qui peuvent par là se rendre capables des negotiations & des afaires de l'Etat dans les païs dont-ils parlent les langues. Ceux qui font profession de commerce & qui l'entretiennent avec les autres Nations, connoissent par experience, combien il est difficile d'y reussir sans l'intelligence des deux langues au moins par l'un des deux correspondans. Quand on ne se trouveroit point dans

ces

ces ſortes d'engagemens, on ne doit point negliger de faire aprendre pluſieurs langues aux Enfans, lorſque l'occaſion en eſt favorable & qu'on en a le pouvoir. C'eſt aux Parens à faire le choix de celles qui leur conviennent & à prendre le temps & les meſures pour les en faire inſtruire. Il reſte ici à faire voir ce qu'il faut obſerver pour cela & comment-il s'y faut prendre.

Il eſt certain qu'un Enfant peut aprendre deux & trois langues differentes en même tems, qui lui feront toutes naturelles & qu'il prononcera avec tous les accens & toutes les proprietez de chacune, ſi on a ſoin de lui donner des Maîtres qui les poſſedent parfaitement. Il faut dès l'âge de trois ans diviſer le tems de l'Enfant, à qui l'on veut faire apprendre pluſieurs Langues, en autant de parties qu'il en apprendra, afin de donner à chacune un tems convenable. Si ûn Enfant n'apprend qu'une Langue étrangere avec ſa Langue naturelle, il ſuffit de l'envoier pendant trois ou quatre heures auprès d'un maître, qui enſeigne cette Langue à pluſieurs enfans, & ils l'apprendront tous enſemble ſans contrainte & en jouant, comme celle qu'ils apprennent auprès de leurs parens ſans s'en apercevoir. Si on veut qu'ils apprennent en même tems deux Langues étrangeres on leur donnera deux Maîtres diferens, & on partagera la journée en deux, afin d'exercer le matin l'Enfant à une Langue pendant trois heures, & le ſoir à l'autre pendant autant de tems. La Langue naturelle s'apprend aſſez

assez par l'usage de la maison. Avec cette précaution un Enfant se trouvera à l'age de cinq à six ans avancé dans les Langues qu'on lui aura enseignées, & que dans la suitte on poura achever de lui apprendre avec beaucoup de facilité.

Il faut commencer à faire lire un Enfant dans la langue du païs, si on n'aime mieux commencer par la Langue Latine, & après qu'il saura lire en sa propre Langue, il apprendra facilement à lire dans les autres qn'il aura aprises. Il faut faire de même pour l'écriture, sa langue naturelle doit toûjours preceder.

La maniére de faire apprendre plusieurs Langues aux Enfans les unes après les autres n'est non plus point à desaprouver & n'est pas si gênante. Si on a manqué de faire aprendre les langues de bonne heure aux Enfans, on ne doit pas negliger pour cela de le faire dans un âge plus avancé, & quoi qu'alors ils ne les apprennent pas si parfaitement, ils les apprendront pourtant suffisamment pour l'usage : ce qui est la principale fin de cette étude.

L'étude de la Langue Latine se commence ordinairement à sept ou à huit ans. Tout depend des bons principes & de l'application des Maîtres, qui ne doivent point pousser les Enfans avec trop de precipitation, mais faire en sorte qu'ils apprennent si bien ce qu'ils apprennent qu'ils ne puissent plus l'oublier. Les châtimens n'y serviront de rien, mais bien

une

une frequente & continuelle repétition. La Langue Greque demande les mêmes precautions que la Latine, ceux qui apprennent ces Langues aux Colleges doivent se conformer à ce qui s'y pratique. Il est vrai que la methode en est fort longue, fort inutile & que c'est un long tems perdu. On pourra apprendre la Langue Latine en beaucoup moins de tems sous un maître particulier, avec moins de peine & aussi parfaitement, par l'usage & l'exercice comme les langues vivantes. On doit emploier par jour un Enfant à cette étude pendant trois à quatre heures, sur tout la premiere année, après quoi une heure ou deux suffiront. Plusieurs apprendront cette Langue en deux années, & même plutôt. Pour les entretenir dans cette Langue lors qu'ils l'auront apprise, on pourra s'en servir pour leur enseigner la Rhetorique, la Philosophie, & même les Mathematiques, & l'Histoire.

Les Parens qui envoient leurs Enfans aux Colleges, & qui s'apperçoivent qu'après un an ou deux ils ne font aucun progrès, ne doivent point hesiter de les retirer, pour leur faire prendre l'autre, methode, dont je viens de parler, ou pour les appliquer à d'autres choses plus utiles. La Langue Latine n'étant pas absolument nécessaire pour les sciences. On doit aussi retirer de cette étude ceux qui en ont conçu de l'aversion & du degoût: ou qui n'ont aucune disposition aux Langues. Il faut proportionner les sciences & les Arts aux Esprits, à moins qu'on ne veuille imiter le Charlatan de la

Fa-

Fable qui promettoit de faire un âne Docteur.

FABLE

Le Charlatan.



LE monde n'a jamais manqué de Charlatans
Cette ſcience de tout tems,
Fut en Profeſſeurs très fertile.
Tantôt l'un au Theatre afronte l'Acheron,
Et l'autre affiche par la ville,
Qu'il peut ſurpaſſer Ciceron.
Un des derniers ſe vantoit d'être
En éloquence ſi grand maître,

Qu'il

Qu'il rendroit disert un badaut,
Un manant, un rustre, un lourdaut,
Oui, Messieurs, un lourdaut, un Animal, un Ane:
Que l'on m'ameine un Ane, un Ane renforcé,
Je le rendrai maître passé,
Et veux qu'il porte la soutane.
Le Prince sçut la chose: il manda le Rheteur.
J'ai, dit-il, en mon écurie,
Un fort beau Roussin d'Arcadie,
J'en voudrois faire un Orateur.
Sire, vous pouvez tout, reprit dabord nôtre homme.
On lui donna certaine somme,
Il devoit au bout de dix ans,
Mettre Son Ane sur les bancs:
Si non il consentoit d'être en place publique,
Guindé la hard au col, étranglé court & net,
Ayant au dos sa Rhetorique,
Et les oreilles d'un baudet.
Quelqu'un des Courtisans lui dit qu'à la potence,
Il vouloit l'aller voir; & que pour un pendu,
Il auroit bonne grace, & beaucoup de prestance:
Sur tout qu'il se souvint de faire à l'assistance,
Un discours où son art fût au long étendu.
Un discours Pathetique & dont le formulaire,
Servit à certains Cicerons,
Vulgairement nommez Larrons.

L'autre reprit, avant l'affaire,
Le Roi, l'Ane, ou moi nous mourrons.
Il avoit raison c'est folie,
De comter sur dix ans de vie,
Soions bien beuvans, bien mangeans.
Nous devons à la mort de trois un en dix ans.

Je ne puis me dispenser de raporter ici la methode que Monsieur Locke propose & qu'on peut garder pour enseigner la Langue Latine aux Enfans.

„ Dès que vôtre Enfant dit il saura par-
„ ler Anglois il est tems qu'il aprenne quel-
„ que autre Langue ; & si je conseille de
„ commencer par le François je ne serai
„ contredit de personne. La raison de cela
„ est qu'on est accoutumé à la veritable
„ methode d'enseigner cette Langue aux
„ Enfans, qui est de les faire toûjours par-
„ ler François en conversation sans leur
„ embarasser l'esprit d'aucune Regle de
„ grammaire. On pourroit sans peine mon-
„ trer le Latin à un Enfant de la même
„ maniére, si son Gouverneur se tenant
„ toûjours auprès de lui, ne lui parloit que
„ Latin, & l'obligeoit à lui répondre dans
„ la même Langue. Mais parce que le
„ François est une Langue vivante, dont
„ on se sert sur tout en parlant, vôtre En-
„ fant devroit l'apprendre avant toute au-
„ tre, afin que les organes de la voix, qui
„ dans cet âge encore tendre peuvent se re-
„ muer en tous sens, puissent être dressez à
„ bien former les différens sons de cette
„ Langue ; & qu'ainsi vôtre Enfant se fas-
„ se

„ se une habitude de bien prononcer le Fran-
„ çois ; ce qui devient toûjours plus diffi-
„ cile, plus il est differé.

„ Lors qu'il saura bien parler & bien lire
„ en François, (ce qui dans la Méthode
„ que nous venons de marquer s'apprend or-
„ dinairement en un ou deux ans) il devroit
„ commencer d'apprendre le Latin : & ici
„ je ne puis assez m'étonner, que les Péres
„ ayant vû le succès de la Méthode qu'on
„ employe pour montrer le François aux
„ Enfans, il ne leur soit pas venu dans
„ l'Esprit qu'on leur devroit apprendre le
„ Latin de la même maniére, c'est à dire
„ en les faisant parler Latin & en leur don-
„ nant à lire des Livres Latins. Il faudroit
„ seulement prendre garde, que, tandis
„ qu'un Enfant apprend ainsi des Langues
„ Etrangéres en les parlant toûjours avec
„ son Gouverneur, & en ne lisant devant
„ lui que des Livres écrits en ces sortes de
„ Langues, il n'oubliât pas à lire en An-
„ glois, inconvenient que sa Mére ou quel-
„ que autre personne peut prévenir, en lui
„ faisant lire chaque jour quelques endroits
„ choisis de l'Ecriture Sainte, ou quelque
„ autre Livre Anglois.

„ Je regarde le Latin comme absolument
„ nécessaire à un Enfant de bonne Maison;
„ & la Coûtume, à qui rien ne peut re-
„ sister, en a si bien fait une partie de l'E-
„ ducation, qu'on le fait apprendre à for-
„ ce de coups à des Enfans, qui dès qu'ils
„ sont sortis du College n'en font plus au-
„ cun usage pendant tout le reste de leur

 „ vie,

„ vie, ces pauvres malheureux employant
„ ainsi avec beaucoup de desagrément une
„ bonne partie de leur tems le plus pré-
„ cieux à une étude entiérement infructueu-
„ se. Mais franchement, cette conduite est
„ tout-à-fait absurde : car n'est-ce pas une
„ chose bien ridicule, qu'un Pére dissipe
„ son argent, & consume les plus beaux
„ jours de son Fils pour lui faire apprendre
„ le Langage des *Anciens Romains*, quoi-
„ qu'il le destine à une profession, où ne
„ faisant aucun usage du Latin il ne man-
„ que pas d'oublier bientôt le peu qu'il a
„ apporté du College, & cela d'autant plus
„ aisément que de dix Enfans à peine en
„ voit-on un qui n'ait de l'aversion pour
„ cette Langue, à cause des mauvais trai-
„ temens où elle les expose ? Pourroit-on
„ le croire, si nous n'en voyions à tout mo-
„ ment des exemples parmi nous, pourroit-
„ on, dis-je, se persuader, qu'on forçât
„ un Enfant à apprendre les Principes d'u-
„ ne Langue, dont il n'aura jamais occa-
„ sion de se servir dans le genre de vie
„ qu'on a résolu de lui faire embrasser,
„ & qu'on negligeât durant tout ce
„ tems-là de lui apprendre à bien écri-
„ re, & à faire bien un compte, deux
„ choses très-utiles en toute sorte d'état,
„ & absolument nécessaires à la plûpart des
„ Professions ? Mais quoi que ces choses,
„ qui sont d'un si grand usage dans les Mé-
„ tiers, dans le Negoce, & dans les affai-
„ res de cette vie, ne s'apprennent que ra-
„ rement, ou jamais, dans les Ecoles où
„ l'on

„ l'on enseigne le Latin, cependant non
„ seulement les personnes de qualité y en-
„ voyent leurs plus jeunes Enfans, qu'ils
„ destinent au Negoce; mais les Marchands
„ eux-mêmes & les Fermiers ne manquent
„ pas d'y envoyer les leurs, quoi qu'ils
„ n'ayent ni le dessein ni les moyens d'en
„ faire des hommes de Lettres. Que si vous
„ leur demandez, pourquoi ils font cela,
„ cette question leur paroîtra aussi étrange,
„ que si vous leur demandiez, pourquoi ils
„ vont à l'Eglise. La Coûtume tient lieu
„ de Raison; & elle a si bien consacré
„ cette Méthode dans l'Esprit de ceux qui
„ la croyent raisonnable, qu'ils l'observent
„ avec une espéce de Religion, comme si
„ leurs Enfans ne pouvoient qu'à peine a-
„ voir une Education *orthodoxe*, à moins
„ qu'ils n'apprennent la Grammaire de *Li-*
„ *lius*.

„ Mais que le Latin soit nécessaire à cer-
„ tains Enfans, & qu'on le croie nécessai-
„ re à d'autres auxquels il n'est d'aucune
„ utilité; tant y a que la Méthode, dont
„ on se sert ordinairement dans les Ecoles
„ pour l'enseigner, est telle, qu'après l'a-
„ voir examinée, je ne saurois me resoudre
„ à conseiller qu'on la suive. Les raisons
„ qu'on peut apporter contre cette Métho-
„ de sont si claires & si pressantes que plu-
„ sieurs personnes de bon sens, en ayant
„ été frappées, ont effectivement aban-
„ donné la route ordinaire, ce qui ne leur
„ a pas mal réussi, quoi que la Méthode
„ qu'ils ont employée, ne fût pas tout-à-

„ fait la même que celle qui me paroît la
„ plus facile de toutes, & qui, pour le
„ dire en peu de mots, consiste à enseigner
„ le Latin aux Enfans de la même manié-
„ re qu'ils apprennent l'Anglois, sans les
„ embarrasser de régles ni de Grammaire:
„ car si vous y prenez garde, lorsqu'un En-
„ fant vient au Monde, le Latin ne lui est
„ pas plus étranger que l'Anglois; & ce-
„ pendant il apprend l'Anglois sans Maî-
„ tre, sans régles, & sans Grammaire. Il
„ apprendroit sans doute le Latin de la mê-
„ me maniére, comme fit *Ciceron*, s'il a-
„ voit toûjours auprès de lui une personne
„ qui lui parlât cette Langue. Et après
„ qu'on a vû si souvent parmi nous qu'u-
„ ne Femme Françoise enseigne à une jeu-
„ ne Fille à parler & à lire parfaitement
„ en François dans un ou deux ans, sans le
„ secours d'aucune Régle de Grammaire,
„ & sans faire autre chose que lui parler
„ cette Langue, je ne puis assez m'éton-
„ ner que les Gens de qualité ayent négli-
„ gé de se servir de cette Méthode pour
„ leurs Garçons, comme s'ils les croyoient
„ d'un Esprit plus pesant & plus borné que
„ leurs Filles.

„ Si donc vous pouvez trouver une Per-
„ sonne qui sache bien parler Latin, & qui
„ veuille se tenir toûjours auprès de vôtre
„ Fils, lui parler & le faire parler reglé-
„ ment cette Langue, ce seroit-là le moyen
„ le plus naturel & le plus aisé de la lui
„ enseigner, moyen d'autant plus estima-
„ ble, à mon sens, qu'outre qu'un Pre-
„ cep-

,, cepteur apprendra ainsi à vôtre Enfant,
,, sans le battre ou le quereller, une Lan-
,, gue pour laquelle on envoye les Enfans
,, dans une Ecole où ils sont sujets au foûet
,, durant l'espace de six ou sept ans, il
,, pourra dans le même tems non seulement
,, lui former les mœurs & le jugement,
,, mais encore l'instruire en plusieurs Scien-
,, ces, comme est une bonne partie de la
,, *Géographie*, de l'*Astronomie*, de la *Chro-*
,, *nologie*, de l'*Anatomie*, à quoi on peut
,, ajoûter quelques morceaux de l'Histoire,
,, & la connoissance de toutes les autres
,, choses, qui tombent sous les Sens, &
,, qu'on peut apprendre sans presque d'au-
,, tre secours que celui de la memoire. Et
,, dans le fond à suivre la veritable route
,, dans nos Etudes, c'est par-là que nous
,, devrions commencer ; ce sont là les
,, choses qui devroient servir de fondement
,, à toutes nos connoissances, & non pas
,, des notions abstraites de Logique & de
,, Metaphysique qui sont plus propres à a-
,, muser l'Esprit qu'à le former lors qu'il
,, commence à s'appliquer à la recherche
,, de la Verité. Car après que les jeunes
,, gens se sont remplis la tête, pendant un
,, certain tems, de ces sortes de specula-
,, tions abstraites, sans en retirer le fruit
,, qu'ils en esperoient, ils sont portez à
,, concevoir une chetive idée de la Scien-
,, ce, ou bien d'eux-mêmes ; ils sont ten-
,, tez de renoncer à l'Etude, & d'aban-
,, donner tous leurs Livres, comme n'étant
,, pleins que d'un vain fatras de paroles
 ,, énig-

„ énigmatiques qui ne signifient rien: ou du
„ moins de conclurre que, s'il y a dans leurs
„ Livres quelque chose de solide, ils n'ont
„ pas assez d'Esprit pour le comprendre.
„ Qu'ainsi ne soit, je pourrois peut-être
„ vous le confirmer par ma propre expe-
„ rience. Entre les choses qu'un jeune hom-
„ me doit apprendre selon la Méthode que
„ je viens de dire, pendant que d'autres
„ Enfans de son âge sont uniquement ap-
„ pliquez au Latin, & à des choses qui ne
„ regardent que le Langage, je pourrois
„ mettre la *Géometrie*, car j'ai connu un
„ jeune Gentilhomme, élevé en partie de
„ cette maniére, qui avant l'âge de treize
„ ans pouvoit démontrer plusieurs Proposi-
„ tions d'*Euclide*.

„ Mais si vous ne pouvez point trouver
„ de Précepteur qui parle bien Latin, &
„ qui étant capable d'enseigner à vôtre Fils
„ toutes ces Sciences, veuille le faire selon
„ la Méthode, que je viens d'indiquer,
„ celle qui en approche le plus, est la
„ meilleure qu'on puisse employer pour bien
„ instruire vôtre Fils; & voici à quoi elle
„ se réduit. Prenez quelque Livre aisé &
„ agréable, comme vous diriez les *Fables*
„ d'*Esope*; & après avoir écrit une ligne
„ d'une de ces Fables, traduite en Anglois
„ aussi litteralement qu'il est possible, avec
„ les mots Latins écrits dans une autre li-
„ gne précisément sur les mots Anglois aux-
„ quels ils répondent, faites, lui lire & re-
„ lire ces deux lignes chaque jour, jusqu'à
„ ce qu'il entende parfaitement bien les

„ mots

„ mots Latins. Faites-lui lire après cela
„ une nouvelle Fable ſelon la même Mé-
„ thode, juſqu'à ce qu'il l'entende auſſi
„ parfaitement bien ſans pourtant négliger
„ ce qu'il a déja appris exactement, mais
„ le lui faiſant répéter quelquefois, afin
„ qu'il ne l'oublie pas. Et lors qu'il vient
„ à écrire, donnez-lui ces Fables à co-
„ pier; par où non ſeulement il exercera
„ ſa main, mais il avancera dans la con-
„ noiſſance de la Langue Latine. Comme
„ cette Méthode eſt plus imparfaite que cel-
„ le où l'on apprend le Latin à un Enfant
„ par l'uſage en lui parlant ſimplement cet-
„ te Langue, il eſt bon que d'abord vôtre
„ Enfant apprenne bien par cœur les Con-
„ jugaiſons des Verbes, & enſuite les Dé-
„ clinaiſons des Noms & des Pronoms,
„ car cela pourra ſervir à lui faire connoî-
„ tre le genie & le tour de la Langue La-
„ tine, où la ſignification des Verbes & des
„ Noms varie, non pas comme dans les
„ Langues Modernes par des particules qui
„ les précedent, mais par le moyen de la
„ différente terminaiſon des derniéres Sylla-
„ bes. Vôtre Enfant n'a pas beſoin, à
„ mon avis, d'apprendre autre choſe de la
„ Grammaire Latine, juſqu'à ce qu'il
„ puiſſe lire de lui-même la Grammaire de
„ *Sanctius* avec les notes de *Scioppius*, &
„ de Mr. *Perizonius*.

„ Une autre choſe qui, je penſe, meri-
„ te bien d'être obſervée lorsqu'on inſtruit
„ des Enfans, c'eſt que s'ils viennent à être
„ arrêtez par quelque difficulté, il ne faut

 „ pas

„ pas les embarrasser davantage en exigeant
„ qu'ils s'en tirent d'eux-mêmes ; en leur
„ demandant par exemple quel est le no-
„ minatif de la phrase qu'ils doivent con-
„ struire , ou ce que veut dire *aufero* pour
„ leur en faire conclurre ce que signifie
„ *abstulere* , &c. lors qu'ils ne peuvent pas
„ répondre promptement à ces sortes de
„ questions. On ne fait par là que perdre
„ du tems à les distraire ; car lorsqu'ils ont
„ l'Esprit attentif à ce qu'ils font, on doit
„ les tenir en bonne humeur , & leur ren-
„ dre les choses aussi aisées & aussi agréa-
„ bles qu'il est possible. C'est pourquoi s'ils
„ sont arrêtez par quelque difficulté , &
„ qu'ils ayent envie de passer outre , aidez-
„ les promptement à la surmonter sans les
„ censurer ou les quereller , vous ressouve-
„ nant qu'en cette occasion des maniéres
„ rudes & sévéres ne viennent que d'orgueil,
„ ou d'un Esprit chagrin dans le Maître
„ qui attend que de simples Enfans com-
„ prennent d'abord les choses aussi bien que
„ lui ; au lieu de considérer qu'il est de son
„ devoir de leur donner de bonnes habitu-
„ des , & non pas de leur inculquer des
„ Régles qui sont de peu d'usage pour la
„ conduite de nôtre vie , ou du moins tout-
„ à-fait inutiles à des Enfans qui ne les ont
„ pas plutôt entendues qu'ils les oublient.
„ J'avoûe que dans les Sciences destinées
„ à exercer leur Raison , cette Méthode
„ peut-être variée quelquefois , & qu'il est
„ bon de leur proposer des difficultez de
„ temps en temps afin d'exciter leur atten-
„ tion ,

„ tion, & d'accoûtumer leur Esprit à fai-
„ re usage de ses propres forces & de sa
„ *sagacité* en fait de raisonnement. Avec
„ tout cela je ne croi point qu'il soit nécessaire
„ saire de mettre des Enfans à cette épreu-
„ ve, quand ils sont fort jeunes, ou qu'ils
„ commencent d'apprendre quelque Science
„ que ce soit; car alors tout est difficile par
„ soi-même; & le grand art d'un Maître
„ consiste à leur rendre les choses aussi ai-
„ sées qu'il peut. Du reste, on n'a jamais
„ moins d'occasion de les embarrasser que
„ lorsqu'on leur enseigne des Langues. Car
„ comme les Langues s'apprennent par usa-
„ ge & par memoire, on ne les parle par-
„ faitement bien qu'après avoir entiérement
„ oublié les Régles de la Grammaire. Je
„ conviens pourtant que quelquefois la
„ Grammaire d'une Langue doit être étu-
„ diée avec beaucoup de soin; mais c'est
„ seulement par un homme fait qui veut en-
„ tendre cette Langue en Critique, ce qui
„ n'apartient qu'à un Savant de profession.
„ Car pour un Gentilhomme, s'il doit étu-
„ dier quelque Langue, tout le monde con-
„ viendra, je pense, que c'est celle de son
„ Païs qu'il doit étudier, afin de pouvoir
„ entendre avec la derniére exactitude un
„ langage dont il a incessamment besoin.

„ Voici encore une autre raison pourquoi
„ les Maîtres, au lieu de faire de nouvelles
„ difficultez à leurs Ecoliers, devroient
„ leur aplanir le chemin, & les aider au
„ plutôt à passer plus avant, dès qu'ils
„ voyent que quelque chose les arrête, &

„ qu'ils ne sauroient marcher d'eux-mêmes.
„ L'esprit des Enfans est foible, & d'une
„ capacité si bornée, que pour l'ordinaire
„ ils ne peuvent recevoir qu'une seule pensée
„ à la fois. Tout ce qu'un Enfant a dans
„ la tête, l'occupe alors tout entier, prin-
„ cipalement si ce sont des pensées auxquel-
„ les il est entraîné par quelque passion.
„ Ainsi, lorsqu'un Maître fait leçon à ses
„ Ecoliers, il devroit s'étudier à leur fixer
„ l'Esprit aux choses qu'il leur enseigne, &
„ les détourner adroitement de toute autre
„ pensée, afin que ce qu'il veut leur mettre
„ dans la tête, puisse y entrer plus aisément,
„ & être reçu avec attention, sans quoi il
„ échappe tout aussi-tôt. Le temperament
„ des Enfans leur rend l'Esprit distrait &
„ volage. Ils ne sont arrêtez que par la
„ nouveauté. Ils se passionnent d'abord pour
„ tout ce qui se présente à eux pour la pré-
„ miére fois; & en aussi peu de temps ils
„ s'en dégoûtent. Une même chose ne leur
„ plaît pas long-temps; de sorte que pres-
„ que tout leur plaisir consiste dans le chan-
„ gement, & dans la variété. La dispo-
„ sition contraire est directement opposée à
„ l'état naturel de leur Esprit qui voltige
„ sans cesse de pensée en pensée. Soit que
„ cela vienne du temperament de leur cer-
„ veau, ou de la vivacité & de l'instabilité
„ des Esprits animaux sur lesquels l'Ame
„ n'a pas encore acquis un empire absolu;
„ il est visible que les Enfans ont de la pei-
„ ne à tenir leur Esprit attaché à quoi que
„ ce soit. Une longue attention est une des
„ plus

„ plus rudes tâches qu'on puisse leur impo-
„ ser; & par conséquent, qui veut les en-
„ gager à s'appliquer, devroit tâcher de
„ leur rendre ce qu'il leur propose, aussi
„ agréable qu'il est possible; du moins il de-
„ vroit prendre soin de ne l'accompagner
„ d'aucune idée choquante, ou capable de
„ leur inspirer de la frayeur. Si les Enfans
„ ne vont prendre leçon avec une espèce de
„ goût & de plaisir, ce n'est pas merveille
„ qu'à tout moment leurs pensées s'éloi-
„ gnent de ce qui leur déplaît pour chercher
„ à se répandre sur des objets plus agréables
„ après lesquels ils courront infailliblement.

„ Je sai qu'ordinairement les Précepteurs
„ ont recours aux châtimens & aux censu-
„ res pour engager leurs Ecoliers à être at-
„ tentifs, & pour fixer leur Esprit à ce
„ qu'ils leur enseignent, dès qu'ils les sur-
„ prennent dans la moindre distraction. Mais
„ cette Méthode ne peut que produire un
„ effet tout contraire. Car des coups ou des
„ paroles passionnées de la part d'un Pré-
„ cepteur remplissent aussi tôt d'épouvante
„ l'Esprit de l'Ecolier, à tel point qu'il
„ n'est susceptible d'aucune autre impression.
„ Et il n'y a, je croi, personne qui en li-
„ sant ceci ne puisse se ressouvenir de l'effet
„ qu'un tel traitement a produit en lui,
„ comment par des paroles emportées ou
„ imperieuses son Pére, sa Mére ou son Pré-
„ cepteur ont causé dans son Esprit un si
„ grand desordre, que durant un certain
„ temps il ne savoit presque ce qu'on lui
„ disoit ni ce qu'il disoit lui-même, per-

„ dant tout d'un coup l'idée du sujet qui
„ l'occupoit alors, & devenant tout-à-fait
„ incapable de donner son attention à quel-
„ que autre chose.

„ A la verité il faut que les Parens &
„ les Précepteurs inspirent aux Enfans qui
„ sont sous leur direction, une crainte res-
„ pectueuse qui soit le fondement de l'auto-
„ rité qu'ils doivent prendre sur eux: c'est
„ par là qu'ils doivent les gouverner. Mais
„ après avoir pris cet ascendant, ils de-
„ vroient s'en servir avec beaucoup de mo-
„ deration, & ne pas se rendre si redouta-
„ tables à ces foibles Créatures qu'elles ne
„ puissent les voir sans pâlir. Un gouverne-
„ ment févere sera peut-être moins penible
„ pour le Maître, mais il sera de fort peu
„ d'usage à son Eleve. Des Enfans ne sau-
„ roient apprendre quoi que ce soit, tandis
„ qu'ils sont troublez par quelque Passion,
„ & sur tout par la crainte qui fait plus
„ d'impression qu'aucune autre sur leurs Es-
„ prits encore foibles, & délicats. Ayez
„ donc soin de leur maintenir l'Esprit dans
„ un doux calme, si vous voulez qu'ils pro-
„ fitent de vos instructions. Il est aussi im-
„ possible de graver des caractéres reguliers
„ dans une Ame agitée de frayeur que de
„ bien écrire sur un Papier tremblant.

„ Le grand art d'un Maître consiste à ren-
„ dre l'Esprit de son Ecolier attentif. Ce
„ point une fois gagné, il est assûré d'a-
„ vancer autant que la capacité de celui
„ qu'il enseigne peut le permettre: & sans
„ cela il a beau se tourmenter, toute sa pei-
„ ne

„ ne ne produira que très-peu, ou point du
„ tout de fruit. Pour en venir là, il devroit
„ faire comprendre à son Disciple (autant
„ qu'il est possible) l'utilité de ce qu'il en-
„ seigne, & lui faire voir par ce qu'il a déja
„ appris, qu'il peut faire quelque chose
„ qu'il ne pouvoit pas faire auparavant,
„ quelque chose qui lui donne un avantage
„ réel sur ceux qui l'ignorent. Il faudroit,
„ outre cela, qu'il accompagnât toutes ses
„ instructions de beaucoup de douceur; &
„ que par une certaine tendresse qui éclatât
„ dans toute sa conduite, il lui fit sentir qu'il
„ l'aime sincérement, qu'il n'a autre chose
„ en vûe que son bien; car c'est par là seu-
„ lement que l'Enfant de son côté concevra
„ de l'amour pour son Maître, & sera por-
„ té à écouter ses leçons & à goûter ce qu'il
„ lui enseigne.

„ Le seul Vice qui merite un traitement
„ sévere, c'est l'Opiniâtreté. Pour les au-
„ tres fautes, il faudroit en corriger les En-
„ fans par la douceur: & sans doute rien
„ n'est plus propre à faire impression sur un
„ Esprit bien intentionné que des paroles
„ affables & encourageantes, qui même pré-
„ viendront en grand partie cette obstination
„ qu'un traitement rude & imperieux pro-
„ duit souvent sur des Ames bien faites &
„ généreuses. Il est vrai que l'obstination &
„ la négligence volontaire doivent être re-
„ primées à quelque prix que ce soit, mê-
„ me à force de coups, si l'on n'en peut ve-
„ nir à bout autrement. Mais je suis fort
„ porté à croire que l'opiniâtreté de l'Eco-
„ lier

„ lier eſt ſouvent un effet de la mauvaiſe „ humeur du Maître ; & que la plupart des „ Enfans auroient rarement merité d'être „ battus, ſi une ſévérité mal-entendue ne „ les eût rendu méchans, & ne leur eût „ inſpiré de l'averſion pour leur Maître, & „ pour tout ce qui vient de ſa part.

„ Les Enfans ſont naturellement imprudens, oublieux, inconſtans & volages ; „ c'eſt pourquoi lorſqu'on ne remarque pas „ qu'ils tombent volontairement dans ces „ ſortes de defauts, il faut leur en parler „ avec douceur, & les engager peu à peu „ & avec le temps à s'en corriger. Mais ſi „ chaque mépriſe de cette eſpéce qu'ils viendront à commettre, leur attire des cenſures aigres & des reproches pleins d'emportement, ils ſeront ſi ſouvent expoſez „ à cette bourraſque que le Maître deviendra un ſujet continuel de terreur & d'inquietude à ſes Diſciples ; ce qui ſeul ſuffit „ pour empêcher qu'ils ne profitent de ſes „ leçons, & pour rompre toutes ſes meſures.

„ Il eſt donc à propos que l'empire qu'il „ a pris ſur eux, ſoit ſi fort temperé de témoignages conſtans de tendreſſe & de „ bonne volonté, que l'affection les anime „ à faire leur devoir, & leur faſſe trouver „ de la ſatisfaction à obéir à ſes ordres. „ Par ce moyen ils approcheront de leur „ Précepteur avec plaiſir ; ils l'écouteront „ comme un ami qui les cherit, & qui ſe „ donne de la peine pour leur bien ; & pendant tout le temps qu'ils ſeront avec lui,

„ ils

„ ils auront par cela même l'Esprit libre &
„ aisé, qui est l'unique disposition où leur
„ Ame est capable de recevoir de nouvelles
„ instructions, de goûter & de retenir ce
„ qu'on leur propose, sans quoi tout ce qu'ils
„ font avec leur Maître, c'est peine perdue,
„ c'est un travail frivole, qui produit bien
„ de l'inquietude & peu de profit.

„ Mais pour revenir à nôtre Méthode
„ d'enseigner le Latin, après que vôtre
„ Enfant aura acquis une connoissance mé-
„ diocre de cette Langue, en lisant du Latin
„ entrelacé avec de l'Anglois, comme nous
„ venons de l'expliquer, on peut com-
„ mencer à lui mettre entre les mains quel-
„ que autre Livre Latin d'un stile aisé com-
„ me *Justin* ou *Eutrope*: & pour faire qu'il
„ le lise avec moins de dégoût, & qu'il
„ l'entende plus aisément, vous pouvez l'ai-
„ der, s'il le souhaite, par le moyen d'une
„ Traduction Angloise. Et ici personne ne
„ doit s'epouvanter de l'objection qu'on
„ pourroit faire, c'est que suivant cette Mé-
„ thode un Enfant n'apprendra le Latin que
„ par routine: puisqu'à bien examiner cette
„ Objection, il paroît que bien loin d'être
„ contraire à cette Methode, elle sert à en
„ faire voir la solidité. Car ce n'est que par
„ routine, qu'on doit apprendre les Lan-
„ gues; & si un homme ne parle pas par-
„ faitement Latin, ou François, ou An-
„ glois, *&c.* par routine, en sorte qu'après
„ avoir pensé à ce qu'il veut dire, il at-
„ trappe aussi-tôt, sans le secours d'aucune
„ Régle de Grammaire, les expressions pro-
„ pres

„ pres & les tours particuliers de cette Lan-
„ gue, on ne sauroit dire d'un tel homme
„ qu'il la parle bien, & qu'il y soit tout-à-
„ fait habile. Et je voudrois bien que quel-
„ qu'un me nommât une Langue qu'on peut
„ apprendre ou parler comme il faut, par
„ de simples régles de Grammaire. Les
„ Langues n'ont pas été faites par Régle,
„ ou par art, mais par accident, & par le
„ commun usage du Peuple. Ainsi, qui les
„ veut bien parler, n'a point d'autre Ré-
„ gle à suivre que l'Usage; & rien ne peut
„ lui servir dans cette rencontre que sa Me-
„ moire, & une habitude de parler com-
„ me ceux qui sont en réputation de parler
„ purement, ce qui exprimé en d'autres
„ termes ne signifie autre chose que parler
„ par routine.

„ Quoi, me dira-t-on peut-être ici, la
„ Grammaire n'est-elle donc de nul usage?
„ Ceux qui ont fait tant d'observations sur
„ les Langues, qui ont pris tant de peine
„ pour les réduire à certaines Régles, qui
„ ont tant écrit sur les déclinaisons, & les
„ conjugaisons, sur lss concordances & la
„ syntaxe, ont-ils perdu leur peine? Et a-t-
„ on lû & appris leurs Ouvrages inutile-
„ ment? Je ne dis pas cela: la Grammai-
„ re a aussi ses usages. Mais je crois être
„ en droit de dire qu'on en fait une plus
„ grande affaire qu'il n'est besoin, & un
„ sujet d'embarras pour ceux à qui l'étude
„ de la Grammaire n'appartient point du
„ tout. J'entens les Enfans de l'âge de
„ ceux qu'on embarrasse communément
„ de

„ de cette étude dans les Ecoles publi-
„ ques.

„ Il est de la derniére évidence qu'il suffit
„ pour les entretiens ordinaires & pour les
„ affaires communes de la vie de n'appren-
„ dre les Langues que par l'usage. On voit
„ même que par ce seul moyen les Dames
„ & tous ceux qui ont passé leur temps avec
„ des gens polis & bien élevez parviennent
„ sans étude & sans aucune connoissance de
„ la Grammaire à parler la Langue de leur
„ Païs avec beaucoup d'élegance & de po-
„ litesse. Combien n'y a-t-il pas de Dames,
„ qui sans savoir ce que c'est que *temps*,
„ *participe*, *adverbe* & *préposition*, s'expri-
„ ment en termes aussi propres, & d'une ma-
„ niére aussi correcte, je ne dirai pas qu'aucun
„ Maitre d'Ecole, car ce seroit leur faire un
„ fort mauvais compliment, mais que la
„ plupart des Gentilshommes qui ont étudié
„ selon la Méthode établie dans les Colleges.
„ Vous voyez par là qu'en certains cas on
„ peut fort bien se passer de Grammai-
„ re. La question est donc de savoir *à qui &*
„ *quand elle doit être enseignée*. Sur quoi je
„ remarquerai qu'en premier lieu, il y a
„ des personnes qui apprennent les Langues
„ pour le commerce de la vie, & pour s'en-
„ tre-communiquer leurs pensées dans des
„ entretiens ordinaires, sans prétendre en
„ faire aucun autre usage. Dans ce dessein
„ la Méthode originale d'apprendre les Lan-
„ gues par la conversation non seulement
„ suffit, mais doit être préferée à toute au-
„ tre comme la plus prompte & la plus na-

„ tu-

„ turelle. On peut donc dire qu'à cet égard
„ la Grammaire n'est pas nécessaire. C'est
„ dequoi seront forcez de convenir plusieurs
„ de mes Lecteurs qui entendent ce que je
„ dis ici, & qui conversant avec d'autres
„ *François* les entendent fort bien sans a-
„ voir jamais appris la Grammaire Fran-
„ çoise. Et c'est, je croi, le cas où se
„ trouve sans comparaison la plus grande
„ partie des hommes dans les différentes
„ Parties du monde, parmi lesquels je ne sai
„ s'il y en a un seul qui ait appris sa Lan-
„ gue naturelle par régles.

„ 2. Il y a d'autres personnes qui font
„ la plupart de leurs affaires dans ce Monde
„ par le secours de leur Langue & de leur
„ plume ; & à de telles gens il est conve-
„ nable, pour ne pas dire nécessaire de
„ parler proprement & correctement afin de
„ faire entrer leurs pensées dans l'Esprit des
„ autres hommes avec plus de facilité, &
„ de telle sorte qu'elles y fassent plus d'im-
„ pression. Et à cet égard on ne juge pas
„ qu'il soit indifférent de quelque maniére
„ qu'un Gentilhomme s'exprime pourvû
„ qu'il se fasse entendre. Il faut donc qu'en-
„ tr'autres moyens propres à le perfection-
„ ner dans l'Art de parler, il étudie la
„ Grammaire ; mais ce doit être celle de
„ sa propre Langue, dont il se sert con-
„ stamment, afin qu'il puisse entendre tou-
„ tes les finesses de la Langue de son Païs,
„ & la parler exactement, sans blesser les
„ oreilles de ceux avec qui il s'entretient,
„ par des solecismes & des irregularitez

„ cho-

„ choquantes. C'eſt, dis-je, dans cette
„ vûe que la Grammaire eſt néceſſaire aux
„ hommes : mais c'eſt ſeulement celle de
„ leur Langue maternelle ; & qui même
„ n'eſt néceſſaire qu'à ceux qui veulent pren-
„ dre la peine de cultiver leur Langue, & de
„ perfectionner leur ſtile. Je laiſſe à juger
„ ſi ce n'eſt point là ce que tout Gentil-
„ homme devroit faire, puisqu'on regarde
„ comme une choſe fort mal-ſéante à une
„ perſonne de ce rang, de ne pouvoir par-
„ ler en termes propres & d'une maniére
„ correcte, & que pour l'ordinaire un Gen-
„ tilhomme ſujet à ce défaut paſſe dans le
„ monde pour avoir été mal-élevé, & avoir
„ fréquenté des Compagnies fort au deſ-
„ ſous de ſa condition. Si cela eſt ainſi,
„ comme je le ſuppoſe, il y a lieu de s'é-
„ tonner qu'en *Angleterre* on force des jeu-
„ nes gens de bonne Maiſon à apprendre
„ la Grammaire des Langues Etrangéres,
„ & des Langues mortes, & qu'on ne leur
„ parle jamais de la Grammaire de leur
„ Langue maternelle. Ils ſont ſi éloignez
„ d'en apprendre les régles qu'ils ne ſavent
„ pas même qu'il y ait rien de tel. On ne
„ leur dit jamais que leur Langue mérite
„ qu'ils s'appliquent à la cultiver : quoi
„ qu'ils en ayent beſoin tous les jours ; &
„ que l'on juge d'eux en bien ou en mal
„ dans la ſuite de leur vie par la maniére
„ dont ils la parlent poliment ou groſſiére-
„ ment. Cependant on leur fait employer
„ bien du temps à étudier la Grammaire
„ de certaines Langues dont aparemment

„ ils

„ ils n'auront jamais occasion de se servir,
„ ni pour parler, ni pour écrire ; ou s'ils
„ s'y trouvent obilgez par accident, on
„ leur pardonnera aisément les fautes qu'ils
„ pourront commettre. Un *Chinois* qui se-
„ roit informé de cette Méthode, s'imagi-
„ neroit sans doute, que tous nos jeunes
„ Gentilhommes sont destinez à être Pro-
„ fesseurs en Langues mortes, ou en Lan-
„ gues Etrangéres, & non à menager des
„ affaires publiques & particuliéres dans leur
„ propre Langue.

„ 3. Il y a une troisiéme sorte d'hommes
„ qui s'appliquent à deux ou trois Langues
„ Etrangéres, Langues mortes, & aux-
„ quelles on donne communément le titre
„ de *Langues Savantes ;* qui en font leur é-
„ tude, & se piquent d'en avoir une gran-
„ de connoissance. Sans doute, tous ceux
„ qui se proposent d'apprendre quelque Lan-
„ gue dans cette vûe, & qui veulent en
„ pénétrer toutes les délicatesses en vrais
„ Critiques, doivent étudier exactement la
„ Grammaire de cette Langue. Je serois
„ fâché qu'on prît ici mes paroles à con-
„ tre-sens, comme si je prétendois mépri-
„ ser le Grec & le Latin. Je conviens que
„ ces Langues sont excellentes & d'un grand
„ usage ; & qu'en *Europe* un homme qui
„ les ignore, ne peut être mis au rang des
„ Savans: mais toute la connoissance qu'un
„ Gentilhomme prétend ordinairement re-
„ cueillir pour son usage des Livres Grecs
„ & Latins, je m'imagine qu'il peut l'ac-
„ querir, sans une étude grammaticale de
„ ces

„ ces Langues; de forte que la fimple lecture de ces Livres fuffira à les lui faire entendre autant qu'il en a befoin. Il pourra enfuite determiner lui-même combien il lui importe d'apprendre plus particulierément la Grammaire & les délicateffes de l'une de ces Langues, s'il vient à s'engager dans la recherche de quelque matiére qui exige cette connoiffance plus exacte. Et c'eft ce qui me conduit à la feconde partie de nôtre Queftion qui eft, *En quel temps on devroit enfeigner la Grammaire;* à quoi il eft aifé de fatisfaire en difant fur les fondemens déja pofez. Que fi la Grammaire d'une Langue doit être enfeignée, ce doit être à une perfonne qui fache déja parler cette Langue; car autrement je ne vois pas qu'il puiffe l'apprendre. Cela paroît du moins évident par la pratique des anciens Peuples, qui ont été les plus fages & les plus favans, puifque chez eux une partie de l'Education confiftoit à cultiver leur propre Langue, & non pas des Langues étrangéres. Les *Grecs* traitoient de Barbares toutes les autres Nations du monde, & méprifoient leurs Langages. Et quoi que le Savoir des *Grecs* ait été en crédit chez les *Romains* vers les derniers temps de leur République, c'étoit pourtant à l'étude de la Langue Latine que s'appliquoit la Jeuneffe Romaine. Comme ils devoient faire ufage de leur Langue maternelle, c'eft dans cette Langue qu'on avoit foin de les inftruire & de les exercer.

„ Mais

„ Mais pour déterminer d'une maniére
„ plus précise le vrai temps d'apprendre la
„ Grammaire, je ne vois pas par quelle bon-
„ ne raison elle devroit faire l'étude de qui
„ que ce soit si ce n'est en qualité d'intro-
„ duction à la Rhetorique. Lorsqu'on trou-
„ ve à propos de disposer quelqu'un à pren-
„ dre la peine de polir son langage & de
„ parler mieux que le Peuple & les gens
„ sans Lettres, c'est alors qu'il faut lui ap-
„ prendre les régles de la Grammaire, &
„ non pas auparavant. Car puisque la
„ Grammaire, doit enseigner aux hom-
„ mes non à parler, mais à parler cor-
„ rectement & selon les régles de la Lan-
„ gue, en quoi consiste une partie de l'Elo-
„ quence, la premiére de ces choses n'est
„ pas d'un grand usage à qui n'a pas be-
„ soin de l'autre, je veux dire qu'où la
„ *Rhetorique* n'est pas nécessaire, on peut
„ fort bien se passer de la *Grammaire*. Je
„ ne saurois voir pourquoi celui qui n'a pas
„ dessein d'être Critique dans la Langue
„ Latine, ou de faire des Discours & d'é-
„ crire des Lettres en Latin, perdroit du
„ temps & se tourmenteroit à étudier la
„ Grammaire Latine. Si quelqu'un se trou-
„ ve engagé ou par nécessité ou par incli-
„ nation à étudier à fond une Langue Etran-
„ gere, & à en apprendre exactement tou-
„ tes les délicatesses, ce sera assez temps
„ pour lui d'en parcourir alors la Grammai-
„ re. Mais si tout l'usage qu'il prétend en
„ faire, se réduit à entendre quelques Li-
„ vres écrits en cette Langue, sans vouloir

„ ac

„ acquerir une connoissance critique de la
„ Langue même, la simple lecture de ces
„ Livres suffira pour cela, comme j'ai
„ déja dit, sans qu'il ait besoin de se char-
„ ger l'Esprit de je ne sai combien de rè-
„ gles & de recherches épineuses de Gram-
„ maire.

„ Supposant donc que vôtre Enfant com-
„ mence à étudier selon la Méthode que je
„ viens de proposer, je pense que pour l'e-
„ xercer à l'écriture, il est bon qu'il tra-
„ duise quelquefois du Latin en Anglois.
„ Mais comme l'étude du Latin n'est qu'u-
„ ne étude de mots; occupation peu agré-
„ able, & à un jeune-homme, & à un
„ homme fait, joignez y autant de con-
„ noissances réelles que vous pourrez, en
„ commençant toûjours par les choses qui
„ tombent le plus sous les Sens, comme est
„ la connoissance des Mineraux, des Plan-
„ tes & des Animaux, & particuliérement
„ des Arbres de charpente, & des Arbres
„ fruitiers, de leurs différentes espéces, &
„ de la maniére de les provigner. Ce sont
„ des choses dont un Enfant peut appren-
„ dre une bonne partie, & qui ne lui seront
„ pas inutiles quand il sera homme fait. Il
„ faut sur tout lui enseigner la Géogra-
„ phie, l'Astronomie & l'Anatomie. Mais
„ quoi que ce soit que vous lui appreniez,
„ ayez toûjours soin de ne pas l'embar-
„ rasser de trop de choses à la fois; de ne
„ lui faire une affaire que de ce qui touche
„ directement la Vertu, ou de ne le cen-
„ surer de rien que de ce qui est un veri-

„ table vice, ou qui ſemble tendre à quel-
„ que choſe de vicieux.

„ Mais ſi, après tout cela, il eſt deſti-
„ né à aller à une Ecole publique pour y
„ apprendre le Latin, c'eſt en vain que je
„ vous parlerois de la Méthode qu'il me
„ ſemble qu'on devroit obſerver dans les
„ Ecoles ordinaires, car vous devez vous
„ ſoumettre aux maniéres que vous y trou-
„ vez établies, & ne pas vous imaginer
„ qu'on les changera en faveur de vôtre
„ Fils.

CHAPITRE XXV.

Comment il faut apprendre aux Enfans, l'Hiſtoire, la Géographie, la Fable.

La connoiſſance de l'Hiſtoire eſt un des plus beaux ornemens de la vie, elle eſt utile à toutes ſortes de profeſſions, ſert d'occupation & de divertiſſement, fournit de belles matiéres d'entretien & de converſation, excite à la vertu par les bons exemples, détourne du mal par la vue des punitions des méchans, inſpire du courage & de la generoſité à la guerre, aprend aux juges le droit & la juſtice, enfin il n'y a perſonne à qui elle ne ſoit profitable. On doit de bonne heure y apliquer les Enfans, nous avons déjà remarqué de quelle maniére on peut le faire agréablement ſans charger leur memoire, en leur faiſant dès la premiere enfance un recit ſimple, degagé des temps, des lieux, des perſonnes qui le rendroient trop emba-

raſſé

rassé & moins sensible ; lors que les Enfans ont atteint l'âge de neuf à dix ans on commencera à leur donner une idée de l'Histoire Generale depuis le commencement du monde, qu'on divisera en Histoire sacrée & prophane & on leur fera comprendre la succession de l'une & de l'autre, leur faisant remarquer le temps qui s'est écoulé depuis le commencement du monde jusqu'au deluge universel, le temps des Patriarches, celui de la loi, des Juges, des Rois, le Régne des Souverains Pontifes, le commencement & les progrès du Christianisme, l'union & la division des Eglises Greque & Latine. On leur fera remarquer l'établissement & la durée des grandes Monarchies qui se sont succedées les unes aux autres, la naissance, l'accroissement & la destruction de l'Empire Romain, les Royaumes qui lui ont succedé, on leur donnera une idée de l'Empire des Turcs & de celui de la Chine & des autres états qui sont dans le monde. C'est ainsi qu'en peu de temps les Enfans pourront acquerir beaucop d'habileté.

Il y a quatre maniéres d'enseigner l'Histoire aux Enfans. 1. Par la conversation, en leur racontant les Histoires d'une maniére insinuante & qui fasse impression sur leurs esprits, y joignant des descriptions & des remarques utiles de Morale & de politique. Ce recit d'Histoire satisfait extrêmement les Enfans & ils passeroient volontiers les jours & les nuits à les écouter. Les Maîtres doivent s'y étudier & ils ne peuvent leur procurer un plaisir plus utile.

2. On peut enſeigner l'Hiſtoire par la lecture, on doit tâcher d'en donner le goût aux Enfans & leur fournir par là un moien très propre à les rendre habiles. Les Maîtres qui liſent des Hiſtoires aux Enfans, ou qui leur en font lire, doivent faire un bon choix des Livres. Il faut faire comprendre aux Enfans qu'il faut retenir ce qu'on lit & ſe rendre capable d'en faire le recit, que la curioſité de certains eſprits qui devorent les Livres & qui ne retiennent rien n'eſt point à imiter.

3. On peut ſe ſervir d'Images & de Figures comme d'un moïen facile & aſſuré pour aprendre l'Hiſtoire. Si vous voulez, par exemple, enſeigner à un Enfant l'Hiſtoire de France, vous y reuſſirez en expoſant à ſes yeux les portraits des Rois de France ſucceſſivement, expliquant de vive voix ce qu'ils ont fait & ce qui eſt arrivé ſous leur Régne. On lui fera remarquer l'ordre de la ſucceſſion, la phiſionomie qui diſtingue les portraits, on lui fera ſouvent reciter les noms de chacun & ce qu'il en aura retenu. Lors que ces objets lui auront fait une impreſſion aſſez forte & qu'il en aura une connoiſſance ſuffiſante, on changera les figures, ou plutôt on les laiſſera & on y en joindra d'autres. On fera la même choſe de l'Hiſtoire ſainte, de l'Hiſtoire Romaine & des autres hiſtoires &c. Un Enfant fera de cette maniére de grands progrès dans l'Hiſtoire, ſans peine & preſque ſans reflexion.

4. On peut encore aprendre aux Enfans beaucoup d'hiſtoire par le moyen du Blaſon. Il faudra d'abord leur en donner les prin-

ci-

cipes & leur enseigner à dechifrer les armoiries, après quoi on joindra au blason l'Histoire des familles les plus considerables, sans entrer dans un trop long detail. De cette maniére le Blazon peut tenir lieu d'Image & se rapporter à la 3. Maniére d'aprendre l'Histoire.

La Géographie a beaucoup de rélation à l'Histoire ancienne & nouvelle. Elle est nécessaire pour la connoissance de l'état present du monde. Elle sert de règle dans les voyages, guide la Navigation, facilite le commerce & devient par la une sçience utile qu'on doit enseigner aux Enfans. Si on commence par la sphére à leur donner les premiers principes de la Géographie il ne le faut point faire d'une maniére speculative, mais il faut avoir un globe & leur representer comme une figure & une image de tout ce qui est dans l'univers. Après leur avoir fait comprendre les points & les Cercles de la Sphere on leur fera distinguer la Terre & la mer, les quatre parties de la Terre, ce qui regarde les Roiaumes & les états du monde. Il ne faut point leur faire aprendre la Géographie par cœur, mais par maniére de conversation. On leur mettra des cartes devant les yeux & on leur y fera chercher les villes, mesurer les distances sur l'échelle avec le Compas. On entrera dans un plus grand detail sur le Roiaume, sur la Province où l'on se trouve & sur les villes les plus voisines. Lors qu'on fera la description des mers, on pourra prendre occasion d'enseigner ce qui regarde la marine, l'usage de la Boussole &

les vents, à l'occasion de la Géographie on peut instruire un Enfant de l'Histoire des Animaux, des Plantes, des Metaux; on lui decrira les habillemens des peuples, leurs humeurs, leur commerce & plusieurs autres choses semblables.

La Fable Poetique a aussi beaucoup de liaison avec l'Histoire ancienne, la plupart de ces Fables étant fondées sur quelque Histoire veritable. Aussi est-il impossible d'entendre les Poetes & les anciens auteurs sans cette connoissance. On peut l'enseigner comme l'Histoire, par la conversation & par Figures, en gardant l'ordre des temps, expliquant les raisons de ces Fables & retranchant tout ce qui peut blesser la pudeur & la modestie & ce qui pourroit faire quelque mauvaise impression.

Il n'est pas besoin de rien ajoûter à ce que j'ai dit des Fables d'Esope & de semblables contes qui ne se font que pour amuser les Enfans avec fruit, si on y joint la morale. On trouvera que la nature est souvent plus éloquente que l'Art & qu'elle a plus de pouvoir, comme on le voit dans la fable suivante.

FABLE

Le pouvoir des Fables.



DAns Athène autrefois peuple vain &
leger,
Un Orateur voyant sa patrie en dan-
ger,
Courut à la tribune & d'un Art tyrannique
Voulant forcer les cœurs dans une Republique
Il parla fortement sur le commun Salut,
On ne l'écoutoit pas : l'Orateur recourut,
A ces figures violentes
Qui savent exciter les ames les plus lentes.
Il fit parler les morts, tonna, dit ce qu'il put.

Le vent emporta tout, personne ne s'emut.
L'animal aux têtes frivoles,
Etant fait à ces traits, ne daignoit l'écouter.
Tous regardoient ailleurs: il en vit s'arrêter,
A des combats d'Enfans & point à ses paroles.
Que fit le Harangueur ? il prit un autre tour.
Cerès, commença-t'il, faisoit voyage un jour,
Avec l'Anguille & l'Hirondelle,
Un fleuve les arrête, & l'Anguille en nageant,
Comme l'Hirondelle en Volant,
Le traversa bien tôt. L'assemblée à l'instant,
Cria tout d'une voix, & Cerès que fit elle ?
Ce qu'elle fit ? Un promt courroux,
L'anima d'abord contre vous.
Quoi, de contes d'enfans son peuple s'embarasse,
Et du peril qui le menace,
Lui seul entre les Grecs il néglige l'effet !
Que ne demandez vous ce que Philippe fait ?
A ce reproche l'assemblée,
Par l'Apologue reveillée,
Se donne entiére à l'Orateur,
Un trait de Fable en eut l'honneur.
Nous sommes tous d'Athène en ce point & moi-même,
Au moment que je fais cette moralité,
Si peau d'Ane m'étoit conté,
J'y prendrois un plaisir extrême.
Le monde est vieux, dit on, je le crois : cependant,
Il le faut amuser comme on fait un Enfant.

CHA-

CHAPITRE XXVI.

De la Rhetorique, de la Philosophie, des Mathematiques, & des autres Sciences qu'on doit enseigner aux Enfans.

LOrs que les Enfans sont formez dans les langues & que leur esprit s'est rempli de belles connoissances, par le moien de l'Histoire, de la Fable & des autres exercices dont nous avons parlé, il reste encore à les perfectionner dans des études qui demandent plus de solidité d'esprit & un jugement plus avancé, comme la Rhetorique, la Philosophie & les Mathematiques. Dans les Colléges on fait ordinairement une année de Rhetorique & une ou deux années de Philosophie. Mais communément ceux qui n'étudient point dans ces écoles sont privez de cet avantage, quoique tous puissent aprendre l'une & l'autre sans le secours du latin & même avec autant de perfection, lors qu'un Maître savant en donne des Leçons. Ces études conviennent à toutes sortes de personnes & de professions; on peut donc emploier très utilement le temps d'un Enfant à ces Sciences & la plus part n'étant point capables d'aucune profession ni d'aucun emploi avant l'age de quinze ou de seize ans; on peut facilement leur procurer cet avantage & destiner quelques années à ces études.

Pour former un jeune homme dans la

Rhetorique il faut lui faire goûter la beauté des figures, la force des passions & l'artifice qui sert à les representer, l'arrangement des raisons & des parties du discours & enfin l'art de l'invention. Les Livres de Rhetorique de Ciceron & de Quintilien sont admirables sur cette matiére. Il y a plusieurs autres Livres sur le même sujet, d'où un Maître peut tirer de grands secours pour instruire la jeunesse. On dit ordinairement qu'on est poëte de naissance & Orateur par exercice & par experience.

Je renferme dans l'étude de la Rhetorique la declamation; il faut y disposer les enfans dès l'âge de dix à onze ans. On leur fera reciter quelques vers ou quelques beaux endroits vifs & passionnez, pour surmonter leur crainte, pour rendre leur voix flexible & pour former leurs gestes. Il faut rendre un jeune homme capable, non seulement de composer, mais aussi de reciter de bonne grace ce qu'il aura composé, à moins que la nature n'y ait mis de trop grandes oppositions.

La Philosophie n'a point de moindres avantages que la Rhetorique. Toutes deux servent à se perfectionner l'une l'autre. On divise la Philosophie en quatre parties, la Logique, la Metaphisique, la Morale & la Phisique.

La Logique est l'art de bien raisonner. On y aprend à distinguer la verité de la Fausseté; à resoudre les difficultez & les Sophismes, à former une juste critique, à ranger ses idées, à les rendre claires & distinctes, à en éloigner l'obscurité & la confusion.

On

On y trouve le secret de reduire une question à ses principes, de faire voir la liaison & la dependance de ces principes, & enfin les moïens d'établir une question par toutes les preuves qui peuvent servir à mettre au jour la verité. C'est ce qu'on apelle methode, dont un Maître pourra faire connoître l'utilité & en enseigner l'usage.

On ne doit point emploïer, comme on fait ordinairement, le temps en des questions inutiles, qui souvent troublent & gâtent l'esprit, au lieu de faire comprendre les règles d'une bonne Logique & de rendre les Enfans capables de bien raisonner & de pousser lo n leurs reflexions.

La Metaphisique enseigne des choses très curieuses & très utiles à savoir. Elle fournit mille belles questions qu'on ne doit point ignorer. Elle examine les premiers principes. On y traite de la nature & des perfections des esprits & de l'ame & de la connoissance naturelle que nous avons de Dieu & de ses perfections. Si l'on rejette les inutilitez de la scholastique peut on trouver rien de plus convenable à un homme & à un Chrétien que cette étude.

La Morale a encore de plus grands avantages, on y aprend les belles questions de la béatitude & de la fin de l'homme, de la volonté & de la liberte, les definitions & les divisions des vertus & des vices, les Prinpes & les Règles des differens Gouvernemens; les devoirs de la vie politique, économique & privée.

La Phisique traite de la nature & des pro-

priétez des corps, des élemens, de la matiére, de l'étendue, de la quantité, des modes ou accidens, en particulier du Ciel, de la Terre, de la Mer & de ce qu'ils renferment, des animaux, des plantes, des metaux &c. dont on recherche les causes & les raisons. Ces sciences avoient été mises dans une étrange confusion par les disputes & les vaines subtilitez de l'école, mais dans ces derniers temps d'excellens Philosophes ont travaillé avec beaucoup de soin à les éclaircir & à les degager des questions superfluës & inutiles. On peut encore les abreger & les enseigner d'une maniére plus concise, ne choisissant que les matiéres absolument necessaires.

Les Mathematiques sont aussi convenables à toutes sortes de professions. Il n'y a personne qui ne soit persuadé que l'Arithmetique est necessaire & qu'on ne peut l'aprendre avec trop de perfection. Elle est l'ame du commerce & de la Politique. La Géometrie, les Fortifications, l'Architecture, la Perspective, les Mechaniques sont non seulement utiles à plusieurs professions, mais il est impossible d'y reussir sans cela. On ne doit donc point negliger d'en enseigner aux Enfans les principes.

L'Arthimetique peut être enseignée aux Enfans dès l'age de huit à neuf ans, à douze ou treize ans ils pourront concevoir les élemens de Géometrie, ce qui ne servira pas peu à leur regler l'esprit & à leur former le jugement. Chacun pourra ajouter à ces deux parties des Mathematiques les autres parties

qui

qui conviendront à sa profession & à son inclination, comme les Fortifications, la Navigation, l'Architecture, la Perspective, la Peinture. &c.

Il suffit d'instruire les Enfans des principes, dans la suite ils pourront eux mêmes se perfectionner avec le secours des Livres & exceller par l'usage & par l'experience. C'est à cette application que nous devons tant de belles inventions qui ont paru & qui sont d'une si grande utilité dans les Arts & dans les Manufactures.

L'Astronomie est aussi une des parties des Mathematiques qu'un enfant doit aprendre. La sphére est necessaire pour la Géographie, la connoissance du globe Celeste ne l'est pas moins pour la Navigation. On expliquera à un Enfant sur le globe les mouvemens des étoiles, du soleil & des autres planètes; on lui fera remarquer dans le ciel les principales étoiles, on lui aprendra à prendre la hauteur des astres, à observer leur passages aux meridiens, leur distance les uns des autres, à se servir du quart de Cercle, de l'Astrolabe, de l'Arbalête. Les jeunes gens prennent un très grand plaisir à cette Science quand on y joint ainsi la pratique, au lieu qu'elle n'est qu'ennuieuse, abstraite & dificile, lors qu'on ne l'aprend que par les Livres, quoique ces Livres soient très agreables, quand on sait assez de principes pour faire soi-même les experiences.

L'Astrologie judiciaire qui cherche dans les Astres les raisons & la connoissance des choses à venir, des revolutions des Roiau-

mes, les guerres, la mort & la naiſſance des hommes n'eſt qu'une illuſion ſans fondement. Car ſi quelque fois ces prediĉtions arrivent c'eſt plutôt un effet du hazard que de la Science & on ne peut point raiſonnablement y ajoûter foi. Pour une verité qu'un Aſtrologue & un Devin prediront en l'air, il ſe trouvera mille fois qu'ils auront menti. La Fable de l'Horoſcope nous donne avec raiſon cet avertiſſement.

FA-

FABLE.

De l'Horoscope.



ON rencontre ſa deſtinée,
Souvent par des chemins qu'on prend pour
l'éviter.
Un Pere eut pour toute lignée,
Un fils qu'il aima trop juſques à conſulter,
Sur le ſort de ſa geniture
Les diſeurs de bonne avanture.
Un de ces gens lui dit que des Lions ſur tout,
Il éloignât l'enfant juſques à certain âge,
Juſ-

Jusqu'à vingt ans, point davantage.
Le Pere pour venir à bout
D'une précaution sur qui rouloit la vie,
De celui qu'il aimoit, defendit que jamais,
On lui laissât passer le seuil de son Palais.
Il pouvoit sans sortir contenter son envie;
Avec ses compagnons tout le jour badiner,
Sauter, courir, se promener.
Quand il fut en l'âge où la Chasse
Plaît le plus aux jeunes esprits,
Cet exercice avec mepris
Lui fut depeint: mais quoi qu'on fasse
Propos, conseil, enseignement,
Rien ne change un temperament.
Le jeune homme inquiet, ardent, plein de courage,
A peine se sentit des bouillons de cet âge,
Qu'il soupira pour ce plaisir.
Plus l'obstacle étoit grand, plus fort fut le desir.
Il savoit le sujet des fatales defences,
Et comme ce logis plein de Magnificences,
Abondoit par tout en tableaux,
Et que la laine & les pinceaux
Traçoient de tous côtez chasses & paisages,
En cet endroit des Animaux,
En cet autre des personnages,
Le jeune homme s'émeut voiant peint un Lion.
Ah ! Monstre, cria-t-il, c'est toi qui me fais vivre,
Dans l'ombre & dans les Fers. A ces mots il se livre,
Aux transports violens de l'indignation,
Porte le poing sur l'innocente bête.

Sous

Sous la tapisserie un clou se rencontra,
Ce clou le blesse, il penetra,
Jusqu'aux ressorts de l'ame ; & cette chere tête,
Pour qui l'art d'Esculape en vain fit ce qu'il put,
Dut sa perte à ces soins qu'on prit pour son salut.
Même précaution nuisit au Poëte Æschille.
Quelque Devin le menaça, dit on,
De la chute d'une maison.
Aussi-tôt il quitta la Ville,
Mit son lit en plein champ; loin des toits, sous les Cieux.
Un Aigle qui portoit en l'air une Tortuë,
Passa par là, vit l'homme & sur sa tête nuë,
Qui parut un morceau de rocher à ses yeux,
Etant de cheveux depourvuë,
Laissa tomber sa proye afin de la casser.
Le pauvre Æschille ainsi sut ses jours avancer.
De ces exemples il resulte,
Que cet art, s'il est vrai, fait tomber dans les maux,
Que craint celui qui le consulte,
Mais je l'en justifie, & maintiens qu'il est faux.
Je ne croi point que la nature,
Se soit lié les mains & nous les lie encor,
Jusqu'au point de marquer dans les Cieux nôtre sort.
Il depend d'une conjoncture,
De lieu, de personne & de temps,
Non des conjonctions de tous ces Charlatans.

Ce-

Ce Berger & ce Roi sont sous même planète,
L'un d'eux porte le scéptre & l'autre la houlète,
Jupiter le vouloit ainsi.
Qu'est-ce que Jupiter, un corps sans connoissance,
D'où vient donc que son influence,
Agit diferemment sur ces deux hommes-cy.
Puis comment penetrer jusques à nôtre monde ?
Comment perçer des airs la campagne profonde ?
Percer Mars, le Soleil, & des vuides sans fin ?
Un atôme la peut detourner en chemin:
Où l'iront retrouver les faiseurs d'Horoscope ?
L'état où nous voions l'Europe,
Merite que du moins quelqu'un d'eux l'ait prevû,
Que ne la-t-il donc dit ? mais nul d'eux ne la sû.
L'immense éloignement, le point & sa vitesse,
Celle aussi de nos passions
Permettent ils à leur foiblesse,
De suivre pas à pas toutes nos actions ?
Nôtre sort en depend: sa course entresuivie,
Ne va non plus que nous jamais d'un même pas;
Et ces gens veulent au Compas,
Tracer le cours de nôtre vie !
Il ne se faut point arrêter
Aux deux faits ambigus que je viens de con-

conter.

Ce fils par trop cheri, ni le bon homme Æschille,
N'y font rien, tout aveugle & menteur qu'est cet art,
Il peut fraper au but une fois entre mille;
Ce sont des effets du hazard.

Voici le jugement de Monsieur Locke sur les sciennes dont nous avons parlé dans les deux chapitres precedens & l'ordre qu'il croit qu'on doit garder dans l'Instruction.

„ Une personne, dit il, qui se charge d'é-
„ lever des jeunes-gens, & sur tout de jeu-
„ nes Gentils-hommes, devroit savoir quel-
„ que chose de plus que le Latin; & j'ajoû-
„ terai qu'il ne lui suffit pas d'être habile
„ dans les Sciences, pour se bien acquiter
„ de cet emploi. Ce devroit être un hom-
„ me d'une vertu éminente & d'une pru-
„ dence consommée; un homme qui eût du
„ bon sens, le naturel doux, & l'adresse
„ d'agir toûjours avec son Elève d'une ma-
„ niére grave, agréable, & affectueuse tout
„ ensemble. Mais c'est dequoi j'ai déja parlé
„ fort au long.

„ Dans le temps qu'un Enfant apprend
„ le Latin, on peut, comme je l'ai déja
„ dit, lui enseigner l'Arithmetique, la Géo-
„ graphie, la Chronologie, l'Histoire, &
„ même la Géometrie. Car si on lui montre
„ ces Sciences en François, ou en Latin,
„ dès qu'il commence à entendre l'une de
„ ces deux Langues, il s'y rendra habile,
„ & apprendra en même tems la Langue,
„ comme par surcroît.

„ Je

„ Je ferois d'avis qu'on le fit commencer
„ par la *Géographie* : Car comme on n'a be-
„ soin que des yeux & de la memoire pour ap-
„ prendre le Globe, & connoître la situation
„ & les limites des quatre Parties du Mon-
„ de, des Royaumes & des Pais particu-
„ liers, un Enfant apprendra tout cela avec
„ plaisir. Cela est si vrai que je loge pre-
„ sentement dans une Maison, où il y a un
„ Enfant, que sa Mére a si bien instruit dans
„ la Géographie, qu'avant l'âge de six ans
„ il savoit distinguer les limites des quatre
„ parties du Monde; & sans hésiter, mon-
„ trer sur le Globe quelque Province qu'on
„ lui nommât, ou sur la Carte d'*Angleter-*
„ *re* quelque Païs particulier de ce Royaume
„ qu'on lui demandât; qu'il connoissoit tous
„ les grands Fleuves, Promontoires, Dé-
„ troits & Golfes de la Terre, & savoit
„ trouver la longitude & la latitude de cha-
„ que Païs. A la verité, ce qu'un Enfant
„ apprend ainsi par le moyen de la vûe, &
„ qu'il conserve dans sa memoire à force
„ de le répeter, ne contient pas tout ce qu'il
„ doit aprendre sur le Globe. C'est néan-
„ moins un grand acheminement pour le
„ reste, dont il lui facilitera l'intelligence,
„ lors qu'il aura le jugement assez mûr pour
„ entrer dans cette discussion. D'ailleurs c'est
„ autant de temps gagné pour le present; &
„ l'on engage insensiblement un Enfant à
„ apprendre des Langues par le plaisir qu'il
„ goûte à connoître des choses.

„ Lors qu'un Enfant a bien imprimé dans
„ sa memoire les Parties qui se remarquent
„ na-

„ naturellement sur le Globe, on peut alors
„ commencer à lui enseigner l'*Arithmetique*.
„ Par les *Parties qui se remarquent naturellement sur le Globe*, j'entens les differentes
„ situations des Parties de la Terre & de la
„ Mer, considerées par rapport aux differens noms & aux distinctions des Païs;
„ car ce n'est pas encore le temps de parler à un Enfant de ces Lignes artificielles
„ & imaginaires, qu'on a inventées aux
„ quelles on a eu recours, seulement pour
„ rendre cette Science plus parfaite.

„ De tous les raisonnemens abstraits, ceux
„ qui se font par le moyen de l'Arithmetique sont les plus faciles, & par conséquent les premiers, dont l'Esprit est ordinairement capable, ou auxquels il s'accoutume plus aisément. D'ailleurs, l'Arithmetique est d'un usage si général dans
„ toutes les affaires de la vie, qu'il n'y a
„ presque rien qu'on puisse faire sans son secours. Aussi est-il certain qu'un homme ne
„ sauroit s'enfoncer trop avant dans cette
„ Science, ni en avoir une connoissance trop
„ parfaite. C'est pourquoi un Enfant doit
„ commencer à s'y exercer aussi-tôt qu'il en
„ est capable, s'y perfectionner autant qu'il
„ pourra, & s'y appliquer regulierement
„ tous les jours, jusqu'à ce qu'il soit maitre
„ dans cet Art.

„ Dès qu'il saura l'*Addition* & la *Soustraction*, on peut commencer à le pousser plus
„ avant dans la connnoissance de la Géographie, & quand il connoîtra les *Poles*,
„ les *Zones*, les *Cercles Paralleles*, & les *Mé-*

„ *ri-*

„ *ridiens*, il faut lui enseigner ce que c'est
„ que *Longitude* & *Latitude*, & l'usage des
„ Cartes; & lui apprendre par le moyen
„ des nombres placez à côté, quelle est la
„ situation respective des Païs, & comment
„ on peut les trouver sur le Globe terrestre.
„ Et lors qu'il sera stilé à tout cela, on pour-
„ ra lui montrer le Globe céleste; & en lui
„ faisant repasser tous les Cercles, mais
„ d'une maniére plus particuliére celui qu'on
„ nomme *Ecliptique* ou *Zodiaque*, les lui im-
„ primer tous dans l'Esprit clairement &
„ distinctement, avec la figure & la situa-
„ tion de chaque Constellation, qu'on pour-
„ ra lui faire voir premiérement sur le Glo-
„ be, & ensuite dans les Cieux.

„ Cela fait, lorsqu'il connoîtra assez bien
„ les Constellations de nôtre Hemisphére;
„ il sera temps de commencer à lui donner
„ quelque idée du Monde, des Planètes; &
„ pour cet effet, on ne fera pas mal de lui
„ tracer une Figure du Systême de *Copernic*,
„ pour lui expliquer la situation des Planè-
„ tes, & leur éloignement respectif du So-
„ leil, qui est le centre de leurs revolutions.
„ Cela le préparera à comprendre le mou-
„ vement & la théorie des Planètes, de la
„ maniére la plus aisée & la plus naturelle.
„ Car puisque les Astronomes ne doutent
„ plus du mouvement des Planètes autour
„ du Soleil, il est bon qu'il suive cette hy-
„ pothèse qui est non seulement la plus sim-
„ ple, & la moins embarrassée, mais aussi
„ la plus apparemment veritable en elle-
„ même. Mais en ce point, comme en tout
au-

„ autre qui regarde l'instruction des Enfans,
„ il faut bien prendre garde de commencer
„ par ce qui est le plus simple & le plus
„ aisé; de ne leur enseigner à la fois que le
„ moins qu'on peut d'une Science; & de le
„ leur bien imprimer dans l'Esprit, avant
„ que de passer à ce qui suit, ou à quel-
„ que chose de nouveau. Ne leur proposez
„ d'abord qu'une seule idée très-simple; &
„ ayez soin de voir qu'ils la comprennent
„ bien, avant que de leur proposer autre
„ chose: ajoûtez après cela quelqu'autre
„ idée simple qui porte immédiatement au
„ but que vous avez dans l'Esprit. Avançant
„ de cette sorte insensiblement & par dé-
„ grez, vous verrez que sans être surpris ni
„ confondus, leur esprit s'ouvrira tous les
„ jours, & qu'ils pousseront leurs pensées
„ beaucoup plus loin qu'on n'auroit pû croi-
„ re. Du reste, lors qu'un Enfant a appris
„ quelque chose lui même, il n'y a point de
„ meilleur moyen, pour la lui bien impri-
„ mer dans la memoire, & pour l'encou-
„ rager à faire de nouveaux progrès, que
„ de l'engager à l'enseigner à d'autres.

„ Aprés qu'un Enfant aura une fois ac-
„ quis une connoissance des Globes Ter-
„ restre, & Celeste, telle que nous venons
„ de dire; il sera en état de prendre quel-
„ que teinture de *Géometrie*; mais je crois
„ qu'il suffit de lui enseigner les six premiers
„ Livres d'*Euclide*. Car je doute qu'il soit
„ néceſſaire ou utile à un homme du mon-
„ de d'en savoir davantage. Du moins si un
„ Enfant a du genie & de l'inclination pour
cet-

„ cette Science, il pourra s'y enfoncer plus
„ avant de lui-même, sans le secours d'au-
„ cun Maître, après qu'il aura été conduit
„ jusques-là par son Gouverneur.

„ Il faut donc appliquer promptement les
„ Enfans à l'étude du Globe, & l'on peut
„ je pense, commencer de bonne heure,
„ pourvû qu'un Gouverneur ait soin de dis-
„ tinguer ce qu'un Enfant peut ou ne peut
„ pas comprendre; sur quoi voici une règle
„ qui sera peut-être d'un fort grand usage,
„ c'est qu'on peut enseigner aux Enfans les
„ choses qui tombent sous les Sens, & prin-
„ cipalement sous celui de la Vûe, aussi
„ long-temps qu'ils n'ont besoin que de la
„ memoire pour les apprendre. Ainsi un En-
„ fant encore fort jeune peut apprendre sur
„ le Globe ce que c'est qu'*Equateur*, *Meri-
„ dien*, &c. Ce que c'est que *l'Europe*, *l'An-
„ gleterre*, &c. presqu'aussi tôt qu'il con-
„ noît les Chambres de la Maison où il de-
„ meure, si l'on a soin de ne pas lui mon-
„ trer trop de choses à la fois ni de lui ap-
„ pliquer l'Esprit à un nouvel objet, jusqu'à
„ ce que celui auquel il est attaché, lui soit
„ entierement connu, & ait été bien impri-
„ mé dans sa memoire.

„ A la Géographie il faut joindre la *Chro-
„ nologie*, c'est-à-dire la partie générale de
„ cette Science, par le moyen de laquelle
„ on peut donner à un Enfant une idée de
„ toute la suite des temps, & des plus con-
„ siderables Epoques qu'on remarque dans
„ l'Histoire. Sans ces deux Sciences, l'His-
„ toire, qui est la veritable Ecole de la Pru-
„ den-

„ dence & de la Politique, & qui doit être
„ l'étude particuliére des personnes de qua-
„ lité & des gens du monde, sans la Géo-
„ graphie, dis-je, & la Chronologie, l'His-
„ toire ne peut gueres bien rester dans la me-
„ moire, ni être d'une fort grande utilité.
„ Ce n'est plus alors qu'un mêlange de ma-
„ tiéres de fait, confusément entassées en-
„ semble sans ordre ou sans instruction. C'est
„ par le moyen de ces deux Sciences que les
„ actions des hommes sont placées dans leur
„ veritable rang, eû égard aux Temps &
„ aux Lieux: car non seulement elles se
„ conservent plus aisément dans la memoi-
„ re, étant accompagnées de ces circons-
„ tances; mais ce n'est même qu'à la faveur
„ de cet ordre naturel qu'elles sont capables
„ d'exciter dans l'Esprit ces réflexions qui
„ rendent un homme qui les lit, & meilleur,
„ & plus habile.

„ Quand je dis qu'un Enfant devroit
„ savoir exactement la Chronologie, je n'ai
„ pas dessein de parler des disputes qu'on a
„ sur cette Science. Elles sont infinies, &
„ la plupart d'une si petite importance à un
„ Gentilhomme qu'elles ne meritent pas
„ qu'on s'y amuse quand bien elles seroient
„ faciles à décider. Il faut donc éviter
„ entiérement toutes ces savantes minuties
„ dont les Chronologues de profession font
„ tant de bruit. Je ne connois point de
„ meilleur Livre de Chronologie qu'un petit
„ Traité de *Strauchius in* 12. intitulé *Bre-*
„ *viarium Chronologicum*, d'où l'on peut
„ tirer tout ce qu'il faut qu'un jeune Gen-

„ tilhomme ſache de Chronologie; car il
„ n'eſt pas néceſſaire qu'un Ecolier s'em-
„ barraſſe l'Eſprit de tout ce qui eſt dans
„ ce Traité. On y trouve toutes les Epoques
„ les plus remarquables ou les plus commu-
„ nes, réduites à la Periode *Julienne*; ce qui
„ eſt la methode la plus aiſée, la plus ſim-
„ ple & la plus ſûre dont on puiſſe ſe ſervir
„ dans la Chronologie. A ce Traité de
„ *Strauchius* on peut ajoûter les *Tables d'Hel-*
„ *vicus*, qui eſt un Livre auquel on eſt obli-
„ gé de recourir à tous momens.

„ Comme rien n'eſt plus inſtructif que
„ l'*Hiſtoire*, rien n'eſt auſſi plus agréable.
„ La premiére de ces qualitez la rend di-
„ gne de l'application des perſonnes faites, &
„ la derniére me fait croire qu'elle eſt fort
„ propre pour un jeune Enfant: c'eſt pour-
„ quoi dès qu'il ſera inſtruit dans la Chro-
„ nologie, & que connoiſſant les differentes
„ Epoques qui ſont en uſage parmi nous,
„ il pourra les réduire à la Periode Julien-
„ ne, il faudroit lui mettre entre les mains
„ quelque Hiſtoire Latine. Le choix des
„ Livres devroit être reglé par la facilité
„ du ſtile; car quelque endroit de l'Hiſtoi-
„ re qu'un Enfant commence à lire, la
„ Chronologie le tirera d'embarras; & la
„ beauté du ſujet l'invitant à lire, il ap-
„ prendra le Latin inſenſiblement, ſans être
„ expoſé à ce chagrin & à ce dégoût horri-
„ ble que les Enfans endurent lors qu'on leur
„ fait lire, ſeulement pour apprendre le
„ Latin, des Livres qui ſont au deſſus de
„ leur portée, comme ſont les Ouvrages des
„ Ora-

„ Orateurs & des Poëtes Latins. Après
„ que vôtre Enfant aura lû & compris les
„ Historiens les plus faciles à entendre, com-
„ me vous diriez *Eutrope*, *Justin*, *Quinte-*
„ *Curce*, &c. Ceux qui viennent immédia-
„ tement après ceux-là, ne lui feront pas
„ beaucoup de peine. Et ainsi en avançant
„ par degrez, après avoir commencé par
„ les Historiens les plus simples & les plus
„ aisez, il pourra enfin passer à la lecture
„ des Auteurs les plus difficiles & les plus
„ sublimes, comme sont *Ciceron*, *Virgile*,
„ & *Horace*.

„ Après qu'on aura pris dès le commen-
„ cement un soin continuel d'instruire un
„ Enfant dans tous les devoirs de vertu dont
„ il est capable, & cela plus par la prati-
„ que que par des précèptes, & qu'on lui
„ aura fait prendre l'habitude de préferer
„ l'amour de la Gloire à l'assouvissement de
„ ses passions, je ne sai s'il faudroit lui fai-
„ re lire sur la Morale autre chose que ce
„ qu'on en trouve dans la Bible, ou lui
„ mettre entre les mains aucun Systême de
„ Morale, avant qu'il puisse lire les *Offices*
„ *de Ciceron*, non en qualité d'Ecolier pour
„ apprendre le Latin, mais dans le dessein
„ de s'instruire des principes & des régles
„ de la Vertu, pour la conduite de sa vie.

„ Lors qu'il aura bien lû & bien com-
„ pris les *Offices de Ciceron*, on peut lui faire
„ lire le Livre que *Grotius* a composé *du*
„ *Droit de la Guerre & de la Paix*, ou bien
„ un Ouvrage que je crois meilleur que ces
„ deux-là, savoir celui de *Pufendorf tou-*

„ *chant le Droit naturel & le Droit des*
„ *Gens*, dans lequel il pourra s'instruire des
„ Droits naturels des hommes, de l'origine
„ & des fondemens de la Societé, & des
„ devoirs qui en resultent. Cette partie gé-
„ nérale du Droit, & l'Histoire, sont des
„ choses dont un Gentilhomme ne devroit
„ pas se contenter d'avoir une simple tein-
„ ture, mais aux quelles il devroit s'attacher
„ constamment, sans y renoncer jamais
„ tout-à-fait. Un jeune-homme vertueux &
„ prudent, qui est bien versé dans cette par-
„ tie générale du Droit Civil, laquelle ne
„ regarde pas la discussion des cas particu-
„ liers, mais la conduite que les Nations
„ civilisées tiennent en général dans leurs
„ affaires & dans leurs commerces, con-
„ duite qui est fondée sur les principes de
„ la Raison, un jeune-homme, dis-je, qui,
„ outre cela, entend bien le Latin, & sait
„ bien écrire, peut aller par tout Païs,
„ assûré qu'il trouvera de l'emploi & sera
„ estimé en quelque endroit qu'il se trouve.
„ Il est visible après cela qu'il faut qu'un
„ Gentilhomme *Anglois* soit instruit des
„ Loix de son Païs. Cette connoissance lui
„ est si nécessaire, quelque poste qu'il oc-
„ cupe, que depuis la Charge de *Juge de*
„ *Paix* jusques à celle de Ministre d'Etat,
„ je n'en vois aucune qu'il puisse bien rem-
„ plir sans cela. Je ne veux pas parler de
„ cette partie de la Loi qui ne consiste
„ qu'en chicanes & en vaines disputes. Un
„ homme de bonne-Maison, qui doit se fai-
„ re un devoir de chercher la veritable diffe-
„ ren-

,, rence qu'il y a entre le Juste & l'Injuste,
,, & non de recourir à des artifices pour
,, éviter de faire ce qui est équitable & pour
,, commettre des injustices en toute sûreté,
,, un tel homme doit être aussi éloigné d'étu-
,, dier le Droit du Païs pour y apprendre à
,, embrouiller une affaire par de laches chi-
,, caneries, qu'il est obligé de s'y attacher
,, avec soin pour y trouver le moyen de
,, rendre service à sa Patrie. Pour cet effet,
,, je crois que la veritable methode qu'un
,, Gentilhomme doit observer pour étudier
,, les Loix du Païs, lors qu'il n'a pas ré-
,, solu de prendre un emploi, où cette étude
,, lui soit absolument nécessaire, c'est d'exa-
,, miner le Gouvernement & les Loix d'*An-*
,, *gleterre* en lisant les anciens Livres du
,, *Droit Commun*, & quelques Auteurs plus
,, nouveaux qui ont fait une plus ample
,, description de ce Gouvernement; & après
,, s'en être ainsi fait une veritable idée, de
,, lire nôtre Histoire, & de rechercher en
,, même temps les Loix particuliéres qui
,, ont été faites sous le Règne de chaque
,, Roi. C'est par ce moyen qu'il connoîtra
,, la Raison de nos Reglemens, la veritable
,, cause de leur établissement, & l'autorité
,, qu'ils doivent avoir.

,, Comme la *Rhetorique* & la *Logique*
,, sont des Sciences qu'on a accoutumé d'en-
,, seigner aux Enfans immédiatement après
,, la Grammaire, on s'étonnera peut-être
,, que j'en aye dit si peu de chose. Mais
,, j'en use ainsi, parce que les jeunes gens
,, ne retirent que très-peu de fruit de ces

 ,, deux-

„ deux Sciences: car je n'ai vû que fort
„ rarement, ou, pour mieux dire, jamais,
„ que personne ait appris à bien raisonner,
„ ou à bien parler en étudiant les régles
„ par lesquelles on prétend enseigner ces
„ deux choses. Je serois donc d'avis qu'un
„ jeune Gentilhomme vît ces Régles dans
„ les Systêmes les plus courts qu'on pour-
„ roit trouver, sans s'attacher long-temps
„ à examiner & à étudier ces sortes de for-
„ malitez. Le bon Raisonnement est fondé
„ sur toute autre chose que sur des *Prédica-*
„ *ments* & des *Prédicables*, & ne consiste
„ pas non plus à faire des argumens en for-
„ me. Mais ce n'est pas ici le lieu de s'éten-
„ dre sur ces speculations. Pour revenir à
„ ce qui fait le sujet de cet article; si vous
„ desirez que vôtre Enfant se perfectionne
„ dans l'Art de raisonner, faites lui lire les
„ Oeuvres de *Chillingworth*; si vous voulez
„ qu'il apprenne à bien parler, engagez-le
„ dans la lecture de *Ciceron*, afin qu'il pren-
„ ne dans les Ouvrages de ce grand Ora-
„ teur la veritable idée de l'éloquence; &
„ si vous souhaitez qu'il écrive purement en
„ Anglois, faites lui lire des Livres bien
„ écrits en cette Langue.

„ Si l'usage & la fin du bon raisonnement
„ est d'avoir des idées droites des choses,
„ & d'en juger sainement; de distinguer le
„ vrai du faux, le Juste de l'Injuste, &
„ d'agir d'une maniére conforme à ces
„ idées, ayez soin d'empêcher que vôtre
„ Enfant ne s'accoutume à toute cette *ergot-*
„ *terie* qu'on a réduitte en Art dans l'Eco-
„ le,

„ le, soit en s'y exerçant lui-même, soit
„ en admirant ceux qui s'y amusent, si ce
„ n'est qu'au lieu d'en faire un habile hom-
„ me, vous ne veuilliez en faire un dispu-
„ teur sans jugement, un opiniâtre dans les
„ conversations, qui se fera un honneur de
„ contredire tout le monde, ou, ce qui est
„ encore pis, qui mettra tout en question,
„ s'imaginant que ce n'est pas la Verité
„ qu'il faut chercher dans les disputes, mais
„ seulement le plaisir de triompher de son
„ Adversaire. Rien n'est plus indigne d'un
„ honnête homme, plus mal-seant à un hom-
„ me de bonne maison, ou à toute person-
„ ne qui prétend à la qualité de Créature
„ raisonnable, que de ne pas se rendre à une
„ raison sensible, & à l'évidence d'un Ar-
„ gument convainquant. Il n'y a, dis-je,
„ rien de plus contraire à la civilité qui
„ doit regner dans la conversation des gens
„ polis, & au but de toute sorte de dispu-
„ tes, que de ne pas se contenter d'une ré-
„ ponse, quelque solide qu'elle soit, mais
„ de continuer la dispute aussi long-temps
„ qu'on le peut de part & d'autre, à la
„ faveur d'un terme équivoque, ou d'une
„ distinction frivole, sans se mettre en peine
„ si ce qu'on soutient est à propos ou non,
„ raisonnable ou extravagant, conforme ou
„ contraire à ce qu'on a déja dit. Cepen-
„ dant le grand art des Disputes de Logi-
„ que, c'est que jamais l'Opposant ne se
„ contente des repliques du Répondant, &
„ que celui-ci de son côté ne cede jamais à
„ l'évidence des argumens que l'autre lui

„ propose. Arrive ce qui pourra de la Ve-
„ rité, nul d'eux ne doit en venir là, s'il
„ ne veut être sifflé comme un miserable
„ Disputeur qui ne sait pas soutenir vigou-
„ reusement ce qu'il a une fois avancé, en
„ quoi consiste toute la gloire où l'on aspi-
„ re dans les Disputes. C'est par un serieux
„ & solide examen des choses mêmes qu'on
„ peut trouver, & défendre la Verité, &
„ nullement par le moyen de certains ter-
„ mes artificiels, & de certaines methodes
„ de discourir, qui loin de conduire les
„ hommes à la découverte de la Verité, les
„ engagent à employer des mots équivoques
„ dans un sens captieux & trompeur, ce
„ qui est la chose du monde la plus inutile,
„ & la plus choquante, & qui sied le plus
„ mal à un Gentilhomme, & en général à
„ tout sincere amateur de la Verité.
„ Il n'y a guere de plus grande imperfection
„ dans un Gentilhomme que de ne pas se
„ bien exprimer en parlant, ou en écrivant.
„ Cependant combien voyons nous tous les
„ jours de gens, qui avec les revenus & le
„ titre de Gentilhomme, dont ils devroient
„ avoir les qualitez, ne savent pas même
„ raconter une histoire comme il faut, bien
„ loin de pouvoir parler d'une maniére nette
„ & persuasive sur quelque affaire impor-
„ tante? Mais je croi que ce n'est pas tant
„ à eux qu'il faut s'en prendre qu'à la ma-
„ niére dont ils ont été élevez. Car je dois
„ rendre cette justice à mes Compatriotes,
„ que lors qu'ils font usage de leur Esprit,
„ je ne vois pas qu'ils soient inferieurs à au-
„ cun

„ cun de leurs Voisins. On leur a appris
„ la Rhetorique, mais on ne leur a jamais
„ enseigné à s'exprimer agréablement de
„ bouche ou par écrit dans la Langue dont
„ ils doivent se servir toute leur vie, com-
„ me si l'Art de parler consistoit à savoir
„ les noms des Figures qui embellissent les
„ discours de ceux qui entendent cet Art.
„ C'est une chose qui comme toutes celles
„ qui dépendent de la pratique, ne s'ap-
„ prend point par le secours d'un petit ou
„ d'un grand nombre de régles, mais par
„ un Usage conforme à de bonnes régles,
„ ou plutôt, en imitant de bons modelles,
„ jusqu'à ce qu'on ait acquis l'habitude &
„ la facilité de la bien faire.

„ Pour cet effet il ne seroit peut-être pas
„ mauvais d'engager les Enfans, dès qu'ils
„ en sont capables, à raconter les petites
„ histoires qui leur sont connuës, & de cor-
„ riger d'abord la faute la plus remarqua-
„ ble où ils tombent par rapport à l'arran-
„ gement du sujet. Cette faute redressée,
„ il faudroit leur en découvrir quelque au-
„ tre, & ainsi de suite, jusqu'à ce qu'on
„ les eût toutes corrigées, ou du moins les
„ plus grossiéres. Dès qu'ils peuvent faire
„ un conte passablement bien, il est temps
„ de commencer à les leur faire mettre par
„ écrit. On peut se servir pour cela des
„ Fables d'*Esope*, qui est presque le seul Li-
„ vre que je connoisse propre pour des En-
„ fans; comme on s'en est déja servi pour
„ leur faire lire & traduire du Latin lors
„ qu'on a commencé à leur enseigner cette

„ Langue. Après qu'ils en sont venus à ce
„ point, d'écrire correctement sans violer
„ les Régles de la Grammaire ; & qu'ils
„ peuvent lier, dans un discours suivi, les
„ differentes parties d'un conte sans em-
„ ployer des transitions triviales, grossié-
„ res, & repetées trop souvent, comme les
„ Enfans ont accoutumé de faire dans les
„ commencemens, si vous voulez les perfec-
„ tionner encore davantage dans ce point
„ qui est le premier degré de l'Art de par-
„ ler, & où l'on n'a pas besoin d'inven-
„ tion, vous pouvez recourir à *Ciceron ;* &
„ en parcourant les régles que ce grand Maî-
„ tre de l'Eloquence étale dans son premier
„ Livre, *De l'Invention* §. 2. leur faire voir
„ en quoi consiste l'art & les graces d'u-
„ ne narration, selon les divers sujets qu'on
„ traite, & les differentes vûes qu'on se pro-
„ pose. Il seroit bon de leur montrer après
„ cela par des exemples comment d'autres
„ ont pratiqué ces mêmes régles. Les an-
„ ciens Auteurs Classiques en fournissent un
„ grand nombre, qu'on devroit non seule-
„ ment leur faire traduire, mais leur don-
„ ner tous les jours comme autant de mo-
„ delles à imiter.

„ Lors qu'ils viennent à écrire en Anglois
„ d'une maniére suivie, en termes propres,
„ & avec quelque ordre ; & qu'ils sont ca-
„ pables de narrer d'un assez bon stile, on
„ peut les engager à écrire des Lettres sans
„ prétendre qu'ils y mettent des pointes d'es-
„ prit, ou des complimens recherchez, mais
„ en leur apprenant à exprimer leurs pensées
„ sim-

„ simplement, sans confusion, d'une maniére
„ aisée & naturelle. Ce point une fois ga-
„ gné, pour leur élever l'Esprit, on pourra
„ leur faire lire les Lettres de *Voiture* où
„ ils apprendront comment on doit entretenir
„ ses amis absens par des Lettres de civilité,
„ par des Lettres enjoûées, badines, &
„ pleines d'une obligeante raillerie; à quoi
„ il faut joindre les *Epitres de Ciceron*, com-
„ me le meilleur modelle de Lettres d'affai-
„ re ou de pure conversation, qu'on puisse
„ voir. On se trouve si souvent obligé d'é-
„ crire des Lettres qu'il n'y a point d'hom-
„ me de bonne Maison qui puisse éviter de
„ faire connoître par là son genie. Il se ver-
„ ra tous les jours dans la néceffité d'écrire
„ des Lettres; & sans compter que ses af-
„ faires se ressentiront bien souvent de la
„ maniére dont il s'en acquittera, il s'ex-
„ posera toûjours plus par ses Lettres à être
„ severement examiné sur son savoir-vivre,
„ sur son jugement & sa capacité, que par
„ ses discours, dont les fautes mourant pour
„ l'ordinaire avec le son qui leur donne la
„ vie, & n'étant pas par conséquent sujet-
„ tes à un si rigide examen, échapent plus
„ facilement à l'attention des Critiques.

„ Pour parler maintenant de la *Physique*, si
„ vous la considérez comme une Science
„ speculative, je ne croi pas que nous en
„ ayons aucune qui merite ce nom, & peut-
„ être ai-je raison de penser que nous n'en
„ aurons jamais. Les Ouvrages de la Na-
„ ture doivent leur naissance à une Sagesse
„ si sublime, & ont été produits par des

„ moyens, qui sont si fort au dessus de nô-
„ tre pénétration ou de nôtre conception,
„ que nous ne saurions jamais nous en for-
„ mer une idée qui soit assez claire & assez
„ distincte pour meriter le nom de Science.
„ Comme la Physique est la connoissance
„ des Principes, des propriétez & des ope-
„ rations des Choses, telles qu'elles sont en
„ elles-mêmes, je m'imagine qu'on y peut
„ considérer deux Parties, dont l'une com-
„ prend les Esprits, leur nature & leurs qua-
„ litez; & l'autre les Corps. On rapporte
„ ordinairement la premiére à la *Meta-*
„ *physique*: mais sous quelque titre qu'on en
„ parle, je croi que l'examen des Esprits
„ & de leur nature devroit précéder celui
„ de la Matiére & des Corps, non en qua-
„ lité de Science qu'on puisse réduire en Sys-
„ tême, & traiter par des principes évi-
„ dens, mais comme une étude propre à
„ nous donner une idée plus certaine & plus
„ étendue du *Monde intellectuel*, que la Rai-
„ son & la Révélation concourent à nous
„ faire connoître. Or puisque les idées les
„ plus claires & les plus étendues que nous
„ avons des autres Esprits, outre Dieu &
„ nôtre Ame, nous viennent du Ciel par le
„ moyen de la Révélation, je serois d'avis
„ que la connoissance que les jeunes gens
„ doivent enfin avoir des Esprits, fût tirée
„ de cette même Révélation. Pour cet effet
„ je croi qu'il seroit à propos de faire une
„ bonne *Histoire de la Bible*, qu'on fit lire
„ aux jeunes-gens, dans laquelle on rangeât
„ exactement toutes les choses qui seroient
„ pro-

„ propres à y entrer, selon l'ordre des
„ temps, sans y inserer les choses qu'ils ne
„ sauroient comprendre que lors qu'ils sont
„ dans un âge plus avancé. Par ce moyen
„ on empêcheroit les Enfans de tomber dans
„ le désordre où ils se jettent d'ordinaire en
„ lisant indifféremment tous les Livres de
„ l'Ecriture Sainte comme ils se trouvent
„ reliez dans nos Bibles. On retireroit en-
„ core de là un autre avantage, c'est qu'en
„ faisant lire reglément aux Enfans cette
„ Histoire, où les Esprits font un person-
„ nage si considérable dans tout ce qui s'y
„ passe, cette lecture leur donnneroit peu à
„ peu une idée de ces Etres Intelligens,
„ laquelle les convaincroit en même temps
„ de leur existence; ce qui seroit une bonne
„ préparation à l'étude des Corps. D'ail-
„ leurs, si nous n'admettons des Esprits,
„ nôtre Philosophie sera imparfaite & dé-
„ fectueuse dans l'une de ses plus considé-
„ rables Parties, puis que par-là nous se-
„ rons privez de la contemplation des Etres
„ les plus excellens & les plus puissans que
„ Dieu ait créez.

„ Je croi qu'il seroit à propos de faire
„ de *l'Histoire de la Bible* un Abregé le plus
„ court & le plus simple qu'on pourroit,
„ qui contint ce qu'il y a de plus remar-
„ quable & de plus essentiel dans cette
„ Histoire, pour le faire apprendre aux
„ Enfans dès qu'ils savent lire. Quoi que
„ cette Méthode aille à leur donner de
„ bonne heure quelque connoissance des
„ Esprits, elle n'est pourtant pas contrai-

„ re à ce que j'ai dit ci-dessus, que je ne
„ serois pas d'avis qu'on embarrassat les
„ Enfans, pendant qu'ils sont jeunes, d'au-
„ cune idée des Esprits : car par-là je ne vou-
„ lois dire autre chose si ce n'est que je croi,
„ qu'on fait mal de commencer de bonne
„ heure à faire entrer dans leurs Ames, sus-
„ ceptibles en ce temps-là de toutes sortes
„ d'impressions, des idées effraiantes de
„ Phantômes, de Spectres, & d'apparitions;
„ artifice dont leurs Gouvernantes & ceux
„ qui sont auprès d'eux, se servent volontiers
„ pour les obliger par cet épouvantail à exe-
„ cuter leurs ordres ce qui cause souvent de
„ grands inconveniens, dont ils ressentent les
„ effets pendant tout le reste de leur vie. Car
„ ces sortes d'idées s'étant une fois impri-
„ mées dans leur esprit, ils se trouvent dès-
„ lors asservis à des craintes, à des frayeurs,
„ & à des foiblesses pleines de superstition,
„ qui les remplissent de chagrin & de con-
„ fusion lors qu'ils viennent à paroître dans
„ le monde. Et il arrive assez souvent que
„ pour se guérir entiérement l'Esprit, com-
„ me ils s'imaginent, & pour se délivrer
„ d'un si pesant fardeau, ils renoncent tout
„ d'un temps à la créance de tous les Es-
„ prits, se jettant ainsi dans une autre ex-
„ trémité, pire que la premiére.

„ Voulez-vous savoir maintenant pour-
„ quoi je serois d'avis qu'avant que d'en-
„ gager les Jeunes-gens dans l'examen de
„ la nature des corps, on leur donnât quel-
„ que connoissance des Esprits, & qu'on
„ leur inculquât fortement ce que l'Ecri-

„ tu-

„ ture Sainte nous en apprend avant que de
„ leur faire commencer l'étude de la Phy-
„ ſique ? Le voici : Comme la Matiére eſt
„ une choſe dont tous nos Sens ſont inceſ-
„ ſamment frappez, il arrive aiſément qu'el-
„ le remplit, pour ainſi dire, la capacité
„ de nôtre Ame juſques à en exclurre tout
„ Etre, différent de la Matiére ; de ſorte
„ que ce préjugé une fois établi ſur cette
„ accoutumance, l'empêche ſouvent qu'on
„ n'admette des Eſprits, ou qu'on ne croie
„ qu'il y ait dans la Nature aucun Etre
„ immateriel : quoi qu'il ſoit évident que
„ par la ſeule idée de la Matiére & du Mou-
„ vement, on ne ſauroit expliquer aucun
„ des Phénomenes conſiderables de la Na-
„ ture ; tel eſt, entre autres, celui de la
„ *Peſanteur*. C'eſt un Phénomene fort com-
„ mun, que je ne croi pas qu'on puiſſe ex-
„ pliquer par aucun effet naturel de la Ma-
„ tiére, ou par aucune Loi du mouvement,
„ mais par la volonté poſitive d'un Etre
„ ſuprême qui a déterminé la choſe de cet-
„ te maniére. Ainſi, comme on ne peut
„ bien expliquer le Déluge ſans admettre
„ quelque cauſe qui ne ſoit pas ſelon le
„ cours ordinaire de la Nature, je laiſſe à
„ juger ſi en ſuppoſant que Dieu ait changé,
„ pendant un certain temps, le centre de
„ gravité de la Terre, choſe auſſi intelli-
„ gible que la péſanteur elle même ; & qui
„ peut-être ſe pourroit faire par un petit
„ changement de cauſes qui nous eſt incon-
„ nu, on ne rendroit pas plus aiſément rai-
„ ſon du Déluge de *Noé*, que par aucune

„ Hy-

„ Hypothèse qu'on ait employée jusqu'ici
„ pour l'expliquer. J'apprens qu'on ob-
„ jecte à cela, que le changement du cen-
„ tre de gravité ne produiroit qu'un Délu-
„ ge particulier. Mais ce changement une
„ fois admis, il n'est pas difficile de con-
„ cevoir que par un effet de la Puissance Di-
„ vine, le centre de gravité placé à une
„ distance convenable de celui de la Terre,
„ se mût en rond pendant tout le tems re-
„ quis pour faire un Déluge universel: &
„ par là, je pense qu'on pourroit bien plus
„ aisément rendre raison de tous les Phé-
„ nomenes du Déluge décrit par *Moïse*,
„ que par ce grand nombre de suppositions
„ étranges auxquelles on a eu recours pour
„ expliquer ce Déluge. Mais ce n'est pas
„ ici le lieu de pousser cet Argument, que
„ je n'ai proposé qu'en passant afin de faire
„ voir qu'il est necessaire de recourir à
„ quelque chose de plus que la Matiére &
„ le Mouvement pour rendre raison des Ou-
„ vrages de la Nature; & que la connois-
„ sance des Esprits & de leur pouvoir, au-
„ quel l'Ecriture attribue de si grands effets,
„ y peut servir beaucoup; reservant à une
„ occasion plus commode d'expliquer cette
„ Hypothèse d'une maniére plus étendue, &
„ d'en faire l'application à toutes les Parties
„ du Déluge, & à toutes les difficultez qui se
„ présentent dans l'Histoire de cette épou-
„ vantable Catastrophe, telle qu'elle nous
„ est racontée dans la Bible.

„ Mais pour revenir à l'étude de la Phy-
„ sique, quoi que le Monde soit plein de
Sys-

„ Systêmes de cette Partie de la Philoso-
„ phie, je ne saurois dire que j'en connois-
„ se aucun qui soit propre à être enseigné
„ à un Enfant, comme une Science où il
„ puisse s'assurer de trouver des connoissan-
„ ces certaines & évidentes, qui est ce que
„ promettent toutes les Sciences. Je ne veux
„ pas inferer de là qu'on ne doive lire au-
„ cun Systême de Physique. Dans un Siécle
„ aussi éclairé que celui-ci, il est nécessaire
„ qu'un Gentilhomme en examine quelques-
„ uns pour en pouvoir discourir dans les Con-
„ versations. Mais soit qu'on lui mette
„ entre les mains le Systême de *Descartes*,
„ comme celui qui est le plus à la mode,
„ ou qu'on juge à propos de lui donner une
„ légere idée de celui-là & de plusieurs au-
„ tres, je croi qu'il faut lire tous les diffé-
„ rens Systêmes de Physique, qui ont
„ paru dans cette Partie du Monde que
„ nous connoissons, plutôt pour savoir les
„ termes & les façons de parler des diffé-
„ rentes Sectes, que dans l'esperance d'ac-
„ querir par là une connoissance certaine
„ & évidente des Ouvrages de la Nature.
„ Tout ce qu'on peut dire, c'est que les
„ Philosophes Modernes qui expliquent
„ les effets de la Nature par la seule
„ considération de la figure & du mou-
„ vement des différentes parties de la
„ Matiére, parlent en plusieurs choses
„ plus intelligiblement que les *Peripa-*
„ *teticiens*, qui ont regné dans les Eco-
„ les immédiatement avant ces premiers.
„ Mais je ne voudrois pourtant pas détour-
„ ner

„ ner qui que ce soit de l'étude de la Na-
„ ture, sous prétexte que toute la connois-
„ sance que nous en avons, ou peut-être
„ que nous en pouvons jamais avoir, ne
„ sauroit parvenir à ce point d'évidence &
„ de certitude qu'elle devroit avoir pour
„ être une veritable Science. Il y a quantité
„ de choses dans la Nature qu'il est à pro-
„ pos & nécessaire qu'un Gentilhomme
„ sache, & plusieurs autres qui par le plaisir
„ & l'avantage qu'elles apportent à ceux
„ qui les recherchent, les récompensent
„ abondamment de leur peine. Mais je croi
„ qu'on apprendra plutôt ces sortes de
„ choses de ceux qui joignent les experien-
„ ces & les observations aux raisonnemens,
„ que de ceux qui font des Systêmes pure-
„ ment speculatifs. Aussi les Ecrits de cet-
„ te premiére espèce, comme sont plusieurs
„ de ceux qui ont été composez par Mon-
„ sieur *Boyle*, & par d'autres, qui ont écrit
„ de l'Agriculture, de l'Art d'élever les
„ Arbres, du Jardinage, & de telles au-
„ tres choses, sont très-propres pour un
„ Gentilhomme, lors qu'il a quelque con-
„ noissance des Systêmes de Physique, qui
„ sont le plus à la mode.

„ Quoi que les Systêmes de Physique que
„ j'ai vûs jusques ici, ne nous donnent pas
„ grande esperance de voir un Traité ap-
„ puyé de preuves claires & certaines, qui
„ fasse un Corps entier de Physique en com-
„ mençant par les premiers principes des
„ Corps en général, cependant l'incom-
„ parable Mr. *Newton* nous a fait voir com-
„ bien

„ bien les Mathematiques appliquées à quel-
„ ques Parties de la Nature, peuvent ser-
„ vir, par le moyen de certains principes
„ prouvez par des faits incontestables, à
„ nous donner, si j'ose ainsi dire, la con-
„ noissance de quelques Provinces particu-
„ liéres de cet Univers, dont nôtre Es-
„ prit ne sauroit jamais pénétrer tous les
„ admirables ressorts. Si d'autres personnes
„ nous faisoient une description aussi juste
„ & aussi nette de quelques autres parties
„ de la Nature, que celle que ce savant
„ homme a fait du Monde des Planètes,
„ & des plus considérables Phénomenes qu'on
„ y remarque, dans son excellent Ouvrage
„ intitulé *Philosophiæ naturalis Principia Ma-*
„ *thematica*, nous pourrions espérer avec le
„ temps d'avoir une connoissance plus cer-
„ taine & plus évidente de plusieurs Par-
„ ties de cette prodigieuse Machine, que
„ nous n'avons pû l'atendre jusqu'ici. Et
„ quoi qu'il y ait peu de gens qui soient
„ assez savans dans les Mathematiques pour
„ entendre les Demonstrations de Mr. *New-*
„ *ton*, cependant comme les plus habiles
„ Mathematiciens qui les ont examinées,
„ reconnoissent qu'elles sont incontestables,
„ son Livre merite d'être lû, & il n'ap-
„ portera pas peu d'utilité & de plaisir à ceux
„ qui voulant connoître les Mouvemens,
„ les Propriétez, & les operations des gran-
„ des Masses de Matiére qui sont dans l'Or-
„ be Solaire, considéreront seulement avec
„ soin les conclusions qu'il renferme, com-
„ me des propositions bien prouvées, &
„ dé-

„ déduites de leurs veritables principes.
„ Voilà en peu de mots ce que j'ai ima-
„ giné sur la maniére dont on doit conduire
„ les Etudes d'un jeune Enfant de bonne
„ Maison. Mais on s'étonnera peut-être que
„ j'aye oublié de parler de *la Langue Grec-*
„ *que*, puis que c'est parmi les *Grecs* qu'on
„ trouve, pour ainsi dire, la source & le
„ fondement de tout le Savoir qui paroît
„ dans nôtre *Europe*. Nous avons cette obli-
„ gation à ce Peuple, j'en tombe d'accord ;
„ & j'ajoûterai même qu'un homme qui
„ ignore *la Langue Grecque*, ne sauroit passer
„ pour savant. Mais je n'examine pas ici
„ la maniére d'élever un Enfant dont on
„ voudroit faire un Savant de profession.
„ Je ne parle que de l'éducation d'un Jeune
„ Gentilhomme, auquel tout le monde con-
„ vient que le François & le Latin sont
„ nécessaires, vû l'état présent des choses.
„ Du reste, lors qu'il sera homme fait, s'il
„ a envie de pousser plus loin ses Etudes,
„ & de s'enfoncer dans la Litterature Grec-
„ que, il apprendra facilement le Grec de
„ lui même ; & s'il n'a point d'inclination
„ pour cette Langue, ce qu'il en apprendra
„ sous un Précepteur ne lui servira de rien.
„ Tout le temps & toute la peine qu'il
„ aura donnée à cela, sera autant de temps
„ & de peine employée à une étude, qu'il
„ négligera & abandonnera entiérement dès
„ qu'il sera maître de lui-même. Car je vous
„ prie, parmi les gens de Lettres même,
„ de cent qui apprennent le Grec, com-
„ bien y en a-t-il qui retiennent ce qu'ils
„ en

„ en ont appris au College, ou qui y fas-
„ sent d'assez grands progrès pour lire sans
„ peine les Auteurs Grecs, & les entendre
„ parfaitement ?

„ Pour conclurre cet article des Etudes
„ d'un jeune Gentilhomme, son Gouverneur
„ devroit se bien ressouvenir que son affaire
„ ne consiste pas tant à lui enseigner tout
„ ce qu'on peut savoir, qu'à lui inspirer de
„ l'amour & de l'estime pour la Science;
„ & à le mettre dans le bon chemin d'en
„ acquerir par lui-même, lors qu'il aura
„ envie de s'y appliquer.

„ Mais je ne saurois m'empêcher de trans-
„ crire encore ici les judicieuses reflexions que
„ Mr. de la Bruiere célébre Ecrivain Fran-
„ çois a faites au sujet des Langues. *L'on ne
„ peut gueres*, dit-il, *charger l'Enfance de la
„ connoissance de trop de Langues; & il me semble
„ que l'on devroit mettre toute son application à
„ l'en instruire. Elles sont utiles à toutes
„ les conditions des hommes; & elles leur ou-
„ vrent également l'entrée, ou à une profon-
„ de, ou à une facile & agréable érudition.
„ Si l'on remet cette étude si penible à un
„ âge un peu plus avancé, & qu'on appelle
„ la jeunesse, ou l'on n'a pas la force de
„ l'embrasser par choix, ou l'on n'a pas celle
„ d'y perseverer; & si l'on y persevere, c'est
„ consumer à la recherche des Langues le mê-
„ me temps qui est consacré à l'usage que l'on
„ en doit faire; c'est borner à la science des
„ mots un âge qui veut déja aller plus loin,
„ & qui demande des choses; c'est au moins
„ avoir perdu les premiéres & les plus belles*

„ *an-*

„ *années de sa vie. Un si grand fond ne se*
„ *peut bien faire, que lorsque tout s'imprime*
„ *dans l'ame naturellement, & profondement;*
„ *que la Memoire est neuve, prompte, & fi-*
„ *delle; que l'Esprit & le Cœur sont encore*
„ *vuides de passions, de soins & de desirs; &*
„ *que l'on est déterminé à de long travaux*
„ *par ceux de qui l'on dépend. Je suis per-*
„ *suadé que le petit nombre d'habiles, ou le*
„ *grand nombre de gens superficiels vient de*
„ *l'oubli de cette pratique.*

„ Tout le monde, je pense, tombera
„ d'accord avec ce judicieux Ecrivain, que
„ l'étude des Langues convient proprement
„ à nos premiéres années. Mais c'est aux
„ Parens & aux Gouverneurs à considérer
„ quelles Langues il est à propos qu'un En-
„ fant aprenne; car il faut avouer que c'est
„ faire perdre à un Enfant son temps & sa
„ peine, que de l'engager à apprendre des
„ Langues dont il n'y a pas apparence qu'il
„ fasse jamais aucun usage dans le genre de
„ vie auquel il est destiné, ou qu'on peut
„ s'assûrer, vû son témperament, qu'il
„ laissera entiérement échapper de sa me-
„ moire, dès que débarrassé d'un Gouver-
„ neur dans un âge plus avancé il s'aban-
„ donnera à ses propres inclinations qui se-
„ lon toutes les apparences ne lui permet-
„ tront pas de donner aucune partie de son
„ temps à cultiver les Langues savantes,
„ ou à s'appliquer à aucune autre Langue
„ qu'à celles qu'un constant usage ou quel-
„ que nécessité particuliére le forcera de
„ conserver.

„ Ce-

„ Cependant pour l'amour des Enfans destinez aux Lettres, j'ajoûterai une autre
„ reflexion que le même Auteur a jointe au
„ passage que vous venez de voir, pour le
„ fortifier davantage. Elle merite d'être
„ soigneusement considérée par tous ceux
„ qui desirent d'être veritablement savans;
„ & les Maîtres ne peuvent mieux faire
„ que de l'inculquer à leurs Disciples, &
„ de la leur laisser comme une Règle très-
„ propre à les diriger dans les Etudes
„ qu'ils feront d'eux-mêmes dans la suite.
„ *L'étude des textes*, ajoûte cet Auteur *ne*
„ *peut jamais être assez recommandée: c'est*
„ *le chemin le plus court, le plus sûr & le*
„ *plus agréable pour tout genre d'érudition.*
„ *Ayez les choses de la première main; puisez à*
„ *la source; maniez, remaniez le texte; apprenez-le de memoire; citez-le dans les occasions; songez sur tout à en pénétrer le sens*
„ *dans toute son étendue & dans toutes ses*
„ *circonstances. Conciliez un Auteur original;*
„ *ajûstez ses principes; tirez vous-même les*
„ *conclusions. Les premiers Commentateurs se*
„ *sont trouvez dans le cas où je desire que*
„ *vous soyez; n'empruntez leurs lumiéres, &*
„ *ne suivez leurs vûes qu'où les vôtres seroient trop courtes: leurs explications ne*
„ *sont pas à vous, & peuvent aisément vous*
„ *échapper: vos observations au contraire*
„ *naissent de vôtre Esprit, & y demeurent:*
„ *vous les retrouvez plus ordinairement dans*
„ *la conversation, dans la consultation & dans*
„ *la dispute. Ayez le plaisir de voir que vous*
„ *n'êtes arrêté dans la lecture que par les*
„ *dif-*

„ *difficultez qui sont invincibles, où les Commentateurs & les Scholiastes eux-mêmes demeurent court, si fertiles d'ailleurs, si abondans & si chargez d'une vaine & fastueuse érudition dans les endroits clairs, & qui ne font de peine ni à eux ni aux autres. Achevez ainsi de vous convaincre par cette Méthode d'étudier, que c'est la paresse des hommes qui a encouragé le Pedantisme à grossir plutôt qu'à enrichir les Bibliotheques, à faire perir le texte sous le poids des Commentaires; & qu'elle a en cela agi contre soi-même & contre ses plus chers intérêts, en multipliant les lectures, les recherches & le travail qu'elle cherchoit à éviter.*

„ Quoi que cet avis ne semble interesser que les Gens de Lettres, il est d'une si grande importance pour bien regler leur éducation & leurs études, que j'espere qu'on ne me blâmera point de l'avoir inseré ici; sur tout, si l'on considére qu'il peut aussi être d'usage à des Gentilshommes, si jamais ils ont envie de pénétrer au de là de la simple surface des choses, d'approfondir quelque Science particuliére, & de s'en rendre maîtres.

„ On dit que ce qui met le plus de différence entre les hommes, c'est l'ordre & la constance. Je suis du moins fort assûré que rien n'applanit & n'abrége tant le chemin de toute personne qui apprend quelque chose, & ne lui fait faire tant de progrès sans beaucoup de peine, qu'une bonne Méthode. C'est dequoi un Précepteur devroit convaincre son Disciple, en „ l'ac-

„ l'accoutumant à suivre une Méthode
„ exacte dans toutes ses études; en lui mon-
„ trant en quoi elle consiste, & quels en
„ sont les avantages, & en lui en faisant
„ connoître les différentes espèces, tant cel-
„ le où l'on descend du général au particu-
„ lier, que celle où l'on va des idées parti-
„ culiéres à celles qui sont plus générales.
„ Il devroit aussi l'exercer dans ces deux
„ Méthodes, & lui montrer en quel cas
„ l'une est préferable à l'autre, & à quel-
„ les fins l'une ou l'autre peut le mieux
„ servir.

„ Dans l'Histoire il faut suivre l'ordre
„ des temps; & dans les recherches Philo-
„ sophiques celui de la Nature, c'est à dire
„ que comme dans toute progression on
„ passe du lieu où l'on est à celui qui suit
„ immédiatement, de même l'Esprit doit
„ considérer les choses dans leur état le
„ plus simple, en passant de ce qu'il con-
„ noît à ce qui vient immédiatement après,
„ & qui est lié à ce qu'il voit déja, en
„ avançant toûjours vers le but où il a dessein
„ de parvenir, par un examen suivi de tou-
„ tes les parties le moins composées dans
„ lesquelles le sujet peut être divisé. Pour
„ cet effet un Précepteur rendra un grand
„ service à son Disciple, s'il l'accoutume à
„ bien distinguer, je veux dire à se former
„ des idées distinctes de toutes les choses où
„ l'Esprit peut découvrir quelque différen-
„ ce réelle, & en même temps à éviter
„ avec autant de soin des distinctions pu-
„ rement verbales, par tout où il n'a point

„ d'idées qui soient clairement & réellement
„ distinctes.

CHAPITRE XXVII.

Des autres exercices auxquels on peut apliquer un Enfant, comme les armes, la Musique, la danse &c.

PLusieurs personnes font un point principal de l'éducation de leurs Enfans, de leur faire aprendre la Musique, les armes & la danse, c'est pourquoi il est à propos d'en dire ici quelque chose. Je commence par la Musique, on ne peut disconvenir qu'elle n'ait de grands agrémens. On se plaît agreablement à chanter, ou à entendre chanter. Une belle voix, & bien conduite a quelque chose digne d'admiration. Ceux à qui Dieu a donné cette perfection doivent la conserver & la cultiver. Mais il y faut aporter beaucoup de moderation & de discretion, il est quelquefois dangereux d'apprendre à un Enfant la Musique par les regles, ce seroit lui donner lieu de ne point s'apliquer aux autres exercices plus utiles & plus serieux: de là vient que des personnes prudentes ne font point apprendre la Musique aux jeunes gens qu'après leurs études: ce qui n'empêche point que pour leur former la voix & l'entretenir on ne leur fasse apprendre, même dès la premiére enfance quelques beaux & agréables airs qui suffiront pour lors. Il y en a qui à l'occasion de la Musique se corrompent

pent le cœur & l'esprit: il y faut prendre soigneusement garde & éloigner des Enfans tout ce qui peut faire sur eux de mauvaises impressions. Des Parens sages & qui ont du Christianisme ne permettent point aux Maîtres d'enseigner à leurs Enfans des chansons dissoluës & des airs impudiques, & encore moins de leur mettre en main des livres où ils trouveroient un poison très pernicieux.

Les armes ne sont point une étude de l'enfance, un jeune homme après qu'il sera formé & instruit pourra s'adonner pendant quelque tems à cet exercice aussi bien qu'à monter à cheval, à la Musique & aux autres exercices des Academies & il y fera plus de progrès en un an qu'il n'en feroit pendant tout le temps de son enfance.

La danse doit être mise au même rang. C'est un exercice qu'on peut facilement remettre après les études de la jeunesse. Il ne faut point se presser de donner à un Enfant du penchant aux plaisirs, il ne s'y trouvera peut être que trop porté dans la suite par ses propres passions. Il faut pourtant convenir que la danse forme la taille d'un Enfant, degage le corps, le fait marcher avec bonne grace, & lui donne le bon air pour saluer & pour s'aquiter des devoirs de la civilité. On peut donc en donner quelques commencemens aux Enfans, afin de leur aprendre à bien porter leurs pieds & à faire la reverence. On peut y joindre une ou deux danses faciles & simples qn'on poura leur faire repeter souvent sans leur occuper l'esprit à en apprendre de nouvelles.

La Musique & la danse sont pour ceux qui jouissent de la Fortune & de la prosperité, le pauvre travaillera comme la fourmi de la Fable autrement il sera en danger de tomber dans la misere comme la cigale qui après s'être amusée à chanter pendant l'été ; mouroit de faim pendant l'Hiver.

FABLE

La Fourmi & la Cigale.



LA Cigale ayant chanté,
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvuë,

Quand

Quand la bise fut venue.
Pas un seul petit morceau,
De mouche ou de vermisseau.
Elle allà crier famine,
Chez la Fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter,
Quelque grain pour subsister,
Jusqu'à la saison nouvelle:
Je vous payrai lui dit-elle,
Avant l'Août foi d'animal,
Intérêt & principal.
La Fourmi n'est pas prêteuse,
C'est là son moindre defaut.
Que faisiez vous au tems chaud ?
Dit-elle à cette emprunteuse.
Nuit & jour à tout venant,
Je chantois, ne vous deplaise.
Vous chantiez, j'en suis fort aise,
Et bien, dansez maintenant.

Monsieur Locke a parlé si judicieusement des exercices de la jeunesse que nous raporterons encore ici ce qu'il en a ecrit.

„ Comme la danse, dit-il, repand sur „ tous les mouvemens du corps un certain „ agrément qui ne se perd jamais, & qu'elle „ donne sur tout un air mâle, & une heureuse „ confiance qui sied très bien aux jeunes En- „ fans, je croi, qu'on ne sauroit leur en- „ seigner trop tôt à danser, lors qu'une „ fois leur âge & leurs forces peuvent le per- „ mettre. Mais n'oubliez pas d'avoir un „ bon Maître, qui se connoisse aux verita- „ bles agrémens, qui sache y dresser ses „ Ecoliers, & leur donner un certain air „ libre & degagé qui paroisse dans toute

„ leur demarche. Si un Maître n'enseigne
„ point cela, il vaut mieux n'en avoir point
„ du tout: car un air purement naturel est
„ beaucoup plus estimable que des maniéres
„ ridicules & pleines d'affectation. Et pour
„ moi je croi qu'il vaut beaucoup mieux
„ lever le chapeau & faire la reverence
„ comme un honnête Gentilhomme de cam-
„ pagne, que comme un Maître à danser
„ qui est trop concerté dans ses maniéres;
„ car du reste pour ce qui est des danses
„ particuliéres, je les compte pour fort peu
„ de chose ou pour rien du tout, si ce n'est
„ entant qu'elles tendent à perfectionner ce
„ bon air qui doit éclater dans toutes les
„ actions d'une personne bien élevée.

„ On regarde ordinairement la *Musique*
„ comme ayant quelque affinité avec la
„ Danse; & plusieurs personnes font grand
„ cas de l'adresse de bien joüer de certains
„ instrumens: mais tout cela oblige un jeu-
„ ne homme à consumer tant de temps pour
„ pouvoir seulement y devenir mediocre-
„ ment habile, & l'engage souvent dans
„ de si mauvaises compagnies, que bien des
„ gens croyent qu'il vaut mieux qu'il em-
„ ploye son temps à autre chose. Et pour
„ moi j'ai vû si rarement des gens de bon
„ sens & attachez à leurs affaires s'aviser
„ de loüer ou d'estimer qui que ce soit pour
„ exceller dans la Musique, que de tous les
„ exercices qu'on enseigne à un jeune-hom-
„ me, je m'imagine qu'on peut mettre ce-
„ lui-ci au dernier rang. Nôtre vie est trop
„ courte pour nous suffire à apprendre tou-

„ tes

,, tes choses; & nôtre Esprit ne sauroit ê-
,, tre toûjours attaché à recevoir de nou-
,, velles connoissances. La foiblesse de nôtre
,, constitution, tant à l'égard de l'Esprit
,, que du Corps, nous oblige à prendre sou-
,, vent du relâche; & qui veut faire un bon
,, usage d'une certaine portion de sa vie,
,, en doit employer une bonne partie à de
,, simples recréations. C'est là du moins
,, ce que vous devez accorder aux jeunes
,, gens; si vous ne voulez avoir le déplaisir
,, de les voir bientôt dans le tombeau, ou
,, dans une espèce de stupidité, pour vous
,, être trop hâtez d'en faire de vieux bar-
,, bons. Je croi donc que le temps & le
,, travail qu'on destine à des occupations
,, serieuses, devroient être employez aux
,, choses les plus utiles & les plus impor-
,, tantes, selon la Méthode la plus aisée
,, & la plus courte qu'il est possible de trou-
,, ver. Et en fait d'Education ce ne seroit
,, peut-être pas un petit secret que de pou-
,, voir faire en sorte, que les exercices du
,, Corps & de l'Esprit servissent mutuelle-
,, ment de recréation les uns aux autres. Je
,, suis même persuadé qu'un habile homme
,, qui examineroit avec soin le tempera-
,, ment & l'inclination de son Elève réüssi-
,, roit en partie dans cette entreprise. Car
,, un Enfant qui est las d'étudier ou de dan-
,, ser, ne desire pas pour cela d'aller dor-
,, mir tout aussi-tôt, mais de faire quelque
,, autre chose qui puisse le divertir, & lui
,, donner du plaisir. Mais on doit toûjours
,, se ressouvenir qu'une chose qu'on ne fait

 ,, pas

„ pas avec plaisir, ne peut jamais servir
„ de divertissement.

„ On tient pour une chose si essentielle à
„ l'Education d'un Gentilhomme de savoir
„ faire des armes & de bien monter à che-
„ val, qu'on s'imagineroit que j'aurois fait
„ une grosse faute d'omission si je négli-
„ geois d'en parler. Comme la derniére de
„ ces deux choses ne s'apprend ordinaire-
„ ment que dans les grandes Villes, c'est
„ un des meilleurs exercices qu'on puisse
„ faire pour la santé, dans ces Lieux où
„ les plaisirs & le luxe sont comme sur le
„ thrône. C'est pourquoi un jeune Gentil-
„ homme fait très-bien de donner une par-
„ tie de son temps à cette occupation pen-
„ dant le séjour qu'il y fait. Du reste, tant
„ que cet exercice sert à instruire un Cava-
„ lier à se bien tenir à cheval & d'une ma-
„ niére libre & dégagée, à lui enseigner le
„ moyen de dresser son Cheval à s'arrêter,
„ à tourner promptement, & à être bien
„ assis sur les hanches, jusque-là dis-je, cet
„ exercice est utile à un Gentilhomme &
„ dans la Paix & dans la Guerre. Mais de
„ savoir s'il est assez important, pour me-
„ riter qu'un jeune Gentilhomme s'en fasse
„ une occupation, & qu'il y employe plus
„ de temps qu'il ne seroit nécessaire qu'il
„ employât à ces sortes d'exercices violens
„ si l'on n'avoit purement en vûe que le
„ bien de sa santé, c'est ce que je laisse à
„ déterminer aux Parens & aux Gouver-
„ neurs, qui doivent toûjours se ressouve-
„ nir que dans tout ce qui regarde l'Edu-
„ ca-

„ cation des Enfans, il faut donner plus de
„ temps & d'application à ce qui paroît être
„ d'une plus grande conséquence, & d'un
„ plus fréquent usage dans le cours or-
„ dinaire de la vie par rapport à la pro-
„ fession à laquelle un jeune homme est des-
„ tiné.

„ Pour ce qui est de faire des armes, cet
„ exercice me paroît utile à la santé, mais
„ dangereux pour la vie. Comme l'habileté
„ qu'on croit y avoir acquise, est propre à
„ engager dans des querelles ceux qui dès-
„ là s'imaginent de savoir bien manier l'é-
„ pée; & à les rendre plus sensibles qu'il
„ ne faudroit au point d'honneur dans des
„ occasions de peu d'importance, les jeunes-
„ gens dans le premier feu de l'âge sont por-
„ tez à croire, qu'ils auroient appris en
„ vain à faire des armes s'ils ne montroient
„ jamais leur adresse & leur courage dans
„ un Duel; & cela avec quelque apparence
„ de raison. Mais combien de sanglantes
„ Tragedies cette belle raison n'a-t-elle pas
„ produit? Les larmes de plusieurs Méres
„ en sont une triste preuve. Un homme qui
„ ne sait pas faire des armes, prendra plus
„ de soin d'éviter les compagnies de ces
„ gens fougueux & débauchez qui sont toû-
„ jours prêts à se quereller; & il ne sera
„ pas la moitié si porté à relever des vetil-
„ les, ni à faire des affronts à personne,
„ ou à se justifier fierement lors qu'il aura
„ effectivement choqué quelqu'un; ce qui est
„ la cause ordinaire des querelles. D'ail-
„ leurs, lors qu'un homme est sur le pré

„ pour se battre en duel, une adresse mediocre à manier le fleuret, l'exposera plutôt aux coups de son ennemi, qu'elle ne servira à l'en garentir. Et certainemenr un homme de cœur qui ne sauroit point du tout faire des armès, & qui remettroit toute l'affaire à un seul coup qu'il pousseroit vigoureusement à son Ennemi, sans s'amuser à parer, un tel homme auroit l'avantage sur un *Breteur* mediocrement habile, & principalement s'il étoit adroit à la lutte. Si donc il faut prendre quelque précaution contre de pareils accidens, & qu'un Pére doive disposer son Fils à se défendre dans des Duels, j'aimerois beaucoup mieux que mon Fils fût bon Lutteur que s'il avoit une adresse mediocre à faire des armes, qui est tout ce qu'un Gentilhomme peut acquerir pour le plus, à moins qu'il ne veuille être incessamment dans une Sale d'Armes, & y manier le fleuret tous les jours. Mais puis qu'en général on regarde comme une qualité si nécessaire à un Gentilhomme bien élevé de savoir faire des armes & monter à cheval, il y auroit de la dureté à refuser entiérement à un homme de ce rang ces marques de distinction. Je laisserai donc à un Pére le soin d'examiner combien le temperament de son Fils & le poste qu'il doit occuper dans ce monde, lui permettent ou l'obligent de s'accommoder à des usages, qui étant très-peu nécessaires dans la vie Civile, étoient inconnus autrefois aux Nations les

„ plus

„ plus belliqueuſes, & ne ſemblent pas
„ avoir augmenté de beaucoup la force ou
„ le courage des Peuples qui les ont adop-
„ tez, à moins qu'on n'aille ſe figurer que
„ la valeur martiale s'eſt accrue par le
„ moyen des Duels, avec leſquels l'Art de
„ faire des armes s'eſt introduit dans le
„ monde, & avec leſquels j'eſpere qu'il en
„ ſortira.

„ J'Ai une autre choſe à ajoûter, que
„ je n'aurai pas plutôt propoſée, que je
„ dois craindre qu'on ne s'imagine que j'ai
„ oublié le ſujet de cet Ouvrage, & ce que
„ j'ai dit ci-deſſus qu'en traitant de l'Edu-
„ cation, je n'avois deſſein de parler que de
„ ce qui regarde la profeſſion d'un Gentil-
„ homme, avec laquelle un Métier ſemble
„ être tout-à-fait incompatible. Et cepen-
„ dant je ne ſaurois m'empêcher de dire,
„ que je croi qu'un Gentilhomme devroit
„ apprendre un *Métier*, j'entens un Métier
„ mechanique, qui a beſoin du travail de
„ la main: je ſerois même d'avis qu'il en
„ apprît deux ou trois, mais un ſeul plus
„ particuliérement.

„ Comme l'on doit toûjours tourner l'hu-
„ meur agiſſante des Enfans vers quelque
„ objet qui puiſſe leur être utile, on peut
„ ici avoir égard à deux ſortes d'utilitez.
„ Il faut conſidérer, en premier lieu, ſi
„ l'habileté qu'on acquiert par l'exercice,
„ eſt eſtimable en elle-même. Cela poſé,
„ les Langues & les Sciences ne ſont pas
„ les ſeules choſes dignes de l'application
„ des hommes: l'Art de peindre, de tour-

„ ner, de jardiner, de tremper le fer,
„ & de le travailler, en un mot, tous les
„ Arts utiles à la Societé meritent aussi
„ qu'on s'y rende habile. 2. On peut exa-
„ miner outre cela, si l'exercice considéré
„ purement en lui-même, n'est pas nécessai-
„ re ou utile à la santé. Il y a certaines
„ choses dont la connoissance est si nécessai-
„ re aux Enfans tandis qu'ils sont jeunes,
„ qu'ils doivent employer une partie de leur
„ temps à les apprendre, quoi que ces oc-
„ cupations ne contribuent point du tout à
„ leur santé; tel est le soin de lire, & d'é-
„ crire, & toutes leurs autres Etudes seden-
„ taires, qui ne tendent qu'à perfectionner
„ l'Esprit, & dont on ne peut dispenser
„ des Enfans de bonne Maison, dès qu'ils
„ sont en état de s'y appliquer, Mais il y a
„ des Métiers, qu'on apprend & qu'on pra-
„ tique en faisant usage des forces du Corps,
„ & qui par cet exercice contribuent non
„ seulement à nous rendre plus adroits, mais
„ aussi plus sains & plus vigoureux: de ce
„ nombre sont sur tout ceux qu'on est obligé
„ d'exercer en plein air. C'est donc quel-
„ ques uns de ces métiers qu'on devroit
„ choisir pour les faire servir de divertisse-
„ ment aux Enfans qui doivent employer la
„ meilleure partie de leur temps à l'Etude.
„ Mais dans ce choix il faut avoir égard à
„ leur âge & à leur inclination particuliè-
„ re; & éviter toûjours avec un grand soin
„ de les obliger à s'y appliquer contre leur
„ gré. Car l'autorité & la force peuvent
„ souvent produire l'aversion, mais elles
„ ne

„ ne peuvent jamais la guerir: ainsi, quelle
„ que soit la chose à quoi l'on est forcé de
„ s'occuper ; on y renoncera dès qu'on pour-
„ ra ; & dans le temps même qu'on s'y ap-
„ pliquera, l'on en recueillira fort peu de
„ fruit, & l'on y trouvera encore moins de
„ plaisir.

„ De tous les Arts la *Peinture* seroit celui
„ qui me plairoit le plus ; sans une ou deux
„ raisons auxquelles il n'est pas aisé de ré-
„ pondre. Premiérement, rien n'est plus in-
„ supportable que de mal peindre ; & l'on
„ est obligé de donner trop de temps à cet
„ Art, pour y devenir mediocrement habi-
„ le. Si un jeune Gentilhomme a naturelle-
„ ment de l'inclination à la Peniture, il est à
„ craindre qu'il ne néglige toutes ses autres
„ Etudes plus utiles, pour s'y appliquer
„ tout entier ; & s'il n'y a point d'incli-
„ nation, il faut compter pour perdu le
„ temps, la peine & l'argent qu'il y em-
„ ployera. L'autre raison qui fait que je ne
„ suis pas d'avis qu'un Gentilhomme s'amu-
„ se à la Peinture, c'est que c'est un di-
„ vertissement sedentaire qui donne plus
„ d'exercice à l'Esprit qu'au Corps. L'E-
„ tude doit être, selon moi, l'occupation
„ la plus serieuse d'un Gentilhomme ; &
„ lors qu'il est obligé de quitter l'Etude
„ pour prendre un peu de repos & de ra-
„ fraîchissement ; il devroit faire quelque
„ exercice corporel, qui fût propre à don-
„ ner du relâche à l'Esprit, à fortifier la
„ santé, & à rendre le Corps plus vigou-
„ reux. Voilà les deux raisons qui m'em-

„ pêchent de mettre la Peinture au nombre
„ des divertiſſemens d'un Gentilhomme.

„ S'il faut, après cela, que je propoſe
„ mon ſentiment ſur cette matiére, je dirai
„ qu'un Gentilhomme qui demeure à la
„ Campagne, devroit s'exercer au Jardina-
„ ge, & à travailler en Bois, comme à la
„ Charpenterie, à la Menuiſerie, ou au
„ Tour; toutes occupations qui peuvent
„ contribuer au divertiſſement & à la ſanté
„ d'un homme qui étudie, ou qui s'appli-
„ que aux affaires. Comme l'Eſprit n'a pas
„ la force de s'attacher toûjours à un même
„ objet; & que les perſonnes qui demeurent
„ ordinairement chez eux, ou qui s'appli-
„ quent à l'Etude, doivent faire quelque
„ choſe qui puiſſe leur divertir l'Eſprit, &
„ exercer le Corps en même temps, je ne
„ connois aucun exercice qui convienne
„ mieux à un Gentilhomme de campagne,
„ que ces deux-là, dont l'un peut l'occuper
„ lorſque la ſaiſon ne lui permet pas de
„ s'attacher à l'autre. Outre que s'il en-
„ tend bien le jardinage, il pourra condui-
„ re ſon Jardinier, & lui donner de bons
„ avis; & en s'exerçant à travailler en Bois,
„ il pourra inventer & faire pluſieurs cho-
„ ſes, agréables & utiles tout enſemble. Je
„ ne propoſe pas cette derniére conſidéra-
„ tion, comme la fin principale qu'il doit
„ ſe preſcrire dans ſon travail, mais com-
„ me un motif propre à l'y engager. Car
„ ce que j'ai ſur tout en vûe dans cette
„ affaire, c'eſt de le divertir de ſes autres
„ occupations plus ſerieuſes, par le moyen
„ de

„ de quelque exercice corporel, qui soit
„ utile en lui-même, & avantageux à sa
„ santé.

„ Parmi les anciens, les plus grands hom-
„ mes savoient fort bien accorder le travail
„ de la main avec les affaires d'Etat; &
„ ils ne croyoient point ravaler leur dignité
„ en se délassant de l'une de ces occupations
„ par le moyen de l'autre. Mais il semble
„ qu'ils ont plus généralement employé
„ leurs heures de loisir à l'Agriculture.
„ C'est ainsi que *Gedeon* parmi les *Juifs*,
„ & *Cincinnatus* parmi les *Romains*, furent
„ chargez du commandement des Armées
„ de leur Païs, le premier tiré de l'aire
„ où il battoit du blé, & l'autre de sa charrue
„ labourant ses terres lui-même: & il est
„ visible que leur adresse à se servir du fleau,
„ ou à conduire la charrue, ne les empêcha
„ pas de bien manier les armes, & ne les
„ rendit pas moins habiles dans l'Art de
„ la Guerre, ou du Gouvernement. *Caton*
„ le Censeur, qui avoit exercé avec beau-
„ coup de réputation toutes les Charges les
„ plus importantes de la République,
„ nous a laissé par écrit une preuve de
„ son habileté dans les choses rurales;
„ & autant qu'il m'en souvient, *Cyrus*
„ étoit si éloigné de regarder le Jardina-
„ ge comme une chose qui fût au dessous de
„ la Majesté, & de la Grandeur du Trône
„ qu'il montra â *Xenophon* un grand Jardin
„ dont il avoit lui-même planté tous les
„ arbres. S'il étoit nécessaire de vous prou-
„ ver l'utilité de ces sortes de divertisse-
„ mens

„ mens par des Exemples, il seroit aisé de
„ vous satisfaire, car l'Histoire ancienne
„ tant des Juifs que des Gentils, en est
„ pleine.

„ Ne vous imaginez pas au reste que
„ c'est par megarde que je donne le nom
„ de *divertissement* à ces exercices & à tels
„ autres Métiers qui ont besoin du travail
„ de la main; car, comme chacun peut le
„ remarquer, le divertissement ne consiste
„ pas à être sans rien faire, mais à dissi-
„ per son ennui par un changement d'oc-
„ cupation. Que si quelqu'un se figure qu'on
„ ne sauroit trouver du plaisir dans un tra-
„ vail rude & penible, il a oublié à com-
„ bien de fatigues s'exposent les Chasseurs;
„ qu'ils se levent de bon matin; qu'ils en-
„ durent le froid, le chaud & la faim, quoi
„ que ce penible exercice fasse, comme on
„ sait, le divertissement ordinaire des per-
„ sonnes de la plus haute qualité. Les hom-
„ mes trouveroient un aussi grand sujet de
„ divertissement à bêcher, à creuser la
„ terre, à planter, à enter, & à telles au-
„ tres occupations, utiles en elles-mêmes,
„ qu'à aucun des Jeux frivoles qui sont en
„ usage dans le Monde, s'ils pouvoient une
„ fois se plaire à ces sortes d'exercices, que
„ la coutume & un peu d'habileté leur ren-
„ droient sans doute agréables en peu de
„ tems. Et je suis assûré que bien des gens
„ qui sont souvent invitez à joûer aux Car-
„ tes ou à quelque autre Jeu par des per-
„ sonnes à qui ils ne sauroient rien refuser,
„ se sont plus ennuyez à ces sortes de di-

„ ver-

„ vertiſſemens, qu'ils n'auroient fait s'ils ſe
„ fuſſent appliquez à l'une des plus ſerieu-
„ ſes occupations de la vie, quoi que d'ail-
„ leurs ils n'ayent aucune averſion naturelle
„ pour ces Jeux-là ; & qu'ils ſoient même
„ bien aiſes de s'y divertir quelquefois.

„ Le jeu à quoi les perſonnes de qualité,
„ & ſur tout les Dames, perdent tant de
„ tems, eſt pour moi une preuve évidente,
„ que les hommes ne ſauroient vivre dans
„ une parfaite oiſiveté. Il faut neceſſaire-
„ ment qu'ils s'appliquent à quelque choſe.
„ Car ſans cela, comment pourroient-ils don-
„ ner tant d'heures à une telle occupation,
„ qui généralement parlant, cauſe plus
„ de chagrin que de plaiſir dans le tems
„ qu'on y eſt actuellement engagé? D'ail-
„ leurs quiconque reflêchit un peu ſur le
„ Jeu après qu'il eſt fini, s'apperçoit infail-
„ liblement, qu'il ne laiſſe aucune ſatis-
„ faction après lui. Il n'eſt pas moins cer-
„ tain qu'il ne procure jamais aucun avan-
„ tage, ni au Corps, ni à l'Eſprit. Pour ce
„ qui eſt du bien, ſi l'on joûe ſi gros jeu,
„ qu'on riſque de s'incommoder, le jeu
„ n'eſt plus un divertiſſement, mais un tra-
„ fic auquel peu de perſonnes qui ont dequoi
„ vivre d'ailleurs, font leurs affaires: & ce
„ n'eſt tout au plus qu'un miſerable métier
„ pour ceux qui y font de gros gains, puiſ-
„ qu'ils ne rempliſſent leur bourſe qu'aux de-
„ pens de leur Réputation.

„ Les divertiſſemens ne ſont pas deſtinez
„ pour des gens qui vivent ſans rien faire, &
„ qui ne ſont pas fatiguez & épuiſez par
„ l'ex-

„ l'exercice de leurs emplois. Pour mettre
„ à profit nos divertissemens, le grand se-
„ cret seroit d'employer nos heures de re-
„ création de telle sorte, que le divertisse-
„ ment servît à nous délasser, en faisant
„ pourtant des choses qui outre le plaisir
„ & le rafraîchissement present, nous pro-
„ curassent quelque utilité pour l'avenir.
„ Tous ces amusemens frivoles & dangereux
„ qu'on nomme *passe-tems*, ne doivent la
„ vogue où nous les voyons, qu'à la Vanité
„ que la Grandeur & les Richesses ont in-
„ spirée aux hommes. C'est ce fol orgueil
„ qui leur a mis dans l'Esprit, qu'étudier,
„ ou faire de la main quelque chose d'utile,
„ ne sauroit être un divertissement digne
„ d'un Gentilhomme. C'est là ce qui a
„ donné tant de credit dans le Monde aux
„ Cartes, aux Dez, & à la Débauche.
„ Car il y a bien des gens qui y employent
„ leurs heures de loisir plutôt par coutu-
„ me, & pour ne pouvoir passer le tems à
„ quelque chose de meilleur, que pour au-
„ cun plaisir réel qu'ils y trouvent. Com-
„ me ils ne peuvent supporter le penible
„ fardeau d'une entiére & parfaite oisiveté;
„ & qu'ils n'ont appris aucun métier hon-
„ nête auquel ils puissent se divertir, ils
„ ont recours, pour passer le tems, à ces
„ amusemens frivoles ou criminels qui sont
„ en usage dans le Monde, & auxquels un
„ homme raisonnable, qui n'auroit pas été
„ gâté par la coutume, ne pourroit pren-
„ dre que fort peu de plaisir.

„ Je ne veux pas dire par là, qu'un jeu-

„ ne-

„ ne-homme de bonne Maiſon dût ſe priver
„ des plaiſirs innocens qu'ont accoûtumé de
„ goûter ceux de ſon âge & de ſa condi-
„ tion. Bien loin d'approuver qu'il ſoit d'u-
„ ne humeur ſi reſervée & ſi auſtére, je vou-
„ drois lui perſuader d'entrer, avec une
„ complaiſance extraordinaire, dans tous
„ les plaiſirs & dans tous les divertiſſemens
„ de ceux qu'il frequente ; & de ne faire
„ paroître aucun éloignemrnt ni aucune re-
„ pugnance pour quoi que ce ſoit qu'ils
„ puiſſent deſirer de lui, pourvû que ce
„ ſoient des choſes qu'un Gentilhomme &
„ un honnête-homme puiſſe faire avec bien-
„ ſéance. Quoi qu'à l'égard des Cartes &
„ des Dez le plus ſûr & le meilleur parti,
„ c'eſt à mon avis, de n'apprendre jamais
„ à y joüer en aucune maniére, afin d'être
„ par là à l'abri des tentations dangereuſes
„ de perdre malheureuſement ſon temps.
„ Mais je ſoutiens qu'un jeune-homme à qui
„ on laiſſera une entiére liberté de ſe rejouïr
„ avec ſes Amis, & de prendre tous les
„ honnêtes divertiſſemens, autoriſez par
„ l'uſage, aura encore aſſez de temps pour
„ apprendre quelque Métier paſſablement
„ bien. Ce n'eſt pas faute de temps, mais
„ faute d'application que nous ne ſom-
„ mes pas experts en plus d'un Art ; &
„ il eſt certain qu'un homme qui em-
„ ployeroit reglément une heure par jour à
„ cette eſpèce de divertiſſement, iroit en
„ peu de temps beaucoup plus loin qu'il ne
„ pourroit ſe l'imaginer lui-même. C'eſt un
„ uſage qui meriteroit d'être introduit,

„ quand

„ quand ce ne feroit que pour décrediter
„ tant de passe-temps ordinaires, mauvais
„ en eux-mêmes, inutiles, & dangereux ;
„ & pour faire voir qu'on peut fort bien
„ s'en passer. Si l'on empêchoit les hom-
„ mes, dès leur jeunesse, de s'abandonner à cet-
„ te molle nonchalance dans laquelle quel-
„ ques-uns laissent écouler inutilement une
„ bonne partie de leur vie sans s'attacher à
„ rien de serieux, ou même de divertissant,
„ ils trouveroient assez de temps pour se
„ rendre habiles en bien des choses, qui
„ quoi qu'éloignées de leur veritable pro-
„ fession, n'y seroient pourtant pas entié-
„ rement contraires. Ainsi, je croi, pour
„ cette raison & pour d'autres que j'ai déja
„ alleguées, qu'une des choses qu'on doit le
„ moins souffrir ou permettre dans les jeu-
„ nes gens, c'est cette humeur paresseuse &
„ négligente où ils s'abandonnent en laissant
„ écouler des jours entiers sans rien faire.
„ Cet état convient à un homme malade &
„ indisposé ; mais hors de là il n'est sup-
„ portable en aucune personne, de quelque âge
„ ou de quelque condition qu'elle soit.

„ Aux Mêtiers que j'ai dit qu'on peut
„ apprendre à un jeune Gentilhomme on
„ peut ajoûter ceux de *Parfumeur*, de *Ver-
„ nisseur*, de *Graveur*, & plusieurs sortes
„ d'Ouvrages en fer, en cuivre, & en ar-
„ gent. Que s'il passe une bonne partie de
„ son temps dans une grande Ville, ce qui
„ arrive à la plupart des jeunes gens de bon-
„ ne Maison, on peut lui enseigner à tail-
„ ler, à polir & à enchasser des pierres pré-
„ cieu-

„ cieuses, ou à tourner & polir des verres optiques. Parmi une si grande diversité d'Arts mechaniques qui meritent d'occuper le loisir d'un honnête homme, il est impossible qu'il ne s'en trouve aucun qui lui plaise, à moins qu'il ne soit paresseux ou débauché, ce qu'on ne doit pas supposer, s'il a été bien élevé. Or comme il ne sauroit être toûjours attaché à l'étude, à la lecture, & à la conversation, il lui restera, outre le tems qu'il donnera à ces exercices, plusieurs heures dont il fera un mauvais usage, s'il ne les employe pas à quelqu'un de ces Métiers dont je viens de parler: car je suppose toûjours qu'un jeune homme souhaitera rarement de demeurer les bras croisez sans rien faire; & s'il est effectivement de cette humeur, c'est un défaut qui doit être corrigé necessairement.

„ Mais si les Parens par une prévention peu raisonnable s'effrayent au nom odieux de Métier & d'Art mechanique; & qu'ils ayent de la repugnance à voir leurs Enfans s'occuper à quoi que ce soit de cette espèce, il y a pourtant une chose qui fait partie du Negoce dont ils conviendront que la connoissance est absolûment nécessaire à leurs Enfans, s'ils l'examinent avec soin. Je veux parler de l'Art de tenir les Livres de compte.

„ Quoi que selon toutes les apparences cette connoissance ne soit pas nécessaire à un Gentilhomme pour acquerir du bien,

„ ce-

„ cependant il n'y a peut-être rien qui con-
„ tribue davantage à lui faire conserver celui
„ qu'il possede. On voit rarement, qu'u-
„ ne personne qui tient compte de ses Re-
„ venus & de sa Dépense ; & qui par ce
„ moyen a toûjours devant les yeux l'état
„ de ses affaires Domestiques, les laisse aller
„ en ruïne. Mais je suis assûré que bien
„ des gens se trouvent mal dans leurs af-
„ faires avant que de s'en appercevoir, ou
„ les laissent deperir de plus en plus, lors
„ qu'ils ont une fois commencé, faute de
„ tenir des comptes exacts, ou d'a-
„ voir l'adresse de le faire. Je con-
„ seillerois donc à toute personne de bonne
„ Maison d'apprendre exactement à tenir
„ les Livres de compte, & de ne pas se
„ mettre dans l'Esprit que cela ne les re-
„ garde point, sous prétexte que c'est par-
„ mi les Marchands que cet Art a pris
„ naissance, & que c'est parmi eux qu'il
„ est principalement en usage.

„ Lorsque nôtre jeune Eleve saura bien
„ tenir les Livres de compte, (ce qui de-
„ pend plus du Bon Sens que de l'Arith-
„ metique) il ne sera peut-être pas mal,
„ que son Pére exige de lui, qu'à l'avenir
„ il fasse usage de cette Science dans toutes
„ ses petites affaires. Je ne voudrois pour-
„ tant pas qu'il mît par écrit tout ce qu'il
„ dépenseroit article par article, comme une
„ pinte de vin, dix sols, vingt sols perdus au
„ jeu, &c. Il suffit de mettre ces petites choses
„ sous le nom général de Dépense, & je
„ ne serois pas d'avis non plus que son Pére

„ exa-

„ examinât de trop près ces ſortes de Comp-
„ tes, pour en prendre occaſion de blâmer
„ les dépenſes qu'il fait. Un Pére doit ſe
„ reſſouvenir qu'il a été jeune; & ne pas
„ oublier les ſentimens qu'il avoit dans ce
„ temps-là, ni le droit que ſon Fils a de
„ ſentir les mêmes deſirs, & d'avoir le
„ moyen de les ſatisfaire. Si donc je con-
„ ſeille d'obliger un jeune Gentilhomme à
„ tenir un compte, ce n'eſt pas pour avoir
„ par-là ſujet de le cenſurer ſur ſes dépen-
„ ſes, (car il doit diſpoſer abſolument de
„ ce que ſon Pére lui donne) mais ſeule-
„ ment afin qu'il puiſſe s'accoutumer bien
„ tôt à cela, & qu'ainſi il ſe faſſe de bon-
„ ne heure une habitude d'une choſe, dont
„ la conſtante pratique doit lui être ſi
„ utile & ſi néceſſaire durant tout le cours
„ de ſa vie. On raconte d'un Noble *Ve-*
„ *nitien* dont le Fils ne gardoit aucune me-
„ ſure dans ſes dépenſes, jettant, pour
„ ainſi dire, l'argent par la fenêtre, que
„ voyant augmenter tous les jours cette
„ folle prodigalité, il ordonna à ſon
„ Intendant de ne pas donner à l'avenir
„ plus d'argent à ſon Fils que ce qu'il
„ en compteroit lui-même en le recevant.
„ Quelqu'un s'imaginera que ce n'étoit pas
„ là un expedient fort propre à moderer
„ les dépenſes d'un jeune Gentilhomme qui
„ par-là pouvoit avoir aiſément autant d'ar-
„ gent qu'il en demanderoit. Cependant cet-
„ te peine impoſée à un jeune homme qui
„ n'étoit accoutumé qu'à ſonger à ſe di-
„ vertir, le jetta dans un fort grand em-
„ bar-

„ barras, qui se termina enfin par cette
„ sage & solide reflexion: *Si c'est une cho-*
„ *se si penible pour moi de compter simplement*
„ *l'argent que je veux dépenser, quel soin &*
„ *quelle peine mes Ancêtres ne doivent-ils pas*
„ *avoir pris, non seulement pour le compter,*
„ *mais pour le gagner?* Une pensée si rai-
„ sonnable lui étant venue à l'occasion de
„ ce petit soin qu'on exigeoit de lui, fit
„ une si forte impression sur son esprit
„ qu'ayant commencé dès-lors à être plus
„ sage & plus retenu dans ses dépenses, il
„ devint très-bon œconome. Quoi qu'il en
„ soit, tout le monde doit convenir qu'il
„ n'y a rien qui doive plus vraisemblable-
„ ment obliger un homme à bien menager
„ son bien, que d'avoir incessamment de-
„ vant les yeux l'état de ses affaires dans
„ des Comptes exacts & bien suivis.

„ La derniére chose à quoi l'on songe
„ ordinairement dans l'Education d'un jeu-
„ ne Gentilhomme, c'est *à le faire voyager.*
„ On croit communément que c'est par là
„ qu'on peut mettre la derniére main à cet
„ important ouvrage, & rendre un jeune
„ homme entiérement accompli. J'avoûe
„ que les Voyages dans des Païs Etrangers
„ sont d'une fort grande utilité : mais je
„ crois que le temps qu'on choisit d'ordi-
„ naire pour envoyer les jeunes-gens hors de
„ chez-eux, est cause, entre autres choses,
„ qu'ils sont moins en état de profiter de
„ leurs voyages. Tous les avantages qu'on
„ se propose dans cette occasion, peuvent
„ se réduire à ces deux, qui sont les plus
„ im-

„ importans: le premier consiste à appren-
„ dre des Langues Etrangéres, & l'autre à
„ se rendre plus sage & plus prudent, en
„ conversant avc des hommes & des Peu-
„ ples, qui n'ont ni le même temperament
„ ni les mêmes moeurs, & qui sur tout dif-
„ férent par tous ces endroits des personnes
„ de sa Paroisse & de son Voisinage. Mais
„ depuis seize ans jusqu'à vingt, qui est le
„ temps qu'on employe d'ordinaire à faire
„ voyager les jeunes gens, c'est précisément
„ alors qu'ils sont moins propres que jamais,
„ à recueillir ce double fruit de leurs voya-
„ ges. Le véritable temps pour apprendre
„ des Langues Etrangéres, & pour s'accou-
„ tumer à les prononcer comme il faut, de-
„ vroit être, à mon avis, depuis sept ans
„ jusqu'à quinze ou seize; & alors il est
„ nécessaire & utile à des jeunes-gens de cet
„ âge-là d'avoir auprès d'eux un Gouverneur
„ qui avec ces Langues puisse leur enseigner
„ d'autres choses. Mais de les retirer d'au-
„ près de leurs Parens pour les envoyer dans
„ des Lieux éloignez sous la conduite d'un
„ Gouverneur, dans le temps que se croyant
„ hommes faits, ils s'imaginent n'avoir plus
„ besoin de Gouverneur, quoi que dans le
„ fond ils n'aient ni assez de prudence ni
„ assez d'experience pour se conduire eux-
„ mêmes, c'est les exposer aux plus grands
„ dangers qu'ils puissent courir dans tout le
„ cours de leur vie, lorsqu'ils sont le moins
„ en état de les éviter. Avant qu'un En-
„ fant ait atteint cet âge petulent & plein
„ de feu, un Gouverneur pourra prendre

„ quelque autorité ſur lui. On peut comp-
„ ter que jusqu'à l'âge de quinze ou ſeize
„ ans il ſe laiſſera conduire à ſon Gouver-
„ neur, malgré la rudeſſe de ſon tempera-
„ ment & l'impreſſion que l'exemple des au-
„ tres Enfans pourroit faire ſur ſon Eſprit.
„ Mais enſuite, lorsqu'il commence à fré-
„ quenter des perſonnes faites, & à s'ima-
„ giner qu'il leur reſſemble entiérement;
„ lorsqu'il vient à ſe plaire aux vices des
„ hommes, à s'en faire honneur, & à ſe
„ figurer qu'il lui ſeroit honteux d'être ſou-
„ mis plus long-temps à la conduite d'au-
„ trui, que peut-on eſperer des ſoins d'un
„ Gouverneur, quelque ſoigneux & prudent
„ qu'il ſoit; dans ce temps-là, dis-je,
„ qu'il n'a pas le pouvoir de contraindre
„ ſon Eleve à lui obeïr; & que ſon Eleve,
„ peu diſpoſé à ſe laiſſer perſuader par ſes
„ raiſons, eſt entraîné par la fougue de ſon
„ temperament & par le torrent de la Cou-
„ tume, à ſuivre l'exemple de ſes Camara-
„ des qui ne ſont pas plus ſages que lui,
„ bien loin d'écouter les ſages conſeils de
„ ſon Gouverneur, qu'il ne regarde plus que
„ comme l'ennemi de ſa Liberté? Et quand
„ eſt-ce, je vous prie, qu'un homme eſt plus
„ en danger de ſe perdre que lorsqu'il eſt
„ intraitable & ſans expérience? C'eſt là
„ ſans doute le temps de ſa vie où il a le
„ plus de beſoin d'être ſous la conduite de
„ ſes Parens & de ſes Amis. Dans la pre-
„ miére jeuneſſe l'homme eſt moins expoſé
„ & plus aiſé à gouverner, à cauſe de la ſou-
„ pleſſe de ſon temperament: & après qu'il

„ a

„ a passé cet âge où les Passions sont, pour
„ ainsi dire, sur le thrône, la Raison & la
„ Prudence commencent un peu à prendre
„ le dessus dans son Esprit, à lui ouvrir les
„ yeux sur ses véritables intérêts. Ainsi,
„ le temps qui me paroîtroit le plus propre
„ pour envoyer un jeune homme hors de son
„ Païs, c'est, ou lors qu'il seroit fort jeune,
„ en le mettant entre les mains d'un Gou-
„ verneur, le plus capable de cet emploi
„ qu'on pourroit trouver; ou bien lors qu'il
„ seroit un peu plus âgé, sans lui donner au-
„ cun Gouverneur, lors, dis-je, qu'il seroit
„ en âge de se gouverner lui-même & d'ob-
„ server ce qu'il trouveroit dans les Païs
„ Etrangers qui seroit digne de remarque,
„ & dont la connoissance pourroit lui être
„ utile après son retour dans sa Patrie, &
„ qu'étant bien instruit des Loix, des cou-
„ tumes, des avantages, & des defauts na-
„ turels & civils de son propre Païs, il
„ pourroit donner quelque chose en échange
„ aux Etrangers de la conversation desquels
„ il espereroit recueillir quelques lumiéres.
„ C'est, je croi, faute de prendre ces
„ précautions qu'il arrive que tant de jeunes
„ Gentilshommes retirent si peu de fruit de
„ leurs voyages. Que s'ils reviennent chez
„ eux avec quelque connoissance des Lieux &
„ des Peuples qu'ils ont vûs, ils n'en rap-
„ portent souvent autre chose que l'admira-
„ tion des plus mauvaises & des plus frivo-
„ les Modes qu'ils aient rencontré dans les
„ Païs Etrangers, conservant le goût & le
„ souvenir des objets qui ont d'abord captivé

„ leur liberté, plutôt que de ce qui pour-
„ roit les rendre meilleurs & plus sages
„ après leur retour dans leur Patrie. Et le
„ moyen, je vous prie, que cela arrive au-
„ trement, lors qu'ils voyagent à l'âge
„ qu'ils ont accoutumé de faire, sous la con-
„ duite d'un Gouverneur qui pourvoit à
„ leurs nécessitez, & qui fait des observa-
„ tions pour eux? Avec un tel guide, se
„ croyant dispensez d'agir par eux-mêmes,
„ ou de répondre de leurs déportemens, ils
„ s'avisent rarement de s'embarrasser d'au-
„ cune recherche, ou de faire des remar-
„ ques qui soient de quelque utilité. Leurs
„ pensées sont toutes tournées du côté du
„ Jeu & des Plaisirs; & ils prennent pour
„ un affront d'en être blâmez. Ils ne s'ap-
„ pliquent presque jamais à examiner les
„ desseins des personnes qu'ils voyent; à
„ observer leurs démarches, leurs artifices,
„ leurs humeurs & leurs inclinations, afin
„ de pouvoir regler sur cet examen la ma-
„ niére dont ils doivent se comporter avec
„ eux. En ce cas-là celui qui voyage avec
„ eux est leur grande ressource, pour les ti-
„ rer d'affaire lors qu'ils se sont jettez eux-
„ mêmes dans quelque embarras, & pour
„ répondre pour eux, quelques faux pas qu'ils
„ fassent.

„ J'avouë que la connoissance des hom-
„ mes est l'effet d'une si grande habileté,
„ qu'un jeune-homme ne sauroit y être con-
„ sommé tout d'un coup: mais cependant
„ les voyages qu'il fait dans les Païs Etran-
„ gers ne lui sont pas fort utiles, s'ils ne
„ ser-

„ servent un peu à lui ouvrir les yeux, à le
„ rendre circonspect & retenu, à l'accoutu-
„ mer à pénétrer au delà de l'écorce &
„ des simples apparences; & enfin à con-
„ server, à la faveur d'une conduite civile
„ & obligeante, une honnête liberté avec
„ les Etrangers & avec toute sorte de per-
„ sonnes, sans choquer en aucune maniére
„ la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes.
„ Un jeune homme qui commence à voyager
„ dans un âge raisonnable, & dans le dessein
„ de profiter, peut s'entretenir & faire con-
„ noissance avec les personnes de qualité qui
„ sont dans les Lieux où il va. C'est là sans
„ contredit l'une des choses les plus avanta-
„ geuses à un Gentilhomme qui voyage dans
„ des Païs Etrangers; mais je vous prie,
„ parmi nos jeunes gens qui voyagent avec
„ des Gouverneurs, en voit-on un entre cent
„ qui dans les Païs Etrangers rende visite à
„ des personnes de qualité? Moins encore
„ arrive-t-il qu'ils fassent connoissance avec
„ des gens, de qui ils pourroient apprendre
„ en quoi consiste la politesse dans ces Païs-
„ là, & ce qui s'y trouve de plus remar-
„ quable: quoi qu'avec de telles personnes
„ on puisse plus apprendre en un jour qu'en
„ courant un an ça & là d'hôtellerie en hô-
„ tellerie, comme font la plupart de nos jeu-
„ nes Voyageurs. Et dans le fond ce n'est
„ pas là une chose fort surprenante: car des
„ gens d'esprit & de merite ne sont pas fort
„ portez à recevoir dans leur familiarité de
„ jeunes Enfans qui ont encore besoin d'être
„ sous la conduite d'un Gouverneur. Mais du

„ reste un jeune Gentilhomme étranger, qui „ a l'air & les maniéres d'un homme fait, „ & qui témoigne avoir envie de s'instruire „ des coutumes, des mœurs, des Loix & du „ gouvernement des Païs où il voyage, trouvera par tout un favorable accueil auprès „ des personnes les plus distinguées par leur „ honnêteté & par leur savoir, qui sont toûjours prêtes à bien recevoir un Etranger „ honnête homme & curieux, à l'obliger, „ & à le faire valoir dans les occasions.

„ Quelque certain que soit tout ce que je „ viens de dire, je doute fort qu'il soit capable de faire changer la coutume qu'on „ a pris de faire voyager les jeunes gens dans „ le temps de leur vie le moins propre à „ cela, pour des raisons qui ne sont assurément pas fondées sur leur avancement. „ Il ne faut pas, dit-on, exposer un jeune „ Enfant à voyager dans des Païs Etrangers à l'âge de neuf ou dix ans, à cause „ des accidens qui pourroient lui arriver „ dans un âge si tendre & si délicat; quoi „ qu'il coure alors dix fois moins de risque, qu'à l'âge de dix-sept, ou de dix-huit ans. Il ne faut pas non plus, à ce „ qu'on croit, attendre à envoyer un jeune „ homme hors de chez lui, qu'il ait passé „ cet âge retif & dangereux, parce qu'il „ doit être de retour dans sa Patrie à vingt „ un an, pour se marier. Son Pére a besoin d'argent; & sa Mere ne sauroit se „ passer plus long-temps d'une nouvelle „ troupe de petits Enfans avec qui elle puisse badiner: ainsi, nôtre jeune homme est

„ obli-

„ obligé, quoi qu'il en puisse arriver, d'é-
„ pouser la femme qu'on lui a choisie, dès
„ qu'il a atteint l'âge de majorité. Cepen-
„ dant il ne feroit pas mal, pour le bien
„ de son Corps & de son Esprit, & même
„ pour celui des Enfans qu'il doit mettre
„ au monde, que cette cérémonie fût dif-
„ ferée pour quelque temps; & qu'on lui
„ laissât prendre un peu d'avance sur ses
„ Enfans, tant à l'égard de l'âge que par
„ rapport aux lumiéres de l'Esprit; car il
„ arrive souvent que les Enfans suivent leur
„ Pére de trop près, ce qui n'est pas le
„ sujet d'une grande satisfaction, ni pour le
„ Fils ni pour le Pére. Mais puisque nô-
„ tre jeune Gentilhomme est prêt à se ma-
„ rier, il est temps de le laisser auprès de
„ sa Maitresse.

CHAPITRE XXVIII.

De l'Instruction des Filles.

L'Instruction des filles n'est pas de moindre importance que celle des Garçons & les Parens n'y doivent pas aporter moins de soin & de discernement. Il y a des choses qu'une fille doit savoir & il y en a qu'elle doit ignorer; Si elle aprend celles ci & qu'elle neglige celles là, on ne peut rien esperer de bon d'elle. Une fille mal instruite & mal élevée ne peut être que la confusion de ses Parens, la honte, l'opprobre & quelquefois la ruine & le malheur de sa famille.

 Il

Il y a des instructions generales & qui conviennent à toutes les Filles, comme sont celles qui regardent la vertu & la Religion dont les Parens, les Maîtres & les personnes qui sont chargez de leur éducation doivent leur donner des leçons fortes & persuasives & de la maniére que nous l'avons déja dit. Il faut tâcher de detruire de certains vices ordinaires aux filles, & auxquels elles ont une violente inclination, tels que sont la vanité, le desir de plaire, l'amour des ajustemens, l'oisiveté, le trop parler, la jalousie, la medisance, l'indiscretion, la dissimulation, les amitiés, les animosités, la colere & l'inconstance qui n'ont point de bornes dans les femmes & qui souvent les portent à toute sorte d'excès.

On doit leur apprendre à lire posement & distinctement & faire en sorte qu'elles entendent ce qu'elles lisent. Il est plus à propos de les faire lire dans leur langue naturelle que dans le latin, elles apprendront plus facilement & plus agréablement : il faut aussi choisir quelque Livre utile & instructif & lorsqu'elles sauront lire en François elles pourront ensuite apprendre à lire en latin & même dans les écritures difficiles.

Quand elles commenceront à goûter la lecture & qu'elles liront de bonne grace, il faudra leur apprendre à écrire & sur tout à bien former leurs Lettres, à lier les mots, à les separer, à écrire droit & à garder l'orthographe. Il ne faut point aussi manquer de leur enseigner les quatre regles d'Aritmetique, & on les y exercera long-temp afin de leur en don-

donner l'habitude & de les rendre capables de dresser un conte & de faire toutes les supputations nécessaires dans une famille. On leur peut de même apprendre à jetter & à se servir des tarifs & des contes faits afin de leur épargner la peine des régles d'Aritmetique & d'être plus assurées. Il faut encore avoir soin d'ajoûter à ces instructions generales les régles de l'honnêteté, de la civilité & de la bienséance.

Une fille doit aussi savoir filer, coudre, tricoter, on les y acoûtumera de bonne heure, de même qu'à faire du pain, à preparer les viandes & à tout ce qui regarde la cuisine & l'œconomie. Elle doit connoître le prix de tout ce qui sert au menage, savoir vendre & acheter toutes sortes de provisions; ce qui demande beaucoup d'expérience & qui ne fait pas une des moindres parties de l'instruction d'une fille. C'est de même un de ses principaux devoirs d'avoir de la propreté & de l'arrangement en tout, soit dans les meubles, soit dans les habits; de faire en sorte de tenir chaque chose en sa place, que rien par negligence ne soit gâté de poussiére ou d'humidité. Voilà à peu près ce qui est nécessaire pour rendre une fille capable de gouverner une maison & à quoi les Parens doivent avant toute chose l'exercer. Quand même il arriveroit ce qui est assez ordinaire, qu'elle ne pourroit faire par elle même la plupart des choses que nous venons de dire, soit que sa santé ou sa qualité ne le permissent point, il lui sera toûjours glorieux & avantageux de le savoir faire & de le savoir

commander ou le faire faire à propos.

Cette instruction générale peut suffire pour l'éducation des filles d'une condition médiocre & qui doivent vivre dans les occupations de la campagne, ou qui sont destinées à des professions qui n'en demandent pas d'avantage. Celles qui ont de l'inclination & de la disposition pour quelques arts ou métiers qui conviennent à leur sexe & à leur condition peuvent apprendre ces arts & métiers & tout ce qui peut contribuer à les pratiquer avec perfection. C'est ainsi qu'une fille qui doit travailler à la broderie, à la tapisserie, à la dentelle, pour y exceller doit apprendre le dessein. Il y a des professions où il est nécessaire qu'une fille sache la mignature & la peinture, ou d'autres Sciences qui y ont du raport.

Les filles qui ne sont point destinées à des arts ou métiers pour en faire profession, ou qui ne sont point d'une condition à travailler à des choses serviles & grossiéres, doivent apprendre à faire des ouvrages honnêtes auxquels elles puissent s'ocuper avec plaisir & avec profit. La tapisserie, la broderie, la dentelle, le dessein, la mignature & la peinture leur peuvent fournir une honnête occupation. Il est toûjours bienséant à une fille de filer, coudre ou tricoter, & de n'être jamais oisive & sans travail.

Si une fille aprend la musique & la danse elle ne doit point pousser ces exercices trop loin. Elle apprendra la danse plutôt par bienséance à sa condition & pour se former le corps que pour y vouloir exceller & pour s'en ser-

servir. La Musique ne doit être que pour régler la voix & on doit éloigner d'une fille toutes les chansons trop libres qui peuvent blesser la vertu & la pudeur ; Elles peuvent prendre un plaisir louable & innocent à chanter des airs de piété ou du moins qui n'aient rien de mauvais, en joignant ce divertissement à un travail honnête. Celles qui aprennent à toucher le clavecin ou de semblables instrumens ne s'en doivent point faire une occupation continuelle : elles n'y doivent employer que quelques momens de recreation pour se delasser du travail & des exercices plus utiles & plus serieux.

Une fille quoique d'une condition médiocre peut apprendre la pureté de sa Langue naturelle : elle doit tâcher de corriger les mauvais accens du païs, remarquer les bonnes maniéres de parler & la véritable prononciation : elle pourroit même apprendre les principes de la grammaire de sa Langue autant qu'il est nécessaire pour ne point prendre un temps pour un autre & pour ne point manquer d'observer les régles de la construction & les proprietéz de la Langue.

Pour ce qui est des Langues étrangeres elles sont nécessaires en de certains lieux & à de certaines conditions. Dans les villes de grand commerce & qui sont frequentées par toutes sortes de nations, ou qui ont des relations aux païs éloignez & voisins, il n'y a point de doute qu'une fille qui peut avoir intérêt à savoir ces Langues ne les doive apprendre & que ce ne soit une grande prudence à ses parens de l'y apliquer, soit pour conserver

son bien, soit pour entretenir le trafic, soit pour la commodité des étrangers. C'est ce que nous voions pratiqué très communément en Hollande, où il y a des filles & des femmes aussi bien qu'une grande quantité d'autres personnes qui savent parler plusieurs Langues étrangeres. Il y a des écoles publiques de ces Langues & chacun aplique ses enfans à celle qui convient à ses affaires & à son commerce. Ces Langues sont aussi très souvent nécessaires aux Princesses & aux personnes de qualité, soit à cause des alliances auxquelles on les destine, ou des charges & des emplois que des personnes qui leur apartiennent peuvent y exercer.

Il faut remarquer que ceux qui veulent faire apprendre quelque Langue à une fille doivent l'y apliquer dès la premiére enfance, elle l'apprendra avec la même facilité que sa Langue naturelle, si on y aporte les soins & les précautions que nous avons remarquées ailleurs. Il seroit à souhaiter que dans tous les Roiaumes de l'Europe on rendît commune l'étude des Langues étrangeres, ce seroit le moyen de rendre le commerce plus florissant & d'attirer de grandes richesses dans les Provinces.

La Langue Latine a aussi ses avantages: elle peut être utile à plusieurs filles & par raport à leur condition & à leur profession. Elle a autrefois été commune à tous les chrétiens qui l'aprenoient avec leur Langue naturelle. Ceux qui la defendent aux filles n'en donnent aucune bonne raison, on les occuperoit à cette étude pendant leur enfance beaucoup

coup plus utilement qu'à plusieurs autres exercices vains & dangereux. Nous voions qu'en France plusieurs filles de qualité se font honneur de cette Langue, qu'on a eu soin de leur apprendre de bonne heure. Elle n'est contraire ni à la vertu ni à la piété, mais plutôt elle contribue à l'une & à l'autre. Il est vrai qu'on ne doit point envoier des filles à des écoles publiques, à moins qu'il n'y en eût de particuliéres pour elles, mais elles doivent être instruites à la maison d'une maniére courte & facile. On peut leur apprendre par l'usage, à parler cette Langue ou du moins les pousser à l'interpretation des auteurs, ce qui leur suffira souvent, sans avoir besoin d'y emploÿer autant de temps qu'aux écoles & sans se charger la mémoire de principes & de leçons qui empêcheroient qu'on ne leur donnât les autres instructions qui leur sont nécessaires.

Les questions & les disputes de Philosophie & de Theologie ne sont point de la portée des filles, & elles ne doivent point s'en embarrasser l'esprit. Ce n'est pas qu'on ne doive leur apprendre en quoi consiste un bon raisonnement, quelles sont les régles d'une juste conséquence, à quoi on peut découvrir l'erreur & la fausseté, les definitions des choses naturelles, les preuves de la Divinité & de l'unité de Dieu, de l'immortalité de l'ame, & plusieurs autres choses semblables qu'on doit degager des difficultez & des abstractions Philosophiques.

Rien n'est plus dangereux aux filles que la lecture des romans qui ne peuvent que leur

gâter le cœur & l'esprit ; pour les détourner de ces vaines lectures & de ces amusemens pernicieux, il est bon de leur donner le goût de l'Histoire. On peut d'abort leur faire un plan court & facile de l'Histoire sainte jusques à Jesus-Christ, y raportant toutes les autres Histoires anciennes. Et depuis Jesus-Christ jusques à nôtre temps : on peut aussi raporter toutes les Histoires à celles des Empereurs Romains & des Rois de France. On peut pour cet effet se servir de la methode dont nous avons parlé. La Geographie aiant beaucoup de relation à l'Histoire, une fille peut aussi en apprendre les principes & en avoir une connoissance générale. On ne doit point defendre aux filles les ouvrages de poesie sur des matiéres utiles & honnêtes, elles peuvent même apprendre les régles de la Poesie de leur Langue, lors qu'elles y ont de l'inclination & de la disposition, mais elles ne s'en doivent servir qu'avec beaucoup de modestie & de retenue.

Les Personnes de qualité & ceux qui ont des biens considerables doivent avoir soin que leurs filles soient instruites des principales loix du droit, nécessaires pour l'administration & la conservation de leurs biens, leur inspirant en même temps l'horreur des procès & de la chicane, qui est la ruine des Familles & qui a toûjours une mauvaise fin.

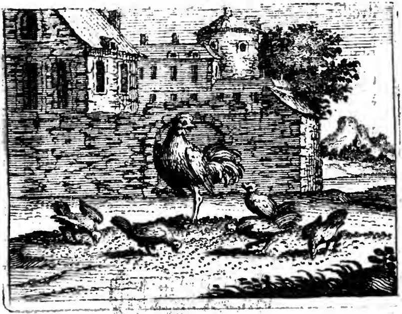
On peut voir par là que l'instruction d'une fille demande beaucoup de tems & de peine, & qu'il faut de la capacité & de l'industrie pour lui donner une bonne éducation. C'est à une mere bien instruite à en prendre le pre-

mier soin & à la former autant par ses exemples que par ses leçons. Elle lui enseignera la vertu, l'honnêteté, la civilité, la propreté, le menagement, le travail & la plupart des choses que nous avons marquées, comme à bien parler, à vendre, à acheter, à dresser un compte & mille choses semblables. Si au contraire la Mere est mal élevée & a manqué elle même d'instruction, si elle est oisive, mauvaise ménagere & si elle dissipe les biens que la fortune lui a donné, ses filles suiveront son exemple & elles feront comme les poussins de la Fable qui perdent & écartent à l'exemple de leur Mere le grain qu'ils ont trouvé amassé.

FA-

FABLE

De la Poule & de ses Poussins.



UNe Poule aiant rencontré un monceau de blé, se mit à crier de toute sa force pour apeller ses petits & pour leur faire part de cette decouverte. Ils y acoururent tout aussi tôt & commencerent à écarter le grain avec leurs piés. La Poule voiant leur sotise, leur demanda pourquoi ils profitoient si mal d'une si belle occasion, & pourquoi ils dispersoient de la sorte tout le grain qu'ils avoient devant eux. Ma Mere, lui repondit l'un des poussins, nous suivons vôtre ex-

exemple & nous pratiquons en cela les leçons que vous nous avez montrées plusieurs fois.

SENS MORAL.

LEs exemples sont plus persuasifs que les discours & pour persuader éfectivement il faut pratiquer ce que l'on enseigne. Ce qui est en cela de fâcheux c'est que l'on a toûjours plus de penchant à suivre les mauvais exemples que les bons, à cause de la corruption de la nature. Ce n'est pas une excuse legitime pour se justifier de dire que l'on fait ce que l'on a vû faire aux autres. S'il est loüable de les imiter quand ils font bien & qu'ils pratiquent la vertu, il n'est nullement permis de les imiter quand ils font mal. La repartie que fit à la Poule l'un de ses poussins qu'ils éparpilloient le grain à son exemple doit apprendre aux peres & aux meres à ne jamais rien faire devant leurs Enfans, que ce qu'ils veulent qu'ils imitent. Ils doivent se cacher avec de grandes precautions quand ils veulent faire quelque chose qui seroit capable de blesser leur imagination encore tendre. Ces exemples font de grandes impressions sur leurs esprits, & sont cause souvent qu'ils se jettent dans de grands desordres.

Quand tu blâme quelqu'un ton soin doit
être extrême,
A voir si tes défauts ne parlent point pour lui.
On a tort de vouloir condamner en autrui,
Ce qu'on se pardonne à soi même.

CHA-

CHAPITRE XXIX.

De la Correction des Enfans.

TOus les animaux se domptent par les châtimens, & par la rigueur dont on se sert à propos, on leur fait faire ce que l'on souhaite. A la fin on vient à bout des plus farouches : un Cheval se laisse conduire à la verge, & à l'éperon, l'éguillon excite la lenteur du Bœuf, l'Ane comprend à force de coups ce qu'on lui veut dire, on dresse le chien avec la verge & le fouet.

On voit quelquefois les Lions & les Elephans reduits & soumis par la sévérité & par la terreur. Mais de tous les animaux l'homme est le plus facile à se rendre & à ceder aux châtimens. Il les évite avec plus de promtitude, parce que la raison lui fait connoître qu'il ne tient qu'à lui de s'en preserver par sa soumission & par son obéissance. Les châtimens ont tant de force, particuliérement sur les Enfans, que souvent la seule crainte & l'aprehension qu'ils en ont les retient dans leur devoir. C'est donc un moyen dont les Peres & les Meres doivent se servir pour bien élever leurs Enfans. Ils doivent les corriger & les châtier dans leur enfance suivant le conseil de l'Eclesiastique Chap. 7. *Avez vous des Enfans élevez-les & les pliez dès leur Enfance*, & au Chap. 30. *Le Pere qui aime son fils lui rend les verges & les châtimens assidus. Le sage donne le* même avis

avis dans les Proverbes Chap. 13 & 23. *Celui* dit-il, *qui épargne les Verges n'aime point son fils, car celui qui l'aime le corrige continuellement .... Ne privez pas vôtre fils de la correction, car si vous le frapez de Verge il n'en mourra point, vous le fraperez de Verge & vous délivrerez son ame de l'enfer: Faites lui courber le coû dans sa jeunesse*, *est-il dit dans l'Ecclesiastique*, *frapez ses reins pendant qu'il est encore Enfant de peur qu'il ne s'endurcisse & qu'il ne veuille plus vous croire & que vous n'ayez lieu d'en avoir de la douleur.* Il ne sera plus temps de le corriger & de le châtier, lors qu'il sera endurci dans le mal comme remarque Quintilien. „Il faut dit-il former „ l'homme lors qu'il est dans un âge qui ne „ sait point encore dissimuler, qu'il se rend „ plus facilement à ceux qui le corrigent, „ car celui qui sera endurci au mal se brisera „ plutôt que de se corriger.

Si on néglige de corriger un Enfant il ne manquera point de devenir mechant: il faut avoir soin d'arrêter son mauvais penchant naturel. *La folie* dit Salomon dans le 22. Chap. des Proverbes, *est liée dans le cœur de l'enfant*, *la Verge de la discipline la chassera.* Par le moien des Verges vous le rendrez sage car *la correction & les Verges*, dit il encore Chap. 26 *donnent la sagesse*, c'est-à-dire, rendent un Enfant soigneux, docile & obéissant.

On comprendra mieux la nécessité de la correction & des châtimens, si l'on fait reflexion aux maux que produit la trop grande indulgence des Parens. Les Enfans qui ne sont

sont point corrigés deviennent ordinairement vicieux, menteurs, gourmans, orgueilleux, opiniâtres, emportez, incorrigibles & inflexibles, ce qui est souvent la cause de leur perte & de leur malheur. On voit aussi par là que c'est avec raison que le sage a dit au ch. 13 des Prov. Que celui qui aime son fils le châtie & que celui qui ne le châtie point ne l'aime point. En effet peut on apeller amour & tendresse, ce qui est si fatal & si prejudiciable à un Enfant & ce qui lui cause quelquefois la mort; car comme il est dit dans l'Ecclesiastique, souvent il va se jetter dans le precipice comme un cheval indompté. Cet amour est insensé & cruel puisqu'il est si pernicieux. S. Augustin attribue dans ses confessions le dereglement de sa jeunesse à l'indulgence que son Pere avoit euë pour lui. Les vices & les mauvaises inclinations avoient pris une si forte racine dans son cœur & un tel empire sur lui qu'il se plongeoit dans toutes sortes de desordres, meprisant & les avis & les larmes de sa Mere, qui reconnoissoit par experience ce qui est dit au Chap. 29. Des Prov. *Qu'un Enfant qui n'est point corrigé mais qui est laissé à sa volonté fait la confusion de sa Mere.* Les Parens éprouvent bien tôt que cette fausse tendresse est pour eux même un sujet de douleur & d'afliction *Flattez vôtre fils* [Ecclesiastique Chap. 36] *& un jour viendra qu'il vous épouventera, jouëz avec lui & un jour il vous donnera de la tristesse.. Ne riez point avec lui de peur d'en avoir du chagrin & qu'à la fin vous n'en grinciez les dents; ne lui donnez point de pouvoir*
&

& de liberté dans sa jeunesse, mais reduisez le.

Quoique la trop grande indulgence soit blamable & que la sévérité & la correction aïent de si grands avantages, il faut toutefois qu'elles aient des bornes. Il ne faut jamais corriger ni châtier un Enfant qu'avec justice & avec raison; il faut être assuré qu'il est coupable & ne le point condamner sur de legéres aparences, *Corrigez avec justice*, dit l'Ecclesiastique. Il y en a qui ont de l'aversion pour leurs Enfans à cause de leurs defauts & de leurs infirmités & qui prennent delà occasion d'être de mauvaise humeur & d'exercer envers ces pauvres innocens une étrange cruauté. Peut-on rien voir de plus injuste? ne doit-on pas suporter ces defauts & les recevoir de la part de Dieu? N'arrive-t'il pas quelque fois par un effet admirable de la providence que ceux qu'on croit être le deshonneur de leur famille & lui être à charge en deviennent l'apui & le bonheur; N'y a-t'il pas souvent une belle ame dans un corps mal partagé, comme on l'a veu dans Esope. Ce doit être l'amour & l'affection qui portent les Parens à corriger & châtier les Enfans & ce ne doit point être la colere & la passion, autrement leurs corrections seroient inutiles & même nuiroient plus aux Enfans qu'elles ne leur profiteroient: elles ne serviroient qu'à les endurcir davantage & qu'à les irriter, ce que St. Paul defend aux Parens dans l'Ep. aux Eph. ch. 6. *Ne donnez point sujet*, dit-il, *à vos Enfans de se depiter contre vous. Instruisez les*, dit le sage dans les prov. C. 19. *Et aiez*

en

en bonne esperance, mais ne les assommez point. La moderation doit regler les châtimens & il est nécessaire que les Enfans connoissent qu'on ne les corrige que par bonne volonté, & qu'ils ne puissent attribuer les rudes traitemens qu'on leur fait à la mauvaise disposition de leur Pere & de leur Mere.

Nous avons déja remarqué qu'avant cinq ans les Enfans ne sont presque point capables de châtimens, qu'on ne s'en doit servir que dans des cas extraordinaires, lorsqu'on voit que la malice previent les années. Après l'âge de cinq ans, il faut qu'un Enfant soit persuadé que s'il fait mal le châtiment lui est inévitable & que sa malice ne manquera point de porter la peine qu'elle merite: Or afin qu'il en soit véritablement persuadé il faut effectivement le punir quand il le merite, par exemple, s'il a menti, s'il a juré, s'il a dérobé, s'il a desobei s'il a frappé ou s'il a fait quelqu'autre chose semblable, il ne le faut point laisser impuni.

Lorsqu'un Enfant ne croit point avoir de témoin de sa faute & qu'étant interrogé, il l'avoue, il faut lui pardonner facilement: le châtiment le rendroit une autrefois menteur & dissimulé. Quand il est sujet à retomber souvent & qu'il faudroit toûjours avoir la main sur lui, il est quelquefois plus expedient de fermer les yeux sur les fautes les moins importantes, le châtiment qu'on fera des plus grandes, le corrigera des petites. Il y a une autre sorte de châtiment dont nous avons déja parlé, dont on peut se servir avec beaucoup d'avantage, qui est de refuser aux Enfans ce qu'ils de-

demandent, & de les priver de ce qu'ils ont jusqu'à ce qu'ils soient soumis & obeïssans.

Les Maîtres qui ont soin de l'éducation des Enfans doivent se revêtir de l'esprit des Peres & des Meres & régler de même leurs châtimens, sur la justice & sur la raison, & s'y comporter avec moderation. Pour ce qui regarde l'étude ils ne doivent point se servir de châtimens ou ne s'en servir qu'à l'extremité & avec une attention toute singuliére. Lors qu'un Enfant s'aplique & ne profite point & que le defaut vient ou de sa memoire ou de son jugement, ne seroit-ce pas une étrange dureté de le maltraiter : un Maître alors doit plutôt chercher les moyens de lui faciliter ses dificultez que de le rebuter par ces rigueurs excessives. Mais si un Enfant fuit l'étude habituellement, s'il aime à jouer & à se divertir lorsqu'il faut s'apliquer, s'il fait ordinairement à la hâte ce qu'il doit faire dans un temps convenable, après l'avoir averti avec douceur & s'être servi des petits artifices qui peuvent le reduire, s'il continue il ne faudra point manquer de lui faire sentir la peine de sa négligence. La Correction lui donnera de l'application, de la diligence & de l'attention.

Dans les châtimens des Enfans, il faut plus considerer la malice que la faute, qui est grande quand ils font tout le mal qu'ils peuvent faire : car c'est une marque qu'ils en feroient davantage s'ils en avoient le pouvoir. La Puce de la Fable avoit beau s'excuser de ce qu'elle ne faisoit pas grand mal, l'homme qui l'avoit prise la jugea indigne de pardon & la punit comme elle le meritoit. FA-

FABLE

De la Puce & de l'homme.



UN homme se sentant piquer par une puce, mit le doit dessus & la prit. Elle lui dit pour s'excuser, que c'étoit sa maniére de vivre & que la nature lui avoit donné ce talent, qu'au reste elle ne faisoit pas grand mal & que ses morsures n'étoient nullement dangereuses. Elle pria l'homme très instamment de la mettre en liberté & de la laisser vivre, puisqu'il n'avoit rien à aprehender d'elle. Tu t'abuses lui repondit

dit-il, en souriant; tu fais tout le mal que tu peux; c'est pour cela qu'il faut que je te tuë, car il ne faut jamais offenser personne, ni faire à quique soit aucun outrage ni leger, ni considerable.

SENS MORAL.

L'Impuissance où sont les mechans de faire de plus grands maux n'est pas une excuse legitime, pour obliger à leur pardonner. L'injuste volonté qu'ils ont de faire tout le mal qu'ils peuvent, merite d'être punie, quand même elle ne seroit suivie d'aucun effet, à cause de la dispositiou criminelle où ils sont. La principale faute consiste dans la volonté, laquelle étant corrompuë & deglée, se montre dans les petits torts, aussi bien que dans les plus grands. Il semble même que ceux qui sont moins en état de nuire & qui font cependant tout le mal qu'ils peuvent meritent d'être punis plus sévérement à cause de la malignité de leur naturel. Voilà pourquoi Esope fait dire à l'homme de cette Fable, en parlant à la puce, que plus elle étoit petite, foible & moins en état de nuire, moins devoit elle se hazarder à faire du mal & moins aussi devoit elle esperer d'en obtenir le pardon. L'usage est établi que les petits qui sont trouvez coupables servent d'exemple aux autres; mais on pardonne quelquefois aux grands par les ménagemens que l'on a pour leur naissance.

Je t'ai fait peu de mal, pourqnoi severement
Vouloir pour t'en vanger mettre tout en usage,
Mauvaise excuse à qui nuit foiblement,
S'il pouvoit plus il nuiroit davantage.

Monsieur Locke traite fort au long ce qui regarde la correction & le chatiment des Enfans. Il fait voir quand est ce que la rigueur est necessaire & quand elle ne l'est point. „ La „ voye commune & abregée dit-il pour corri- „ ger les Enfans, ce sont les châtimens, & la „ verge, unique ressource que connoissent ou „ imaginent d'ordinaire ceux qui sont char- „ gez de leur éducation. Mais j'ose dire qu'il „ n'y a rien de moins propre à cela, car ce „ moyen va justement à produire les deux „ maux que je viens de marquer, qui sont de „ n'avoir ni de veritables principes de vertu ni „ les dispositions nécessaires pour se pousser „ dans le monde, ou de leur faire perdre toute „ leur vivacité & toute leur industrie : & „ d'une maniére ou d'autre, ces deux maux „ renversent toutes les mesures qu'on pour- „ roit prendre pour bien élever un Enfant.

„ 1. Ces sortes de châtimens ne contribuent „ du tout point à nous faire vaincre l'incli- „ nation naturelle que nous avons à goûter „ les plaisirs du corps, qui nous frappent „ par leurs charmes presens, & à éviter la „ peine à quelque prix que ce soit, mais plu- „ tôt nous y encouragent, & confirment „ ainsi en nous les principes de toutes sortes „ d'actions méchantes & vicieuses. Par quels „ autres motifs, je vous prie, un Enfant „ agit-il que par amour du plaisir, & par „ aversion pour la peine, lors que par la „ seule crainte d'être battu il étudie sa leçon „ contre son inclination, ou s'abstient de „ manger d'un méchant fruit qu'il aime „ beaucoup ? En cela il n'a en vûe que de „ don-

,, donner la préference à un plus grand plaisir
,, corporel, ou d'éviter une plus grande
,, peine corporelle. Il étudie sa leçon contre
,, son gré, parce qu'il est bien aise de n'être
,, pas battu; & il se prive de même d'un
,, fruit qu'il aime beaucoup pour éviter d'ê-
,, tre battu. Or diriger ses actions & sa con-
,, duite par de tels motifs, qu'est-ce autre
,, chose qu'entretenir en lui ce principe de
,, corruption, que nous devons tâcher avec
,, toute l'application imaginable de déraci-
,, ner & de détruire entiérement? Pour moi
,, je ne saurois croire qu'aucune correction
,, soit utile à un Enfant, si la honte de souf-
,, frir pour avoir malfait, n'a pas plus de pou-
,, voir sur son Esprit que la peine elle-même.

,, 2. Cette espece de correction produit
,, naturellement dans l'esprit des Enfans de
,, l'aversion pour les choses qu'un Gouverneur
,, doit tâcher avec soin de leur faire aimer.
,, En effet il n'y a rien de plus ordinaire que
,, de voir des Enfans qui conçoivent de la
,, haine pout certaines choses, aussi-tôt
,, qu'on les a battus, grondez, ou chagri-
,, nez à leur occasion. Et il ne faut pas
,, trouver cela fort étrange, puis que des
,, hommes faits ne sauroient obtenir d'eux
,, de prendre de l'inclination pour aucune
,, chose par ces sortes de voyes; car où est
,, l'homme, qui ne se degoûtât de quelque
,, innocent plaisir qui lui seroit indifferent
,, en lui-même, si on prétendoit le lui faire
,, aimer, en lui donnant des soufflets, ou en
,, le chargeant d'injures toutes les fois qu'il
,, n'auroit aucune envie de goûter ce plai-

„ sir, ou bien en le maltraitant ainsi sans re-
„ lâche, à cause de certaines circonstances
„ qui se trouveroient dans la maniére dont
„ il le goûteroit? Il n'y a rien là que de
„ très-naturel. On voit tous les jours que
„ les choses les plus innocentes deviennent
„ desagreables à cause de certaines circon-
„ stances choquantes qui les accompagnent.
„ La seule vûe d'une Coupe où une person-
„ ne a accoutumé de prendre des medeci-
„ nes dégoûtantes, lui fait soûlever le cœur,
„ de sorte qu'il n'y sauroit boire avec plaisir,
„ quoi qu'elle soit parfaitement nette, d'une
„ forme agréable, & de la plus riche matié-
„ re, qu'on puisse trouver.

3. En troisiéme lieu, cette espece de trai-
„ tement servile, rend aussi le temperament
„ servile. L'Enfant qui y est exposé, se soû-
„ met & paroit obeïssant, lors qu'il est frappé
„ de la crainte de la verge; mais lors que
„ cette crainte est éloignée de son esprit,
„ & que n'étant vû de personne, il peut se
„ promettre l'impunité, alors il lâche la
„ bride à ses passions, & s'abandonne en-
„ tiérement à son inclination naturelle, qui
„ ne change point malgré toute la rigueur
„ dont on se sert pour la détruire, mais
„ prend au contraire de nouvelles forces,
„ & après avoir été ainsi reprimée, éclate
„ ordinairement avec plus de violence.

4. Mais si la sévérité, portée au plus haut
„ point, prévaut sur le naturel d'un En-
„ fant, & le guerit de ses déreglemens pré-
„ sens, c'est souvent en causant un mal bien
„ plus grand & plus dangereux, qui est de
lui

„ lui abrutir l'esprit; de sorte que par là
„ d'un jeune étourdi vous en faites un sot
„ & un lourdaut, qui avec sa moderation
„ acquise par art, plaira tout au plus à
„ quelques sottes gens, qui loüent les En-
„ fans pesans & stupides, parce qu'ils ne
„ font point de bruit & qu'ils ne leur don-
„ nent aucune peine: Mais à la fin, il de-
„ viendra, selon toutes les apparences, in-
„ commode à ses Amis, comme il sera tou-
„ te sa vie inutile à soi-même, & aux au-
„ tres.

„ Les coups, & toutes les autres sortes de
„ châtimens serviles & corporels, ne doi-
„ vent donc point être employez à l'éduca-
„ tion de ceux que nous voulons rendre sa-
„ ges, honnêtes, & vertueux par inclina-
„ tion. Il ne faut s'en servir que fort rare-
„ ment, & seulement dans des occasions
„ importantes, & à la derniére extrémité.

„ D'un autre côté, il faut éviter avec au-
„ tant de soin, de cajoler les Enfans, en
„ leur donnant, sous l'idée de recompense,
„ certaines choses qui leur agréent, pour
„ les engager à s'acquiter de leur devoir.
„ En effet celui qui donne à son Enfant des
„ Pommes, des dragées, ou quelqu'autre
„ chose de cette nature qu'il aime beaucoup,
„ afin de l'obliger à apprendre sa leçon,
„ ne fait qu'autoriser par là l'amour qu'il a
„ pour le plaisir, & entretenir en lui cette
„ dangereuse inclination, qu'il devroit tâ-
„ cher par toute sorte de moyens de mor-
„ tifier, & d'étouffer entiérement. C'est en
„ vain que vous esperez obliger vôtre En-

„ fant à vaincre cette paſſion, pendant que
„ vous vous engagez à le dédommager d'un
„ côté de la contrainte que vous impoſez à
„ ſon inclination, en lui propoſant de l'au-
„ tre, de nouveaux objets, capables de la
„ ſatisfaire. Pour faire qu'un Enfant ſoit
„ un jour ſage, vertueux, & homme de
„ bien, il faut lui apprendre à dompter
„ ſes paſſions, & à reprimer l'inclination
„ qu'il a pour les richeſſes, pour la parure,
„ ou pour la bonne chere, &c. toutes les
„ fois que ſa Raiſon, & ſon devoir l'exi-
„ gent. Mais ſi vous le portez à faire une
„ choſe qui ſoit raiſonnable en elle-même,
„ en lui préſentant de l'argent; ſi vous le
„ recompenſez de la peine qu'il a d'appren-
„ dre ſa leçon, par le plaiſir de manger
„ quelque bon morceau; ſi vous lui pro-
„ mettez une cravate à dentelle, ou un bel
„ habit neuf, pourvû qu'il s'acquite de quel-
„ ques-uns de ſes petits devoirs, n'eſt-il
„ pas viſible qu'en propoſant ces choſes en
„ forme de recompenſe, vous les faites
„ paſſer pour des choſes bonnes en elles-
„ mêmes, que vôtre Enfant doit tâcher
„ d'obtenir; & qu'ainſi vous l'excitez à
„ les deſirer avec d'autant plus d'ardeur,
„ & l'accoutumez à mettre ſon bonheur
„ dans leur jouiſſance? C'eſt ainſi que pour
„ animer les Enfans à apprendre leur Gram-
„ maire, à danſer, ou à faire quelqu'autre
„ choſe de cette nature, peu capable
„ de contribuer au bonheur ou à la com-
„ modité de leur vie, on employe mal à
„ propos les recompenſes & les châtimens,

„ &

„ & qu'on détruit en eux par ce moyen „ tout principe de vertu ; qu'on renverse „ l'ordre de leur Education, & qu'on leur „ inspire le luxe, l'orgueil, ou l'avarice, „ &c. Car par cette methode les Parens „ entretenant les Enfans dans de mauvaises „ inclinations qu'ils devroient reprimer & „ éteindre entiérement, ils jettent dans „ leur ame la semence de tous ces vices, „ qu'on ne peut éviter qu'en reprimant ses „ propres desirs, & en s'accoutumant de „ bonne heure à se soumettre à la Raison.

„ Je ne dis pas ceci pour insinuer, qu'on „ devroit priver les Enfans des commo- „ ditez & des plaisirs de la vie, qui ne „ sont pas contraires à leur santé, ou à la „ vertu. Bien loin de là ; je suis d'avis qu'on „ leur rende la vie aussi agréable qu'il est „ possible, qu'on leur permette de goûter „ pleinement tous les innocens plaisirs pour „ lesquels ils sentent de l'inclination ; pour „ vû qu'on le fasse avec cette précaution, „ de ne leur accorder ces plaisirs que com- „ me des suites de l'approbation qu'ils „ ont acquise par leur bonne conduite dans „ l'esprit de leurs Parens, & de leurs Gou- „ verneurs, & jamais comme des recom- „ penses de ce qu'ils se sont acquittez de „ quelque devoir particulier, pour lequel „ ils ont de l'aversion, ou qu'ils n'auroient „ pas voulu faire sans celà.

„ Mais, direz-vous si l'on n'a recours ni à „ la verge, ni à des petites recompenses, „ pour porter les Enfans à leur devoir, „ comment pourra-t-on les gouverner ? Oté

„ l'esperance & la crainte, il n'y a plus
„ de discipline. J'avoûë que la crainte du
„ mal & l'esperance du bien, les recom-
„ penses & les punitions, sont les seuls mo-
„ tifs d'une Créature raisonnable, que ce
„ sont là les deux grands ressorts de toutes
„ les actions des hommes, & qu'ainsi l'on
„ doit s'en servir à l'égard des Enfans. Mais
„ j'avertirai ici leurs Parens & leurs Gou-
„ verneurs de se ressouvenir toûjours, que
„ les Enfans doivent être traitez comme
„ des Créatures raisonnables.

„ Il faut, je l'avoûë, proposer aux En-
„ fans des recompenses, & leur infliger des
„ peines, si l'on veut gagner quelque chose
„ sur leur Esprit. Mais en quoi on se trompe,
„ à mon avis, c'est dans le choix qu'on fait
„ généralement des peines & des recompen-
„ ses. On a recours pour cela à des châtimens
„ & à des plaisirs corporels: mais lors que
„ les hommes les employent comme des pei-
„ nes & des recompenses pour soûmettre
„ leurs Enfans à leur volonté, ce sont à
„ mon avis des moyens capables de prodni-
„ re de fort méchans effets. Car alors ils
„ ne servent qu'à augmenter & à fortifier
„ en eux l'inclination naturelle qu'ils ont
„ pour les plaisirs du corps, comme nous
„ l'avons déja insinué, inclination que nous
„ sommes précisément obligez de vaincre
„ & d'éteindre entiérement. Quel princi-
„ pe de vertu inspirerez-vous à un Enfant,
„ si vous détachez son esprit de l'amour
„ d'un Plaisir, en lui en proposant un au-
„ tre dans le même temps? Faire cela,

„ qu'est-

„ qu'est-ce autre chose que donner une plus
„ grande étenduë à sa passion , & la ré-
„ pandre, pour ainsi dire, sur différens ob-
„ jets? Si un Enfant vient à pleurer pour
„ avoir un fruit mal-sain , vous l'appaisez
„ en lui donnant quelque confiture un peu
„ moins mal-faisante. Peut-être conservez-
„ vous par-là sa santé , mais certainement
„ vous lui gâtez l'esprit, & le jettez dans
„ un plus grand désordre , car content de
„ changer l'objet de ses desirs, vous flattez
„ toûjours sa passion , & approuvez qu'elle
„ soit satisfaite, or c'est là, comme je l'ai
„ montré la racine du mal. Jusqu'à ce que
„ vous ayez mis vôtre Enfant en état de
„ pouvoir vaincre ses desirs, il pourra bien
„ arriver qu'il sera tranquille & retenu du-
„ rant un certain temps , mais le mal ne
„ sera pourtant pas gueri. Par cette ma-
„ niére d'agir vous fomentez & entretenez
„ en lui une passion , qui est la source de
„ tous les désordres, où s'abandonnent les
„ hommes ; & vous devez compter qu'à
„ la premiére occasion elle éclatera avec
„ plus de violence, lui inspirera des desirs
„ plus ardens, & vous causera plus de cha-
„ grin que jamais.

„ Les recompenses & les peines , par
„ lesquelles on doit tenir les Enfans dans
„ le devoir , sont d'une espèce bien diffe-
„ rente, & ont un tel pouvoir, que si une
„ fois nous pouvons les mettre en œuvre,
„ il n'y aura, je pense, plus rien à faire,
„ il ne restera plus aucune difficulté à sur-
„ monter. De tous les motifs propres à

„ toucher une Ame raisonnable, il n'y en „ a point de plus puissans que l'*Honneur* & „ l'*Infamie*, lors qu'une fois on a trouvé „ le secret de la rendre sensible à leurs impressions. Si donc on peut inspirer aux Enfans l'amour de la réputation, & leur donner une idée de la honte & de l'infamie, „ on a dès lors mis en eux un véritable „ principe, qui les portera continuellement „ au bien. Mais, dira-t-on, comment faire „ pour en venir à bout ?

„ J'avoüe que cela paroît d'abord avoir „ quelque difficulté. Mais cependant je „ croi que c'est une chose bien digne de „ nos soins de rechercher le moyen d'exciter ces idées dans l'esprit des Enfans, „ en quoi consiste, selon moi, le grand „ secret de l'Education; afin qu'après avoir „ trouvé ce moyen, on puisse le mettre en „ usage.

„ Premiérement, les Enfans sont fort „ sensibles à la louange, & peut-être plutôt que nous ne croyons. Ils trouvent „ du plaisir à être loüez & estimez, sur „ tout par leurs Parens & par ceux dont „ ils dépendent, Si donc leur Pére *les caresse & leur donne des louanges lors qu'ils font bien ; & les regarde froidement & avec mépris lors qu'ils font mal*: & si leur „ Mére & toutes les autres personnes, qui „ sont autour d'eux, les traitent de la même maniére, ils deviendront, en peu de „ tems, sensibles à ce different traitement; „ & si l'on se fait une loi d'en user toûjours de même avec eux, je suis assûré que

„ que cela seul fera plus d'effet sur leur Es-
„ prit, que des menaces, ou des coups :
„ châtimens qui n'ont plus aucune force
„ dès qu'ils sont devenus communs, & qui
„ deviennent entiérement inutiles lorsqu'ils
„ ne sont pas suivis de quelque mouvement
„ de honte ; & dont par consequent il faut
„ s'abstenir, pour n'y recourir que dans le
„ cas que nous indiquerons dans la suite,
„ lorsque la chose sera portée à la derniére
„ extrémité.

„ En second lieu, pour faire, que ces idées
„ d'honneur & de honte s'impriment plus
„ profondément dans l'esprit des Enfans, &
„ qu'elles soient d'un plus grand poids, il fau-
„ droit joindre constamment aux louanges
„ qu'on leur donne, ou au blâme dont on
„ les charge, certaines choses destinées par
„ un ordre nécessaire & constant à tous
„ ceux qui par leur conduite se sont rendus
„ dignes de blâme ou de louange. En trai-
„ tant ainsi les Enfans, on leur fait sentir
„ aussi fortement qu'il est possible, que
„ ceux qui se rendent recommandables par
„ leur application à bien faire, sont néces-
„ sairement aimez & cheris de tout le mon-
„ de, & obtiennent tous les autres avan-
„ tages en conséquence de cette même ap-
„ plication ; mais que, d'un autre côté,
„ si un Enfant se rend méprisable par sa
„ mauvaise conduite, & n'a pas soin de se
„ maintenir en réputation, il sera infailli-
„ blement regardé de tout le monde avec
„ indifférence & avec mépris ; & que dans
„ cet état il manquera, par une suite né-

„ cessaire, de tout ce qui pourroit le satis-
„ faire ou lui donner du plaisir. Par ce
„ moyen les objets de leurs desirs leur ser-
„ viront comme de motif pour les porter à
„ la vertu, une experience continuelle leur
„ faisant sentir dès le commencement, que
„ les choses qu'ils aiment, n'appartiennent
„ & ne sont données effectivement qu'à ceux
„ qui se rendent estimables par leur bonne con-
„ duite. Si par ces voyes-là, vous pouvez
„ une fois leur inspirer de la honte pour
„ leurs fautes, (car je serois fort d'avis
„ qu'on n'eût pas recours à d'autres puni-
„ tions) & les rendre sensibles au plaisir d'ê-
„ tre estimez, vous tournerez leur Esprit
„ comme vous voudrez; & dès là ils se plai-
„ ront à tout ce qui pourra contribuer à les
„ rendre vertueux.

„ Mais ici se presente un grand obstacle
„ de la part des Domestiques. Ces sortes
„ de gens sont si fous & si opiniâtres qu'il
„ est bien difficile de les empêcher de s'op-
„ poser en cette occasion au dessein d'un
„ Pére & d'une Mére. Les Enfans sont-ils
„ mortifiez par leurs Parens pour avoir com-
„ mis quelque faute, ils trouvent ordinai-
„ rement de quoi se consoler dans les caresses
„ de ces flateurs insensez, qui renversent
„ ainsi tout ce que les Parens tâchent de
„ bâtir. Lors qu'un Pére ou une Mére re-
„ gardent un Enfant de mauvais œuil, il
„ faudroit que tous ceux qui sont auprès
„ de lui le traitassent de la même manié-
„ re; & personne ne devroit le caresser,
„ jusqu'à ce qu'il eût demandé pardon de

„ sa

„ sa faute, & que par une conduite op-
„ posée il se fût rétabli dans l'estime dont
„ il jouissoit auparavant. Si cela étoit exac-
„ tement observé, je ne pense pas qu'il
„ fût fort nécessaire de battre ou de gronder
„ les Enfans. Leur propre intérêt les por-
„ teroit bien-tôt à rechercher d'être esti-
„ mez, & à éviter de faire des choses qu'ils
„ verroient que tout le monde désapprouve,
„ & dont ils seroient assurez de porter la
„ peine, sans être ni grondez ni battus. Ces
„ considerations leur inspireroient de la mo-
„ destie & de la pudeur; & bien-tôt ils
„ auroient une aversion naturelle pour tout
„ ce qui pouroit les exposer au mépris des
„ autres hommes. Mais comment remedier
„ au désordre que les Domestiques peuvent
„ causer dans cette rencontre? C'est une
„ chose que je suis obligé de remettre en-
„ tiérement au soin & à la prudence des
„ Parens. Je dirai seulement que cette affaire
„ me paroit être d'une fort grande impor-
„ tance; & qu'ainsi ceux-là sont heureux,
„ qui peuvent avoir auprès de leurs Enfans
„ des personnes raisonnables.

„ De ce que nous venons de dire il s'en-
„ suit qu'il faut éviter avec soin de battre
„ ou de quereller souvent les Enfans, par-
„ ce que cela ne produit aucun bien qu'en-
„ tant qu'il sert à leur inspirer de la honte
„ & de l'horreur pour la faute qui leur a
„ attiré cette espèce de châtiment. Or si
„ la plus grande partie de leur chagrin ne
„ consiste pas dans le déplaisir d'avoir mal
„ fait, & dans la crainte d'avoir encouru

„ justement la disgrace de leurs meilleurs
„ Amis, les coups de foüet ne serviront
„ pas beaucoup à les corriger de leurs dé-
„ fauts. Ce sera un bon remède sur l'heu-
„ re ; il fermera d'abord la playe, mais il
„ ne touchera nullement à la racine du mal.
„ Une honnête pudeur, & la crainte de
„ déplaire sont les seuls moyens de rete-
„ nir un Enfant dans le devoir. Les puni-
„ tions corporelles au contraire ne sauroient
„ produire cet effet ; si elles retournent sou-
„ vent, il faut nécessairement qu'en ce cas-
„ là elles fassent perdre tout sentiment de
„ honte ; car la honte est aux Enfans ce
„ qu'est aux Femmes la modestie, qu'elles
„ ne sauroient conserver, si elles en vio-
„ lent souvent les Loix. Quant à la crainte
„ que les Enfans ont de déplaire à leurs Pa-
„ rens, elle deviendra fort inutile, si les
„ Parens sont trop prompts à s'appaiser.
„ C'est pourquoi il faudroit qu'avant tou-
„ tes choses les Parens examinassent avec
„ soin si les fautes de leurs Enfans sont assez
„ considerables pour meriter qu'ils leur en
„ témoignent du chagrin. Mais lorsque
„ leur déplaisir a une fois éclatté jusques à
„ être suivi de quelque punition, il ne faut
„ pas qu'ils quittent d'abord la sévérité
„ de leur air, ils doivent au contraire ne
„ les remettre dans leurs bonnes graces
„ qu'avec quelque peine, & differer de leur
„ pardonner jusques à ce que leur applica-
„ tion à bien faire, plus forte même qu'à
„ l'ordinaire, ait prouvé la sincerité de
„ leur repentir. Si cela n'est pas réglé de
„ cet-

„ cette maniére, la punition étant trop familiére, deviendra commune & ordinaire. Les Enfans se feront à ce manége. Après une faute commise, viendra le châtiment, & aussi tôt après, le pardon: cela sera aussi naturel & ordinaire, qu'il est naturel de voir la Nuit & le Jour se succeder l'un à l'autre.

„ Pour ce qui regarde la *Réputatiou*, j'ajoûterai encore cette seule remarque, que bien que ce ne soit pas un vrai principe de vertu (car la Vertu n'est autre chose que la connoissance que l'homme a de ses devoirs, & le plaisir qu'il sent d'obeir à son Créateur, en suivant les impressions de cette lumiére que Dieu lui a accordée avec l'esperance que ses efforts seront agréez, & son obéissance recompensée) cependant la réputation, qui, selon cette idée, n'est pas de l'essence de la Vertu, est pourtant ce qui en approche le plus. Comme c'est proprement le témoignage & l'approbation que la Raison des autres hommes donne, comme d'un commun consentement, aux actions vertueuses & bien réglées, c'est un des meilleurs guides & des plus puissans éguillons dont on puisse se servir pour porter les Enfans à la vertu, jusques à ce qu'ils soient capables de consulter leur propre Raison, & de voir par eux-mêmes ce qui est juste & raisonnable.

„ Cette considération peut diriger les Parens dans la maniére dont ils doivent censurer, & louër les Enfans. Lors qu'ils

„ les

„ les censurent, car ils ne pourront guere
„ éviter d'en venir là pour certaines fautes)
„ ils devroient le faire non seulement avec
„ retenuë, en termes graves & qui ne mar-
„ quent aucune passion, mais encore en par-
„ ticulier & seul à seul. Au contraire, lorsque
„ que les Enfans meritent des louanges, leurs
„ Parens devroient les louër devant d'autres
„ personnes. C'est redoubler la recompense
„ que de rendre ainsi les loüanges publiques.
„ D'un autre côté la repugnance que les
„ Parens témoignent à faire connoître leurs
„ fautes, les engagera à mettre à plus haut
„ prix leur propre Réputation, & leur ap-
„ prendra à être plus soigneux de se main-
„ tenir dans l'estime d'autrui, pendant
„ qu'ils croyent en jouir; au lieu que s'ils
„ comptent ce bien pour perdu, en se voyant
„ deshonorez par la publication de leurs
„ fautes, ce frein n'aura plus de pouvoir
„ sur eux: & plus ils soupçonneront que
„ leur réputation est déja flêtrie, moins ils
„ se mettront en peine de conserver, à d'au-
„ tres égards, la bonne opinion des hom-
„ mes.

„ Mais pour revenir à l'usage qu'il faut
„ faire des peines & des recompenses;
„ puisque, selon ce que nous avons dit
„ ci-dessus, les Enfans ne doivent point
„ être châtiez à l'occasion de leurs pe-
„ tits amusemens; de leurs maniéres peu
„ reguliéres, & de tout ce dont le temps &
„ l'âge les corrigeront infailliblement, il
„ ne sera pas si nécessaire de battre les En-
„ fans qu'on fait ordinairement. Et si nous
„ ajoû-

„ ajoûtons à cela qu'ils ne doivent pas non
„ plus être châtiez pour les manquemens où
„ ils peuvent tomber en apprenant à lire,
„ à écrire, à danser, en apprenant les Lan-
„ gues, le Latin, le Grec, &c. il ne restera
„ que peu d'occasions d'en venir aux coups.
„ Le vrai moyen d'enseigner aux Enfans
„ ces sortes de choses, c'est de leur inspi-
„ rer de l'inclination pour ce que vous vou-
„ lez leur faire apprendre; car par là vous
„ exciterez leur industrie, & les engagerez
„ à faire tous leurs efforts pour réussir dans
„ ce que vous leur proposerez. Je ne croi
„ pas que cela soit fort difficile à faire,
„ pourvû qu'on ait soin de manier les En-
„ fans comme il faut; & de mettre en
„ œuvre les recompenses & les punitions
„ dont nous avons parlé ci-dessus; & qu'ou-
„ tre cela en les instruisant on observe les
„ régles suivantes.

„ Il faut premiérement faire en sorte, que
„ rien de ce qu'on veut apprendre aux En-
„ fans, ne leur devienne onereux, ou ne
„ leur soit imposé comme une tâche à four-
„ nir nécessairement. Toutes les choses
„ qui sont proposées sous cette idée, de-
„ viennent aussi-tôt ennuyeuses & désagréa-
„ bles. Dès là l'Esprit les regarde avec
„ aversion; quoi qu'auparavant elles lui
„ plussent, ou lui fussent indifferentes. Or-
„ donnez à un Enfant de foueter chaque
„ jour sa toupie pendant un certain temps,
„ soit qu'il en ait envie, ou non: exigez
„ cela de lui comme un devoir à quoi il
„ soit obligé d'employer certaines heures,

„ le

„ le matin & l'après-midi ; & vous verrez
„ qu'il sera bientôt dégoûté de ce jeu & de
„ tout autre, à de pareilles conditions. Et
„ n'en ést-il pas de même des hommes faits?
„ Ce qu'ils font de leur bon gré avec plai-
„ sir, ne leur ést-il pas à charge, dès qu'ils
„ voyent qu'on les y oblige par devoir ?
„ Ayez des Enfans telle idée qu'il vous
„ plaira, il ést certain qu'ils n'ont pas
„ moins d'envie que le plus orgueilleux
„ d'entre nous autres hommes, de faire
„ voir qu'ils sont libres ; qu'ils font de bon-
„ nes actions de leur propre mouvement ;
„ & qu'ils sont absolus & independants.

„ 2. Une autre chose qu'il faut observer
„ dans l'instruction des Enfans, & qui ést
„ une suite de ce que nous venons de dire,
„ c'ést que vous ne devez les obliger à fai-
„ re les choses pour lesquelles vous leur a-
„ vez fait naître de l'inclination que dans
„ le temps qu'ils y sont portez. Une per-
„ sonne qui se plaît à lire, à écrire, à
„ chanter, &c. se trouve quelquefois d'une
„ telle humeur que ces choses ne lui plai-
„ sent point du tout ; & si dans ce temps-
„ là il veut se forcer à y appliquer son Es-
„ prit, il ne fait que se tourmenter & se
„ chagriner inutilement. Il en ést de même
„ des Enfans. Il faut donc observer avec
„ soin le changement qui arrive à leur hu-
„ meur, & être toûjours prêt à profiter
„ du temps auquel ils sont bien disposez
„ pour certaines choses, afin de les enga-
„ ger alors à s'y appliquer. Que s'ils ne
„ sont pas assez souvent portez d'eux-mê-
„ mes

,, mes à apprendre ce qu'on veut leur en-
,, ſeigner, il faudroit les y diſpoſer adroi-
,, tement par quelque diſcours préliminai-
,, re. C'eſt là, je penſe, ce qui ne feroit
,, pas fort difficile à un habile Gouverneur
,, qui étudieroit le temperament de ſon E-
,, leve, & qui voudroit ſe donner la peine
,, de lui remplir l'Eſprit d'idées propres à
,, le paſſionner pour le ſujet dont il a deſ-
,, ſein de l'entretenir. On épargneroit par
,, là beaucoup de temps, ſans cauſer aux
,, Enfans aucun ennui : car un Enfant qui
,, eſt d'humeur de s'attaccher à une certai-
,, ne choſe, y fera alors trois fois plus de
,, progrès, que s'il y employoit le double
,, de temps & de peine, lors qu'il s'y ap-
,, plique à contre-cœur & malgré lui. Si
,, l'on avoit égard à cela comme on de-
,, vroit, on pourroit permettre aux Enfans
,, de badiner & de joüer juſques à en être
,, las ; & il leur reſteroit cependant aſſez
,, de temps pour apprendre tout ce qui eſt
,, à la portée de chaque âge. Mais c'eſt
,, une choſe qui n'eſt, ni ne peut guere
,, être conſiderée dans la methode ordinai-
,, re d'élever les Enfans. Cette methode
,, qui conſiſte à faire tout par le moyen de
,, la Verge, eſt fondée ſur d'autres Princi-
,, pes : comme elle n'a rien d'engageant,
,, elle ne ſe met pas en peine de conſidérer
,, l'humeur preſente des Enfans, elle n'y a
,, aucun égard, & ne ſonge point à cher-
,, cher les momens favorables où leur in-
,, clination pourroit ſe reveiller. Et en
,, effet il ſeroit ridicule d'attendre qu'un En-
,, fant

„ fant fe portât de lui-même à quitter fes
„ divertiffemens, & qu'il recherchât libre-
„ ment & avec plaifir les occafions d'ap-
„ prendre, après que la contrainte & les
„ coups lui ont infpiré de l'averfion pour
„ fa tâche. Cependant fi l'on s'y prenoit
„ comme il faut, le temps que les Enfans
„ employeroient à apprendre les chofes qu'on
„ voudroit leur enfeigner ferviroit autant à les
„ délaffer de leurs jeux, que leurs jeux fer-
„ vent à les delâffer de la peine qu'ils
„ prennent à apprendre ces chofes. Le tra-
„ vail eft égal des deux côtez ; & ce n'eft
„ pas là ce qui chagrine les Enfans, car
„ ils aiment à être occupez, & naturelle-
„ ment ils fe plaifent au changement & à
„ la diverfité des occupations. Le feul a-
„ vantage qu'ils trouvent en ce qu'on nom-
„ me *Jeu* & *divertiffement*, c'eft qu'ils s'y
„ appliquent par un mouvement de leur li-
„ berté ; & qu'ils y employent de gayeté
„ de cœur leur peine, dont vous pouvez re-
„ marquer qu'ils ne font pas grands ména-
„ gers ; au lieu qu'ils font pouffez & en-
„ traînez pas force à ce qu'ils doivent ap-
„ prendre, ce qui dès l'entrée les rebutte,
„ & refroidit l'ardeur qu'ils pourroient a-
„ voir pour ces chofes. Leur liberté ne
„ s'accommode pas de ce joug qu'on veut leur
„ impofer. Mais faites feulement en forte
„ qu'ils demandent à leur Gouverneur de
„ leur donner leçon, comme ils prient fou-
„ vent leurs Camarades de leur enfeigner
„ certains Jeux ; & vous verrez qu'alors
„ contens de fe voir libres en cela comme
„ en

,, en toute autre chose, ils s'en feront un
,, divertissement ainsi que de leurs Jeux: &
,, qu'ils s'y porteront avec autant de plaisir
,, qu'à tous leurs autres amusemens. Par
,, cette methode, ménagée avec tout le soin
,, possible, il y a grande apparence qu'on
,, peut inspirer à un Enfant le desir d'ap-
,, prendre tout ce qu'on voudra lui ensei-
,, gner. Dans une Famille, le plus difficile
,, est, je l'avoûe, de conduire ainsi le plus
,, âgé des Enfans: mais lors qu'il aura une fois
,, pris ce pli, on pourra par son moyen mener
,, aisément tous les autres où l'on voudra.

,, Quoi qu'il soit très-certain que le temps
,, le plus propre pour enseigner quelque
,, chose aux Enfans, c'est lorsque leur hu-
,, meur les y porte, qu'ils sont bien dispo-
,, sez à s'y appliquer, & qu'ils ne sont point
,, détournez d'y attacher leur Esprit ni par
,, nonchalance, ni par une forte application
,, à quelqu'autre Objet; voici pourtant
,, deux choses à quoi il faut prendre garde.
,, 1. La premiére est, que soit qu'on n'ob-
,, serve pas exactement ces occasions favo-
,, rables, & qu'on n'en profite pas aussi sou-
,, vent qu'elles se presentent; ou qu'effecti-
,, ment elles ne reviennent pas aussi souvent
,, qu'il faudroit, il ne faut pourtant pas
,, negliger l'avancement d'un Enfant, & le
,, laisser croupir dans une oisiveté qui lui
,, devienne habituelle. 2. La seconde chose
,, qu'il faut observer dans cette occasion,
,, c'est que, quoique l'Ame ne soit pas fort
,, en état de recevoir de nouvelles idées,
,, lorsqu'elle n'est pas bien disposée, ou

,, qu'el-

„ qu'elle eſt fixée ſur quelque autre Objet,
„ cependant c'eſt une choſe importante &
„ bien digne de nos ſoins de lui apprendre
„ à acquerir de l'empire ſur elle-même, à
„ pouvoir, lorsqu'elle le ſouhaite, renoncer
„ à la recherche d'une choſe qu'elle pour-
„ ſuivoit avec chaleur, & s'appliquer à
„ une autre ſans peine & avec plaiſir; ou
„ à vaincre ſa pareſſe, toutes les fois qu'el-
„ le voudra, pour s'attacher vigoureuſe-
„ ment à ce que ſa Raiſon ou quelques per-
„ ſonnes ſages lui propoſeront. C'eſt à quoi
„ il faut accoûtumer les Enfans en les met-
„ tant quelquefois à l'épreuve, c'eſt-à-di-
„ re, en leur propoſant quelque choſe à
„ conſiderer, & en tâchant de fixer entié-
„ rement leur attention de ce côté-là, lors-
„ qu'ils ont l'Eſprit détendu par pareſſe,
„ ou fortement appliqué ailleurs. Si par ce
„ moyen un Enfant vient à acquerir l'habi-
„ tude de ſe rendre maître des opérations
„ de ſon Eſprit, en ſorte qu'il puiſſe, ſelon
„ que l'occaſion le demande, laiſſer à quar-
„ tier les *idées*, ou les *affaires* dont il eſt
„ actuellement occupé, pour s'attacher ſans
„ repugnance, ou ſans peine à de nouveaux
„ Objets, cela lui ſera plus avantageux que
„ de ſavoir le Latin, toutes les rubriques
„ de la Logique, & la plupart des choſes
„ qu'on fait apprendre ordinairement aux
„ Enfans.

„ Comme les Enfans ſont plus actifs & plus
„ remuans dans leur premiére jeuneſſe qu'en
„ aucun autre temps de leur vie; & qu'ils
„ ont aſſez d'indifference pour tout ce qu'ils
„ ſont

„ ſont capables de faire, *danſer* ou *ſauter à* „ *cloche-pié* ſeroit pour eux la même choſe, „ ſi on les y encourageoit ou qu'on les en „ détournât par des motifs également pro- „ pres de part & d'autre à produire l'un „ ou l'autre de ces effets. Quant aux choſes „ que nous voulons leur apprendre, la gran- „ de & l'unique raiſon que j'aye pû décou- „ vrir qui les en dégoûte, c'eſt qu'on les y „ engage par autorité; qu'on leur en fait une „ affaire, & un ſujet perpetuel de chagrin „ & d'inquiétude, de ſorte qu'ils ne s'y ap- „ pliquent qu'en tremblant: ou que, s'ils „ s'y portent volontairement, on les y at- „ tache trop long-temps, juſqu'à ce qu'ils „ en ſoient fatiguez: toutes circonſtances „ qui vont à dépouiller les Enfans de cette „ liberté naturelle pour laquelle ils ont une „ ſouveraine paſſion, & qui ſeule leur fait „ trouver un ſi grand plaiſir dans leurs Jeux „ ordinaires. Changez ſeulement de con- „ duite avec vos Enfans, & vous verrez „ qu'ils tourneront auſſi-tôt leur application „ du côté qu'il vous plaira; ſur tout, s'ils „ ſont ſoûtenus par l'exemple d'autres per- „ ſonnes qu'ils eſtiment, & qu'ils croyent „ au deſſus d'eux. Si d'ailleurs les choſes „ qu'ils voyent faire aux autres, leur ſont „ adroitement miſes devant les yeux com- „ me les ſuites de certains priviléges deſti- „ nez à un âge plus avancé, ou à une con- „ dition plus relevée que la leur, alors l'am- „ bition & le deſir de s'élever toûjours plus „ haut, & d'égaler ceux qui les ſurpaſſent, „ leur inſpirera une certaine ardeur qui les

„ fera

„ fera entrer dans le chemin que vous leur
„ montrez, & les animera à y marcher
„ avec vigueur, & avec une satisfaction
„ d'autant plus sensible que leur propre desir
„ les aura engagez dans cette carriére: par
„ où leur liberté, la chose du monde qui
„ leur est la plus précieuse, ne souffrira au-
„ cune atteinte, ce qui servira encore beau-
„ coup à échauffer leur courage. Tout ce-
„ la joint au plaisir d'être estimé & d'ac-
„ querir de la réputation, suffira, je m'assû-
„ re, pour porter les Enfans à leur devoir,
„ sans qu'il soit besoin de les exciter par
„ d'autres aiguillons, à s'appliquer, avec
„ l'assiduité nécessaire, aux choses qu'on
„ voudra leur apprendre. J'avoüe que d'a-
„ bord il faut, pour en venir là, de la pa-
„ tience, de l'adresse, de la douceur, de
„ l'application, & beaucoup de prudence.
„ Mais à quoi bon tenir un Gouverneur au-
„ près de vos Enfans, s'il ne falloit pren-
„ dre aucune peine pour les bien élever ?
„ Du reste, lorsqu'on aura une fois gagné
„ cela sur l'Esprit d'un Enfant, on le por-
„ tera bien plus aisément dans la suite à
„ tout ce qu'on voudra, qu'en le traitant
„ d'une maniére plus sévére & plus impe-
„ rieuse. Et dans le fonds, ce premier point
„ n'est pas, je croi, fort difficile à gagner.
„ Je suis même persuadé qu'on en vien-
„ droit à bout sans aucune peine, si les
„ Enfans n'avoient point de mauvais exem-
„ ples devant les yeux. C'est pourquoi le
„ grand danger que je redoute dans cette
„ occasion, c'est seulement de la part des
„ Do-

„ Domeſtiques, & d'autres Enfans mal-é-
„ levez, ou de telles autres perſonnes vi-
„ cieuſes ou peu ſenſées, qui corrompent
„ les Enfans, ou par l'exemple qu'ils leur
„ donnent d'une conduite dereglée, ou en
„ leur faiſant prendre des plaiſirs illicites,
„ & les louant en même temps de ce qu'ils
„ s'y abandonnent : deux choſes qui ne de-
„ vroient jamais aller enſemble.

„ Comme il faudroit recourir très-rare-
„ ment aux coups pour châtier les Enfans,
„ je croi qu'il eſt peut-être d'une auſſi dan-
„ gereuſe conſéquence de leur faire de fre-
„ quentes reprimandes, & ſur tout, ſi elles
„ ſont accompagnées de paſſion. Rien n'eſt
„ plus propre à diminuer l'autorité des
„ Parens, & le reſpect que les Enfans ont
„ pour eux ; car vous devez ſavoir (& je
„ vous prie de vous en bien reſſouvenir) que les
„ Enfans demêlent bien-tôt la difference
„ qu'il y a entre la paſſion & la Raiſon.
„ Comme ils ne peuvent que reſpecter
„ tout ce qui vient de la part de la Rai-
„ ſon, auſſi conçoivent-ils d'abord du mé-
„ pris pour tout ce qui n'eſt qu'un effet de
„ la Paſſion, ou s'ils en ſont émus & épou-
„ vantez ſur le champ, cette impreſſion
„ s'évanouït bientôt ; & une eſpece d'in-
„ ſtinct naturel leur apprendra facilement à
„ mépriſer tous ces vains éclats qui ne ſont
„ fondez ſur rien de ſolide. Puiſque les
„ Enfans ne doivent être reprimez par leurs
„ Parens qu'à l'occaſion de leurs actions vi-
„ cieuſes qui ſe réduiſent à un fort petit nom-
„ bre durant leur tendre jeuneſſe, un regard

„ ou un ſigne doit ſuffire pour les corriger
„ lorſqu'ils font mal ; ou ſi quelquefois on
„ eſt obligé de ſe ſervir de paroles pour les
„ reprendre, il faut le faire d'une maniére
„ grave, douce & moderée, en faiſant voir
„ ce qu'il y a de dereglé ou de mal-ſeant
„ dans la faute, plutôt que de cenſurer ru-
„ dement l'Enfant de ce qu'il l'a commi-
„ ſe, ce qui l'empêche de s'aſſurer ſi vous
„ n'en voulez pas plutôt à ſa perſonne qu'à
„ l'action qu'il vient de faire. Dans les re-
„ primandes paſſionnées on ſe laiſſe empor-
„ ter ordinairement à des paroles piquantes
„ & outrageuſes, ce qui produit encore ce
„ méchant effet, qu'il apprend aux Enfans
„ à uſer dans l'occaſion du même langage ;
„ car il ne faut pas attendre qu'étant autori-
„ ſez par de ſi bons garands à ſe ſervir de
„ ces titres injurieux, ils ayent honte, ou
„ faſſent difficulté de les donner à d'autres
„ perſonnes.

„ Mais ici, l'on me dira, quoi donc, ne
„ voulez-vous pas qu'on batte jamais les
„ Enfans, pour quelque faute qu'ils com-
„ mettent ? C'eſt autant que ſi vous les laiſ-
„ ſiez courir à bride abbatuë dans toute ſor-
„ te de deſordres. Il s'en faut bien que cela
„ ſoit ſi propre à produire cet effet qu'on
„ ſe l'imagine, pourvû qu'on ait d'abord
„ formé l'Eſprit des Enfans comme il faut,
„ en leur inſpirant ce reſpect pour leurs Pa-
„ rens, duquel nous avons déja parlé. Pour
„ les châtimens corporels, on a obſervé con-
„ ſtamment, qu'ils ne ſont pas d'un fort
„ grand uſage, lorſque la douleur qu'ils cau-

„ ſent,

„ ſent, eſt tout ce qu'on y craint, ou qu'on
„ y voit, car l'effet qu'ils produiſent en ce
„ cas-là, ne dure pas davantage que le ſou-
„ venir de cette douleur qui s'évanouït en
„ fort peu de temps. Il y a pourtant un
„ défaut & qui eſt l'unique, à mon avis,
„ pour lequel je croi qu'on doit battre les
„ Enfans, c'eſt l'obſtination, ou la déſo-
„ beïſſance volontaire: & en cela même je
„ voudrois qu'on fit en ſorte, ſi l'on pou-
„ voit, que la honte que les Enfans auroient
„ d'être battus, plutôt que la douleur des
„ coups fit la plus grande partie de la puni-
„ tion. La honte de mal faire & de meriter
„ châtiment, eſt le ſeul veritable frein pro-
„ pre à tenir les hommes dans le chemin de
„ la Vertu. La douleur de la verge, ſi cette
„ honte ne l'accompagne point, paſſe tout
„ auſſi-tôt; & par l'uſage vient bientôt à
„ n'avoir rien d'effrayant. J'ai vû des En-
„ fans d'une perſonne de qualité qu'on te-
„ noit auſſi bien dans le reſpect en leur fai-
„ ſant apprehender d'aller ſans ſouliers, que
„ d'autres en les menaçant du foûet. Quel-
„ ques petites punitions de cette eſpèce ſe-
„ roient beaucoup meilleures, ce me ſem-
„ ble, que des coups. Car ſi l'on veut in-
„ ſpirer aux Enfans des ſentimens généreux
„ & dignes d'un honnête-homme, c'eſt à
„ la honte d'avoir mal fait, & au des-hon-
„ neur dont leur faute eſt accompagnée qu'on
„ devroit les rendre ſenſibles plutôt qu'à la
„ peine qui eſt attachée aux châtimens. Mais
„ pour ce qui eſt de l'opiniâtreté & de la
„ déſobeïſſance volontaire & déterminée,

 „ il

„ il la faut vaincre par les coups, car il
„ n'y a point d'autre remède à ce mal.
„ Pour cet effet, quoi que vous commandiez
„ ou que vous défendiez à vôtre Enfant,
„ faites vous obeïr promptement, sans quar-
„ tier, & sans aucune résistance. Car si une
„ fois vous en êtes avec lui à disputer à qui
„ sera le maître de vous deux, ce qui arrive
„ lorsque vous lui commandez une chose, &
„ qu'il refuse de la faire, vous devez pren-
„ dre une forte résolution de l'emporter sur
„ lui, à quelque violence que vous soyez
„ obligé d'en venir pour cela, si un signe
„ ou des paroles ne sont pas capables de
„ le soûmettre à vôtre volonté; à moins
„ que vous n'ayiez envie d'être à l'avenir
„ pendant tout le reste de vôtre vie, en-
„ tiérement dans la dependance de vôtre
„ Fils. Il me souvient à ce propos d'une
„ Dame de ma connoissance, fort prudente
„ & d'un naturel fort doux, qui se vit ré-
„ duite à battre une petite Fille qu'on lui
„ amenoit de chez la Nourrice, de la battre,
„ dis-je, le même jour qu'elle vint chez
„ elle, à huit diverses reprises dans un matin,
„ avant que de pouvoir vaincre son opi-
„ niâtreté, & l'obliger à faire certaine
„ chose très-facile en elle-même, & entié-
„ rement indifferente. Si cette prudente Mé-
„ re eût cessé plutôt de battre sa Fille, &
„ qu'elle se fût arrêtée après l'avoir battuë
„ sept fois, elle auroit gâté cette Enfant
„ pour toûjours; & en la battant ainsi sans
„ aucun fruit, elle n'auroit fait que con-
„ firmer son humeur révêche dont on n'au-

„ roit

„ roit pû la corriger dans la suite qu'avec „ une peine extraordinaire. Mais en continuant prudemment de la battre jusqu'à „ ce qu'elle eût dompté son humeur, & fait „ plier sa volonté, ce qui est l'unique but „ de la correction & des châtimens, elle „ établit entiérement son autorité dès ce „ moment-là; & dans la suite elle a toûjours obtenu de sa Fille une prompte „ obeïssance en toutes choses. Comme ce fut „ là la premiére fois qu'elle la battit, ce „ fut aussi, je croi, la derniére.

„ La premiére fois qu'on est obligé de recourir à la Verge, il faudroit que la douleur de ce châtiment, continuée & augmentée sans cesse jusqu'à ce qu'elle eût „ entiérement vaincu l'opiniâtreté de l'Enfant domptât premiérement l'Esprit & „ mit sur pié l'autorité des Parens; & les „ Parens après cela devroient conserver leur „ autorité pour toûjours, en mêlant prudemment la douceur avec la gravité.

„ Si l'on pensoit serieusement à cela, on „ seroit sans doute bien plus retenu qu'on „ ne l'est ordinairement, à se servir de la „ Verge & du Bâton pour corriger les Enfans: & l'on ne seroit pas si porté à regarder les châtimens comme un remède „ souverain & universel qu'on peut employer au hazard dans toute sorte d'occasions. Quoi qu'il en soit, il est certain „ que, si les coups ne produisent aucun bien, „ ils produisent beaucoup de mal. S'ils ne „ font aucune impression sur l'Esprit, & ne „ domptent pas la volonté, ils ne servent

„ qu'à endurcir le coupable ; & quelque
„ peine qu'il ait soufferte pour sa faute,
„ cela ne fait que le confirmer dans son
„ opiniâtreté, passion qu'il cherit tendrement,
„ & qui venant de le rendre victorieux,
„ le dispose à disputer & à esperer un
„ nouveau triomphe pour l'avenir. Aussi
„ suis je persuadé, que ce n'est que par des
„ corrections mal-entenduës qu'on a rendu
„ obstinez plusieurs Enfans, qui sans cela
„ auroient été fort souples & fort traitables.
„ Car de châtier, par exemple, un Enfant,
„ comme si l'on n'avoit d'autre vûe que de
„ satisfaire sa colere qu'une faute passée
„ vient d'exciter, comment cela peut-il servir
„ à dresser son esprit, à quoi il faut
„ s'appliquer principalement ? Si donc, outre
„ la faute considerée en elle-même, on
„ ne découvroit point, dans l'ame de celui
„ qui l'a commise, une manifeste opiniâtreté,
„ il ne seroit nullement nécessaire
„ d'en venir aux coups. En ce cas-là une
„ douce & grave remontrance suffiroit pour
„ corriger les fautes de fragilité, d'oubli,
„ ou d'inadvertance, selon qu'elles seroient
„ plus ou moins considerables. Mais s'il y a
„ de la malice dans la volonté de l'Enfant,
„ si son action est produite par une
„ désobeïssance résoluë & déterminée,
„ alors il ne faut pas mesurer le châtiment
„ à la grandeur ou à la petitesse
„ de la faute, telle qu'elle paroît à n'en
„ considérer que les dehors, mais il faut proportionner
„ la peine à la malice que renferme
„ l'action par rapport au respect & à
„ la

„ la soûmission qu'un Enfant doit avoir pour
„ les ordres de son Pére; & il faut toû-
„ jours punir rigoureusement ces sortes d'ac-
„ tions. Ajoûtez à cela que lors que vous
„ avez commencé de battre, quoi qu'il fail-
„ le faire quelque trêve aux coups, vous ne
„ devez cesser entiérement que jusques à ce
„ que vous ayiez fait impression sur l'es-
„ prit, & que vôtre Enfant donne des mar-
„ ques d'un veritable repentir, qu'il fasse
„ paroître de la honte d'avoir mal fait, &
„ une résolution d'obeïr à vos ordres. J'a-
„ voûe qu'il ne suffit pas pour cela d'im-
„ poser certains devoirs aux Enfans, & de
„ les battre sans autre façon dès qu'ils ne
„ les remplissent point, ou qu'ils ne s'en
„ acquitent pas à nôtre fantaisie: mais il
„ faut du soin, de l'attention, de l'appli-
„ cation; il faut étudier exactement le tem-
„ perament des Enfans, & bien peser leurs
„ fautes avant que d'en venir à cette espè-
„ ce de châtiment. Mais aussi, cela ne
„ vaut-il pas mieux que d'avoir toûjours la
„ verge à la main, comme l'unique moyen
„ dont on puisse se servir pour bien élever
„ des Enfans; & que de rendre inutile ce
„ remède, qui dans des extrémitez peut ê-
„ tre d'un grand usage, en y recourant à
„ tout moment & en toute sorte d'occa-
„ sions, de le rendre, dis-je, entiérement
„ inutile, lors qu'il est effectivement né-
„ cessaire de l'employer? Car le moyen
„ d'éviter cet inconvenient, si sans aucun
„ discernement on bat un Enfant pour la
„ moindre bevûë; si pour une faute contre

„ la syntaxe, ou pour une syllable mal
„ placée dans un vers on punit un Enfant,
„ d'ailleurs bien reglé & plein d'esprit,
„ avec autant de séverité, qu'on châtie un
„ Enfant malin & revêche pour un crime
„ qu'il a commis volontairement? Et com-
„ ment peut-on esperer qu'une telle maniè-
„ re d'agir touche l'Ame & la dispose à la
„ Vertu, la seule chose à quoi vous devez
„ travailler, puisque ce point une fois ga-
„ gné, tout ce que vous pouvez desirer de
„ plus, suivra naturellement?

„ Lors donc qu'il n'y a dans la volonté
„ des Enfans aucun travers à redresser, il
„ n'est pas nécessaire d'en venir aux coups.
„ Toutes les autres fautes, où il ne paroît
„ ni mauvaise disposition d'esprit, ni une
„ envie de secouer l'autorité d'un Pére ou
„ d'un Gouverneur, ne sont que de simples
„ méprises. Souvent il faut faire semblant
„ de ne pas les voir: ou bien si l'on en
„ prend connoissance, il faut se contenter
„ de les relever par de petits avis & de
„ douces reprimandes, jusqu'à ce qu'une
„ frequente rechute, & un mépris volon-
„ taire des remontrances qu'on leur a faites,
„ montrent que la faute a sa source dans
„ l'Esprit; & que leur désobeïssance vient
„ d'une manifeste opiniâtreté. Mais aussi
„ lors que l'opiniâtreté éclatte & qu'elle
„ est nettement averée, bien loin de se dis-
„ penser d'en prendre connoissance ou de la
„ negliger, il faut la vaincre & la reprimer
„ out aussi-tôt. Seulement faut-il prendre
„ garde de ne pas se tromper soi-même en

„ cet-

„ cette rencontre, & de se bien assûrer que
„ ce n'est autre chose qu'une veritable obsti-
„ nation.

„ Comme il faut éviter autant qu'on peut
„ les occasions de punir les Enfans, & sur
„ tout de les battre, je ne croi pas qu'il
„ faille en venir là fort souvent. Car si on
„ leur a une fois inspiré cette crainte & ce
„ respect dont j'ai déja parlé, un coup d'œuil
„ suffira en plusieurs occasions pour les faire
„ rentrer dans leur devoir. Du reste, il ne
„ faut pas attendre des Enfans la mê-
„ me prudence, la même gravité, &
„ la même application, que d'un hom-
„ me fait. Il faut leur permettre, com-
„ me j'ai déja dit, tous les petits Jeux
„ enfantins, toutes les badineries qui con-
„ viennent à leur âge, sans en prendre au-
„ cune connoissance. L'imprudence, la ne-
„ gligence & la gayeté font le vrai caractére
„ de cet âge-là. Je ne croi donc pas, que
„ la sévérité, dont je viens de parler, doive
„ être employée à leur défendre à contre-
„ temps ces sortes d'amusemens. Et ici il
„ faut se donner garde de ne pas prendre
„ promptement pour opiniâtreté ce qui n'est
„ qu'un effet naturel de leur âge ou de leur
„ temperament. Lors qu'ils tombent dans
„ ces sortes d'égaremens, il faut leur tendre
„ la main, & les ramener doucement com-
„ me des personnes naturellement infirmes:
„ & quoi qu'ils ayent été avertis de se cor-
„ riger de ces fautes, chaque rechute ne doit
„ pourtant pas passer pour un mépris formel
„ des avis qu'on leur a donné, & être d'a-

R 5 „ bord

„ bord punie, comme un effet d'obstination.
„ Il est bien vrai qu'on ne doit pas negliger
„ les fautes de fragilité, ni les laisser passer
„ sans en prendre connoissance: mais à moins
„ que la Volonté n'y ait quelque part, il
„ ne faudroit jamais les exaggerer, ou les
„ censurer fort rudement: on devroit plutôt
„ les redresser avec une douceur proportion-
„ née à la foiblesse de l'âge. Par ce moyen
„ les Enfans s'appercevront de ce qu'il y a
„ de plus choquant dans chaque faute, &
„ apprendront à l'éviter. Et ce qui est le
„ grand point, ils seront encouragez par là
„ à se conserver l'Intention droite & sin-
„ cére, voyant que cette droiture les met à
„ couvert de tout chagrin considérable; &
„ qu'à l'égard de tous leurs autres manque-
„ mens, bien loin que leurs Párens & leur
„ Gouverneur en prennent occasion de s'em-
„ porter contr'eux & de les accabler de re-
„ proches, ils tâchent de les en corriger
„ avec toute sorte de douceur & de condes-
„ cendance. Detournez vos Enfans du vice,
„ & de toutes mauvaises habitudes. Pour ce
„ qui est de la conduite qu'ils doivent tenir
„ dans le monde, en général ils s'y per-
„ fectionneront tous les jours de plus en plus
„ autant qu'il sera nécessaire par rapport à
„ leur âge & à la compagnie qu'ils frequen-
„ teront ordinairement: & à mesure qu'ils
„ avanceront en âge, ils auront toûjours plus
„ d'attention & plus d'application aux affai-
„ res. Mais afin que vos paroles ayent toû-
„ jours de l'autorité sur leur Esprit, si dans
„ quelque rencontre particuliére vous venez
„ à

„ à leur ordonner de cesser de faire quelque
„ petite bagatelle, faites vous obeïr quel-
„ que peu importante que soit la chose, &
„ ne permettez jamais qu'ils vous fassent la
„ loi. Cependant je serois d'avis qu'un Pére
„ interposât rarement son autorité dans ces
„ sortes de cas, ou dans quelque autre,
„ excepté où il s'agit de choses qui ten-
„ dent à produire en eux de mauvaises ha-
„ bitudes. Il y a, si je ne me trompe, de
„ meilleurs moyens de se rendre maître de
„ l'Esprit d'un Enfant & après que vous
„ aurez gagné ce premier point, le meil-
„ leur moyen que vous puissiez employer la
„ plupart du temps pour l'amener où vous
„ voudrez, c'est de lui convaincre doucement
„ l'Esprit par de bonnes raisons.

„ On s'étonnera peut être de m'entendre
„ dire qu'*il faut raisonner avec les Enfans*.
„ C'est-pourtant là si fort mon sentiment,
„ que je croi qu'on devroit s'en faire une
„ obligation. Les Enfans sont capables d'en-
„ tendre raison, dès qu'ils entendent leur
„ Langue maternelle; & si je ne me trompe,
„ ils aiment à être traitez en gens raisonna-
„ bles plutôt qu'on ne s'imagine. Il faut
„ entretenir en eux cette espece de fierté,
„ & s'en servir autant qu'il est possible,
„ comme d'un moyen universel pour les
„ amener où l'on veut.

„ Mais par les *Raisons* que je conseille
„ de proposer aux Enfans, je ne veux par-
„ ler que de celles qui sont proportionnées
„ à leur capacité & à leur conception. Per-
„ sonne n'ignore qu'il ne faut pas discou-

„ rir avec un Enfant de trois ans ou de
„ sept ans, de la même maniére qu'a-
„ vec un homme fait. De longs dis-
„ cours, & des raisonnemens philosophi-
„ ques accableroient & troubleroieut l'es-
„ prit d'un Enfant, au lieu de l'instruire.
„ Lors donc que je dis qu'il faut agir avec
„ les Enfans comme avec des Créatures rai-
„ sonnables, j'entens qu'en les traitant d'u-
„ ne maniére douce & moderée, lors même
„ que vous les reprenez de quelque chose,
„ vous leur fassiez sentir, que vous ne faites
„ rien qui ne soit raisonnable en soi, & qui
„ ne se termine à leur propre avantage; &
„ que ce n'est point par caprice, par passion
„ ou par fantaisie que vous leur comman-
„ dez, ou que vous leur défendez telle ou
„ telle chose. C'est ce qu'ils peuvent très-
„ bien connoître: & je ne doute point que
„ par ce moyen on ne puisse leur faire com-
„ prendre la nécessité de s'attacher à toutes
„ les vertus auxquelles il est nécessaire de
„ les porter, & de fuïr tous les vices dont
„ il faut les préserver. Mais pour en venir
„ là, il faut choisir des raisons qui soient
„ proportionnées à leur âge, & à leur dis-
„ cernement, & les proposer toûjours brie-
„ vement & en termes simples. Combien
„ d'hommes faits qui ne sont pas accoûtu-
„ mez à porter leur meditation au de là des
„ opinions vulgaires, auxquels il ne seroit
„ peut-être pas fort aisé de faire compren-
„ dre sur quels fondemens sont appuïez plu-
„ sieurs Devoirs de la vie, & quelles sont
„ les sources du Juste & de l'Injuste, d'où

„ dé-

„ découlent ces Devoirs? A plus forte rai-
„ son les Enfans sont incapables de conce-
„ voir des raisonnemens tirez d'un principe
„ éloigné, & de pénétrer la force d'un ar-
„ gument qui dépend d'une longue discussion.
„ Les raisons qui les peuvent frapper, doi-
„ vent être communes, & à la portée de
„ leur esprit, si sensibles qu'on puisse, pour
„ ainsi dire, les leur faire toucher au doigt.
„ Et si l'on a égard à leur âge, à leur tem-
„ perament, & à leurs inclinations, on ne
„ manquera jamais de motifs propres à faire
„ impression sur leur esprit. Mais si l'on
„ n'en trouvoit aucun en particulier, en voici
„ qui seront toûjours intelligibles & capa-
„ bles de les détourner de toutes les fautes
„ dont il est necessaire de prendre connois-
„ sance pour les en corriger, c'est de leur
„ représenter Qu'en *commettant ces fautes*
„ *ils se couvriront de confusion; qu'ils se ren-*
„ *dront méprisables, & qu'ils encourront vô-*
„ *tre disgrace.*

„ Mais de tous les moyens qu'on doit em-
„ ployer pour instruire les Enfans, & pour
„ former leurs mœurs, il n'y en a point de
„ plus simple, de plus aisé, ni de plus effi-
„ cace que de leur mettre devant les yeux
„ des exemples des choses, que vous voulez
„ leur faire pratiquer ou éviter. Lors que
„ par le commerce qu'ils ont avec les per-
„ sonnes de leur connoissance, ils sont à por-
„ tée d'envisager ces exemples, & de faire
„ quelques reflexions sur ce qu'ils renferment
„ de beau ou d'irregulier, cela est plus ca-
„ pable de les leur faire suivre ou éviter,

„ que tous les discours qu'on pourroit leur
„ faire dans la même vûe. Les paroles,
„ quelque touchantes qu'elles soient, ne
„ peuvent jamais donner aux Enfans de si
„ fortes idées des vertus & des vices, que
„ les actions des autres hommes, pourvû
„ que vous dirigiez leur esprit de ce côté-
„ là, & que vous leur recommandiez d'exa-
„ miner telle & telle bonne ou mauvaise
„ qualité, dans les circonstances où elles
„ se presentent dans la pratique. Ainsi
„ par rapport aux maniéres, la beauté ou
„ l'indécence de plusieurs choses, se fera
„ mieux sentir à un Enfant, & fera de plus
„ profondes impressions sur son esprit par
„ l'exemple d'autrui, que par toutes les
„ régles & tous les avis qu'on pourroit leur
„ donner sur toutes ces choses.

„ Cette Methode ne doit pas seulement
„ être pratiquée pendant que les Enfans
„ sont jeunes, mais aussi durant tout le
„ temps qu'ils sont sous la conduite d'au-
„ trui. Et je croi dans le fonds que c'est
„ le meilleur moyen, qu'un Pére puisse
„ employer, pour corriger son Enfant de
„ quelque defaut que ce soit, sauf à lui
„ de juger combien de temps il doit se ser-
„ vir en particulier de ce moyen; car rien
„ n'est plus propre que l'exemple à faire
„ de douces & de profondes impressions sur
„ l'esprit des hommes. Les mêmes defauts
„ qu'ils négligent de voir ou qu'ils excusent
„ en eux-mêmes, ils ne peuvent s'empêcher
„ de les désapprouver, & d'en être choquez
„ lors qu'ils les découvrent dans d'autres
„ personnes.

„ A

„ A l'occaſion de ce que j'ai dit qu'il faut
„ battre les Enfans, on peut demander,
„ En *quel temps & par qui les Enfans doi-*
„ *vent être battus lors qu'on eſt obligé d'en*
„ *venir à cette extrémité;* Si *on les doit bat-*
„ *tre ſur le champ dès qu'ils commettent une*
„ *faute, & que la memoire en eſt toute recen-*
„ *te;* & Si *les Parens doivent le faire eux-*
„ *mêmes.* Pour le premier article, je ne
„ croi pas qu'on doive châtier les Enfans
„ au moment qu'on les ſurprend en faute,
„ de peur que la paſſion ne ſe mette de la
„ partie, & que le châtiment pouſſé au de-
„ là des juſtes bornes ne perde toute ſon au-
„ torité; car les Enfans même ſont aſſez
„ éclairez pour voir quand c'eſt que nous
„ agiſſons par paſſion. Or, comme je
„ viens de le dire, ce qui fait le plus d'im-
„ preſſion ſur eux, c'eſt ce qui paroît ve-
„ nir purement & ſimplement de la Raiſon
„ de leurs Parens, ce qu'ils ſavent très-
„ bien diſtinguer. Quant au ſecond point,
„ ſi vous avez quelque ſage Domeſtique,
„ qui ſoit capable de gouverner vôtre En-
„ fant, & qui ait effectivement quelque
„ direction ſur ſa conduite (car ſi vous te-
„ niez un Gouverneur auprès de lui, il n'y
„ auroit plus de difficulté) je ſuis d'avis que
„ vous chargiez ce Domeſtique du ſoin
„ de lui infliger le châtiment que vous ju-
„ geiez à propos, car il vaut mieux, ce
„ me ſemble, que la douleur qu'un Enfant
„ doit ſouffrir, vienne plus directement de
„ la main d'une autre perſonne que de celle
„ de ſes Parens, pourvû que cela ſe faſſe

„ par

„ par leur ordre, & qu'ils soient présens à
„ l'action. Par ce moyen-là l'autorité des
„ Parens sera respectée ; & l'aversion que
„ les Enfans ont pour la peine qu'ils en-
„ durent, se tournera plutôt contre ceux qui
„ la leur infligent immédiatement. Je conseil-
„ lerois donc à un Pére *de battre rarement son*
„ *Enfant*, & de n'en venir-là que comme à
„ un dernier remède, & dans une extrême
„ néceſſité, c'est pourquoi il seroit peut-
„ être à propos qu'en ce cas-là il le fit de
„ telle sorte qu'un Enfant ne pût l'oublier
„ aisément.

„ Mais, comme j'ai dit ci-dessus, bat-
„ tre les Enfans est un des plus méchans
„ moyens qu'on puisse imaginer pour les
„ corriger, & par conséquent le dernier
„ qu'il faille employer, & seulement, dans
„ des cas désesperez, après avoir mis inu-
„ tilement en usage toutes les autres voyes
„ plus moderées dont on aura pû s'aviser :
„ ce qui étant exactement observé, l'on
„ sera très-rarement obligé d'en venir aux
„ coups. Car premiérement il n'est pas con-
„ cevable qu'un Enfant s'oppose plusieurs
„ fois, pour ne pas dire jamais, à un ordre
„ précis que son Pére lui donne dans quelque
„ occasion particuliére. Si, d'autre part,
„ un Pére ne fait pas valoir son autorité a-
„ vec rigueur en gênant ses Enfans par des
„ régles expresses concernant leurs petits a-
„ musemens ou d'autres actions indifferentes
„ où ils doivent avoir une entiére liberté ;
„ ou bien à l'égard de ce qu'ils appren-
„ nent, ou du progrès qu'ils doivent faire
„ dans

„ dans leurs differentes études, en quoi il ne
„ faut leur faire aucune violence ; si, dis-
„ je, on observe cela reguliérement, il ne
„ reste plus que la défense de quelques ac-
„ tions vicieuses en elles-mêmes, à l'occasion
„ dequoi un Enfant peut devenir coupable
„ d'obstination, & par conséquent meriter
„ d'être battu. Cela étant, une personne qui
„ prendra soin d'élever son Enfant comme
„ il faut, n'aura que très-peu d'occasions de
„ recourir aux coups. Un Enfant, durant
„ les sept premiéres années de sa vie, ne
„ peut être coupable que de mensonge, ou
„ de quelques petits traits de malice ; & ce
„ n'est qu'en commettant plusieurs fois ces
„ sortes de fautes, malgré la défense ex-
„ presse de ses Parens, que tombant dans
„ une opiniâtreté condamnable, il merite
„ d'être châtié, Si donc il a quelque incli-
„ nation vicieuse ; & que dès qu'on com-
„ mencera à s'en appercevoir, on lui en té-
„ moigne comme il faut sa surprise ; &
„ qu'ensuite, s'il vient à retomber une se-
„ conde fois, il en soit repris sévérement par
„ son Pére, par son Gouverneur, & par
„ tous ceux qui sont autour de lui, & qu'en
„ conséquence de cela il soit traité d'une
„ maniére qui convienne à l'état méprisa-
„ ble où il s'est réduit par sa mauvaise con-
„ duite, comme nous l'avons déja recomman-
„ dé : Si dis-je, on continuë à en user ainsi
„ avec lui, jusques à ce qu'il soit devenu
„ sensible à ce traitement, & qu'il ait conçû
„ de la honte pour sa faute, je croi qu'il
„ ne sera pas nécessaire de se servir d'au-

„ cune

„ cune autre correction, & qu'il n'y aura
„ plus par conséquent d'occasion d'en venir
„ aux coups. Ce qui oblige d'ordinaire à re-
„ courir à cette extrémité, ce ne sont que
„ les suites funestes de l'indulgence qu'on a
„ eûe d'abord pour les Enfans, & le peu
„ de soin qu'on a pris de les corriger de leurs
„ défauts. Si dès le commencement on ob-
„ servoit leurs mauvaises inclinations, &
„ qu'on prît soin de corriger par ces voyes
„ douces les premiéres irrégularitez qui s'en
„ ensuivent, on auroit rarement plus d'un
„ défaut à la fois à combattre; & il seroit
„ aisé de les en corriger sans aucun fracas,
„ & sans qu'il fût besoin d'en venir à un
„ moyen aussi rude que les coups. Ainsi en
„ attaquant leurs vices un à un, à mesure
„ qu'ils paroîtroient, on pourroit les déra-
„ ciner tous, sans qu'il en restât aucune tra-
„ ce ni aucun souvenir. Mais lors que par
„ une lâche complaisance pour nos petits En-
„ fans, nous laissons croître leurs defauts
„ jusqu'à ce qu'ils soient excessifs & en
„ grand nombre; & que leur diformité nous
„ accable de confusion & de chagrin, nous
„ sommes enfin obligez d'employer les
„ moyens les plus violens pour deraciner
„ ces mauvaises plantes, il arrive que
„ toute la force, toute l'adresse & toute la
„ diligence dont nous sommes capables,
„ suffisent à peine pour nettoyer cette pe-
„ piniére des mauvaises herbes, qui y pul-
„ lulent de toutes parts, & pour nous fai-
„ re espérer de recueillir jamais aucun fruit
„ dans la saison, pour recompense de nôtre
„ travail. „ La

„ La methode que je viens de recomman-
„ der étant observée, épargneroit à un Pé-
„ re le chagrin de charger à toute heure son
„ Enfant d'ordres & de préceptes pour le
„ porter à faire telle ou telle chose, & à
„ l'Enfant celui d'en être accablé. Car pour
„ moi, je serois d'avis, que de toutes les
„ actions qui tendent à produire de mau-
„ vaises habitudes, & qui sont les seules où
„ un Pére doit interposer son autorité, on
„ n'en défendît aucune aux Enfans, jusqu'à
„ ce qu'on eût découvert qu'ils les eussent
„ commises. Pour toutes ces défenses de tels
„ ou tels vices, faites à contre-temps, si
„ elles ne font rien de pis, elles servent
„ tout au moins à enseigner ces vices aux
„ Enfans & à les autoriser à s'y abandon-
„ ner, entant qu'elles supposent que des En-
„ fans peuvent être capables de les com-
„ mettre, quoi qu'il fût peut-être plus sûr
„ pour eux de les ignorer absolument. Le
„ meilleur remede qu'il y ait pour reprimer
„ ces désordres: c'est, comme j'ai déja dit,
„ de faire paroître de la surprise & de l'é-
„ tonnement à la vûe de quelqu'une de ces
„ fautes qui vont à produire quelque habi-
„ tude dereglée, dès qu'on convainc pour
„ la premiére fois un Enfant d'y être tombé.
„ Par exemple, s'il vient à mentir, ou à
„ faire quelque action malséante, & qu'on
„ s'en apperçoive, le premier moyen qu'on
„ doit employer pour le corriger de ces de-
„ fauts, c'est de lui en parler comme d'une
„ action étrange & monstrueuse, qu'on n'au-
„ roit jamais pû croire qu'il fût capable de

„ com-

„ commettre, afin de l'obliger parlà à en
„ avoir honte.

„ Mais ici l'on m'objectera apparemment,
„ que quoi que je dise de l'humeur traita-
„ ble des Enfans & du pouvoir que la honte
„ & les louanges ont sur leur esprit, il y
„ a pourtant plusieurs Enfans, qui ne s'at-
„ tacheroient jamais à leurs Livres, & à ce
„ qu'ils doivent apprendre, si on ne les châ-
„ tioit pour les y obliger. J'apprehende bien
„ que cette Objection ne vienne que des Col-
„ leges, & d'une coûtume inveterée, qui a
„ empêché d'éprouver les voyes de douceur
„ avec les précautions nécessaires, dans les
„ occasions où l'on pourroit les mettre en
„ usage. Car d'où vient donc, je vous prie,
„ qu'*il est nécessaire de recourir à la verge*
„ *pour enseigner le Latin & le Grec, puis*
„ *qu'on enseigne le François & l'Italien sans*
„ *ce secours?* Les Enfans n'apprennent-ils
„ pas à danser, & à faire des armes sans
„ être battus? Ne s'appliquent-ils pas de
„ même avec assez de soin à l'Arithmeti-
„ que, à la Peinture, &c. sans qu'il soit
„ nécessaire de recourir à la verge pour les
„ y porter? Cela pourroit faire croire qu'il
„ y a quelque chose d'étrange, de contrai-
„ re à la nature, & de peu convenable à
„ l'âge des Enfans, dans la Grammaire des
„ Ecoles, ou dans la methode dont on se
„ sert pour l'enseigner, puis que les Enfans
„ ne sauroient être portez à l'apprendre
„ qu'à force de coups, & que malgré cela
„ ils ne s'y attachent qu'avec peine: ou du
„ moins on pourroit conclure de là, que
„ c'est

„ c'eſt une erreur de s'imaginer qu'on ne
„ puiſſe enſeigner aux Enfans les Langues
„ qu'ils apprenneut au College, ſans en
„ venir aux coups.

„ Mais ſuppoſons qu'il y ait des Enfans
„ ſi negligens & ſi pareſſeux qu'on ne puiſſe
„ les engager à rien apprendre par des voyes
„ de douceur, (car il faut convenir qu'on
„ trouve des Enfans de toute ſorte de tem-
„ peramens) il ne s'enſuit pourtant pas de
„ là qu'on doive employer contre tous les
„ plus rudes châtimens. Au contraire, il
„ ne faut ſuppoſer aucun Enfant incapable
„ d'être gouverné par des voyes douces &
„ moderées, juſques à ce qu'on ait pratiqué
„ cette methode à ſon égard avec la der-
„ niére exactitude: & ſi dans la ſuite ce
„ traitement n'eſt pas capable de l'obliger à
„ ſe mettre en état de faire tout ce qu'il
„ peut faire, il n'y a plus d'excuſe à alle-
„ guer en faveur de ces Eſprits revêches, il
„ faut recourir aux coups pour les corriger
„ de leur opiniâtreté, il n'y a point d'autre
„ remède: mais il faut l'appliquer ce re-
„ mède autrement qu'on n'a accoutumé de
„ faire. Si par exemple, un Enfant neglige
„ volontairement d'étudier ſa leçon, & re-
„ fuſe avec opiniâtreté de faire une choſe
„ qu'il eſt en ſon pouvoir de faire, & qui
„ lui eſt commandée fort ſerieuſement &
„ fort expreſſément par ſon Pére, il ne faut
„ pas ſe contenter de lui donner deux ou
„ trois bons coups de foûet pour n'avoir
„ pas fourni ſa tâche, & dans la ſuite lui
„ infliger préciſément la même peine toutes

„ les

„ les fois qu'il commet une semblable fau-
„ te. Mais lors que l'obstination d'un En-
„ fant est venue à un tel point, qu'elle pa-
„ roît évidemment, & qu'elle ne peut être
„ reprimée que par la violence des coups,
„ je croi qu'on doit le châtier avec un peu
„ plus de tranquilité, mais aussi d'une ma-
„ niére un peu plus sévére; & qu'il faut
„ continuer de le fouëter (en mêlant toû-
„ jours quelques exhortations aux coups)
„ jusques à ce qu'on reconnoisse au visage
„ de l'Enfant, à sa voix, & à sa posture
„ soumise, que l'impression que le châti-
„ ment fait sur son esprit, ne vient pas
„ tant de la douleur qu'il ressent, que de
„ sa propre faute qu'il a un veritable dé-
„ plaisir d'avoir commise. Si un tel châti-
„ ment appliqué par intervalles, & dans
„ quelques rencontres particuliéres qui sont
„ en petit nombre, porté, outre cela, au
„ plus haut point de séverité, dont on puisse
„ user raisonnablement, & accompagné des
„ marques visibles du déplaisir dont un Pére
„ est touché pendant tout le temps qu'il se
„ voit obligé d'en venir à cette extrémité,
„ si, dis-je, tout cela ne produit aucun effet
„ sur l'esprit d'un Enfant, s'il ne change
„ point ses inclinations, & ne peut le rédui-
„ re à faire à l'avenir ce qu'on lui ordonnera,
„ que peut-on esperer après cela des punitions
„ corporelles, & dans quel dessein pourroit-on
„ y recourir plus long-temps? Battre, lors
„ qu'on ne peut point esperer que les coups
„ produisent aucun bien, c'est plutôt agir
„ en ennemi transporté de rage & de fu-
„ reur

„ reur, qu'en ami tendre & plein de bonne
„ volonté, auquel cas le châtiment ne sert
„ qu'à irriter le coupable, sans lui inspirer
„ aucun desir de se corriger de ses defauts.
„ Si donc un Pére a le malheur d'avoir un
„ Enfant d'un naturel si malin & si intrai-
„ table, je ne vois pas qu'il puisse faire au-
„ tre chose que de prier pour lui. Je croi
„ pourtant que si d'abord on menageoit l'Es-
„ prit des Enfans comme il faut, on en
„ trouveroit peu de cette trempe. Mais
„ après tout s'il y en a de tels, ce n'est
„ pas sur eux qu'il faut régler la maniére
„ dont on doit élever ceux qui ont un
„ meilleur naturel, & dont on peut être
„ maître en les traitant avec plus de dou-
„ ceur.

„ Si l'on peut trouver un Précepteur qui
„ tenant la place d'un Pére, se charge des
„ mêmes soins que lui, & qui comprenant
„ l'importance des choses que nous venons
„ de proposer, s'attache d'abord à les met-
„ tre en pratique, il aura dans la suite très-
„ peu de peine auprès de son Eleve; &
„ dans peu de temps, vous aurez le plaisir,
„ si je ne me trompe, de voir que vôtre En-
„ fant fera plus de progrès dans les Scien-
„ ces & dans les mœurs, que vous ne pour-
„ riez peut-être vous l'imaginer. Mais ne
„ permettez pas que ce Précepteur batte
„ jamais vôtre Enfant sans vôtre consente-
„ ment, & sans vôtre direction, du moins,
„ avant que de vous être assûré qu'il a de la
„ prudence & de la retenuë. Cependant
„ afin que l'autorité qu'il doit avoir sur vô-

„ tre

„ tre Enfant, se conserve en son entier,
„ vous devez non seulement ne pas donner
„ à connoître qu'il n'a pas le droit d'user
„ de la Verge, mais encore le traiter vous-
„ même avec beaucoup de respect, & en-
„ gager toute vôtre famille à faire la même
„ chose. Car vous ne devez pas attendre
„ que vôtre Fils ait aucun égard pour un
„ homme qu'il voit meprisé dans la Fa-
„ mille, ou de vous, ou de sa Mére ou de
„ quelque autre personne. Si vous le croyez
„ digne de mépris, vous avez fait un mau-
„ vais choix: & pour peu que vous parois-
„ siez le mépriser, il n'y a pas grande ap-
„ parence qu'il évite d'être traité de la
„ même maniére par vôtre Fils; auquel
„ cas, il a beau avoir du merite, & des
„ qualitez qui le rendent propres à l'em-
„ ploi dont il est chargé, tout cela est per-
„ du pour vôtre Enfant, & ne peut jamais
„ plus lui être d'aucun usage.

CHAPITRE XXX.

De l'Etablissement des Enfans.

SI la premiére obligation des Parens est d'élever leurs Enfans selon Dieu & de les instruire de la Religion & de la vertu, ils ont un second devoir qui est de les élever pour le monde & avoir en vuë leur établissement. J'appelle Etablissement la profession que chacun doit embrasser, ou l'Etat du mariage. Nous allons examiner ce qu'ils doivent faire par raport à l'un & à l'autre.

On

On doit d'abord ſuppoſer une choſe qui eſt veritable & aſſez connue d'elle-même, ſavoir que tous les hommes ont une vocation à quelque profeſſion, que chacun a des diſpoſitions pour reuſſir à celle à laquelle Dieu & la nature l'ont deſtiné, qu'il ne s'agit que d'apliquer les perſonnes à l'état où chacun doit être : hors de cet état & de cette profeſſion ils n'auront jamais de bons ſuccès dans leurs entrepriſes. La dificulté eſt de faire ce diſcernement, & c'eſt à quoi les Parens doivent faire une ſerieuſe reflexion, afin de conformer l'éducation à l'établiſſement qu'ils ſe propoſent & qu'ils jugent convenable à leurs Enfans. Il eſt vrai qu'il ſeroit inutile de donner ici des Régles à ceux, qui ſans autre conſideration, deſtinent leurs Enfans à poſſeder les charges & les emplois de leurs Ancêtres & de leur famille, ſoit qu'ils y ſoient propres ou non, parce qu'il arrive ſouvent que les choſes ne peuvent être d'une autre maniére. C'eſt un Enfant, par exemple qui étant l'ainé eſt né pour la couronne, pour les honneurs, pour la guerre, pour la Magiſtrature. On ne peut changer ce ſemble cet ordre, c'eſt une vocation naturelle, la coutume tient lieu de loi & ne permet pas d'agir autrement. Si cela eſt ainſi, voici ce que doivent faire les Parens qui ſe trouvent dans une telle ſituation. Ils feront ſagement alors s'ils tâchent de donner à leurs Enfans l'éducation la plus convenable, non à leurs inclinations ni à leurs diſpoſitions, mais

à la charge & à la profeſſion à laquelle ils ſont deſtinez. Il faut violenter pour ainſi dire la nature. Il faut ſurmonter les difficultez qui ſe rencontrent en eux, & vaincre leur oppoſition aux études qui leur ſont néceſſaires.

Il y a des Enfans qui ont reçû du Ciel des dons ſi particuliers qu'on peut les élever généralement dans toutes ſortes de bonnes diſciplines, & ſi leurs Parens ſe trouvent ſecondez des biens de la fortune, ils doivent leur procurer cette éducation, qui les rendra capables de tous les emplois auxquels ils ſe trouveront un jour engagez & que la fortune leur reſerve. Il ſeroit fâcheux alors de les borner aux exercices d'une certaine profeſſion & de ne leur pas donner une inſtruction auſſi étendue que leur eſprit le demande. Mais parce qu'il ſe voit peu de ſemblables ſujets, qui ſoient propres à tout, & que parmi ceux qui ont ces belles qualités la plupart n'ont point d'inclination pour de certaines ſciences, & en ont même de l'averſion, il eſt néceſſaire de delibérer & de conſulter ſur l'établiſſement auquel on peut deſtiner les Enfans, & pour reſoudre quelque choſe ſur cela, on doit examiner leurs inclinations, leurs diſpoſitions, & le pouvoir des Parens.

I. Il faut ſavoir qu'afin qu'on reuſſiſſe dans un état, ou dans quelque profeſſion que ce ſoit, il faut y avoir du penchant. Il n'y a perſonne qui n'ait ſon inclination: les uns ſe portent à l'Egliſe, d'autres à la guerre, d'autres au Barreau, d'au-

d'autres à la Medecine, d'autres au commerce & c'eſt à quoi il faut faire beaucoup d'attention.

II. Il eſt certain que ce n'eſt point aſſez que les Enfans aient du penchant pour quelque état. Pour juger favorablement de cette inclination, il faut que leurs diſpoſitions y repondent, & qu'ils aient les qualitez neceſſaires pour remplir les devoirs de l'état auquel ils ont de l'inclination. Si par exemple un Enfant étoit ennemi de l'étude & des ſciences, peut-être même de la vertu & de la piété, & qu'il témoignât du penchant pour l'état Eccleſiaſtique, on ne peut en aucune maniére juger que cette profeſſion lui convienne & on doit dire la même choſe de toutes les autres conditions.

III. Outre les inclinations & les diſpoſitions d'un Enfant pour décider de l'état & de la profeſſion qui peut lui convenir, il eſt encore néceſſaire que cela ſoit proportionné au pouvoir des Parens. Ce ſeroit une témérité & une imprudence de le deſtiner à un état auquel il ne pourroit parvenir n'en aiant ni les moyens, ni les ſecours. Il faut donc que ce choix ſoit auſſi conforme à ſa condition. Un homme par exemple qui ne peut procurer d'autre établiſſement à ſon fils que celui de cultiver & labourer la terre, quelque métier ou quelque petit commerce, ſi cet Enfant n'a point d'inclination au negoce, s'il n'eſt point aſſez fort pour l'agriculture, ſi au contraire ſon inclination le porte à un certain métier, que ce métier

lui convienne & qu'il y soit propre, il doit conclure qu'il le doit destiner à ce métier & tâcher de lui procurer tout ce qui pourra l'y faire exceller & le rendre habile. Dans une condition mediocre, un Pere ne pouvant procurer d'établissement à ses Enfans que dans l'Eglise, le Barreau, la Medecine, la guerre & les Arts, le commerce &c. il doit les destiner suivant leurs inclinations & les dispositions qu'il leur remarquera. Les Personnes de qualité doivent avoir la même circonspection, soit qu'ils destinent leurs Enfans à l'Eglise, aux grandes charges, à la Magistrature, à la guerre, aux Finances, soit enfin à vivre noblement de leurs biens. Cela supposé Voici les Régles que les Parens doivent suivre en vuë de l'établissement de leurs Enfans, ils doivent.

I. Donner à leurs Enfans une éducation Conforme à l'établissement auquel ils les destinent.

II. Leur donner toute l'éducation qui convient à leur esprit & à leur inclination, quoique peut être elle ne soit pas absolûment necessaire à leur établissement.

III. Ne point les contraindre ni les violenter à des Sciences & à des études auxquelles ils n'ont aucune disposition, ni aucune inclination, si elles ne sont point nécessaires à leur établissement.

IV. Si au contraire un Enfant étoit destiné nécessairement à un emploi, par droit de succession, ou par l'intérêt & l'honneur de sa famille, on doit alors l'apliquer à ce qui

qui convient à cette profession & prendre toutes les mesures possibles pour supléer au defaut de la nature, retranchant plutôt, s'il est besoin, des autres Sciences auxquelles il auroit de la disposition, afin de l'attacher à ce qui est son principal devoir.

V. Quoique dans l'éducation des Enfans on doive avoir beaucoup d'égard à leurs inclinations & à leurs dispositions, on ne les doit pourtant fixer à aucun état que lors qu'ils sont parvenus à un âge assez raisonable pour se déterminer absolûment: car assez souvent les inclinations de l'enfance changent, même après que leurs études sont achevées, & trompent l'atente de leurs Parens. Un Enfant par exemple, étudioit pour embrasser le parti de l'Eglise, ses études finies, il sent en soi un autre desir & un nouveau panchant pour le barreau, pour la guerre, ou pour le commerce, on doit se conformer à ces differentes resolutions jusqu'à ce qu'un jeune homme soit entiérement déterminé: & si les Parens aiment véritablement leurs Enfans, ils ne les doivent point gêner sur cet article, ni leur faire paroître aucun mécontentement pour cette inconstance. Ces changemens d'inclinations & de resolutions doivent convaincre les Parens de la necessité où ils sont de ne rien négliger pour élever leurs Enfans suivant toute l'étendue & la portée de leur esprit. Car s'il arrive par exemple, qu'un Enfant ait été élevé pour l'Eglise, & qu'ensuite il change de sentiment, qu'il se porte au

commerce ou à une autre profession, s'il a apris les Sciences qui y peuvent, servir, comme l'Arithmetique, à tenir les Livres, Les Langues, la Geographie, ne se trouvera t'il pas en état d'y reussir ?

VI. On ne doit jamais obliger un Enfant à embrasser l'état Ecclesiastique. Il doit s'ÿ porter de lui même & y avoir les dispositions nécessaires. Ces dispositions sont d'être d'un naturel doux, sage, vertueux, zèlé, charitable: il doit avoir un bon esprit, être propre aux sciences & à se rendre capable de prêcher & d'annoncer la parole de Dieu. On ne doit point faire de choix par intérêt, par des vuës humaines, par des voyes d'ambition & par des considerations de fortune & de richesses.

VII. Pour destiner les Enfans à la Magistrature, au Barreau, aux charges de judicature, ils doivent avoir les mêmes qualités que ceux qu'on destine à l'Eglise, un bon esprit, de la science, de l'éloquence, de la religion & de la vertu. Comment un injuste, un libertin, & un impie prendroit il la defense de la justice, du bien public, de la cause du pauvre, de la veuve & de l'Orphelin.

VIII. La Medecine demande presque les mêmes dispositions pour les sciences & pour la vertu que les deux Etats precedens: ce ne doit être que la diversité des inclinations qui doit faire la difference de ce choix. Un Medecin doit avoir une facilité naturelle de s'expliquer, un bon jugement, un raisonnement solide, & comme il doit soigner la vie

&

& la santé des hommes, il ne peut avoir trop de sagesse, de prudence, de science & d'experience.

IX. On peut destiner à l'armée deux sortes de sujets, les uns pour y reussir & les autres parce qu'ils ne sont point propres à autre chose. Ceux qui sont pour les armes & dont on peut concevoir une bonne esperance doivent être courageux, actifs, prudens, honnêtes, insinuans: les Langues, les sciences, les Mathematiques serviront à les faire exceller. On ne doit point les borner comme l'on fait communément aux seuls exercices du corps, qui sont la moindre partie de l'art militaire. Si l'on a vû quelquefois de simples Soldats sans science & sans éducation arriver aux premiéres Charges, ce n'a été que l'expérience & la bonté de leur genie qui ont supléé à l'art: il n'en doit pas être de même de celui que la qualité élève dans les charges, il y doit être disposé par l'éducation, quelque bonne disposition qu'il ait d'ailleurs. On destine aussi avec raison à l'armée un jeune homme libertin, indocile, debauché, de mauvais naturel, & ennemi de toutes sortes de bons exercices, car ou il y perit & le monde est delivré d'un mechant homme, ou s'il y reste, il est en quelque façon utile à l'état: il arrive quelquefois que le travail & la fatigue le rendent sage.

X. Quoi qu'il ne faille pas moins de bonnes qualitez pour le commerce que pour les autres professions, on voit très souvent que ceux qui ne sont point propres pour les au-

tres conditions dont nous avons parlé le ſont pour le commerce qui peut s'exercer ſans la Langue Latine ſans l'Etude de la Philoſophie & de la Theologie, parce qu'il ſuffit d'être bien inſtruit à lire & à écrire, de ſçavoir l'arithmetique, & d'avoir de l'expérience & de la conduite. Ce n'eſt pas que le ſecours des Sciences ne ſoit très utile dans cette profeſſion. C'eſt pourquoi ceux qui y deſtinent leurs Enfans ne doivent point négliger de leur donner une bonne éducation autant qu'ils en ſont capables. Ce que je viens de dire du trafic & du Commerce ſe doit dire de même des Arts & des Manufactures. Il y a pluſieurs profeſſions qui ont beſoin dela connoiſſance des Mathematiques ponr y reuſſir.

Le terme de l'établiſſement de la plupart des Enfans, c'eſt le Mariage. C'eſt le plus grand de tous les engagemens & qui ne peut finir que par la mort. C'eſtpourquoi les Parens avant que d'y engager leurs enfans y doivent aporter beaucoup de prudence & de circonſpection. Un bon Mariage eſt un grand bonheur, & c'eſt un grand malheur, s'il eſt mauvais. Ainſi ceux qui aimant leurs Enfans veulent leur donner un bon établiſſement, & ne les point jetter dans des liens qui les rendroient malheureux, pour ne s'y point méprendre peuvent ſuivre ces Maximes.

1. Ne point engager dans le Mariage, celui qui y a de la repugnance & qui a propoſé dans ſon cœur de vivre libre & ſans engagement. S. Paul dit qu'il ſera plus

plus heureux & plus content s'il demeure en cet état.

2. Ne point contraindre les Enfans à des Mariages contre leur inclination. De tels Mariages sont ordinairement Malheureux. L'intérêt & les richesses ne les rendent point meilleurs. Celui qui n'a que cela en vuë, trouve souvent son état plus triste & plus desagreable que la plus grande pauvreté.

3. L'égalité d'âge de condition & sur tout de tempérament contribue beaucoup à rendre les Mariages heureux, l'inegalité aporte quelquefois du chagrin & du mépris, le Poëte a bien dit.

Si vis apte nubere, nube pari.

Si vous voulez être bien marié mariez vous à vôtre égal.

4. La principale égalité est celle d'humeur & d'inclination : elle vaut mieux que l'égalité d'âge, de fortune, & de bien, & elle tient lieu de tout cela. Avec cette union des cœurs les Mariages sont heureux, sans elle ils sont toûjours infortunez.

5. Pour ne point avoir de desagrément dans les Mariages des Enfans, il faut les établir dans un temps convenable. Pour vouloir trop attendre on tombe quelquefois dans la confusion, & pour vouloir trop choisir, souvent on rencontre mal.

6. Si un Enfant fait un choix qui déplaise à ses Parens, & qu'ils ne veulent point y consentir, à cause de l'inégalité d'âge, de biens, de condition, ou pour d'autres raisons : pourveu que l'honneur le permette, on doit a-

S 5 lors

lors se servir des voyes de remontrances ou par soi même, ou par ses amis. Mais ce ne doit jamais être un sujet de rejetter un Enfant, de le maltraiter, de le desheriter, ni même de lui refuser le consentement, s'il persiste opiniatrément dans sa resolution. Un Pere après avoir pris les mesures que la prudence, la bienséance & l'amour l'obligent de prendre, fera beaucoup mieux de se relâcher que de faire de plus grandes opositions. Il aprouvera peut-être dans la suite ce qui lui a paru d'abord si contraire à ses intérêts. La personne qui est inégale à son Enfant, lui est peutêtre supérieure en vertu & en esprit, ce qui est preferable à tous les tresors & à toutes les grandeurs du monde. Plusieurs qui ont fait de semblables resistances ont reconnu dans la suite qu'ils s'opposoient & au bonheur de leurs Enfans & à leur propre satisfaction: qu'ils rejettoient la plus grande consolation qu'ils pouvoient esperer & que la providence de Dieu leur envoioit. Ce sont des Maximes peu conformes aux sentimens des parens avares & ambitieux, mais conformes à la justice & à la religion. Aussi ce sont des véritez que les Fables mêmes nous enseignent: Celle de l'Hirondelle amoureuse prouve que la simpatie & l'amitié sont nécessaires dans le Mariage; celle de l'homme qui a deux femmes montre qu'on doit chercher l'égalité d'âge. Celle du mal Marié fait connoître l'importance de l'egalité d'humeur & celle du Heron que le choix ne doit point être si dificile.

F A-

FABLE

l'Hirondelle amoureuse ou le simbole de l'amour.



ON me contoit un jour d'une jéune Hirondelle,
D'esprit & de corps aussi belle
Qu'on puisse jamais voir Oiseau,
Qu'elle aimoit un jeune Etourneau,
Beau de corps & d'esprit comme elle.
Quoi que leur amour fût nouveau,
Maint tête à tête & maint Cadeau,

Avoient fait en un mois, qu'une ardeur mutuelle,
Bruloit les cœurs unis de ce couple si beau,
Et l'Himen les pressoit d'allumer son flambeau.
L'Hirondelle sage & sincére,
Et craignant de l'amour toûjours quelque panneau,
Avant que de passer à l'amoureux Mistére,
Voulut prendre avis de sa Mere,
Une Mere avisée & dont le jugement,
Jamais en rien ne se dement;
Une Mere enfin sans seconde,
Pour conseiller & connoître son monde.
Je ne demande pas mieux,
Repond cette sage Mere,
Et je voi comme toi que c'est bien ton affaire;
Mais je ne te saurois taire,
Un defaut qui me saute aux yeux;
Pour un jeune étourneau s'il est si serieux,
Qu'en pretens tu faire,
Quand il sera vieux?
Ma Mere un peu de sagesse,
Repond la fille, sied bien,
A l'imprudente jeunesse;
Et l'importun caquet de la froide vieillesse,
Qui n'aime qu'à dormir & n'est plus bon à rien,
Ne cause point un moment d'allegresse.
Défions nous d'un feu qui ne fait que de naître,
Qui peut s'éteindre ainsi qu'il a pû s'allumer,
Repart la Mere, il faut connoître,
Com-

Comme on dit avant que d'aimer.
Et pour t'inſtruire enfin de tout ce qui me ſemble,
Il n'aime que l'Hiver, tu n'aimes que l'été,
Dans cette contrariété,
Vous rompriez bientôt enſemble.
Mais enfin ſi tu viens à manquer l'Etourneau,
Le Hibou, le Plongeon, l'Epervier, le Corbeau,
N'attendent que ton choix ; quoi ! le Hibou, ma Mere ?
Oui ſans doute, ma fille & tu ne peux mieux faire ?
Jamais Oiſeau ne ſera mieux ton fait.
Après un long ſervice, après vingt ans de peines,
Sur l'hôtel de ville d'Athenes,
Tant qu'il vivra Pallas lui fait,
Mille bonnes livres de rente,
Il a plus de mille écus, argent net,
Trois bons Emplois.... en eût il trente,
Helas ! ma Mere il eſt ſi laid !
D'ailleurs, en puis je être contente !
Ne regardons point l'intérêt,
J'ai vingt ans, il en a cinquante :
Trève du Hibou, s'il vous plaît.
Fi ! d'un vilain Oiſeau, dont la face épouvante :
Fi ! d'un funèbre Oiſeau, que la mort toûjours ſuit :
Fi ! d'un Lugubre Oiſeau, qui tranſit quand il chante.
C'eſt un paiſible Oiſeau, qui n'aime point le bruit,

Repond la Mere ; & la fille replique,
Je n'aime point d'Oiseau si pacifique,
Enfin de Nôtre Himen quand verrions nous le fruit ?
Jugez de nos humeurs quelle est la simpatie ?
Vous même m'avez avertie,
Qu'il en faut, avec lui je serois bien lottie,
Je vole tout le jour, & lui toute la nuit.
Autre raison sans repartie :
On m'a juré qu'on l'avoit vû,
Jadis dans Athenes vêtu,
D'un just-au-corps de couleur bleuë,
Et portant à Pallas la queue ;
On jure que souvent, en je ne sai quel lieu,
Tandis qu'avec elle,
Je ne sais quel Dieu,
Tête à Tête & de nuit jouoit de la prunelle
Le vigilant oiseau faisoit la sentinelle.
Voilà ce que me dît de lui
L'autre jour nôtre ami sincere.
Tout cela direz vous n'est pas si grand affaire,
On n'y regarde pas de si près aujourd'hui.
Passons, lui repartit la Mere ;
Que dis tu du Plongeon ? Sera-t'il éconduit ?
Ma mere en bonne foi vous vous moquez du monde,
Cet aquatique Oiseau nullement ne me duit.
Que faire d'un Mari dont l'humeur tient de l'onde.
Qu'il habite & qui l'a produit !
Avec lui veut-on prendre
Quelque innocent deduit ?
Se plongeant tout à coup, on ne sait où l'attendre,

Et

Et rarement on en jouit
Au milieu de l'ardeur d'un amour le plus tendre,
Le bizarre s'évanouit.
Ainsi point de Plongeon. Une humeur si légére,
Ne me sera jamais de rien.
Je m'en raporte à vous ma Mere,
Sans un sûr ordinaire
Le menage ne va pas bien.
Le Corbeau te plaira sans doute?
Ma mere, volontiers je le vois & l'écoute;
Et j'aime assez son entretien,
Mais autre Oiseau d'Hiver & de qui la pitance,
Semble ne se fonder que sur la providence,
Dont son ventre souvent reçoit mortel échec.
De plus, Oiseau glouton, & qui ronge & qui mange,
Jusqu'à mettre les os d'une charogne à sec;
A qui l'encens enfin d'une vaine loüange
Feroit souvent tomber le fromage du bec.
Ainsi de vivre heureuse un jour point d'assurance;
Ainsi point de Corbeau. L'Epervier, que je pense,
N'est pas Oiseau, ma fille assez huppé pour toi.
Ah! ma mere pardonnez moi.
Avec tout oiseau de rapine
On fait toûjours bonne cuisine.
Il faudroit en souffrir un peu
Mais baste, pourvu que l'on fasse,
Toûjours bonne chere & grand feu.
Nous irons tous deux à la chasse,

Car

Car tous deux nous chaſſons de race.
Il ira prendre aux champs Faiſans, Caille & Perdris.
Et moi je goberai des Moûches au Logis.
En cela nos humeurs ont aſſez de ſimbole,
Tout autre intérêt eſt frivole.
C'eſt le premier qu'il faut enviſager,
Quand ſous le joug d'Himen on veut nous engager,
Sans ſimbole d'humeur, ma Mere, quel menage?
Quel enfer que nôtre maiſon?
Sans ſimbole, en un mot, cordeau, hache & poiſon,
Chez nous ſont bientôt en uſage.
Sans doute ma fille a raiſon:
Ne parlons donc point davantage.
Ma fille, tu le veux ainſi
Et moi je le veux bien auſſi:
A peu de jours delà l'Epervier eut la fille
Et confidence à part, ce fut toûjours entre eux,
Une ſi grande paix, qu'en nulle autre famille
On ne remarquoit point de couple plus heureux.
Filles à marier voici vôtre leçon,
Jamais vous n'en verrez une bien aſſortie,
Qui cherchera dans un garçon,
Plus de bien que de Simpatie.

FA-

FABLE

De l'Homme qui a deux Femmes.



UN homme nourri dans les delices & qui étoit encore dans la force de son âge, ni trop vieux ni trop jeune, quoique ses cheveux commençassent déja à grisonner, s'avisa d'épouser deux Femmes dont l'une aprochoit de la vieillesse & l'autre étoit encore dans la fleur de la jeunesse. Ils demeuroient tous trois dans la même maison. La plus âgée voulant se faire aimer de son Mari, par la proportion de l'âge lui

lui arrachoit poil à poil tout ce qu'il avoit de cheveux noirs. La plus jeune qui vouloit auſſi avoir part à la tendreſſe de ſon Mari, lui arrachoit de ſon côté tous les cheveux blancs. De ſorte que ces deux femmes en continuant chaque jour cet exercice le rendirent entiérement chauve & il devint la Fable de tout le monde.

SENS MORAL

ON tombe ſouvent dans de grandes extravagances, par une complaiſance aveugle que l'on a pour les Femmes. Eſope a voulu dans cette Fable nous faire connoître l'averſion qu'il avoit pour la polygamie. Elle étoit fort en uſage de ſon temps & elle a toûjours été tolerée parmi les Orientaux, ou pour ſatisfaire à l'incontinence de ces peuples effeminez, ou par une Politique mal entenduë. Les Peuples mieux réglez ſe ſont contentez d'une femme legitime, mais les Grecs & les Romains ont toleré le divorce pour remedier aux diſſentions domeſtiques, & pour empêcher les mauvais effets de l'averſion conjugale. Il eſt aſſez difficile qu'un homme qui a deux femmes, puiſſe avoir long temps la paix dans ſa maiſon, par l'antipatie de leur humeur, comme cette Fable nous l'aprend. La plus âgée arrachoit les Poils noirs; la plus jeune arrachoit les Poils blancs; de ſorte que cet imbecille époux ſe vit expoſé par ſa ſotte complaiſance à la riſée de tout le monde. La même choſe arrive à peu près dans les ménages où l'époux

eſt

eſt trop devoué au Caprice de ſa femme. Le Mariage eſt la plus ſerieuſe affaire de la vie, & où il eſt le plus à propos de bien choiſir. On ſe charge en ſe mariant d'une chaîne indiſſoluble, & que la mort ſeule peut rompre. Voilà pourquoi il faut raiſonner long temps avant que de s'y engager. Un Philoſophe diſoit aſſez à propos que quand on eſt jeune, il n'eſt pas encore temps de ſe marier & que quand on eſt vieux il n'eſt plus temps. Un homme ſur le declin de ſon âge & qui épouſe une jeune femme s'expoſe à de grands chagrins, parce que naturellement une jeune perſonne ne peut avoir que du dégoût pour un vieillard & ſouvent elle cherche des conſolations hors de ſa maiſon. Les ſoubçons, les defiances, les jalouſies ſont inſeparables de ces ſortes de Mariages ſi mal aſſortis. Ceux qui veulent abſolûment ſe marier doivent au moins chercher de la proportion & de l'égalité pour ne pas tomber dans le ridicule de l'époux dout il eſt parlé en cette Fable & pour ne pas s'expoſer à de fâcheux retours.

Ta femme te deplaît parce qu'elle eſt ta femme,
Tu ne ſaurois ſoufrir ſes ſoins officieux.
Quand tu la Changerois pourrois tu changer d'ame·
Une autre également deplairoit à tes yeux.

FABLE

Du mal Marié.



QUE le bon soit toûjours Camarade du beau,
Dès demain je chercherai femme;
Mais comme le divorce entr'eux n'est pas nouveau,
Et que peu de beau corps hôtes d'une belle ame
Assemblent l'un & l'un & l'autre point,
Ne trouvez pas mauvais que je ne cherche point.

J'ai

J'ai vû beaucoup d'Himens, & qui point ne
me tentent,
Cependant des humains presque les quatre
parts,
S'exposent hardiment au plus grand des
hazards;
Les quatre parts aussi des humains se re-
pentent.
J'en vais alleguer un qui s'étant repenti,
Ne put trouver d'autre parti,
Que de renvoier son Epouse,
Querelleuse, avare, & jalouse.
Rien ne la contentoit, rien n'étoit comme
il faut,
On se levoit trop tard, on se couchoit trop tôt.
Puis du blanc, puis du noir, puis encore autre
chose,
Les Valets enrageoient, l'époux étoit à bout;
Monsieur ne songe à rien, Monsieur depense
tout,
Monsieur court, Monsieur se repose.
Elle en dit tant que Monsieur à la fin,
Lassé d'entendre un tel Lutin,
Vous la renvoye à la Campagne,
Chez ses parens. La voila donc Compagne
De certaines Philis qui gardent les dindons,
Avec les gardeurs de Cochons.
Au bout de quelque temps qu'on la crut
adoucie,
Le Mari la reprend. Et bien qu'avez vous fait.
Comment passiez vous vôtre vie?
L'innocence des champs est-elle vôtre fait?
Assez dit elle, mais ma peine,
Etoit de voir les gens plus paresseux qu'ici:
Ils n'ont des troupeaux nul Souci.

Je

Je leur ſavois bien dire, & m'attirois la haine,
De tous ces gens ſi peu ſoigneux,
Eh, Madame, reprit ſon Epoux tout à l'heure,
Si vôtre eſprit eſt ſi hargneux,
Que le monde qui ne demeure,
Qu'un moment avec vous, & ne revient qu'au ſoir,
Eſt déja laſſé de vous voir,
Que feront des Valets qui toute la journée,
Vous verront contr'eux dechainée ?
Et que pourra faire un Epoux,
Que vous voulez qui ſoit jour & nuit avec vous ?
Retournez au village : A Dieu. Si de ma vie,
Je vous rapelle, & qu'il m'en prenne envie,
Puiſſai-je chez les morts avoir pour mes péchez,
Deux femmes comme vous ſans ceſſe à mes côtés.

FA-

FABLE

Le Heron, la Fille.



UN jour fur fes longs pieds alloit je ne fais où,
Le Heron au long bec emmanché d'un long cou.
Il côtoioit une riviére.
L'onde étoit tranfparante ainfi qu'aux plus beaux jours,
Ma commere la Carpe y faifoit mille tours
Avec le Brochet fon compere.
Le Heron en eût fait aifément fon profit:
Tous

Tous aprochoient du bord, l'oiseau n'avoit qu'à prendre,
Mais il crut mieux faire d'attendre,
Qu'il eût un peu plus d'appetit.
Il vivoit de regime, & mangeoit à ses heures,
Après quelques momens l'appetit vint ; l'oiseau,
S'aprochant du bord vit sur l'eau,
Des tanches qui sortoient du fond de ces demeures.
Le mets ne lui plut pas, il s'attendoit à mieux ;
Et montroit un goût dedaigneux,
Comme le rat du bon Horace.
Moi, des tanches ? dit-il, moi Heron que je fasse,
Une si pauvre Chere ? & pour qui me prend-on ?
La tanche rebutée il trouva du Goujon.
Du Goujon ! C'est bien là le dîné d'un Heron!
J'ouvrirois pour si peu le bec ! aux Dieux ne plaise.
Il l'ouvrit pour bien moins : tout alla de façon,
Qu'il ne vit plus aucun poisson,
La faim leprit; il fut tout heureux & tout aise,
De rencontrer un Limaçon.
Ne soions pas si difficiles :
Les plus accommodans ce sont les plus habiles:
On hazarde de perdre en voulant trop gagner.
Gardez vous de rien dedaigner ?
Sur tout quand vous avez à peu près vôtre Compte,
Bien des gens y sont pris ; Ce n'est pas aux Herons,

Que

Que je parle; écoutez, humains, un autre
comte,
Vous verrez que chez vous j'ai puisé ces leçons.
Certaine fille un peu trop fiére,
Pretendoit trouver un mari,
Jeune, bien fait & beau, d'agreable maniére,
Point froid, & point jaloux, notez ces deux
points ci.
Cette fille vouloit aussi,
Qu'il eût du bien, de la naissance,
De l'esprit, enfin tout: mais qui peut tout avoir?
Le destin se montra soigneux de la pourvoir:
Il vint des partis d'importance.
La belle les trouva trop chetifs de moitié.
Quoi moi! Quoi ces gens là? l'on radote je
pense.
A moi les proposer! Helas ils sont pitié.
Voiez un peu la belle espèce!
L'un n'avoit en l'esprit nulle delicatesse:
L'autre avoit le nez fait de cette façon là;
C'étoit ceci, c'étoit cela.
C'étoit tout car les precieuses,
Font dessus tout les dedaigneuses.
Après les bons partis les mediocres gens,
Vinrent se mettre sur les rangs.
Elle de se moquer. Ah vraiment je suis bonne,
De leur ouvrir la porte: ils pensent que je suis,
Fort en peine de ma personne,
Grace à Dieu je passe les nuits,
Sans chagrin quoi qu'en solitude,
La belle s'aplaudit de tous ses sentimens.
L'âge la fit decheoir; Lors adieu les amans,
Un an se passe & deux avec inquietude.
Le chagrin vint ensuite, elle sent chaque jour,
deloger quelque ris, quelques jeux, puis l'amour,

Puis ſes traits choquer & deplaire,
Puis cent ſortes de fards. Ses ſoins ne peuvent
faire,
Qu'elle échapât au temps cet inſigne larron:
Les ruines d'une maiſon,
Se peuvent reparer; que n'eſt cet avantage,
Pour les ruines du viſage!
Sa precioſité changea lors de langage.
Son miroir lui diſoit, prenez vîte un mari,
Je ne ſai quel deſir le lui diſoit auſſi;
Le deſir peut loger chez une precieuſe:
Celle-ci fit un choix qu'on n'auroit jamais crû,
Se trouvant à la fin toute aiſe & toute heureuſe,
De rencontrer un malotru.

Fin de la Premiére Partie.